

SARAVI PONTES  
  
Band 7

SARAVI PONTES – Beiträge zur internationalen  
Hochschulkooperation und zum interkulturellen  
Wissenschaftsaustausch

# Mémoires et lieux de mémoire

## enjeux interculturels et relations médiatiques

Sylvère Mbondobari

Albert Gouaffo

(éds.)



*universaar*

Universitätsverlag des Saarlandes  
Saarland University Press  
Presses Universitaires de la Sarre



**SARAVI PONTES –  
Beiträge zur internationalen Hochschulkooperation  
und zum interkulturellen Wissenschaftsaustausch**

**Herausgegeben von Astrid M. Fellner, Roland Marti,  
Christoph Vatter, Elisabeth Venohr**

**Band 7**



**Comité scientifique :**

Hans-Jürgen Lüsebrink (Universität de la Sarre)  
Papa Samba Diop (Université Paris-Est / Créteil)  
Sylvère Mbondobari (Université Omar Bongo)  
Albert Gouaffo (Université de Dschang)  
Christoph Vatter (Universität de la Sarre)

**Comité de lecture**

Sylvère Mbondobari, Albert Gouaffo, Arsène Magnima,  
Assa Assa Synthyché, Alice Lambolez.

Ouvrage publié avec le soutien du Forum Altogovéen pour la  
Culture et la Science (Libreville/Gabon) et de la Chaire des  
Etudes romanes et de communication interculturelle de  
l'Université de la Sarre (Sarrebbruck/Allemagne).

Les auteurs remercient le conseil de publication de la  
collection et la Chaire des Etudes romanes et de  
communication interculturelle de l'Université de la Sarre,  
ainsi que les lecteurs qui ont commenté et évalué  
positivement le manuscrit.

Sylvère Mbondobari / Albert Gouaffo (éds.)

**Mémoires et lieux de mémoire**  
enjeux interculturels et relations médiatiques



***universaar***

Universitätsverlag des Saarlandes  
Saarland University Press  
Presses Universitaires de la Sarre

© 2016 *universaar*  
Universitätsverlag des Saarlandes  
Saarland University Press  
Presses Universitaires de la Sarre



Postfach 151150, 66041 Saarbrücken

ISBN 978-3-86223-221-5 gedruckte Ausgabe  
ISBN 978-3-86223-222-2 Online-Ausgabe  
ISSN 2198-0551 gedruckte Ausgabe  
ISSN 2198-056X Online-Ausgabe  
URN urn:nbn:de:bsz:291-universaar-1553

Projektbetreuung *universaar*: Susanne Alt, Matthias Müller

Satz: Alice Lambolez, Verena Kaldik, Lukas Redemann  
Umschlaggestaltung: Julian Wichert

Gedruckt auf säurefreiem Papier von Monsenstein & Vannerdat

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek:  
Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen  
Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über  
<<http://dnb.d-nb.de>> abrufbar.

## Avant-Propos

La collection Saravi Pontes a, dans ses premiers volumes, commencé à explorer l'importance de la circulation transfrontalière des idées et de la mémoire collective pour l'échange interculturel et la coopération universitaire internationale et transdisciplinaire, notamment pour les relations franco-allemandes et inter-régionales dans la Grande Région SaarLorLux ainsi que dans les rapports avec les pays de l'Europe de l'Est. Avec le présent ouvrage, nous proposons d'ouvrir ces perspectives au-delà du continent européen. Les éditeurs de ce collectif invitent justement à réfléchir sur la mémoire dans une perspective coloniale et postcoloniale. En croisant les regards entre l'Europe et l'Afrique avec des ouvertures vers l'Amérique latine et les Caraïbes, les différentes contributions veulent éclairer les rapports entre histoire et mémoire dans les littératures francophones, jusqu'alors encore assez peu étudiés en dehors du contexte du génocide rwandais.

Les deux directeurs de ce collectif, Albert Gouaffo de l'Université de Dschang au Cameroun et Sylvère Mbondobari de l'Université Omar Bongo à Libreville au Gabon, sont tous les deux, depuis longtemps impliqués de manière très active dans le réseau de coopération internationale de l'Université de la Sarre. Anciens boursiers de la fondation Alexander von Humboldt, ils ont travaillé en tant que chercheurs, mais aussi dans l'enseignement, à maintes reprises à Sarrebruck, notamment dans les domaines des études culturelles francophones et de la communication interculturelle au département d'études romanes. Le présent ouvrage témoigne de ces échanges scientifiques fructueux et en constante évolution entre l'Université de la Sarre et ses différents partenaires africains. Il met en évidence les rapports privilégiés entre la Sarre et l'espace culturel et linguistique francophone tout en soulignant l'apport important des relations nord-sud.

Les études rassemblées dans ce livre s'inscrivent dans la perspective des travaux scientifiques sur la mémoire et les constructions identitaires des sociétés dont on observe une véritable prolifération depuis à peu près une vingtaine d'années. Elles interrogent, dans une perspective croisée, les rapports entre histoire coloniale et postcoloniale à partir des écrivains francophones qui en dévoilent les dimensions conflictuelles et interculturelles des processus de réappropriation dans l'établissement de nouveaux lieux de mémoire (nationale). Tout en mettant en exergue les exemples littéraires, le livre adopte une démarche interdisciplinaire en élargissant son horizon sur l'histoire et la question des médias.

Comme les éditeurs le montrent très bien dans leur introduction, l'ouvrage est fortement marqué par l'échange scientifique et les transferts de savoirs interculturels. En plus des travaux francophones, notamment l'œuvre pionnière de Pierre Nora, ils intègrent ainsi d'autres approches comme, par exemple, celle de Jan Assmann, très influent dans le champ de la recherche germanophone sur la mémoire collective. Albert Gouaffo et Sylvère Mbondobari proposent ainsi d'aborder la problématique de la mémoire collective à travers le prisme de cultures scientifiques différentes, ce qui s'avère très productif pour analyser les processus mémoriels dans un contexte postcolonial et interculturel.

A l'image de l'approche d'une histoire croisée, pour reprendre le concept proposé par Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, les études rassemblées ici nous invitent à penser les rapports entre l'Europe et les pays issus des anciens empires coloniaux ainsi que les constructions mémorielles, souvent conflictuelles et douloureuses, dans une optique d'interdépendance et d'interculturalité. De plus, elles nous invitent à réfléchir sur le rôle de la littérature et des écrivains dans ces efforts pour trouver un chemin visant à réconcilier les contradictions entre l'histoire coloniale et postcoloniale – ou au contraire : pour rendre visible ces divergences et oppositions dans le souci d'établir une véritable mémoire interculturelle.

Christoph Vatter, Astrid Fellner, Roland Marti, Elisabeth Venohr

# Table des matières

Introduction générale : lieux de mémoire, mémoire des lieux  
et interculturalité  
*Sylvère Mbondobari / Albert Gouaffo* 1

## 1<sup>ère</sup> Partie : Mémoire coloniale et enjeux mémoriels

L'Afrique dans l'histoire de la France contemporaine :  
enjeux mémoriels et politiques  
*Bernard Mouralis* 13

Les monuments Pierre Savorgnan de Brazza à Franceville (1980-2008) :  
un cas de conflit de mémoire  
*Jean-François Owaye* 29

L'aventure médicale d'Albert Schweitzer à Lambaréné :  
entre mémoire et histoire  
*Hines Mabika* 45

Mémoires croisées et mythologie moderne :  
La figure d'Albert Schweitzer dans l'imaginaire gabonais et français  
*Didier Taba Odounga* 69

Mémoire littéraire de la Première Guerre mondiale en Afrique  
subsaharienne. Cas du roman camerounais postcolonial  
*Richard Tsogang Fossi* 85

## 2<sup>ème</sup> Partie : Lieux de mémoire coloniaux, mémoire postcoloniale et représentations littéraires

Littérature allemande postcoloniale et mémoire culturelle transnationale.  
L'exemple du Cameroun  
*Albert Gouaffo* 103

L'esclavage dans les essais d'Edouard Glissant : lieu de mémoire et « lieu commun » <i>Florian Alix</i>	121
Lieux du quotidien. Lieux de mémoire. La mémoire de l'histoire et écriture de la postcolonie chez A. Waberi <i>Sylvère Mbondobari</i>	141
<b>3<sup>ème</sup> Partie : Mémoire textuelle et imaginaire contemporain</b>	
Conflits mémoriels et réappropriation des espaces dans le roman postcolonial : le cas de <i>Petroleum</i> de Bessora <i>Arsène Magnima</i>	163
Mémoire et lieux de mémoire : <i>Petit Jo</i> , enfant des rues ou réappropriation esthétique de l'histoire du Cameroun <i>Omer Lemerre Tadaha</i>	179
Écritures du génocide : Mémoire sociale et fiction dans la trilogie de Jean Hatzfeld <i>Ida Paola Minboui Nguema</i>	197
Mémoire de la violence et représentation de la répression dans les récits latino-américains des années 70 : une mise en perspective <i>Helena Bonito Couto Pereira</i>	211
Auteurs	225

**SYLVERE MBONDOBARI / ALBERT GOUAFFO**

Université Omar Bongo et Université de la Sarre /  
Université de Dschang

## Introduction générale : lieux de mémoire, mémoire des lieux et interculturalité

Cet ouvrage concentre en partie les contributions présentées au colloque de l'Association Internationale de Littérature Comparée (AILC) de Séoul en 2010. Le panel dirigé par Sylvère Mbondobari et Hans-Jürgen Lüsebrink portait le titre : *Lieux de mémoire et littérature : enjeux interculturels et relations médiatiques. Perspectives comparatistes*. Ce projet a été repris et réorienté vers un ouvrage centré sur la complexité des relations entre la mémoire et les lieux de mémoire ; nous avons conservé la perspective comparatiste et interdisciplinaire. L'ouvrage entend contribuer, sans prétendre à l'exhaustivité, à une approche inter- et transdisciplinaire de l'étude de l'histoire et de la mémoire coloniale et postcoloniale. Il intègre des études croisées sur l'Afrique, les Antilles et l'Amérique latine, ainsi que l'Europe.

Les études sur « les lieux de mémoire » et « la mémoire des lieux » qui composent cet ouvrage participent d'une vaste réflexion sur l'écriture de l'histoire dans les mondes postcoloniaux et se situent entre divers champs de savoirs, divers espaces culturels et géographiques, ainsi qu'entre des genres littéraires qui vont de l'essai au roman. En se focalisant sur trois régions spécifiques, l'Afrique, l'Amérique latine et les Caraïbes, les études rassemblées ici se proposent d'interroger l'histoire coloniale dans la construction des lieux de mémoire postcoloniaux. Ce qui paraît être une évidence, n'a pas toujours été perçu comme fondamental dans les études littéraires alors qu'à bien y regarder l'écriture de l'histoire dans ces espaces correspond au moins à trois choses : une réappropriation symbolique des lieux, la construction d'identités nouvelles et la tentative de relégitimation du rôle de l'écrivain dans le processus de l'écriture d'une histoire nationale. De fait, nous sommes invités à nous interroger sur l'origine imaginaire ou réelle des lieux, leur intégration dans un imaginaire colonial et bien sûr la réappropriation par les écrivains postcoloniaux, en liaison avec la mise en écriture des lieux de production d'un savoir spécifique sur les hommes et les espaces retenus. Les auteurs et les textes retenus s'inscrivent dans une histoire de dévoilement, de révélation et d'élaboration d'un contre-discours. Ils extériorisent, façonnent et retransmettent

des attitudes nouvelles vis-à-vis de l'histoire politique et sociale d'un monde postcolonial, qu'il faut interroger en tenant compte des enjeux culturels, épistémologiques et esthétiques, mais aussi politiques et identitaires, qui orientent les prises de position. La réévaluation de l'histoire coloniale et postcoloniale est un phénomène majeur tant chez les historiens, les anthropologues que chez les écrivains soucieux de faire revivre un passé fortement ancré dans la mémoire collective mais qui trouve difficilement sa place dans une littérature qui vit du quotidien. Or ici le passé lointain et récent et le quotidien sont tellement impliqués que le désir d'encoder devient une obsession que seule l'écriture peut assouvir. Les textes choisis fonctionnent à travers la mise en relation des traces du passé, des lieux de l'histoire et d'histoires personnelles et collectives. Ils sont à la fois des autofictions et des textes historiographiques, lieux de mémoire et mémoire des lieux. Cela nous emmène à nous interroger simultanément sur les modalités esthétiques de construction de ces lieux de mémoire et sur la construction d'un savoir qui se tient entre la fiction et le réel. Pour ce faire, nous avons décidé de nous tourner vers les analyses transversales initiées par les études historiques (Pierre Nora), culturalistes et littéraires (Volker Kapp, Assmann).

C'est au groupe de recherche autour de Pierre Nora que nous devons la redéfinition du concept de « lieu de mémoire » d'un point de vue qui au départ est fondamentalement historique et national, mais qui dans ses développements s'ouvre sur d'autres domaines de recherche, notamment la littérature et les études culturelles (*cultural studies*). Dans l'étude que Pierre Nora intitule « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux » et dans la « Présentation » générale qui la précède, l'historien français présente le projet de son équipe en insistant sur l'idée d'une rupture épistémologique. Faire de l'histoire de la France autrement signifie pour Nora non plus suivre la succession des événements, encore moins explorer les *épistémès* qui scandent le rythme de l'histoire comme le suggérait Michel Foucault<sup>1</sup>, mais plutôt faire un inventaire sélectif des lieux. Ce n'est qu'à cette condition, relève Nora, que l'on parera « la disparition rapide de la mémoire française »<sup>2</sup>. Abordant la question de la structure, Nora note qu'il s'agit de « lieux mixtes, hybrides et mutants, intimement noués de vie et de mort, de temps et d'éternité dans une spirale du collectif et de l'individuel, du prosaïque et du sacré, de l'immuable et du mobile. »<sup>3</sup> De là une différence fondamentale avec la « mémoire archivistique ». Le lieu de mémoire s'appuie sur « le plus précis

---

<sup>1</sup> Foucault, Michel, *Archéologie du savoir*, Paris, Seuil, 1969.

<sup>2</sup> Nora, Pierre, *La République*, Paris, Gallimard, , 1984, p. VII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, *République*, Paris, Gallimard, 1984, p. XXXV.

de la trace », « le plus matériel du vestige », « le plus concret de l'enregistrement » et « le plus visible de l'image ». Nora introduit de cette manière la complexité de cette notion qui se définit par une sorte de paradoxe entre sa plasticité du lieu et son insaisissabilité. Et Nora d'ajouter qu'à « la différence de tous les objets de l'histoire, les lieux de mémoire n'ont pas de référent dans la réalité. Ou plutôt ils sont eux-mêmes leur propre référent, signes qui ne renvoient qu'à eux, signes à l'état pur. » Si l'on veut prendre Nora au mot, le lieu de mémoire ne serait à terme qu'une construction poétique pure, une vue de l'imaginaire collectif, qui est le résultat d'un travail sur les mots, les objets et sur les images. L'impression qui se dégage est que le lieu de mémoire réfracte moins l'événement historique qu'il est présumé représenter qu'un quelconque effort par lequel une nation tente de se construire une identité. Il dit moins sur l'objet représenté que sur les motivations propres à la nation qu'il représente. Cinq dimensions permettent de caractériser ces « lieux de mémoire » dit « lieux-carrefours » : les dimensions historique, ethnographique, psychologique, politique et enfin littéraire.

Tout l'intérêt de la réflexion de Nora pour notre travail vient du lien que l'historien construit entre la mémoire et la topographie, la mémoire et le symbolique. Le lieu de mémoire comme projection d'un événement passé sur le présent permet d'ordonner, de structurer et de pérenniser la mémoire collective. De ce point de vue, une étude sur le lieu de mémoire prendra nécessairement en compte d'une part la question de la représentation du lieu, exactement de l'écriture du lieu, de sa narrativisation, d'autre part, elle ne saurait faire l'économie d'une exploration de l'ensemble des discours sur le lieu lui-même. Il s'agit donc d'intégrer le lieu comme produit et objet d'un discours artistique, littéraire ou scientifique. Nora insiste sur l'importance de la dimension symbolique du lieu de mémoire qui selon lui consacre son unité : « Le symbolique permet de faire le joint entre les bases les plus matérielles de l'existence des sociétés et les productions les plus élaborées de la culture et de la réflexion. C'est cette capacité d'articuler ensemble et de l'embrasser du même regard analytique l'histoire des faits de culture et l'histoire des faits sociaux qui donne à l'histoire symbolique son dynamisme et sa fécondité. »<sup>4</sup>

L'analyse de Nora a pour le moins le très grand mérite de contraindre la pensée historique à élargir son horizon notamment en intégrant des dimensions comme l'imaginaire et la représentation au littéraire qui nous intéressent particulièrement. Le point de vue de Nora n'est pas très éloigné de celui de Michel de Certeau lorsque ce dernier écrit que « l'écriture de l'histoire

---

<sup>4</sup> Nora, Pierre, « Présentation », dans *La Nation*, *op. cit.*, p. XX.

est l'histoire de l'écriture ». C'est justement cette dimension symbolique qui est la condition *sine qua non* d'une lecture de l'histoire au second degré.

## Mémoire culturelle et lieux

Les études<sup>5</sup> ne manquent pas pour montrer l'effet des études de Nora dans l'historiographie contemporaine. Hagen Schulz et François Etienne<sup>6</sup> ont proposé une lecture des lieux de mémoire en Allemagne tout en procédant à un élargissement de la notion. Ce transfert ne se fait pas sans précautions méthodologiques. Dans un article intitulé « Ecrire une histoire des lieux de mémoire allemands », Etienne François revient sur la genèse du projet allemand en précisant les questions heuristiques et épistémologiques posées par ce transfert de concept. Dès l'abord, il se demande si l'approche des *lieux de mémoire* serait « une des formes récentes prises par l'histoire comme 'passion française' ». « N'est-elle qu'une expression parmi d'autres du *Sonderweg* français ou correspondrait-elle, au contraire, à un paradigme de portée plus générale ? »

Pour répondre à ces deux questions essentielles, il retient cinq niveaux d'analyse qui semblent marquer la singularité du cas français et par conséquent poser le problème d'un transfert de concept. Il s'agit d'une part de la spécificité de l'historiographie française et de la forme du sentiment national et d'autre part de la différence du rapport que les deux sociétés entretiennent avec leur passé. À ces trois aspects, il ajoute le rapport au temps et le rapport à la nation. Pour ce qui est du rapport au temps, précise François Etienne, il apparaît qu'« alors qu'en France le rapport à l'histoire englobe un passé pluriséculaire remontant sinon au Gaulois, du moins au Moyen Age, dans une perspective le plus souvent consensuelle et autocommémoratrice, en Allemagne, en revanche, il est focalisé sur une brève période du passé – les douze années du national-socialisme (et ce qui les a rendu possibles) – et se situe dans une perspective fondamentalement critique, voire auto-critique.

À la différence de l'historien français, le critère d'identification du lieu de mémoire ne sera plus sa totalité encore moins sa plasticité mais bien son ancrage dans un espace social, politique, culturel ou imaginaire donné : « Der Ort wird allerdings nicht als eine abgeschlossene Realität angesehen, sondern im Gegenteil stets als Ort in einem Raum (sei er real, sozial, politisch,

---

<sup>5</sup> Lire particulièrement l'article de Moniot, Henri, « Faire du Nora sous les tropiques ? », dans Chrétien, Jean-François et Triaud, Jean-Louis (sous la direction de) : *Histoire d'Afrique. Les enjeux de mémoire*. Paris, Karthala, 1999, pp. 13-26.

<sup>6</sup> François Etienne ; Hagen Schulz (éd.), *Deutsche Erinnerungsorte*, München, 2001.

kulturell oder imaginär)»<sup>7</sup>. A travers cette définition Hagen Schulz et François Etienne réintroduisent l'ambivalence entre lieu de mémoire et mémoire des lieux puisqu'il s'agit de voir non seulement comment chaque lieu construit sa propre mémoire, mais comment ce lieu devient une métaphore, un *topos*. Ici le lieu de mémoire désigne en même temps l'espace (*topos*) et un imaginaire, mythe ou lieu commun (*topoi*) ; ce qui invite le lecteur à une pluralité du sens. Que disent d'autres approches des travaux de Nora ?

L'ouvrage dirigé par le dix-septémiste Volker Kapp aborde une dimension des « lieux de mémoire » qui, comme il l'indique dans son article liminaire, a été largement occultée par les travaux réunis par Pierre Nora. Dans cet article intitulé « signification et fonction des lieux de mémoire », Volker Kapp s'insurge contre le flou théorique qui entoure cette notion. Précisant la généalogie de ce concept et sa portée poétique et herméneutique, il rappelle que l'expression « lieu de mémoire » est à l'origine du ressort de l'art oratoire de l'Antiquité : « Les lieux de mémoire renvoyaient primordialement aux *artes memoria* de la civilisation oratoire et relevaient par-là d'une vision symbolique de l'univers et de la société. Ils impliquaient une conception totalisante de la parole, logos à la fois divin et humain, et des *litterae*, textes consacrés par une longue tradition, dépôt de la sagesse et du savoir tant scientifique que poétique. Ces 'lieux de mémoire' constituaient un réservoir d'idées et nourrissaient l'imagination de ceux qui produisaient d'autres œuvres. »<sup>8</sup> Volker Kapp revient à la suite du poète Edmond Jabès sur l'opposition fondamentale entre « souvenir » et « mémoire », qui note-t-il, décide du rôle de la subjectivité dans le processus de création d'une œuvre littéraire<sup>9</sup>. Il s'agit de l'étude des liens profonds entre la création littéraire (la fabrique de l'œuvre) et le concept des lieux de mémoire. Cette définition extensive des « lieux de mémoire » permet de constater qu'il s'agit dans un premier temps d'une notion très ancienne liée à la fois à l'art oratoire, à la production et à la pratique textuelle. Ils impliquent un rapport individuel et collectif au passé, au savoir et à la création littéraire.

La définition de Volker Kapp paraît adapter pour rendre compte du phénomène et des pratiques dont nous parlons, puisqu'il établit un lien étroit entre « lieux de mémoire » et littérature. Ces lieux de mémoire sont, pour

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>8</sup> Kapp, Volker: « Signification et fonction des 'lieux de mémoire' dans la civilisation du XVIIe siècle en France et leur importance pour la fabrique de l'œuvre » dans *Les lieux de mémoire et la fabrique de l'œuvre*, p. 11.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 9.

reprendre un commentaire de Roger Zubor, « dans l'intention des auteurs et selon une vue intellectuelle plus large, des 'unités significatives', d'ordre matériel et idéal, dont la volonté des hommes où le travail du temps a fait un élément symbolique. »<sup>10</sup> Dans notre contexte, les lieux de mémoire, ne sont pas uniquement des « bornes-témoins de la vie quotidienne », mais aussi et surtout les mythes, les espaces textuels où s'écrit et se réécrit l'histoire contemporaine.

## Mémoire, Territorialité et interculturalité

Il ressort de cette brève revue, nécessairement partielle<sup>11</sup>, de la littérature sur la théorisation des lieux de mémoire depuis Pierre Nora, que des études sur la mémoire sont restées fondamentalement confinées à l'espace européen. La focalisation sur les espaces nationaux a occulté la dimension interculturelle des lieux de mémoire. Il en est de même des lieux de mémoire croisés et transnationaux comme la mémoire de la colonisation qui intéressent les Africains au même titre que les Européens. Il semble que la réflexion sur les lieux de mémoire n'a pas suffisamment questionner les relations entrelacées de lieux mémoire du colonialisme et de l'esclavagisme entre l'Empire et ses territoires d'Afrique, d'Amérique latine et des Antilles. Les réflexions qui suivent sont l'approfondissement et l'élargissement des débats d'une section de l'avant-dernier congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée qui s'est tenu à Séoul, en Corée du Sud, en 2010. Les éditeurs de cet ouvrage ont pris une part active à cette section et ont décidé d'approfondir certaines pistes de réflexion sur la mémoire, la territorialité et l'interculturalité. Le premier enseignement atteste l'importance du champ conceptuel de la mémoire qui intègre la mémoire historique, la mémoire individuelle et la mémoire collective (Halbwachs), la mémoire communicative et la mémoire culturelle (Assmann) mais aussi l'oubli et le refoulement (P. Ricœur). Le deuxième enseignement renvoie à une approche de la mémoire à partir d'une histoire croisée de la mémoire qui devrait nécessairement faire une place aux mémoires des minorités et aux mémoires périphériques. Le dernier enseignement vise l'étude des moyens et des modalités de médiation de la mémoire.

---

<sup>10</sup> Zubor, Roger: « Lieux de mémoire et littérature », dans *Les lieux de mémoire et la fabrique de l'œuvre*, p. 26.

<sup>11</sup> Voir à ce sujet : Halbwachs, Maurice, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF, 1925. Assmann, Jan, *Das kulturelle Gedächtnis : Schrift, Erinnerung und politische Identität in früheren Hochkulturen*, 6. Aufl., München, Beck, 2007. Assmann, Aleida, *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, München, Beck, 1999. Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

La transmission à travers des formes médiatiques telles que la photographie, le film, la bande dessinée, l'internet, etc. fondent une approche spécifique de la mémoire qui prend en compte le contenu et le média en soi.

Les textes répondent à ce souci de lecture croisée des lieux de mémoire entre l'Europe et ce qui constituait jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle les empires coloniaux.

La première partie de cet ouvrage répond aux soucis de la mise en relation des espaces et des histoires. Dans son article inaugural, Bernard Mouralis, spécialiste des littératures africaines d'expression française et de l'histoire coloniale de la France, montre l'intérêt que ne cesse de susciter la réflexion mémorielle dans l'histoire des relations franco-africaines. Quelle est la vision que les Français et les Africains se forgent respectivement de cette longue histoire coloniale, s'interroge-t-il ? Il propose de dépasser la vision parfois caricaturale de ces relations pour privilégier une lecture plus complexe qui serait une confrontation entre l'approche historique africaine de la colonisation et l'attitude mémorielle française. Quant à Jean-François Owaye, il révèle un cas de conflit de mémoire en analysant la place assez particulière de la figure de Pierre Savorgnan de Brazza dans la mémoire des populations du Haut-Ogooué. L'historien montre dans une fine analyse que les lieux de mémoire érigés à la gloire des grandes figures coloniales sont ainsi devenus de véritables nœuds de contradictions mémorielles. L'altération fréquente de ces monuments crédibilise l'hypothèse selon laquelle, cette complexité mémorielle déconstruit, de façon conflictuelle, une vision « *d'un patrimoine mémoriel commun à l'Afrique et à l'Europe* ». Passant d'une figure coloniale à une autre, l'étude de Hines Mabika centre sa réflexion sur Albert Schweitzer. Spécialiste de l'histoire de la médecine, l'auteur s'attèle, dans une mise en perspective avec l'histoire de la médecine coloniale, à décrire et expliquer l'évolution de l'œuvre médicale du docteur de Lambaréné. Cette écriture de l'histoire au sens premier du terme s'appuie sur des données collectées aux Archives centrales Albert Schweitzer de Gunsbach et au centre d'archives d'outre-mer d'Aix-en-Provence en France. Albert Schweitzer est également l'objet de l'étude de Didier Taba Odounga qui interroge la figure mythique en proposant une lecture des œuvres *Il est minuit docteur Schweitzer* de Gilbert Cesbron et *Le procès d'un prix Nobel* de Séraphin Ndaot. L'article de Richard Tsogang Fossi qui clôt cette partie fait le lien, à travers une étude de la représentation littéraire de la Première Guerre mondiale, entre histoire, mémoire et commémoration. La mémoire de la guerre apparaît ici à la fois comme construction d'un passé et transformation de celui-ci par l'écriture.

L'écriture comme médiation est aussi l'objet de la seconde partie du volume qui pense l'écrivain à la fois comme celui qui « rappelle » et, celui

qui « pérennise » l'évènement historique. La deuxième partie propose trois études sur l'Afrique centrale, les Antilles et l'Afrique de l'Est à partir de l'écriture et de la réécriture de l'histoire coloniale. Albert Gouaffo s'appuie sur le concept de mémoire culturelle (*kulturelles Gedächtnis*) développé par l'égyptologue Jan Assmann pour lire les œuvres de trois auteurs Camerounais : Alexandre Kum'a Ndumbe III, Philomène Atyame et Daniel Mépin. Entre exil et quête identitaire, ces écrivains construisent et reconstruisent des espaces et des traces mémoriels à dimension coloniale qui, comme Assmann le démontre, structurent leurs œuvres et infléchissent le sens. Florian Alix, avec un grand souci de rigueur et une approche interdisciplinaire, revient sur l'œuvre d'Edouard Glissant chargé par le président de la République française de réfléchir sur la fondation d'un Centre national pour la mémoire des esclavages et de leurs abolitions. L'étude s'attache à démontrer que l'œuvre de Glissant construit des lieux de mémoire sur plusieurs histoires en même temps. L'auteur du *Discours antillais* ou de *Mémoires des esclavages* est fortement ancré dans son « antillanité ». Mais il est en même temps parfaitement conscient que le phénomène de l'esclavage qui a donné naissance à la société martiniquaise a mis en jeu des sociétés et des histoires très différentes : Africains, Européens, Caraïbes ont été concernés. Une autre perspective d'approche est tentée par Sylvère Mbondobari qui, dans une étude sur la trilogie de Waberi, dégage les fonctions poétiques, esthétiques et politiques d'une écriture de la mémoire. L'analyse reflète que cette trilogie du désastre et de l'espérance construit un lien profond entre l'ère coloniale et la situation postcoloniale ; les textes de fiction deviennent le lieu d'une énonciation qui fait appel à la mémoire des anciens, à la réalité de l'oppression et à la construction d'une utopie qui intègre l'Histoire, la mémoire collective et individuelle.

La troisième partie, *Mémoire textuelle et imaginaire contemporain*, centre la réflexion sur la mise en écriture de la mémoire pour analyser l'Histoire et pour montrer comment la Littérature participe à une écriture de l'Histoire. Le premier article d'Arsène Magnima, porte sur l'œuvre de Bessora, l'une des principales plumes francophones de ces deux dernières décennies. On ne s'étonnera pas de voir cette étude poser d'emblée la spécificité de l'écriture postcoloniale de la mémoire. S'inspirant des travaux de Régine Robin, de Jean-Pierre Chrétien et du *New Criticism*, l'analyse interroge les croisements de temporalité mémorielle, la spatialité et la posture de l'écrivain postcolonial. Quelle est la place de la mémoire dissidente quand la mémoire officielle est envahissante ? La déconstruction des mythes coloniaux est-elle une solution ? Omer Tadaha, quant à lui, centre son étude sur le Cameroun à travers une lecture de *Petit Jo, enfant des rues*

d'Evelyne Mpoudi Ngolle. Pourquoi réécrire l'histoire du Cameroun en sillonnant les rues de Douala et Yaoundé ?, tel est le fil d'Ariane de cette réflexion qui pense la mémoire comme réminiscence du passé, lieux de mémoire et résistance contre l'oubli. Minbouli Nguema aborde la question de la mémoire et de son écriture à partir de l'œuvre de l'écrivain-journaliste Jean Hatzfeld. Que ce soit dans *Dans le nu de la vie*, *Une saison de machette* ou dans *La stratégie des antilopes* le témoignage se présente comme l'acte fondateur de l'écriture littéraire. Le témoin, précise l'auteur de cette étude, n'est plus une simple figure, mais une mémoire vive dans la mémoire collective et sociale du génocide. Sa mise en scène a une valeur à la fois documentaire et testimoniale. L'auteur pose donc la question de l'écriture de l'indicible, des modalités de l'écriture de la catastrophe et de l'intertextualité. Comment écrire la mémoire des dictatures de l'Amérique latine, tel est le questionnement de l'étude de Helena Bonito. La lecture transversale de cette étude tente de saisir le sens de l'histoire et la forme de sa mise en scène ; elle est à la base d'un décryptage qui met l'accent sur les dispositifs narratifs comme la parodie, l'ironie, les transgressions formelles, la fragmentation ou la répétition intentionnelle pour dire « l'instant turbulent » des années 1970.



# **1<sup>ère</sup> Partie**

## **Mémoire coloniale et enjeux mémoriels**



**BERNARD MOURALIS**  
Université Cergy-Pontoise / France

## L’Afrique dans l’histoire de la France contemporaine : enjeux mémoriels et politiques

### Introduction

La France et l’Afrique ont une longue histoire commune, du début du XIXe jusqu’aux années 1960. Après cette date, cette histoire continue à travers la relation étroite que la Ve République entretient avec les nouveaux Etats indépendants d’Afrique subsaharienne et qui a été un élément essentiel de la politique étrangère de la France pendant la période de la guerre froide.

Depuis une dizaine d’années, on assiste à une importante activité mémorielle concernant cette période et dont on peut indiquer quelques manifestations significatives :

- Commémoration officielle par le Sénégal, en 1995, du centenaire de la création, en 1895, de l’AOF.
- Loi Taubira du 21 mai 2001 définissant l’esclavage comme un crime contre l’humanité et fixant au 10 mai de chaque année la journée commémorant l’esclavage et son abolition.
- Débat au parlement français, en 2005, sur l’amendement à la loi du 23 février 2005, visant à présenter, dans les programmes scolaires, la colonisation dans ses aspects « positifs ».
- *Manifeste des Indigènes de la République* (19 janvier 2005), dont les auteurs sont pour la plupart des citoyens français.
- Sortie en 2006 du film *Indigènes*, réalisé par Rachid Bouchared et retraçant le rôle des troupes maghrébines dans la libération de l’Italie (1943-1944).
- Vaste débat critique sur le discours prononcé par Nicolas Sarkozy à l’Université de Dakar, le 27 juillet 2007.
- Sortie en 2007 du film *L’ennemi intime* réalisé par Florent Emilio Siri et retraçant l’affrontement de deux militaires français engagés en Kabylie en 1959.

Cette longue histoire commune est marquée par l’expérience de la colonisation qui a exercé des effets profonds aussi bien sur les sociétés africaines que sur la société française, même si celle-ci n’en est pas toujours consciente.

Aussi, est-il tout à fait logique que cette activité mémorielle se réfère à la colonisation. Cependant, on ne manquera pas de constater que l'emploi qui est fait de cette notion est souvent flou, dans la mesure où les uns et les autres ont tendance à parler de la colonisation comme s'il s'agissait d'une entité unique, facile à circonscrire. Or, la colonisation est un phénomène très complexe et qui a pris des formes très diverses, dans le temps comme dans l'espace. Ainsi, le système colonial mis en place en Algérie est très différent de celui que l'on peut observer en Afrique Occidentale Française (AOF). En Algérie, on a pratiqué, dès le début, une spoliation des terres agricoles ; de plus, l'existence d'une forte communauté européenne a eu comme conséquence une raréfaction des emplois salariés pour les autochtones. En AOF, on n'a pas touché à la terre et la quasi totalité des emplois salariés, y compris dans la fonction publique (plus de 95%), sont exercés par des autochtones. En outre, il convient de tenir compte de l'évolution du système colonial dans le temps et, sur ce plan, la situation qui caractérise l'Afrique subsaharienne entre 1890 et 1946, n'a pas grand chose à voir avec la période qui va de 1946 à 1958, marquée par la mise en place du régime de l'Union française. On se souviendra aussi que, envisagée sur la longue durée, la colonisation européenne de l'Afrique subsaharienne a connu deux moments très différents : du XVI<sup>e</sup> siècle jusque vers 1820-1848, nous avons affaire à une colonisation fondée sur l'esclavage, alors que, à partir de 1870, se met en place une colonisation territoriale, qui vise à contrôler l'ensemble de l'espace conquis et qui, en outre, produit un savoir sur ces territoires.

Quelle est, aujourd'hui, la vision que les Français et les Africains se forment respectivement de cette longue histoire coloniale ? Telle est la question à laquelle je tenterai maintenant de répondre dans cet article. On verra que les points de vue exprimés par les uns et par les autres sont assez nettement opposés. Les Africains (écrivains, chercheurs, dirigeants politiques) ont tendance à élaborer une vision historique de la colonisation, dans la mesure où la colonisation leur apparaît comme un fait, dont ils tiennent compte et dont ils mesurent souvent concrètement, dans leur vie quotidienne, les conséquences. Les Français, au contraire, tendent à rester englués dans une attitude mémorielle, faite tour à tour de nostalgie, de dénégation, de culpabilité, de mauvaise foi, d'occultation. Bref, ils ne savent pas trop que faire de la colonisation. Cette attitude s'expliquant en grande partie par le fait que la population immigrée, qui est une composante très importante de la population générale de la France d'aujourd'hui, est très largement issue des anciens territoires coloniaux et qu'un nombre considérable de ceux que l'on considère comme des « immigrés » sont en fait de nationalité française.

## L'opinion française entre revendication de l' « œuvre coloniale » et dénonciation du colonialisme

La référence au passé colonial ne constitue pas un thème central pour l'opinion française d'aujourd'hui. On peut s'en étonner si l'on considère l'importance qu'ont eue la colonisation et la décolonisation dans la politique française, entre 1870 et 1960, comme deux faits le montrent bien : d'un côté, l'exposition coloniale de 1931 qui marque l'apogée de cette action coloniale française ; de l'autre, le développement de la guerre d'Algérie qui entraîne la fin de la IV<sup>e</sup> République et le retour au pouvoir du général de Gaulle, en 1958. Mais cette référence n'est pas totalement absente et elle se manifeste périodiquement à travers des discours, produits notamment par des responsables politiques et qui oscillent entre deux thèmes opposés : la dénonciation de la colonisation, qui s'inscrit dans la lignée du célèbre discours tenu par Clemenceau à la Chambre des députés, le 30 juillet 1885, contre Jules Ferry ; et la valorisation de la colonisation, qui met l'accent sur les réalisations apportées par le colonisateur : fin des guerres, santé publique, routes, ponts, scolarisation, etc. Ce discours peut se résumer par la formule : « Nous n'avons pas à rougir de notre œuvre coloniale » et il prend d'autant plus de force qu'il oppose volontiers ce passé colonial à un certain nombre de crises violentes, dans tel ou tel pays d'Afrique.

Mais, très souvent, ces deux discours se combinent. On en a un exemple significatif dans ce passage du discours de Nicolas Sarkozy, le 26 juillet 2007, à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar : « L'Afrique a sa part de responsabilité dans son propre malheur. On s'est entre-tué en Afrique au moins autant qu'en Europe. Mais il est vrai que jadis, les Européens sont venus en Afrique en conquérants. Ils ont pris la terre de vos ancêtres. Ils ont banni les dieux, les langues, les croyances, les coutumes de vos pères. Ils ont dit à vos pères ce qu'ils devaient penser, ce qu'ils devaient croire, ce qu'ils devaient faire. Ils ont coupé vos pères de leur passé, ils leur ont arraché leur âme et leurs racines. Ils ont désenchanté l'Afrique. [...] Le colonisateur est venu, il a pris, il s'est servi, il a exploité, il a pillé des ressources, des richesses qui ne lui appartenaient pas. Il a dépouillé le colonisé de sa personnalité, de sa liberté, de sa terre, du fruit de son travail. Il a pris mais je veux dire avec respect qu'il a aussi donné. Il a construit des ponts, des routes, des hôpitaux, des dispensaires, des écoles. Il a rendu fécondes des terres vierges, il a donné sa peine, son travail, son savoir. Je veux le dire ici, tous les colons n'étaient pas des voleurs, tous les colons n'étaient pas des exploiters. [...] La colonisation fut une grande faute mais de cette grande faute est né l'embryon d'une destinée commune. Et cette idée me tient particulièrement à

cœur. La colonisation fut une faute qui a changé le destin de l'Europe et le destin de l'Afrique et qui les a mêlés. Et ce destin commun a été scellé par le sang des Africains qui sont venus mourir dans les guerres européennes. [...] Et la France n'oublie pas ce sang africain versé pour sa liberté<sup>1</sup>. » (*Africultures*, 01/08/2007).

Un tel discours est intéressant, à la fois par ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas. Le souci d'établir une sorte de bilan équilibrant les aspects « positifs » et les aspects « négatifs » de la colonisation aboutit à mettre tous les faits sur le même plan. Par là-même, il est dépourvu de toute dimension historique et ne permet pas d'entrer dans la compréhension de ce phénomène complexe et multiforme que fut le processus colonial. En particulier, il laisse de côté deux problèmes essentiels : d'un côté, la question du statut juridique du colonisé et la revendication de la citoyenneté par celui-ci ; de l'autre, la question militaire qui est au cœur de l'histoire coloniale et qu'on ne peut réduire à la simple métaphore du « sang africain versé pour [la] liberté » de la France. En négligeant ces deux aspects, on oublie tout simplement que l'histoire de la France, depuis 1914, et plus encore depuis 1940, a été profondément marquée par le rôle qu'y a joué l'Afrique. Celui-ci est d'ailleurs si important qu'il est légitime d'envisager une histoire *africaine* de la France contemporaine et je m'attacherai maintenant à retracer quelques unes des étapes de cette histoire. Cette présentation duelle est reprise par toute une littérature africaine francophone qui revient sur l'époque coloniale et dénonce le processus d'acculturation dont sont victimes les héros. Il est intéressant à mon sens de relire ce motif à la lumière des récits de formation qui reviennent sur le parcours d'un colonisé depuis l'école des Blancs au village, jusqu'au lycée à la ville, chemin qui mène dans certains cas à la métropole européenne pour la poursuite des études du héros. C'est le parcours paradigmatique de *L'enfant noir* de Camara Laye, c'est aussi celui de *Climbié* de Bernard Dadié. La représentation de l'enfer de la ville n'y illustre pas seulement le thème de l'acculturation à un niveau collectif, mais celui de l'aliénation à un niveau personnel : Climbié fait à Dakar l'expérience de l'arrachement à son milieu familial, de la solitude, mais aussi des injustices du système colonial. Il prend conscience des limitations qui entravent de fait son ascension sociale dans un système hypocrite. La ville ainsi présentée est un cul-de-sac, un lieu d'enfermement comme en témoigne la description méditative des murs de la prison. En ville Climbié prend conscience de l'illusion de son rêve de réalisation sociale, mais s'ouvre devant lui un nouveau chemin, celui du combat politique.

---

<sup>1</sup> Reproduit sur le site de *Africultures* (1<sup>er</sup> août 2007).

Birago Diop dans le premier volume de ses Mémoires, *La plume raboutée*, évoque également ses souvenirs d'enfance dans la ville de Dakar. Il donne des précisions topographiques et historiques et souligne la double toponymie des rues en citant parallèlement leurs anciens et nouveaux noms. Les deux systèmes de dénomination entrent en concurrence, la réalité coloniale recouvre une réalité précédente sans parvenir à l'effacer dans la mémoire du narrateur. Le colon ne reconnaît pas les lieux préexistants, ni n'essaie de s'y intégrer, il cherche à les instituer au sens foucauldien en les nommant, affirmant ainsi sa domination. La ville coloniale c'est en premier lieu une construction et une reconfiguration violente de l'espace par les colons.

### Pour une histoire africaine de la République française

Au début des années 1880, au moment même où se consolide le régime républicain, Jules Ferry engage la France dans un vaste programme de conquêtes coloniales qui va faire de la France la deuxième puissance coloniale du monde. Ce programme auquel s'opposait la droite et l'extrême gauche reposait sur deux motivations principales : a) assurer des débouchés et des marchés pour les produits de l'industrie métropolitaine ; b) compenser par ces conquêtes l'abaissement de la France en Europe, au lendemain de la défaite de 1870. La mise en place du système colonial devait aboutir ainsi à une instrumentalisation, à tous les niveaux, des peuples dominés, sur les plans militaire, administratif, scolaire, économique et, dans une certaine mesure, culturel.

Mais, dès le début, ce système qui devait fonctionner jusqu'en 1946 était porteur de contradictions profondes que n'avait pas prévues Jules Ferry et qui allaient avoir une forte incidence sur la politique française. Tout d'abord, les colonies ne pouvaient pas constituer des marchés intéressants pour l'industrie métropolitaine si leurs populations étaient maintenues dans la pauvreté. Par ailleurs, le principe de l'autonomie financière<sup>2</sup> des territoires coloniaux, décidé dès la fin du XIXe siècle, interdisait tout investissement public. On notera également l'utilisation d'une fonction publique essentiellement autochtone et le recours généralisé à des troupes issues des territoires coloniaux, qui assurèrent la quasi-totalité des conquêtes. Sur le plan plus proprement politique, il importe encore de rappeler l'hésitation du colonisateur entre politique d'association et politique d'assimilation<sup>3</sup>. Ainsi, la politique lancée par Jules

---

<sup>2</sup> Ce principe imposait aux différents territoires coloniaux l'obligation de présenter des budgets en équilibre et dont les ressources devaient être basées uniquement sur des recettes locales (droits de douane, impôt, réquisition de la main d'œuvre).

<sup>3</sup> La politique d'association est censée reposer sur la prise en compte par le colonisateur des particularités culturelles, linguistiques sociales et politiques des populations africaines. La

Ferry est traversée dès le départ par une opposition foncière entre domination et puissance, logique coloniale et logique d'empire, car le problème essentiel, en définitive, est de savoir si l'entreprise coloniale permet alors à la France de (re)devenir une grande puissance, une puissance mondiale.

Ces contradictions montrent déjà que l'entreprise coloniale ne pouvait se réduire à une action opérée dans des territoires lointains. Elles devaient entraîner, par leur nature même, des conséquences profondes sur la situation de la France métropolitaine elle-même. A cet égard, quelques faits peuvent être rappelés, qui illustrent de façon significative ce processus à travers lequel l'espace africain et l'espace français se sont trouvés associés à une histoire commune. Parmi ceux-ci, on retiendra d'abord ce que Marc Michel a appelé « l'appel à l'Afrique<sup>4</sup> » (Michel, 1982 ; 2003), lorsque, au cours de la guerre de 1914-1918, la France recruta, dans la seule Afrique subsaharienne, près de 200 000 soldats. Cette opération fut menée en plusieurs phases et la dernière commença à la fin de l'année 1917, au moment de l'arrivée au pouvoir de Georges Clemenceau, lorsque la France se vit confrontée à une crise des effectifs<sup>5</sup>. Mais cet appel à l'Afrique ne se situait pas seulement dans la perspective des effectifs dont pouvait disposer la France. Il conduisit aussi à une réflexion sur la politique stratégique de la France. En effet, la Grande Guerre avait montré le rôle que les colonies pouvaient jouer dans la défense de la nation, mais, pour que celles-ci soient, de façon durable, un élément de cette politique, il fallait aller plus loin et, en particulier, faire en sorte que les ressortissants des territoires coloniaux se sentent véritablement concernés. C'est ce que devait exposer le général Mangin, qui avait déjà publié en 1910 *La force noire* (Mangin, 1910 : VIII-355), dans un ouvrage paru en 1920 et qui avait pour titre *Comment finit la guerre* (Mangin, 1920 : XIII-330). Dans ce dernier livre, Mangin développe notamment deux idées principales. D'une part, il souligne la nécessité de considérer l'espace des territoires coloniaux et celui de la métropole comme une seule entité stratégique, dans une perspective qui annonce celle du général de Gaulle vingt ans plus tard : « Le succès

---

politique d'assimilation vise à conférer aux Africain un statut politique identique à celui prévalant en métropole. Dans la réalité, c'est surtout la première qui fut appliquée. La politique d'assimilation ne fut pratiquée que dans les quatre communes du Sénégal dont les ressortissants avaient la citoyenneté française : Dakar, Gorée, Rufisque et Saint-Louis.

<sup>4</sup> Marc Michel, *L'appel à l'Afrique : contributions et réactions à l'effort de guerre en AOF (1914-1918)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1982, IX-533 p. Nouvelle édition : *Les Africains et la Grande Guerre : l'appel à l'Afrique (1914-1918)*, Paris, 2003, 302 p.

<sup>5</sup> A cette date, en effet, la paix de Brest-Litovsk, qui met fin au front russe, permet à l'Allemagne de transférer à l'Ouest un nombre important de divisions. Par ailleurs, les premières troupes américaines ne sont pas encore arrivées.

final nous attend dans une lutte de longue durée, où la puissance du crédit, la maîtrise de la mer, l'entrée en ligne d'alliés lointains, nous procurent sans cesse des forces nouvelles. La force noire s'ajoutera à toutes les autres... Nous disposons donc de réserves pour ainsi dire indéfinies, dont la source est hors de portée de l'ennemi. Tant que nous garderions un port et la maîtrise de la mer, il ne faudrait pas désespérer du succès. Dans l'état actuel de l'Europe, la force noire fait de nous le plus redoutable des adversaires » (Mangin, 1920 : 254). D'autre part, il insiste sur les réformes qu'il convient d'entreprendre si l'on veut que les peuples des territoires coloniaux participent à cette nouvelle conception de la défense nationale : « Les services qu'ils nous ont rendus au cours de cette guerre et ceux que nous allons leur demander créent entre eux et nous des liens nouveaux d'affection et de reconnaissance. Nous nous efforcerons de plus en plus de connaître leurs besoins et leurs désirs, en consultant leurs représentants naturels ou élus, en développant les assemblées indigènes locales, et plus tard en instituant des parlements par colonies. C'est dans cette voie qu'il faut marcher sans hésitation. » (Mangin, 1920 : 265)

Un deuxième fait dont il convient également de tenir compte est constitué par les changements sociaux que provoquèrent en Afrique ces opérations de recrutement, puis, après la fin de la guerre, le retour de ceux qui avaient survécu aux combats. Amadou Hampâté Bâ, dans un long passage du premier volume de ses *Mémoires, Amkoullel l'enfant peul*, a analysé de façon exemplaire ce double phénomène. Il écrit notamment : « Quand les rescapés rentrèrent au foyer en 1918-1919, ils furent la cause d'un nouveau phénomène social qui ne fut pas sans conséquence sur l'évolution future des mentalités : je veux parler de *la chute du mythe de l'homme blanc* en tant qu'être invincible et sans défauts. Jusque-là, en effet, le Blanc avait été considéré comme un être à part : sa puissance était écrasante, imparable, sa richesse inépuisable, et de plus il semblait miraculeusement préservé par le sort de toute tare physique ou mentale. [...] Mais, depuis, les soldats noirs avaient fait la guerre dans les tranchées aux côtés de leurs camarades blancs. Ils avaient vu des héros, des hommes courageux, mais ils en avaient vu aussi pleurer, crier, avoir peur. Ils avaient découvert des contrefaits et des tarés, et même, chose impensable, à peine croyable, ils avaient vu dans les villes des Blancs voleurs, des Blancs pauvres, et même des Blancs mendiants ! Quand ces tirailleurs rentrèrent au pays, ils racontèrent, au fil des veillées tout ce qu'ils avaient vu. Non, l'homme blanc n'était pas un surhomme bénéficiant d'on ne savait quelle protection divine ou diabolique, c'était un homme comme eux, avec le même partage de qualités et de défauts, de force et de faiblesse. Et quand ils découvrirent que leurs médailles et leur titre d'ancien combattant leur valait une pension inférieure de moitié à celle des camarades blancs dont ils avaient

partagé les combats et les souffrances, certains d'entre eux osèrent revendiquer et parler d'égalité. C'est là, en 1919, que commença à souffler pour la première fois un esprit d'émancipation et de revendication qui devait finir, avec le temps, par se développer dans d'autres couches de la population. » (Hampâté Bâ, 1991 : 365-366)

Le troisième fait que j'évoquerai est le « premier combat » de Jean Moulin. Tout le monde a en mémoire la cérémonie grandiose du 19 décembre 1964, présidée par le général de Gaulle, alors président de la République, et au cours de laquelle furent transférées au Panthéon les cendres de Jean Moulin. Cette manifestation, marquée notamment par le célèbre discours d'André Malraux (« Entre ici, Jean Moulin... »), peut apparaître à juste titre comme une volonté de reconnaître, de la façon la plus solennelle, la place exceptionnelle de celui à qui le général de Gaulle confia la mission d'unir, dans la France occupée, les mouvements de résistance et de célébrer le martyr qui mourut sous la torture<sup>6</sup> (Azéma, 2003).

Mais ce que l'on sait moins, c'est qu'avant de jouer ce rôle de premier plan dans la Résistance, Jean Moulin avait déjà livré un premier combat contre l'occupant. Préfet d'Eure et Loire, à Chartres, il avait déployé, au moment de l'arrivée des troupes allemandes en juin 1940, tous ses efforts pour assurer les besoins vitaux de la population de son département. C'est à ce moment-là que les officiers qui dirigeaient ses troupes lui avaient tendu un piège grossier : ils avaient exigé de lui qu'il signe un « protocole » reconnaissant que des troupes noires avaient sauvagement massacré et mutilé une dizaine de civils, victimes en réalité des bombardements allemands. Devant son refus, Moulin fut arrêté et interrogé fort brutalement. Il tenta alors de se suicider en se tranchant la gorge, puis fut relâché. Démis de ses fonctions de préfet par le gouvernement de Vichy quelques mois plus tard, il retraça, dans un journal écrit en 1941 et publié après sa mort en 1947 par les soins de sa sœur, Laure Moulin, l'action qui avait été la sienne à Chartres et décrit longuement cet épisode dramatique. Celui-ci est peu évoqué par les historiens. Or, en le lisant, on ne peut manquer d'être frappé par la façon dont Jean Moulin montre que ces accusations portées contre des troupes noires s'inscrivent dans l'idéologie nazie, soulignant ainsi que son « premier combat »

---

<sup>6</sup> Sur la place et l'évolution de Jean Moulin dans la mémoire collective française, voir, par exemple : Jean-Pierre Azéma, *Jean Moulin. Le rebelle, le politique, le résistant*, Paris, Perrin, 2003, 513 p.

fut un combat en faveur de l'Afrique et de la dignité des Africains mobilisés pour la défense du pays<sup>7</sup>.

Le quatrième fait que j'évoquerai concerne la place essentielle qui a été celle de l'Afrique dans la naissance et le développement de la France Libre, entre 1940 et 1945. En juin 1940, la France devait connaître ce qui est sans doute la plus grande défaite de son histoire, avec les conséquences qui en résultèrent : Occupation, régime de Vichy, collaboration, violences exercées par l'occupant. Le 8 mai 1945, elle faisait partie des quatre puissances, aux côtés de l'Angleterre, des Etats-Unis et de l'URSS, qui recueillaient la capitulation sans conditions de l'Allemagne nazie. Qui, en 1940, pouvait imaginer un tel renversement de la situation ? Ce renversement de la situation fut sans doute dû au génie et à l'obstination du général de Gaulle qui, dès le début, refuse Vichy et à sa volonté de faire rentrer la France dans la guerre aux côtés des Alliés. Mais cela ne fut possible que grâce à l'Afrique. Au cours de l'été 1940, Félix Eboué, gouverneur du Tchad, rallie ce territoire à la France Libre et entraîne le ralliement de l'ensemble de l'AEF<sup>8</sup>. Il est nommé gouverneur général de cette fédération, dès 1940, et élevé, deux ans plus tard, à la dignité de compagnon de la Libération. Rapidement, la France Libre dispose ainsi d'un vaste territoire qui procure d'importantes ressources humaines et matérielles et qui constitue une base de départ vers les possessions italiennes du nord-est de l'Afrique. En 1942, la France libre contrôle l'AOF et l'Afrique Nord. En 1944, elle dispose de deux armées qui jouent un rôle important sur le front italien (1943-1944), puis français, et dans l'entrée des Alliés sur le territoire allemand (1944-1945). Au moment de la création de l'ONU, la France se voit attribuer un siège permanent au Conseil de sécurité de l'ONU, où elle bénéficie, aux côtés de la Chine, des Etats-Unis, du Royaume Uni et de l'URSS, du droit de veto. Comme le montrent les capitales successives de la France Libre, Brazzaville, Alger, Paris, ce qui se passe entre 1940 et 1945, c'est l'histoire d'un pays sauvé par son empire.

Enfin, un dernier moment pourra être retenu dans cette histoire africaine de la France contemporaine : la mise en place, en 1946, de l'Union française. Le 27 octobre 1946, le peuple français adopte par référendum le texte de la

---

<sup>7</sup> Jean Moulin, *Premier combat* [1947], préface du général de Gaulle, Paris, Minit, 1995, 169 p. La première édition comporte également un avant-propos de Laure Moulin. En ce qui concerne l'interrogatoire, J. Moulin insiste sur la brutalité des propos tenus. Par exemple : « Vous êtes un pays dégénéré, un pays de juifs et de nègres. » (p. 96).

<sup>8</sup> Sur la personnalité et le rôle de Félix Eboué ainsi que sur sa place dans la mémoire collective au moment de la Libération, voir la réédition que j'ai donnée du livre de René Maran, *Félix Eboué, Grand Commis et Loyal Serviteur (1884-1944)*, présentation de Bernard Mouralis, Paris, L'Harmattan, coll. Autrement Mêmes, 2007, XLIX-102 p.

Constitution de la IV<sup>e</sup> République, régime qui prendra fin en 1958. Cette Constitution rédigée par la deuxième Assemblée constituante comporte toute une partie instituant l'Union française. L'Union française met fin au rapport de sujétion qui caractérisait jusqu'alors la situation des territoires coloniaux et crée une nouvelle entité politique, annoncée d'ailleurs de façon solennelle dans le Préambule de la constitution : « Au lendemain de la victoire remportée par les peuples libres sur les régimes qui ont tenté d'asservir et de dégrader la personne humaine, le peuple français proclame à nouveau que tout être humain, sans distinction de race, de religion ni de croyance possède des droits inaliénables et sacrés. [...] La France forme avec les peuples d'outre-mer une Union fondée sur l'égalité des droits et des devoirs, sans distinction de race ni de religion. [...] Fidèle à sa mission traditionnelle, la France entend conduire les peuples dont elle a pris la charge à la liberté de s'administrer eux-mêmes et de gérer démocratiquement leurs propres affaires ; écartant tout système de colonisation fondé sur l'arbitraire, elle garantit à tous l'égal accès aux fonctions publiques et l'exercice individuel ou collectif des droits et libertés proclamés ou confirmés ci-dessus<sup>9</sup>. »

La partie concernant l'Union française reprend toute une série de lois adoptées à de très larges majorités par les deux Constituantes et proposées par des parlementaires africains : abolition du travail forcé (Houphouët-Boigny), accession de tous les ressortissants de l'Union à la citoyenneté française (Lamine Gueye), principe du collège unique pour toutes les élections (Gabriel d'Arboussier), accession de tous les ressortissants à tous les emplois civils et militaires (Senghor), etc. Ces dispositions entraînent notamment la fin du système d'enseignement colonial en instituant un enseignement secondaire identique à celui de la métropole, ce qui rend possible l'accès des Africains au baccalauréat et, par conséquent, à l'enseignement supérieur. Par ailleurs, l'article 85 supprime le principe de l'autonomie financière des territoires d'outre-mer : « La République française, une et indivisible, reconnaît l'existence de collectivités territoriales. Ces collectivités sont les communes et départements, les territoires d'outre-mer. » Cette disposition se traduira notamment par la création du FIDES (Fonds d'investissement pour le développement économique et social) qui rend possible une politique de développement financée par l'investissement public.

L'Union française correspond ainsi à une application des principes définis en 1848 par Victor Schœlcher lorsque la II<sup>e</sup> République promulgue le décret du 27 avril 1848 qui comprend deux dispositions inséparables : abolition de l'esclavage et accession immédiate des anciens esclaves à la citoyenneté

---

<sup>9</sup> Constitution du 27 octobre 1946, Préambule.

française. Le régime mis en place en 1946 instaure ainsi nettement une logique d'assimilation. L'application de ces principes rencontra, certes, de nombreux obstacles, notamment dans les premières années (Cf. Benot, 1994 : XVI-200), mais, en dépit de ceux-ci, l'Union française ouvrit une période tout à fait nouvelle pour l'Afrique et, comme le dit Mongo Beti, dans *Mission terminée*, on peut parler de la « révolution que fut la Constitution d'octobre 1946 » (Beti, 1985 : 158). Par ailleurs, il convient de noter le rôle essentiel joué par les parlementaires africains dans cette institution de l'Union française. Nous voyons ainsi que ces derniers ont fait accomplir par leur action un progrès décisif au régime républicain, puisque la République n'était pas véritablement la République tant qu'elle s'accommodait de la colonisation imposée à tout un ensemble de peuples. Ce n'est pas le moindre paradoxe de cette histoire africaine de la France<sup>10</sup>.

En revenant au pouvoir en 1958 et en instituant la Ve République, le général de Gaulle devait mettre fin au régime de l'Union française. En permettant aux territoires Africains d'accéder à l'indépendance, la décolonisation gaullienne a pu apparaître comme la marque d'une politique soucieuse de respecter le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Mais cette politique répondait d'abord aux intérêts de la France qui entendait désormais se dégager des obligations, notamment financières, imposées par l'Union française. D'une certaine façon, la décolonisation gaullienne pouvait ainsi apparaître comme un renoncement à l'idéal schœlcherien. C'est ce point de vue qu'a développé notamment Robert Delavignette<sup>11</sup>, dans un ouvrage au titre provocant, *L'Afrique noire française et son destin*, paru en 1962, et dans lequel il dénonce l'attitude de la « France officielle comme [de] la France populaire » : « Nous ne savons pas comment guérir leur clochardisation, mais nous savons qu'elle risque de nous clochardiser à notre tour si nous nous mêlons de l'affronter par des dépenses qui dépasseront toujours nos ressources puisqu'elles nous manqueront pour panser nos propres maux sociaux. Elevons contre le clochard d'outre-mer le cordon sanitaire de la décolonisation. » (Delavignette, 1962 : 177).

---

<sup>10</sup> On notera que, à la différence des territoires de l'Afrique subsaharienne, les principes de l'Union française ne furent pas appliqués en Algérie. En effet, dans ce pays, fut institué un Statut de l'Algérie, voté en 1947 par l'Assemblée nationale. Ce statut prévoyait notamment la mise en place d'une Assemblée algérienne, élue par deux collèges (« Européens » et « musulmans »), qui envoyaient chacun 50 députés. Lors du vote du statut à l'assemblée nationale, les députés nationalistes algériens ne s'opposèrent pas à ce principe. En revanche, les députés d'Afrique subsaharienne manifestèrent une vive opposition.

<sup>11</sup> Robert Delavignette fut, de 1947 à 1951, directeur des affaires politiques au ministère de la France d'outre-mer et, à ce titre, un artisan essentiel dans la mise en application de l'Union française.

## La France et l'Afrique aujourd'hui : « Un passé qui ne passe pas » ?

Comment l'opinion française et l'opinion africaine perçoivent-elles aujourd'hui respectivement ce passé franco-africain et quel rapport entretiennent-elles avec lui ? L'opinion française oscille entre trois attitudes symptomatiques : insistance sur le côté « positif » de la colonisation, sentiment de culpabilité, occultation ou refoulement. Bien qu'elles soient opposées, ces attitudes ont en commun d'être, en définitive, marquées par l'idéologie ou la subjectivité. Cependant, ce qui semble dominer, c'est le processus d'occultation, caractéristique notamment du discours des responsables politiques. Deux exemples, sont particulièrement significatifs à cet égard. En juin 1995, le gouvernement du Sénégal organisait la commémoration du centenaire de la création de l'AOF, créée par le décret du 18 juin 1895. Le gouvernement sénégalais visait deux objectifs. Le premier était politique : le Sénégal proposait de porter un regard sur la période coloniale et sur cette construction politique que fut l'AOF, dont Dakar fut la capitale pendant plus d'un demi-siècle. Le second était scientifique et se traduisit par une remarquable exposition et un colloque international sur l'histoire de l'AOF. Invité à y participer, le gouvernement français se méfia de cette manifestation et n'envoie aucun représentant. Pourtant, ce dernier aurait pu tirer profit de l'esprit dans lequel avaient été conçus l'exposition et le colloque ainsi que du discours prononcé alors par le président du Sénégal, Abdou Diouf. Celui-ci, loin de stigmatiser une quelconque responsabilité de la France, fit un discours d'une haute tenue dans lequel il développa deux points, en rappelant, d'une part, que l'AOF avait été un outil de la politique coloniale, d'autre part, que cet outil avait été une construction fédérale que les Africains n'avaient pas su conserver au moment de l'indépendance. Une attitude comparable, faite de méfiance ou d'indifférence, a pu également être observée lors des obsèques de Léopold Sédar Senghor qui eurent lieu à Dakar, le 29 décembre 2001<sup>12</sup> : la France qui est alors en situation de « cohabitation » se fait représenter par Raymond Forni, président de l'Assemblée nationale, et Charles Josselin, secrétaire d'Etat auprès du ministre des Affaires étrangères, chargé de la Francophonie. Mais contre toute attente, ni le président de la République, Jacques Chirac, ni le Premier ministre, Lionel Jospin, n'y assistent. Cette absence des deux plus hautes autorités de l'Etat signifiait ainsi que l'on comptait pour rien celui qui avait été président du Sénégal pendant vingt ans, un écrivain de premier plan,

---

<sup>12</sup> L.S. Senghor était mort à Verson, le 20 décembre 2001.

membre de l'Académie française, un parlementaire français et un membre du gouvernement français.

## Mémoire ou Histoire ?

L'opinion française, visiblement, éprouve une difficulté à penser de façon cohérente ce passé franco-africain et à concevoir la dimension africaine de l'histoire de la France contemporaine. Sans doute, manifeste-t-elle des attitudes diverses puisqu'elle oscille entre refoulement, sentiment de culpabilité, « repentance », valorisation des aspects « positifs » de la colonisation. Mais ces différentes postures ont en commun, d'une part, de ne pas présenter une vue claire des faits, de leur nature et de leur chronologie, d'autre part, de ne pas faire apparaître l'étroite intrication entre l'espace colonial et l'espace métropolitain. Cette incapacité apparaît de façon particulièrement significative dans l'occultation dont est l'objet la période de l'Union française, qui est en quelque sorte le point aveugle de cette histoire franco-africaine, en raison notamment de la question de la citoyenneté. La France d'aujourd'hui ne veut ou ne peut se souvenir qu'elle conçut, dans les territoires de l'Afrique subsaharienne, entre 1946 et 1958, une politique inspirée des idéaux de Victor Schœlcher.

Cette attitude contraste singulièrement avec ce que nous pouvons observer chez les écrivains africains et un certain nombre de dirigeants politiques africains. Leur façon de se référer au passé colonial révèle un désir d'analyse beaucoup plus qu'un travail mémoriel. Ce désir d'analyse se traduit en particulier par l'évacuation d'un sentiment de culpabilité ou de mauvaise conscience, au profit d'une vision historique des faits, sensible en particulier aux évolutions, aux ruptures, aux continuités, aux causalités et dont on a relevé quelques exemples chez Abdou Diouf, L.S. Senghor, Mongo Beti ou Kourouma.

Cette divergence peut surprendre dans la mesure où les Africains ont eu une expérience plus directe de ce passé colonial et on s'attendrait à ce que celle-ci se soit traduite par un travail essentiellement mémoriel. Mais ce paradoxe peut s'expliquer si l'on songe qu'ils ne peuvent se satisfaire d'une attitude de ce type. En effet, au-delà de ce qui relève de l'expérience de ce passé, les Africains se trouvent aujourd'hui confrontés à deux types de problèmes : d'un côté, la construction du politique et de l'Etat de droit dans leurs propres pays ; de l'autre, le processus de communication et d'interaction entre espace africain et espace occidental. Cette complexité rend plus difficile une approche du monde social et de son histoire en termes clivés ou subjectifs et dans laquelle, à la différence de ce qu'on observe dans l'opinion française,

la mémoire, le refoulement ou la culpabilité ne représentent pas ce que la psychanalyse appelle un « profit ». C'est ce que met bien en évidence, par exemple, ce propos d'un des protagonistes du roman de Tchicaya U Tam'Si, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, lorsqu'il rappelle que la colonisation, loin d'être une « origine », fut une « révolution » : « Est-ce que continuer à ne pas considérer le colonialisme comme une grande révolution ne nous conduirait pas dans le mauvais sens de l'histoire ? » (Tchicaya, 1987 : 200) De même, Mudimbe, dans son autobiographie, montre comment la prise en compte de ce passé est le préalable nécessaire à toute production d'une pensée : « Nous sommes des produits d'une raison coloniale. Le nier serait enfantillage. L'ignorer, en nous plongeant en des mythologies auxquelles personne ne croit réellement, serait à la fois un luxe inutile et une fuite en arrière. Faisons donc face à la réalité, maîtrisons de manière critique la raison qui nous définit et inventons notre futur. » (Mudimbe 1994 :179) Nous mesurons ainsi tout ce qui peut séparer une logique mémorielle et une logique historienne.

## Bibliographie

- Azéma, J.-P., 2003, *Jean Moulin. Le rebelle, le politique, le résistant*, Paris, Perrin.
- Bâ, A. H., 1991, *Amkoullel l'enfant peul*, Arles, Actes Sud.
- Benot, Y., 1994, *Massacres coloniaux. 1944-1950 : la IV<sup>e</sup> République et la mise au pas des colonies françaises*, préface de François Maspero, Paris, La Découverte, coll. Textes à l'appui.
- Beti, M., 1985, *Mission terminée* [1957], Paris, Le Livre de Poche.
- Delavignette, R., 1962, *L'Afrique noire française et son destin*, Paris, Gallimard.
- Mangin, Ch., 1910, *La force noire*, Paris, Hachette, VIII-355 p.
- Mangin, Ch., 1920, *Comment finit la guerre*, Paris, Plon-Nourrit.
- Marc, M., 1982, *L'appel à l'Afrique : contributions et réactions à l'effort de guerre en AOF (1914-1918)*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- Marc, M., 2003, *Les Africains et la Grande Guerre : l'appel à l'Afrique (1914-1918)*, Paris, Nouvelles Editions.
- Maran, R., 2007, *Félix Eboué, Grand Commis et Loyal Serviteur (1884-1944)*, présentation de Bernard Mouralis, Paris, L'Harmattan, coll. Autrement Mêmes.
- Moulin, J., 1995, *Premier combat* [1947], préface du général de Gaulle, Paris, Minuit.
- Tchicaya U Tam'Si, 1987, *Ces fruits si doux de l'arbre à pain*, Paris, Seghers.



**JEAN-FRANCOIS OWAYE**  
Université Omar Bongo (Libreville / Gabon)

## Les monuments Pierre Savorgnan de Brazza à Franceville (1980-2008) : un cas de conflit de mémoire

### Introduction

Le paysage monumental de la commune de Franceville (Gabon), s'il prend en compte les lieux de mémoire nationaux *stricto sensu*<sup>1</sup>, est lacéré par des monuments historiques non-dialectiques *i. e.* dont les référents portent à caution, parce que directement liés à la colonisation française. En effet, ces édifices, au lieu d'être « *un patrimoine mémoriel commun à l'Afrique et à l'Europe* » (Mbondobari, 2007 : 175) comme subodorés par la France qui tente de retisser les liens avec l'Afrique, sont devenus de véritables nœuds d'une complexité mémorielle alors même qu'il est des universitaires qui estiment que dans les États de l'Afrique ex-française, « *l'identité nationale se fonde dans la plus part de ses origines* » (Mouélé, 2007 : 108). Cette consubstantialité négative dont ces monuments sont porteurs, se nourrit de l'impression d'une perpétuation insidieuse des standards idéologiques de la colonisation, or une historiographie d'essence nationaliste, réclame que soient considérés, dans les annales de la colonisation, les témoignages précieux de toute la part prise par l'Afrique dans son historicité. Cette revendication, tantôt sourde, tantôt spectaculaire, semble être portée par un mouvement informel, caractérisé par la détérioration périodique des monuments français en Afrique, cas de ceux consacrés à Pierre Savorgnan de Brazza à Franceville (Gabon). Une attitude paradoxale qui éclaire autrement le rapport de l'Africain au passé colonial. Ce paradoxe peut être scientifiquement cerné par le biais du concept wébérien du 'motif', *i. e.* de « *l'ensemble significatif qui semble constituer aux yeux de l'agent ou de l'observateur la 'raison' significative d'un comportement* » (Weber, 1971 : 10). C'est la démarche de l'interprétation causale, qui porte sur la compréhension par interprétation.

Cette démarche est complexe, car elle revient à historiciser un fait singulier à travers ses réalités, interactions dont la mesure ne peut se faire

---

<sup>1</sup> Particulièrement un buste d'Eugène Marcel Amogho (ancien député et ministre de la République gabonaise) et une statue du président gabonais Omar Bongo Ondimba.

qu'en établissant une plausibilité de « *cohérence [...] avec diverses traces 'objectives' que le passé nous donne à déchiffrer* » (Gratoloup, 1985 : 110). C'est en quelque sorte le paradigme de la compréhension explicative de Paul Ricœur (Ricœur, 1986 : 243-245). Il induit, pour notre sujet, une double analyse : structurale, pour '*commencer par le réel et le concret*' (genèse et présentation descriptive des monuments Pierre Savorgnan de Brazza). Comme le dit Gabriel Gosselin : « *La singularité de chacun des acteurs, la spécificité propre de chaque interaction, l'originalité des commentaires sur un évènement ne peuvent apparaître que derrière 'les structures invisibles' qui les conditionnent. Cette 'construction réaliste' nécessite que nous connaissions un minimum la situation au préalable* » (Gosselin, 2002 : 91) (c'est le contexte historique) ; et historisante pour comprendre l'équivocité qui se développe autour de l'érection, en Afrique, des lieux de mémoire liés à la colonisation, période qui, précisait Joseph Ki Zerbo, a été tout sauf un contact de civilisation, mais une « *une œuvre d'exploitation et d'assimilation brutale fondée sur le mépris* » (Ki Zerbo, 1965 : 121).

## Les monuments Pierre Savorgnan de Brazza à Franceville : aperçu général

Lancée dans le sillage du mouvement des indépendances, la politique de commémoration mémorielle en Afrique, s'est fondamentalement établie autour de l'idée de la construction de l'identité de l'Etat-nation :

La valorisation du passé de ce continent [Afrique] est un signe des temps. Le motif subjectif en est évident. Pour les Africains, il s'agit de la recherche d'une identité par le rassemblement des éléments épars d'une mémoire collective. Cet élan subjectif a lui-même son fondement objectif dans l'accession à l'indépendance de nombreux pays africains. Durant la colonisation, leur histoire n'était qu'un vulgaire appendice, un lambeau de l'Histoire du pays colonisateur. [...] Ayant brisé la parenthèse coloniale, ces pays ressemblent un peu à l'esclave libéré qui se met à rechercher ses parents et l'origine de ses ascendants<sup>2</sup>.

Mais, très vite, les responsables politiques africains, sous les auspices de la politique de *Coopération* (façonnée au moment des indépendances), et au nom du devoir du souvenir, ont autorisé la France à ériger, en Afrique, des monuments commémoratifs en l'honneur de ses héros coloniaux. Deux monuments répondant de cette occurrence ont été ainsi consacrés au fondateur

<sup>2</sup> *Éthiopiennes, revue socialiste de culture négro-africaine*, n° 1, janvier 1975. En ligne, [http://www.refer.sn/ethiopiennes/article.php3?id\\_article=507&artsuite=0](http://www.refer.sn/ethiopiennes/article.php3?id_article=507&artsuite=0), consulté le 12 novembre 2015.

du Congo français, Pierre Savorgnan de Brazza (Castel Gondolfo, 1852 – Dakar, 1905) à Franceville (Sud-est du Gabon). Prenons le temps de les présenter succinctement, pour mieux les analyser par la suite.

Le premier est une fresque historique au centre de laquelle est posé, sur un piédestal en béton, un buste en bronze de l'explorateur. Financé par l'Association France-Gabon, il a été érigé à la place éponyme, sur l'avenue du même nom, lors de la célébration du centenaire de la fondation de Franceville, le 15 juin 1980. Cette place est construite à l'emplacement<sup>3</sup> où l'explorateur fit flotter le drapeau français et créa, le 13 juin 1880, à environ 1 heure de l'après-midi (Brunschwig, 1988 : 120), la première Station hospitalière du Comité français de l'Association Internationale Africaine (A.I.A.) dans l'ouest africain : Franceville (qui devient Franceville par la suite), la ville des franchises, « *un lieu d'asile où tous les esclaves évadés venant habiter son sol trouveront la liberté* » (Brunschwig, 1988 : 122). La fresque commence donc par cet événement historique, rappelé par l'explorateur :

J'ai planté le pavillon en présence des chefs des environs qui ont reçu un cadeau. Le pavillon a été salué par dix écharpes de mousqueterie, quand j'ai dit : au nom de la France, vive la République, les hommes ont ensuite mis genou en terre et j'ai dit : que Dieu protège la première station Française fondée dans l'ouest africain (Brunschwig, 1988 : 120).

Le contexte historique de cet événement est la deuxième et avant dernière mission (1879-1882) de l'explorateur. Le pavillon est implanté en fait à l'emplacement du village Nghimi (alors baptisé du nom de *Masuku*<sup>4</sup> par le Dr Du Ballay ; ce nom est aujourd'hui adopté par les autochtones), en présence des chefs locaux, constituant de la sorte un relais entre l'Ogooué et l'Alima.

La fresque monumentale, peint De Brazza laissant à la Station de Franceville, en juillet 1880, son Quartier-maître Noguez<sup>5</sup> et partant pour Lafini, affluent du Congo, où il devait rencontrer l'*Onkoo* Iloo Mboulignaoh,

---

<sup>3</sup> Il s'agit du village des Mindumu – clan Okama ou Bekama – perché sur les hauteurs de la rive gauche de la Passa – affluent de l'Ogooué –, en face du village Epila – rive droite – du chef Nghimi-a-Mburu.

<sup>4</sup> Du nom des chutes (Masuku) de Poubara qu'il a découvert, le 10 juillet 1877. C'est le Dr Du Ballay qui, le premier, atteignit les confluent de l'Ogooué et de la Passa.

<sup>5</sup> En l'absence de Brazza, c'est lui qui dirigea le poste ; y mourut, le 9 mai 1881 alors qu'il attendait l'arrivée (prévue pour le 27 septembre 1881) de l'Administrateur délégué par le Comité de l'A.I.A. (l'enseigne de vaisseau Mizon). Ce qui permit à Brazza de reprendre en mains les destinées du poste ; il construit la voie carrossable qui menait à l'Alima sur 120 km.

roi des *Atègè*, avec qui il signa, le 10 septembre 1880, à Mbé, un traité de protectorat ; ce qui lui permit de fonder Brazzaville, le 3 octobre 1880.

Le reste de la frise historique souligne l'évolution historique de Franceville, de la fondation à l'avènement au pouvoir du président Albert Bernard Bongo, en 1967.

Le second monument, fruit de la coopération entre le Gabon et la Fondation Pierre Savorgnan de Brazza installée à Brazzaville, est un buste de l'explorateur en granite taillé pesant 700 kg. Fabriquée à Brazzaville<sup>6</sup> et acheminée sur Franceville par gros porteur ; elle a été inaugurée le 1<sup>er</sup> octobre 2006 par les présidents Omar Bongo Ondimba et Denis Sassou Nguesso en présence de l'Ambassadeur de France au Gabon, Jean Marc Simon. Cette stèle a été conçue à l'occasion du passage des restes mortels de l'explorateur et de ceux de tous les membres sa famille à Franceville pour Brazzaville où un mausolée avait été construit à cet effet.

### Les monuments Pierre Savorgnan de Brazza : un témoignage à un explorateur d'exception

Les développements qui précèdent montrent que si les Etats africains ex-colonies françaises, ont œuvré, depuis les indépendances, en faveur de la redécouverte et la valorisation de leur histoire, ils ont fait aussi « une large place aux éléments issus du patrimoine colonial en tant qu'éléments constitutifs de l'histoire nationale »<sup>7</sup> afin de « transformer [le] passé controversé en un lien de solidarité universelle... scellée dans le sang. Au plus grand bénéfice du progrès et du développement partagés. » (Gakosso, 2007 : 26).

Ce principe est rappelé, au Gabon, au moment de l'indépendance par le Ministre d'Etat André Malraux, dans son discours du 16 août 1960 : « L'ère coloniale à laquelle vous avez fait allusion, Monsieur le Président<sup>8</sup>, avec dignité qui n'oubliait ni le souvenir de ce que vous apportèrent les meilleurs des nôtres, ni la fidélité à la douleur, est désormais révolue, et il convient qu'elle soit sans équivoque et sans malentendu »<sup>9</sup>.

---

<sup>6</sup> Le buste est une réplique de celui de la statue géante de l'explorateur placée devant le Mausolée Pierre Savorgnan de Brazza à Brazzaville. Il a été entièrement financé par le Gouvernement gabonais.

<sup>7</sup> Doulaye Konaté, « Mémoire et Histoire dans la construction des États-nations de l'Afrique subsaharienne : le cas du Mali », <http://www.anamnesis.fl.ulaval.ca/DKOnate.pdf>, *op. cit.*

<sup>8</sup> Paul Gondjout, Président de l'Assemblée nationale du Gabon.

<sup>9</sup> Discours prononcé à Libreville, le 16 août 1960 par André Malraux, ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles, à l'occasion de la proclamation de l'indépendance du Gabon. En ligne, [www.malraux.org/13/08/2010](http://www.malraux.org/13/08/2010).

Les monuments ‘Pierre Savorgnan de Brazza’ à Franceville ont vocation à commémorer l’un des *meilleurs des Occidentaux*, un explorateur qui, de son vivant, sublima la colonisation française. Il était, selon la littérature coloniale, le père des esclaves, l’ami des Africains, l’explorateur pacifiste, ainsi que le rappelait d’ailleurs le ministre gabonais de la Culture de l’époque, Pierre-Marie Dong :

Pierre Savorgnan de Brazza a marqué d’une pierre blanche l’histoire des peuples de ces pays-là [Gabon, Congo, Tchad], par la portée de son entreprise [...] Il a même réussi l’exploit de s’allier, dans le cadre de son ambitieuse mission [...], tous les peuples rencontrés, même les plus hostiles, en toute fraternité. (Ndong, 2007 : 30).

Son homologue congolais, Jean-Claude Gakosso, est du même avis quand affirme que Savorgnan de Brazza fut

Un explorateur [...] aussi candide qu’humaniste, qui a su drainer sous nos tropiques les lumières de l’instruction, mais aussi les premiers soins de santé publique par la vaccination, prodiguée par ces ‘‘Equipes mobiles’’ qui sillonnaient forêts et savanes pour retrouver nos villages reculés (Gakosso, 2007 : 26).

Le témoignage rendu par sa patrie d’adoption, la France, est tout aussi, sinon plus, apologétique : « Brazza [...] n’est apparu aux populations noires qu’en bienfaiteur et en apôtre ; il n’a versé [...] que peu de sang. C’est le drapeau national à la main [...] qu’il a remporté ses incomparables victoires » (Mainard, 1888 : 174). Selon le général Charles De Gaulle, « Aucun des pionniers de l’Afrique ne fut plus humain que Brazza. Aucun ne sut conquérir une amitié plus sincère de la part des populations et utiliser ce sentiment pour faire progresser à la fois l’autorité de la France et la civilisation... » (De Gaulle, 2005 : 9).

Ces témoignages reconnaissent que peu d’explorateurs se sont « acquis autant de droits à la reconnaissance » de l’Afrique et de la France que Pierre Savorgnan de Brazza qui fut, lui-même, très attaché à la terre africaine : « Messieurs, je suis Français et officier de la marine, et je bois à la civilisation de l’Afrique » (Marthe De Brazza, 1944 : 40) avait-il dit solennellement à l’occasion d’une réception offerte à Paris, en l’honneur de son rival anglais Stanley. On peut, au besoin, revenir sur les écrits de Marthe, sa fille, rendant compte des goûts gastronomiques de son père : « feuilles d’ananas, et, foulant au pied les préjugés européens, des fourmis blanches, des chenilles, et des sauterelles confits dans l’huile de palme »<sup>10</sup>. Ce que confirme d’ailleurs *La*

<sup>10</sup> Cité par *Histoire de Brazza racontée par Marthe Savorgnan de Brazza, op. cit.*, p. 28.

*Dépêche de Brazzaville* : « Loin de mépriser les rites et les coutumes des peuples à la rencontre desquels ses pas le portaient, il considérait que la diversité des cultures était la source véritable du progrès » (De Gaulle, 2005 :13)<sup>11</sup>.

Comme nous le voyons, De Brazza est globalement perçu, aussi bien en France qu'en Afrique, comme un explorateur exceptionnel, adoubé par les populations africaines. A Franceville, elles furent subjuguées par l'honneur que leur firent l'Etat gabonais et la Coopération française, en décidant de l'érection des monuments en souvenir de l'explorateur De Brazza. La détérioration de ces monuments par ces mêmes populations constitue un paradoxe qu'il faut tenter de comprendre.

### La détérioration périodique des monuments Pierre Savorgnan de Brazza à Franceville : un fait divers significatif

Dans la première semaine d'août 2008, un article publié sur le site *Internet : Gabon News*<sup>12</sup>, révélait la disparition « *mystérieuse* » du buste en bronze de Pierre Savorgnan de Brazza, ce dans l'indifférence des autorités administratives, notamment du Gouverneur de la Province de l'époque qui, d'après la loi n° 2/1994 du 23 décembre 1994 portant protection des biens culturels, est responsable de la Commission provinciale de protection des biens culturels<sup>13</sup>.

Le buste en bronze subtilisé, jouxtait un autre lieu de mémoire, fruit de la coopération islamique, la mosquée Mamadou Lewouo, une figure symbolique de la chefferie locale et de la pénétration de l'Islam dans le Haut-Ogooué. La fin momentanée de ce face à face culturel donnait un avantage certain à la mémoire non coloniale<sup>14</sup>, jugée plus dialectique.

La deuxième stèle avait, elle aussi, fait les frais des « *vandales* »<sup>15</sup> en septembre 2007 (cf. photographies *infra*) : de nombreux accessoires et décoratifs (fleurs et lampadaires) ont été emportés (AGP, 06.09.2007). En 2009, les deux stèles de De Brazza ont été, selon un journaliste, victimes d'actes de « *sabotage* » (L'Union, 2009 : 15). Le quotidien national *L'Union* faisait, en fait, état de la mutilation du nez de chacun des bustes de

<sup>11</sup> *La Dépêche de Brazzaville*, op. cit., n° 103, 30 mai 2005, p. 13.

<sup>12</sup> *Gabon News*, Franceville, le 03 août 2008.

<sup>13</sup> Celle-ci constate les infractions à la loi, notamment l'article 65 relatif à la destruction, l'aliénation, le déplacement d'un bien culturel protégé par l'État.

<sup>14</sup> Franceville n'avait plus qu'une stèle à référence coloniale contre une stèle d'un homme politique *altogovéen* : Marcel Amogho, érigé au quartier Maboukou et une statue du président de la République, Omar Bongo Ondimba, à la place des fêtes.

<sup>15</sup> La thèse des vandales est celle qui a été défendue par les autorités locales et les journalistes.

l'explorateur et de l'enlèvement de l'enquête diligentée, à ce sujet, par la mairie de Franceville.

La question de la détérioration des monuments « Pierre Savorgnan de Brazza » pose ainsi, le récurrent problème de la critique de l'être historique africain et permet, à tout le moins, de mesurer l'écart entre l'approche politique de l'acte de commémoration mémorielle et les usages qu'en font les populations auxquelles elle est destinée.

**Photographies :** La mutilation du buste en bronze (photographie de gauche) et de la stèle en granite (photographie de droite) de Pierre Savorgnan de Brazza à Franceville

Source : Photographies prises par Josh-Alan Alandji Yinda, reporter, RTG Chaîne 2, Franceville, le 15 juin 2009.



Ces deux photographies illustrent le fait qu'en dépit donc des chrysanthèmes, les Africains n'ont pas parfaitement intégré à leur *décorum*, les monuments « Pierre Savorgnan de Brazza », rappelant que la politique de commémoration mémorielle reste un *éthos* : « Un type d'interrogation philosophique qui problématise à la fois le rapport au présent, le mode d'être historique et la constitution de soi-même comme sujet autonome » (Bayard, 1996 : 240).

### L'allégorie du nez coupé de Pierre Savorgnan de Brazza

Le nez (coupé) de Pierre Savorgnan de Brazza (photographies n°1 et 2), peut se concevoir comme une allégorie. En effet, plus long, il caractériserait ce « quelque chose de l'honneur national »<sup>16</sup> français que déclamait Jules Ferry en son temps ; plus court, c'est la réfutation de toute l'idéologie de la *plus*

<sup>16</sup> Expression prononcée par Jules Ferry et citée dans *Le Nouvel Observateur*, Numéro spécial XIX<sup>e</sup> siècle, 20 décembre 2007 – 2 janvier 2008, p. 70.

*Grande France*, de la colonisation et de la néo-colonisation. Dans ce sens, on peut affirmer que l'altération des lieux de mémoire français en post colonie est une forme détournée d'anamnèse car elle s'en tient aux mille plaies de la colonisation : indigénat, chicotte, travail forcé, impôts de toute nature, etc., au-delà, des tribulations d'un héros colonial subjugué autant qu'ignoré et dont le rapport de mission de 1905 sur la condition des populations du Congo français a été enterré « Sans trop d'encombre » (Reynaert, 2008 : 71). La détérioration des monuments « Pierre Savrognan de Brazza » dans une ville qu'il a créé, rentre dans ce que François Reynaert appelle : « *Splendeurs et misères d'un colonisateur* » (*Nouvel Observateur*, 2007/2008 : 68-70).

Controversés, les lieux de mémoire qui sont dédiés à Pierre Savrognan de Brazza portent en eux des contradictions formelles. Pour des raisons évidentes. Par définition, le lieu de mémoire est : « toute unité significative d'ordre matériel ou idéal dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique du patrimoine mémoriel d'une quelconque communauté »<sup>17</sup>. Mieux, les monuments de commémoration traduisent la façon dont les peuples élaborent leur intelligence du passé ; ils permettent, *a posteriori*, « de repérer, pour paraphraser Pierre Rosanvallon, les récusations et les attractions à partir desquelles ils ont formulé leurs objectifs, de retracer en quelque sorte la manière dont leur vision du monde a borné et organisé leur champ d'action » (Rosanvallon, 2002 : 14).

L'image que dégagent les monuments « Pierre Savrognan de Brazza », se brouille d'autres évidences, parce qu'elle renvoie instinctivement à une période historiquement équivoque : la colonisation qui « ne pouvait se justifier sans l'affirmation de l'inégalité des civilisations, d'où l'on déduisait aisément celle des races humaines et, partant, le droit de la race supérieur à dominer les races inférieures » (Guillaume, 1974 : 125). Alain Finkielkraut pointe également le fait que les Français, en postulant la supériorité de la culture universaliste, se sont identifiés à celle-ci, et se sont pris « *pour les instituteurs du genre humain* » (Ibid. : 130).

L'historiographie africaine se caractérise, elle, entre autres, par la dénonciation du « particularisme aveugle qui tendrait à réserver le privilège de l'humanité à une race, une culture ou une société » (Strauss, 1996 : 420). Elle oppose à l'impérialisme culturel, le relativisme culturel.

Depuis, il est de bon ton de s'élever contre « l'ignorance de l'Afrique » (Pierre Alexandre, 1971 : 450), ou ce que J.-P. Gourévitch nomme « les

---

<sup>17</sup> Doulaye Konaté, « Mémoire et Histoire dans la construction des États-nations de l'Afrique subsaharienne : le cas du Mali », <http://www.anamnesis.fl.ulaval.ca/DKonate.pdf>, consulté le 21 septembre 2015.

mythes primitifs » d'une Afrique sans histoire, « pays de l'enfance qui, au-delà du jour de l'histoire consciente, est ensevelie dans la couleur noire de la nuit » (Hegel cité par Gourévitch, 1965 : 42). C'est dans ce sens que, dans son ouvrage : *Histoire de l'Afrique noire* (Ki Zerbo, 1978) Joseph Ki Zerbo relevait, pour mieux la contredire, l'idéologie européocentriste construite au XIX<sup>e</sup> siècle et qui a consisté à remettre en cause, sous couvert d'aphorismes et d'arguments spécieux, l'existence d'une histoire de l'Afrique noire.

Par un tissu d'analogies, la question coloniale cristallise celle de la commémoration mémorielle française en Afrique, du moment où celle-ci arbore, sans précaution, des faits historiques (coloniaux) perçus comme équivoques et qui sont à la base du déséquilibre culturel créé, en Afrique, et dont les stigmates sont encore visibles :

Ce déséquilibre est encore accentué par les rapports de colonisateurs à colonisés, par l'existence d'un double complexe, de supériorité et d'infériorité, imprimés à ces consciences [chancelantes] par l'avance et la domination technique de l'Europe sur l'Afrique (Adiko, 1965).

En première approximation, la détérioration des monuments français en post colonie, acte d'essence a-civique, de par son caractère délétère, ne pose plus la question de l'occurrence de la dénonciation intelligente de la néo-colonisation française. La thèse des vandales, constitue l'atome de poussière sociologique du regard que les populations africaines ont du passé colonial. L'acte de détérioration nous rapproche de ce que Serge Latouche (Latouche, 1998 : 117) qualifie, se fondant sur les écrits d'Arnold Toynbee, de réaction face à l'impérialisme culturel même si celle-ci reste plutôt diffuse, contrairement à ce qui se passe, par exemple, dans les sociétés musulmanes où elle est constante, sous deux formes, tout au moins : l'hérodianisme et le zélotisme, autrement dit « le mimétisme caricatural et le renfermement désespéré » (Ibid.). C'est certainement Catherine Coquery-Vidrovitch et Henri Moniot qui expliquent le mieux la posture réactive africaine :

Ces réactions, variées, ont pour fonds commun le refus de l'infériorité de la possession, la réhabilitation du passé perdu et de l'initiative, qu'elles inspirent les actions réelles ou des libérations rêvées, qu'elles prennent moyens, arguments et justifications à l'héritage traditionnel – contre-acculturation, passé idéalisé (Coquery-Vidrovitch / Moniot, 1974 : 341).

Une tendance lourde se déduit de cette argumentation : la problématique des lieux de mémoire ne se confine au conflit des mémoires que parce qu'il y a une appropriation manichéenne de leurs référents. Cette problématique des lieux de mémoire fondés sur les personnages coloniaux devient ainsi celle des

*contenus culturels*, autrement dit, du *sens symbolique* (Coquery-Vidrovitch / Moniot, 1974 : 341) des vecteurs de mémoire, donc des *valeurs culturelles* qu'ils portent et des *identités culturelles* qu'ils expriment : dans un pays, un monument rappelle avant tout l'histoire héroïque d'un peuple, « il est un élément unissant du peuple. Il est un point de repère. Il est la raison d'être du peuple et le principe même de ses ambitions les *plus élevées* » (Coquery-Vidrovitch / Moniot, 1974 : 341). Comme le souligne Doulaye Konaté : « Tous les Etats africains ont leurs monuments de l'indépendance et d'autres, qui célèbrent les héros de l'histoire précoloniale, les princes du jour et les événements ayant marqué la conscience collective »<sup>18</sup>. Ce mouvement exprime, *in fine*, une impulsion historique car, avec les indépendances, il ne s'agissait pas pour l'Africain de prétendre n'être héritier que des « *seuls âges précoloniaux* » (Guillaume, 1974 : 5), pour reprendre une expression de Pierre Guillaume, mais de revaloriser sa participation à l'histoire universelle.

Les monuments commémoratifs élevés par l'ex-colonisateur en post colonie, en souvenir de ses héros, rendent difficiles une telle ambition, du moment où leurs contenus mettent plutôt en exergue l'héritage « de déstructurations, d'aliénations, de situations et d'êtres contradictoires, ne disparaît pas simplement par la disparition du cadre où tout cela fut engendré » (Coquery-Vidrovitch / Moniot, 1974 : 341). Une logique qui rappelle presque machinalement la trilogie idéologique coloniale : « *conquête – dépossession – sujétion* » (Ibid. : 340) qui s'exprime, de nos jours, à travers les formes distinctes des expressions tant géopolitiques (la *Françafrique*) que culturelles (cas du monument commémoratif), perpétuant de la sorte, sur le continent, les « représentations des Occidentaux » (Ibid. : 345). Les nouvelles générations d'Africains se sentent autrement désabusées par les représentations mémorielles qui consolident le déni subversif d'une histoire africaine et de ses héros. Il est, en effet, irréfutable que les *monuments*<sup>19</sup> commémoratifs querellés perpétuent le passé colonial français puisqu'ils « [transmettent] par la mémoire des événements, des sacrifices, des rites ou des croyances [de la France] à d'autres générations »<sup>20</sup> d'Africains. L'opinion générale qui s'en dégage peut être résumée par l'affirmation péremptoire selon laquelle l'histoire de l'Afrique n'est pas son Histoire mais celle de la France. De même, « [...] l'Histoire de la France s'écrit et s'apprend en niant l'existence

<sup>18</sup> Doulaye Konaté, « Mémoire et Histoire dans la construction des États-nations de l'Afrique subsaharienne : le cas du Mali », <http://www.anamnesis.fl.ulaval.ca/DKonate.pdf>, consulté le 21 septembre 2009.

<sup>19</sup> Concept d'origine latine : *monumentum de monere*, qui signifie : avertir, rappeler.

<sup>20</sup> Doulaye Konaté, « Mémoire et Histoire dans la construction des États-nations de l'Afrique subsaharienne : le cas du Mali », *op. cit.*

et la contribution des noirs, des colonies d'hier et semi-colonies d'aujourd'hui d'Afrique noire »<sup>21</sup>.

C'est ce type de déduction qui est à la base de la controverse qui s'est créée autour des monuments 'Pierre Savorgnan de Brazza' à Franceville. Elle se résume par la question développée à Brazzaville, en 2006, lors de l'inauguration du mausolée Pierre Savorgnan de Brazza : *un pays peut-il célébrer son colonisateur ?* Cette interrogation s'ouvre sur celle plus récurrente et actuelle de la place de la mémoire coloniale dans la construction de l'identité des nations africaines. A ce sujet, Doulaye Konaté invoquant Catherine Coquery-Vidrovitch, tente une première réponse : « la colonisation elle-même est devenue un lieu de mémoire quelque soit la façon dont on l'aborde, en ennemi d'abord, en fait toujours, en héritage aujourd'hui, elle est aussi l'histoire de l'Afrique »<sup>22</sup>. Des malentendus demeurent. La colonisation est encore vécue « comme un temps de cassure, comme un temps (de) mort : une parenthèse totalement étrangère à l'histoire réelle de l'Afrique » (Kabou, 1991 : 10). Ces malentendus sont alimentés par des dogmes contre lesquels les uns et les autres dénoncent sans arrêt, sans parvenir à un *modus vivendi*. La remise en cause, devenue ordinaire, de la tenace thèse de l'angélisme de Pierre Savorgnan de Brazza, constituée autour de l'idée d'une exploration « douce, intelligente et pacifique » en est un exemple. Dans ce chassé-croisé mémoriel euro-africain, De Lamothe donne de la voix, se sentant « pleinement autorisé à affirmer que ce n'est bien réellement qu'une légende de l'occupation. On s'y est battu, on y a tué et brûlé comme ailleurs, seulement la consigne était de n'en point parler » (Suret Canale, 1959 : 239). Les récentes publications<sup>23</sup> de Jean Martin (*Savorgnan de Brazza*), d'Isabelle Dion (*Brazza. Au Congo*) et même de Jean-Pierre Rioux (*Dictionnaire de la France coloniale*) participent aussi de ce désenchantement. Pour ainsi dire, la perception de Savorgnan De Brazza ne coïncide plus (coïncidera-t-elle plus jamais ?) avec l'image d'Epinal de « l'explorateur au grand cœur et aux pieds nus » (*Le Nouvel Observateur*, 2007/2008 : 68) autrefois véhiculée par l'idéologie coloniale. La déduction logique qui s'impose à nous pourrait être la suivante : les monuments français en post-colonie sont une ambiguïté essentielle ; ils sont, ni plus moins, que des lieux d'entrecroisement des permanences coloniales et des tensions nationalistes, difficiles à résoudre.

---

<sup>21</sup> En ligne. <http://congo-brazzaville.ifrance.com/histoire.html>

<sup>22</sup> Doulaye Konaté, « Mémoire et Histoire dans la construction des États-nations de l'Afrique subsaharienne : le cas du Mali », *op. cit.*

<sup>23</sup> Voir bibliographie.

## Conclusion

Le regard que nous venons de porter sur les monuments français (ceux de Savorgnan de Brazza à Franceville, notamment), nous a instruit de ce que ces monuments sont, à l'analyse, de véritables nœuds de contradiction mémorielle. Il s'en dégage l'impression que la France semble vivre dans son passé colonial au point de n'aborder celui-ci que sous l'angle du déterminisme historique dont la caractéristique est de considérer l'Africain comme « passif, livré aux impulsions du milieu ambiant, à la nature... La direction de l'histoire est imposée de l'extérieur, comme un pôle d'attraction éthique, comme une sorte de devoir... il ne connaît pas la dialectique imminente de l'histoire » (Marx cité par Khamei, 1976 : 88).

L'échec du postulat d'une politique culturelle franco-africaine « d'intégration et de cohérence » (Coquery-Vidrovitch / Moniot, 1974 : 348) est patent. Il ne pouvait en être autrement, car, comme nous venons de l'affirmer, les initiatives commémoratives françaises en post colonie s'auréolent, presque instinctivement, de l'idéologie que Pierre Rosanvallon présente comme « la manifestation plus évidemment perverse d'un divorce calculé ou consenti entre les mots et les choses » (Rosanvallon, 2002 : 29-30). Ce qui se traduit, en Afrique, par des

colères et des refoulements tout à fait irrationnels, mais qui tiennent à une situation véritablement schizophrène : celle d'hommes et de femmes dont l'identité est sans cesse à construire au-delà des bouleversements qu'ils vivent comme s'il leur étaient seulement imposés, en ignorant les dynamiques de leurs propres sociétés (Frémaux, 2006 : 355).

Partant du fait que « la conscience de la multidimensionnalité nous conduit à l'idée que toute vision unidimensionnelle, toute vision parcellaire est pauvre [et qu'il faut qu'elle] soit reliée aux autres dimensions » (Coquery-Vidrovitch / Moniot, 1974 : 348), nous sommes arrivé à la conclusion suivante : pour tendre vers la « juste mémoire de la colonisation » subodorée par la France, la politique de commémoration des personnages coloniaux en post colonie devait chercher, autant que possible,

dans les annales du monde, les traces précieuses, quoique faibles et clairsemées, des efforts de l'esprit humain, et les traces bien plus marquées du soin qu'on a mis de tout temps à l'étouffer ; pour voir sans être ému, dans le sort des prédécesseurs, celui qu'il doit avoir, s'il joint au même courage le même succès, et s'il a le bonheur ou le malheur d'ajouter quelques pierres d'attente à l'édifice de la raison (Rosanvallon, 2002 : 174).

Il faut, en effet, admettre que la politique de commémoration des personnages européens de la colonisation ne peut donner sa pleine mesure qu'autant qu'elle exprime un *continuum* qui oblige à configurer de manière cohérente et objective toute l'identité historique africaine née de la rencontre de l'Afrique avec l'Occident. C'est la démarche adoptée par Abraham Constant Ndinga Mbo dans sa *Leçon inaugurale au Colloque international Pierre Savorgnan de Brazza*. Si cet universitaire rend hommage « à ce visionnaire que fut Pierre Savorgnan de Brazza » (Ndinga Mbo, 2007 : 34), il n'oublie pas de relever le rôle des populations africaines dans la geste de l'explorateur, ce d'autant plus, dit-il, que les « Français, victorieux, n'avaient jamais su remplacer substantiellement [les] civilisations [africaines] par la leur » (Ibid.). Jean-Paul Gourévitch rappelle fort justement que l'Afrique n'a jamais été une « terre vierge sur laquelle les colonisateurs se sont installés avec la bénédiction de ceux qui l'occupaient. Les résistances, les alliances, les négociations font partie de cette histoire » (Gourévitch, 2008 : 37). Pour concilier les mémoires, Joseph Ki Zerbo conseillait de présenter cette histoire « avec toutes ses richesses, sans rien cacher, sans tirer le manteau de Noé sur les failles, les côtés négatifs » (Ki Zerbo, 1965 : 192).

## Bibliographie

- Actes du Colloque International Pierre Savorgnan de Brazza, Fondateur du Congo-Français : le centenaire de sa mort*, Franceville, 28 septembre – 02 octobre 2006, Libreville, Multipress / *Cahiers d'Histoire et Archéologie*, 2007.
- Amselle J.-L. ; Sibeud, E., 2002, *Maurice Delafosse, entre orientalisme et ethnographie : l'itinéraire d'un africaniste (1870-1926)*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- AUF et Chaire de Recherche du Canada en Histoire Comparée de la mémoire, 2004-2005, « Les Lieux de Mémoire : Histoire et Mémoire, vingt ans après, de la fabrication à la réception des Lieux de Mémoire », [www.anamnesis.fl.ulaval.ca](http://www.anamnesis.fl.ulaval.ca), consulté le 15 août 2015.
- Brunschwig, H., 1972, *Brazza explorateur. Les traités Makoko, 1879-1882*, Paris, Mouton.
- Cabrol, C., s.d., *La remontée de l'Ogooué et la découverte du Haut-Ogooué*, Libreville.
- Challaye, F., 1909, *Le Congo français. La question internationale du Congo*. Paris, Éditions Félix Alcan.
- Dion, I., 2007, *Brazza. Au Congo*, Paris, Archives nationales d'outre-mer et Images En Manœuvres Éditions.
- Doulaye K., 2011, « Mémoire et Histoire dans la construction des États-nations de l'Afrique subsaharienne : Le cas du Mali », <http://www.anamnesis.fl.ulaval.ca/DKonate.pdf>, consulté le 21 septembre 2015.
- Gourévitch, J.P., 2008, *La France en Afrique, cinq siècles de présence : vérité et mensonges*, Saint-Armand-Montrond, Acropole.
- Halbwachs, M., 1974, *La Mémoire collective*, Paris, PUF.
- Ki Zerbo, J., 1978, *Histoire de l'Afrique d'hier à demain*, Paris, Hatier.
- Le Nouvel Observateur*, 2008, Numéro spécial XIX<sup>e</sup> siècle, 20 décembre 2007 – 2 janvier.
- Mainard, L., 1888, *Le Livre d'or des voyages*, préface de P. S. de Brazza, Paris, Librairie de la Société anonyme de publication périodique.

- Martin, J., 2006, *Savorgnan de Brazza (1852-1905) – Une Épopée aux rives du Congo*, Paris, Éditions les Indes savantes.
- Nora, P., (dir.), 1984-1988, *Les Lieux de mémoire*, vol. I-III. Paris, Gallimard.
- Pourtier, R., 1987, *Le Gabon*, Tome 1, Paris, L’Harmattan.
- Rencontres internationales de Bouaké, 1965, *Tradition et modernisme en Afrique noire*, Paris, Seuil.
- Rioux, J.-P., 2007, *Dictionnaire de la France coloniale*, Paris, Flammarion.
- Savorgnan de Brazza, M., 1944, *Histoire de Brazza racontée par sa fille*, Alger, L’Office Français d’Éditions, Cahier n° 20.
- Suret Canale, J., 1959, *Afrique noire occidentale Géographie-Civilisation-Histoire*, éd. Sociales, Paris.
- Triaud, J.-L., Chrétien, J.-P., (dir.), 1999, *Histoire de l’Afrique : les Enjeux de la mémoire*. Paris, Karthala.



## L'aventure médicale d'Albert Schweitzer à Lambaréné : entre mémoire et histoire

Le destin africain d'Albert Schweitzer (1875-1965) a fait de ce médecin le « Grand docteur de Lambaréné ». C'est un destin aux airs d'aventure médicale en Afrique coloniale, ancré dans la mémoire collective, et cependant, rarement érigé en objet d'histoire (Mabika, 2013 : 193-227). Affirmer que Lambaréné fut pour Schweitzer une aventure médicale, c'est émettre un énoncé théorique, une hypothèse vraisemblable. Or, dans la vision du philosophe-logicien Karl Popper, le travail du scientifique consiste justement à émettre des théories et à essayer de les justifier (Popper 2002 : 3). Dans ce sens, la science historique décrit, pense et explique le passé tandis que la mémoire en entretient le souvenir, le comémore (Mabika, 2013 : 193-227). Schweitzer fut contemporain de l'essor de la microbiologie, notamment, de la bactériologie dans l'Europe de la fin du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il n'arriva à la biomédecine qu'après des détours par la philosophie, la théologie et même la musicologie. Mais cette arrivée tardive suffit-elle à justifier l'hypothèse d'une aventure à propos de sa pratique médicale à Lambaréné ? Ce fait légitime-t-il « l'entre-deux », entre mémoire et histoire, caractéristique de l'évocation de Lambaréné ? Je vais tenter de répondre à cette double interrogation en m'essayant, d'une part, à une sémantique de la notion d'aventure appliquée à Schweitzer, et d'autre part, à décrire et expliquer l'évolution de l'œuvre de Lambaréné, bref à en reconstituer l'histoire. A cette fin j'évoque l'homme Schweitzer et son temps, le temps des colonies, sa pratique médicale et la nécessité de coupler le devoir de mémoire coloniale avec la nécessité de l'histoire. Ma méthode repose sur l'analyse textuelle des faits, usuelle en histoire de la médecine. Je m'appuie sur des données collectées aux Archives centrales Albert Schweitzer de Gunsbach et, dans une moindre mesure, au centre d'archives d'outre-mer d'Aix-en-Provence en France. Je tiens compte de la littérature de et sur Schweitzer. L'intention est de montrer l'imbrication des entreprises mémorielles et historiques comme formes de convocation du passé de ce que Pierre Nora nommerait un *lieu de mémoire* gabonais : l'œuvre médicale de Schweitzer à Lambaréné.

## Du sens de l'aventure mémorisée

C'était un soir d'août 1965. Le biotope de Lambaréné grouillait de vies. Des majestueux Okoumés déployaient leurs branches et feuilles d'un vert sauvage dans un ciel de saison sèche. Les derniers rayons du soleil équatorial rivalisaient d'ardeur et faisaient leurs adieux crépusculaires à l'Ogooué. Des pirogues glissaient sur le fleuve en de féériques mouvements. Le docteur Albert Schweitzer, alors âgé de plus de 90 ans, venait de faire le tour de son hôpital comme il en avait l'habitude depuis des décennies. Ses yeux gardaient une vigueur juvénile. Mais, son silence était profond, trop profond. A quoi pensait-il ? Personne ne pourrait le dire avec certitude.

« Quelle aventure ! », devait-il murmurer d'un cœur las. L'aventure s'entendait à cette époque comme un cheminement incertain où l'inconnu était partout. Mais que recouvre cette notion, associée au docteur de Lambaréné, lui qui, en médecine comme pour ses concerts d'orgue ne laissait rien au hasard, préparait tout avec munitie ? N'avait-il pas, à l'automne 1905, à 30 ans, entamé un cursus complet en médecine à l'université de Strasbourg ? N'avait-il pas pris des cours supplémentaires en médecine tropicale à Paris au printemps 1912 ?<sup>1</sup> N'avait-il pas débarqué l'année suivante à Lambaréné en pleine forêt équatoriale avec 70 caisses de médicaments et autres matériels pour ne manquer de rien dans son activité médicale ? Or, voilà qu'en ce soir de saison sèche de 1965, cinquante-deux années après son arrivée à Lambaréné, le docteur Albert Schweitzer venait de faire un tour de son hôpital dans un silence profond, trop profond, inhabituel, comme au soir d'une ultime aventure mémorisée (Munz, 2005 : 247-250).

## Albert Schweitzer et le temps des aventures

La vie d'Albert Schweitzer se déroula au temps des aventures, comprises, de la fin du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle, comme de périlleux séjours outre-mers : aventures missionnaire, coloniale et scientifique. C'était le temps où la littérature populaire inventa le roman d'aventures, genre littéraire caractéristique du temps des empires coloniaux. Un genre magnifié par des auteurs comme Jules Verne (1828-1905) en France ou encore Joseph Conrad (1857-1924) en Angleterre. Une époque marquée par la volonté de puissance de la plupart des nations européennes à l'instar de la France qui, vaincue par la Prusse en 1871, rechercha son salut dans l'aventure coloniale. Une aventure caractérisée par l'expansion politique, religieuse et scientifique dans des

---

<sup>1</sup> Archives de la Maison Schweitzer, C-Laboratoire de parasitologie-Université de Paris VII à Schweitzer, Box 1899-1920, Dossier 1912 ME, 16 avril 1912.

contrées incertaines mais où tout pouvait aussi être à portée de main : matières premières, main-d'œuvre presque servile, comme l'analysa plus tard Catherine Coquery-Vidrovitch (Coquery-Vidrovitch, 2004).

Sur des voies balisées par l'impérialisme économique et politique, l'aventure missionnaire s'envisageait comme l'engagement des chrétiens dans un projet œcuménique d'évangélisation des païens d'Afrique et d'ailleurs (Mabika, 2012 : 85-105). Deux missions étaient actives à Libreville au Gabon : l'une catholique, dirigée par des Spiritains français à l'origine de la mission Sainte Marie ; l'autre, protestante, la mission de Baraka appartenant aux Presbytériens américains. Lorsque la France évinça les protestants américains de la course à l'évangélisation des Gabonais en leur imposant l'usage de la langue française en 1884, les missionnaires protestants français en l'instar de ceux affiliés à la société des missions évangéliques de Paris pouvaient désormais hériter des stations missionnaires américaines : Baraka, Andendé, etc.. La station missionnaire protestante d'Andendé près de Lambaréné fut fondée en 1876, au moment où le jeune Albert Schweitzer aidé de son père Louis et de sa mère Adèle, soufflait sa première bougie d'anniversaire au Presbytère de Gunsbach (Metegue N'nah, 2006 : 103 et 200). Il débarqua à Andendé à 38 ans. Bien que l'Alsace fut désormais allemande, des Alsaciens au service de la Société des missions évangéliques de Paris étaient actifs dans ces environs de Lambaréné (Printz, 2004 ; Grébert, 1922).

Des Officiers de la Marine y avaient à peine terminé leur tentative de remontée de l'Ogooué, en quête d'une voie de pénétration vers les Grands Lacs d'Afrique. L'exploration du Gabon avait désormais assuré à la France une domination effective du pays et de ses populations. Une domination avalisée en théorie depuis la Conférence de Berlin de 1884-1885<sup>2</sup>, au moment où Albert Schweitzer intégrait le Lycée de Mulhouse à l'approche de son dixième anniversaire, trois années après que le Parlement français ait confirmé en 1882 la convention signifiée entre le roi Mulopo et de Brazza. Une convention qui concéda à la France le sud du bassin du Congo, après la découverte de la région orientale du Gabon de Masuku (actuelle Franceville) par de Brazza en 1880. Cette confirmation parlementaire avait donc été décisive pour la délégation française à la Conférence de Berlin. Elle légitima la mission coloniale de la France et forgea l'argutie de défense du domaine colonial français d'Afrique centrale (Rabut, 1989). Acquis à la France un

---

<sup>2</sup> Centre d'archives d'Outre-Mer, CAOM. FP/ 24PA Mission Alfred Fourneau 1893-1901 et 23PA Mission Lucien Fourneau (1909-1910).

demi siècle plus tôt, le Gabon composait ainsi le Congo Français dès la fin de ces années 1880.

Ces tractations et aventures coloniales se doublaient des missions de recherches des matières premières et d'évaluations des disponibilités écologiques, véritables aventures scientifiques<sup>3</sup>. Des naturalistes, ethnographes, géographes, des médecins et autres hommes de science sillonnaient certaines régions pacifiées du Gabon, essentiellement, l'estuaire du Como et les zones navigables de l'Ogooué. Les rapports des missions médicales ou thèses de médecine tropicale de Griffon Du Bellay, Bestion ou encore Alexandre Salaun rendirent compte de l'épidémiologie et de la géographie médicale du Gabon<sup>4</sup>. Ce temps fut celui de la construction d'un important savoir sur le Gabon, sa géographie, son écologie humaine et les mœurs et coutumes de ses peuples<sup>5</sup>.

C'était aussi le temps de la philanthropie occidentale caractérisée par le secours aux faibles, aux opprimés et démunis de toutes sortes par des institutions ou des individus généralement nantis à divers égards. Albert Schweitzer s'inscrivait dans cette voie humaniste. Son œuvre, certes singulière en son genre, n'était pas une entreprise isolée. Elle s'inscrivait dans une tradition de contact multiforme de l'Occident avec les pays dits lointains (Mabika, 2013 : 167-183). Schweitzer lui-même fit remonter son premier contact avec l'Afrique à ces temps d'aventures de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Un contact dû à la découverte du « Noir du Champs-de-Mars » à Colmar, une sculpture de pierre en l'honneur de l'amiral Bruat. Il perçut à travers ce Noir de pierre, herculien au regard triste, des marques de douleurs infligées à la race noire par l'esclavage, la colonisation et leurs corollaires de malhonnêtes expropriations et d'infâmes humiliations. Une quête de justice qui expliquait l'engagement de Schweitzer pour ces grands problèmes d'inhumanité. Si cette quête de justice constitua une aventureuse hasardeuse à l'époque, Lambaréné fut-il pour autant une aventure médicale ? Si Schweitzer paraissait trop rationnel pour être aventurier, s'il était trop pragmatique pour se jeter dans l'incertain, c'est sans doute que l'aventure n'est pas toujours dépourvue de raison.

---

<sup>3</sup> CAOM. FM/Mis. Plusieurs cartons concernent le Gabon, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la fin des années 1920.

<sup>4</sup> Voir par exemple: Griffon Du Bellay : « Rapport médical sur le service de l'hôpital flottant la Caravane mouillée en rade du Gabon », dans : Archives de médecine navale, vol.1, 1864, pp. 13-80.

<sup>5</sup> Jules Borius : *Géographie médicale du Gabon* (Thèse de doctorat en médecine), Montpellier, Imprimerie Cristin, Serre et Ricome, 1887; A.R.H. Brochet : *Campagne au Gabon* (Thèse de doctorat en médecine), Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1887.

## L'aventure comme voyage dans l'espace sauvage et inconnu

Dans un pays sauvage comme l'Afrique, on ne va pas loin sans rencontrer des aventures. Le voyageur y marche de surprise en surprise ; car tout ce qu'il voit, on peut le dire, est aussi curieux qu'intéressant (Du Chaillu, 1875 : 1).

Cette assertion du franco-américain Paul Belloni Du Chaillu (1835-1903), l'un des premiers aventuriers et explorateurs de l'arrière-pays gabonais se fondait sur son expérience personnelle. Ses écrits étaient typiques des récits de voyages de l'époque avec leurs descriptions des espaces, des peuples et des cultures, leur construction de « l'Autre et de l'ailleurs », un ailleurs inconnu, à explorer. Le statut d'explorateur de Du Chaillu n'a certes pas suffisamment été mis en exergue (Patterson, 1974 : 647-667). Mais ses aventures de chasse au gorille sont relativement connues (Du Chaillu, 1863). Les affirmations de ce naturaliste s'y rapportent et trouvent des émules rhétoriques ici comme ailleurs en Afrique. L'intérêt de cet extrait de l'édition française de ses *Nouvelles aventures en Afrique équatoriale* parue en 1875 - année de naissance d'Albert Schweitzer - réside surtout dans la signification, dans le contenu conceptuel donné à la notion d'aventure. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce terme désignait un voyage dans l'espace, un voyage semé de surprises. Pour Du Chaillu, en effet, en Afrique, le « voyageur marche de surprise en surprise ». L'aventure semble se résumer à une démarche guidée par la curiosité et caractérisée par l'étrangeté des découvertes. Des découvertes néanmoins *intéressantes* qu'expliquaient de l'allant pour l'inconnu et le désir de lever des voiles sur d'autres espèces, sur d'autres espaces, d'autres cultures. Des découvertes transmises à la postérité sous formes de mémoires. Ces récits de séjours dans des contrées et sociétés mettaient en scène l'*Altérité* dans ce qu'elle avait de surprenant, de grossier, de sauvage. Ainsi, celui dont on ignorait les mœurs était un sauvage.

Peint comme tel, le sauvage était finalement cet *Autre*, resté dans un rapport plus direct avec la nature, une nature devenue de moins en moins usuelle aux voyageurs, voire inconnue de nombre de leurs contemporains. Cette inconnue, caractéristique des aventures, était paradoxalement la source d'attrait. Non seulement cette inconnue servit de prétexte aux voyages vers des pays, symboles d'exotisme et témoignages du courage des aventuriers, elle nourrissait l'imaginaire, muse d'une littérature allant des narrations les plus fantaisistes - désormais controversées - de certains ethnographes aux fresques les plus romantiques des humanistes. Ces récits de voyages étaient de véritables yeux des empires européens - *Eyes of empire* - selon l'expression de Mary Louise Pratt (Pratt, 1992). Valentin Mudimbe montre que ces mémoires coloniales furent à l'origine d'une idée de l'Afrique,

souvent en déphasage avec sa réalité intrinsèque, et furent une construction occidentale de l'Afrique et de l'Africain (Mudimbe, 1988 ; 1994). Mais, l'idée de voyage dans l'espace, associée au concept d'aventure connu bientôt des variations, mieux, un enrichissement sémantique.

L'énoncé du concept de sémantique par Michel Bréal (1832-1915) en 1897, référait à l'étude historique du sens des mots considéré dans ses variations (Bréal, 1897). Cette dynamique à propos de la notion d'aventure renvoie à son contenu conceptuel, à l'extension de sa charge sémantique dans une approche diachronique. Or, la représentation mentale que les historiens et les naturalistes se faisaient de la réalité d'aventure n'était pas forcément identique à celle des autres penseurs : romanciers et spécialistes de sciences humaines et sociales. La référence à l'héroïsme caractéristique des voyageurs, explorateurs et découvreurs des côtes africaines des siècles antérieurs dans l'association de « aventure » et « Afrique » demeura cependant vivace au XX<sup>e</sup> siècle. En effet, Albert Schweitzer apparut encore comme la métaphore de l'héroïsme de l'Européen bravant la dureté des conditions de la jungle africaine au nom d'une mission philanthropique, sans doute, civilisatrice au sens de l'exposition des populations autochtones à une culture médicale occidentale considérée comme supérieure (Alice, 2003). Même si aucun indice ne permet d'affirmer que le choix de Schweitzer de partir en Afrique ait été directement influencé par la lecture de récits d'aventure de la forêt gabonaise, il apparaît, après consultation de la bibliothèque de ses parents, qu'il aurait pu avoir lu des ouvrages sur l'Afrique. En effet, Louis, son père, était un pasteur alsacien et sa bibliothèque comptait des ouvrages d'histoire naturelle ou de littérature populaire relatant des aventures de missionnaires et autres voyageurs chez des « sauvages païens d'Afrique et d'ailleurs<sup>6</sup> ». De plus, les *Nouvelles aventures* de Du Chaillu furent publiées à Paris - ville dans laquelle Schweitzer devait, au printemps 1912, suivre des cours de médecine tropicale, préparatoires à son activité médicale de Lambaréné<sup>7</sup>.

### L'aventure comme voyage vers l'inattendu sublimé

Nous avons l'impression de rêver. Des paysages antédiluviens, tels que nous les avons vus peints d'après la fantaisie d'un artiste, se dressent devant nous [...] La vue est ravissante. Au pied de la colline, le courant d'eau ; la forêt tout

---

<sup>6</sup> Albert Schweitzer hérita d'une partie de la bibliothèque en 1925. Bibliothèque disponible à la Maison Albert Schweitzer à Gunsbach, Alsace.

<sup>7</sup> Archives Centrales Albert Schweitzer, ACAS. Lettre de l'Institut de médecine tropicale, 5 avril 1912, p. 1.

autour ; à travers les arbres on aperçoit la nappe du grand fleuve. Dans le lointain, une chaîne des montagnes bleues<sup>8</sup>.

L'inattendu, caractéristique de l'aventure coloniale en Afrique, ne se donnait pas seulement à voir comme un portrait de sauvagerie, encore moins comme un traité d'indécence. Les premières impressions d'Albert Schweitzer citées ci-dessus participaient d'une mise en texte des tropiques pour le moins pittoresque (Fetscher, 1993). Au fond, l'inattendu pouvait être sublimé ou tourné en dérision selon les narrateurs, en fonction des objets de voyages et du type de lectorat auquel s'adressaient les récits. Dans tous les cas, ils traduisaient le portrait psychologique des aventuriers eux-mêmes et les motifs des voyages. Ainsi, Du Chaillu justifiait son départ des Etats-Unis en octobre 1855 pour l'Afrique en ces termes: « Mon intention était de consacrer quelques années à l'exploration de la région comprise entre le deuxième degré de latitude nord et le deuxième degré sud » (Du Chaillu, 1863) ; Schweitzer pouvait à son tour, plus d'un demi siècle plus tard, indiquer :

Divers écrits et témoignages oraux de missionnaires m'avaient révélé la misère physique des indigènes de la forêt vierge. Plus j'y réfléchissais plus j'avais peine à comprendre que nous Européens soyons si médiocrement préoccupés de la tâche humanitaire qui nous incombe (Schweitzer, 1923 : 9).

Les fresques révélaient ainsi, les unes, la quête de gloire et de renommée, et les autres, le refus de considérer les bienfaits du progrès acquis en Occident comme un droit d'en jouir seuls, encore moins le prétexte pour abuser d'autrui. Ces orientations avaient une influence sur la description des cadres visités. Alors que Du Chaillu jubilait à l'idée de satisfaire une curiosité intellectuelle d'homme « civilisé », Schweitzer s'interrogeait sur le meilleur moyen de contribuer à soulager les malheurs de ses semblables les plus démunis. Aussi s'exclama-t-il :

Ah ! la belle civilisation qui sait parler en termes édifiants de dignité humaine et des droits de l'homme et qui, en même temps, bafoue et foule aux pieds la dignité humaine et les droits de l'homme chez des millions d'êtres dont le seul tort est de vivre au-delà des mers, d'avoir une autre couleur de la peau et de ne pas pouvoir sortir eux-mêmes de leur état<sup>9</sup> (Arnaut, 2009 : 47).

---

<sup>8</sup> ACAS, *Notes et nouvelles de la part du Prof. Dr. Albert Schweitzer, Lambaréné (Ogooué, Gabon français)*, Strasbourg, Imprimerie M. DuMont Schauberg, 1913, pp. 5-6.

<sup>9</sup> Robert Arnaut, *Albert Schweitzer. L'homme au delà de la renommée internationale. Un médecin humaniste d'exception en Afrique équatoriale française*, Paris, De Vecchi, p. 47, citant le sermon de Schweitzer à une fête de la mission.

Mais le propos ci-dessus comme la littérature du XX<sup>e</sup> siècle était expressif de l'évolution de la notion d'aventure. En littérature africaine par exemple, Cheikh Hamidou Kane dans son roman, *L'aventure ambiguë* (Hamidou Kane, 1961), permet une variation du sens vectoriel de l'aventure, faisant de l'Africain un aventurier. Désormais, l'aventurier n'était plus seulement l'Occidental partant à la découverte des univers de l'Afrique sauvage mais aussi l'Africain à la conquête de l'Occident et de ses curiosités culturelles. En découvrant la science occidentale et la religion chrétienne, le personnage principal du roman de Cheikh Kane permettait à son auteur de renverser le sens vectoriel de l'expérience aventureuse et de réévaluer à souhait les termes de la relation Occident-Afrique. Par cette mutation empirique et cognitive, Cheikh Kane réussissait à faire passer l'Africain formé au savoir occidental, d'une attitude passive d'acquisition de connaissances à une attitude proactive, volontaire et conquérante face au savoir qu'il devait désormais aller conquérir jusqu'à sa « source » en Occident. Le personnage du roman alla au bout de sa démarche d'appropriation de cet « art de vaincre sans avoir raison » au prix de la déchirure que suscita l'ouverture à deux cultures sans doute conciliables dans leurs expressions mais opposables dans leurs fondements.

Appliquée à Schweitzer ou à un autre contemporain des temps coloniaux, l'aventure signifia d'abord le départ, ce mouvement dans un espace, fut-il « sauvage » ou au contraire « civilisé ». Mais les progrès dans la connaissance du globe et le perfectionnement des moyens de transport et de communication permirent, d'une part, de relativiser le sens du lointain et du sauvage pour magnifier davantage l'inconnu et l'incertain, et d'autre part, d'enrichir le sens du voyage et de l'aventure. En ce sens, l'aventure s'exprima désormais non plus seulement en terme de distance mais en termes de profondeur des expériences dans la découverte de soi-même et d'autrui. C'est sans doute ici que l'aventure du personnage de *L'aventure ambiguë* personnifia l'aventure intellectuelle susceptible d'être vécue en tout lieu, sans nécessité de déplacement dans l'espace. Ainsi, l'évasion comme l'aventure platonique à laquelle pouvait ouvrir une lecture, par exemple, nécessita moins un déplacement qu'une « plongée » dans le monde sauvage ou merveilleux construit par un auteur ou un artiste. Dans *Aus meiner Kindheit und Jugendzeit* (Schweitzer, 1924 : 5-32), Albert Schweitzer montra comment il découvrit les charmes de l'acquisition du savoir scolaire par la discipline et la lecture mais aussi comment la vue d'une œuvre sculpturale le confronta aux travers de la civilisation et de la conscience de la coresponsabilité humaine. Mais, si ces différentes acceptions de la notion d'aventure se retrouvent dans l'itinéraire de vie d'Albert Schweitzer, un aspect saillant demeure sa pratique

médicale en Afrique, but de son destin africain. Un destin aux airs d'une aventure médicale africaine.

## L'aventure médicale d'Albert Schweitzer comme reconstitution historique

Les avancées de la médecine scientifique résultent de sortes d'aventures médicales. La théorie de l'aventure médicale réfère d'ordinaire aux processus qui sous-tendent ces avancées et la part d'incertitude qui en est caractéristique. Cette théorie nous fait appréhender l'aventure sous l'angle de la complexité des démarches conduisant aux découvertes scientifiques et technologiques. Bruno Latour peint les laboratoires comme des cadres de vie où ces aventures permettent l'élaboration des savoirs scientifiques et où s'appliquent des techniques expertes (Latour / Woolgar, 1986). Quant au docteur Guy Laurent, son ouvrage, *Aventure médicale* (Laurent, 2012), décrit la découverte de l'hémodialyse et son rôle dans l'évolution de la néphrologie comme un long processus de recherches aux conséquences finalement salutaires<sup>10</sup>. Il rappelle d'abord combien avant cette découverte, des malades atteints d'affections comme l'insuffisance rénale mouraient tous faute de traitement efficace. Il démontre ensuite que l'histoire de la découverte et de la mise au point d'une thérapie ou d'une technique thérapeutique est toujours un chemin semé d'embûches. C'est toujours l'aboutissement d'une sorte d'aventure dont le point de départ est généralement une conceptualisation de la recherche théorique suivie d'applications pratiques jusqu'aux validations cliniques. La reconstitution de cette forme de voyage dans l'incertain, de voyage au sein des laboratoires de recherche médicale s'inscrit dans l'orientation scientifique que Mirko Grmek désigne comme l'approche iatrocéntrique de l'histoire de la médecine à l'initiative des médecins pour des médecins (Grmek, 2001 : 18).

Outre l'aventure des découvertes scientifiques, pratiquer la médecine en Afrique coloniale passait pour une forme d'aventure médicale porteuse de mémoire. La zone historique de l'hôpital Albert Schweitzer de Lambaréné témoigne de cette mémoire médicale coloniale. Des vestiges des bâtiments construits dès 1925 constituent cette mémoire et fournissent un matériau de connaissance du passé médical du Gabon. Ce passé médical participe à l'histoire du Gabon. Une histoire utile dont la reconstitution concourt au renforcement de l'identité nationale commune tant elle montre autant le

---

<sup>10</sup> Des effets secondaires sont cependant nombreux : démangeaisons de la peau, nausées, vomissements, difficultés respiratoires, baisse de tension artérielle, anémies, etc.

chemin parcouru que les carences. Schweitzer notait que ce n'était « pas une petite besogne de faire de la médecine » à Lambaréné dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Des carences y étaient nombreuses : infrastructure, technologie médicale, médicaments. Tout faisait défaut. Ces possibilités thérapeutiques limitées contrastaient avec la variété des maladies dont la plupart étaient mal connues. Ainsi, bien que l'absence de brevet sanctionnant quelque découverte médicale d'Albert Schweitzer constitue le principal reproche formulé contre Schweitzer, on ne peut que constater que personne ne remet en cause la validité et la qualité de son activité médicale à Lambaréné avant la Première Guerre mondiale. Sa décision de « se donner » à l'Afrique et aux Africains « en réparation des torts causés à l'homme de couleur » par l'Occident, a eu une part importante au début de son engagement dans une aventure humaine faite de spontanéité et de rigoureuse préparation (Schweitzer, 1931 : 401).

### La formation médicale comme préparation à l'aventure africaine

Après avoir jeté son dévolu sur l'exégèse des textes sacrés se référant au Seigneur Jésus et à la fin des temps, après avoir goûté aux charmes de l'argumentaire philosophique des religions et révélé au monde la poésie de l'architecture musicale du répertoire de Jean-Sébastien Bach, l'intérêt de Schweitzer se porta sur la médecine. Cette dernière le conduisit à la construction de son hôpital de Lambaréné. Commencer des études de médecine lorsqu'on est déjà pasteur et enseignant de faculté, constitua pour Schweitzer, une véritable aventure qui ne manqua pas d'aléas dont une fatigue quasi-chronique. La mutation se caractérisa néanmoins par une passion à toute épreuve, notamment face aux longues périodes d'insomnies et de fatigue. La pratique médicale et l'hôpital de Lambaréné vinrent finalement occuper une place de premier plan dans son œuvre. Aussi, l'un de ses premiers collaborateurs, le docteur Frédéric Trenzsz pouvait noter en 1975, à l'occasion du centenaire de la naissance de Schweitzer, que « l'hôpital de Lambaréné constitue pour Schweitzer un fait central. Ceux qui ont vécu à ses côtés savent qu'il y est attaché par toutes les fibres de son être. Aussi ne saurait-on étudier la personnalité ou l'œuvre de Schweitzer sans donner à son activité médicale une place de première importance » (Trenzsz, 1975 : 216). Il rejoignit de ce fait la liste des grands du passé qui savaient joindre le soin des corps à celui des âmes par la double pratique de la médecine et de la musique (Wong / Viagas, 2012). Mais, comment se prépara-t-il à ce qui devait devenir son aventure médicale africaine ?

Dès Octobre 1905, en effet, il franchissait le seuil de la faculté de médecine de Strasbourg pour y commencer un cursus médical comme cela

apparaît amplement détaillé dans ses comptes rendus d'activités et ouvrages (Schweitzer, 1931). Ce fut d'abord la formation théorique ou *Physikum* d'octobre 1905 à mai 1908, soient cinq semestres de préclinique réussis en mai 1908. La physique et la biologie étaient certes d'intéressantes matières, mais Schweitzer ne pouvait cacher sa difficulté à faire une étude circonstanciée de ces disciplines à son âge et du fait de ses multiples occupations. Puis, vint le *Klinikum* entre août 1908 et juillet 1910, soient cinq semestres de clinique sanctionnés par un examen final, pour lequel il obtint la mention Très bien. Après les sept années d'études médicales et les deux stages pratiques, l'un dans le service du Professeur Wenckebach de l'hôpital de Strasbourg (16 janvier-8 novembre 1911) et l'autre en pratique chirurgicale privée chez le docteur J. Boeckel (9 novembre - 27 janvier 1912), Schweitzer obtint dès le 11 janvier 1912, l'autorisation d'exercer la médecine<sup>11</sup>.

Le médecin frais émoulu se donna le temps de compléter sa formation en prenant des cours de médecine tropicale à Paris au printemps 1912. Ainsi, bien que déjà docteur en philosophie (1899) et enseignant de théologie à l'université de Strasbourg (1902-1912), Schweitzer tint à se préparer rigoureusement pour son destin médical africain. Si ces diverses précautions visaient à le rendre opérationnel dès son arrivée à Lambaréné, le 16 avril 1913, elles questionnent finalement le caractère aventurier de son expérience africaine au sens d'une entreprise hasardeuse dans l'inconnu. Elles révèlent plutôt un séjour préparé avec soins et une rigueur obéissant aux démarches recommandées à cette époque et, recommandables sur le plan scientifique. L'application de cette rigueur et de cet esprit méthodique à toute son épreuve se confirma au cours du demi-siècle de pratique à Lambaréné comme dans toutes les activités de sa vie.

### La pratique médicale comme aventure

Arrivé en compagnie de son épouse Hélène Schweitzer-Breslau (1879-1957) à Lambaréné, le docteur Schweitzer commença à prodiguer des soins médicaux en plein air, devant ce qui lui servait de logement. Jusqu'en mai 1913, il recevait 30 à 40 cas par jour : « Parfois il m'en arrive cinquante ou soixante », nota-t-il dans son premier rapport d'activités. La pratique médicale de Schweitzer comprenait entre autres, le pansement des plaies causées par la gale ou des blessures accidentelles et des ulcères dus à la lèpre ou aux chiques mais aussi l'ulcère de buruli pour lequel il conçut plus tard une approche thérapeutique unique en son genre. Il diagnostiquait des parasitoses intestinales,

---

<sup>11</sup> ACAS, Correspondance, 1899-1920. C\_Boeckel\_S, 1908-1912.

des affections endémiques de la forêt vierge à l'instar de la malaria ou encore la maladie du sommeil, des bronchites et des pneumonies avant d'opérer des hernies et des tumeurs éléphantiasis<sup>12</sup>. Outre l'aide de son épouse qui était infirmière, la pratique médicale de Schweitzer bénéficia dès le départ de l'assistance de deux « infirmiers » gabonais : N'zeng puis Joseph. Le travail était inconfortable du fait d'une infrastructure rudimentaire. Schweitzer et sa petite équipe semblèrent cependant s'en contenter puisque les premières nouvelles de Lambaréné aux amis et bienfaiteurs d'Europe notaient en 1913: « Mais qu'importent ces ennuis et soucis passagers : même avec les faibles moyens dont je dispose je puis aider beaucoup et soulager bien des malheureux<sup>13</sup> ».

Si la pathologie étudiée plus tard par l'un des futurs collaborateurs de Schweitzer, le docteur Hermann Mai, fut importante et variée dès le départ (Mai, 1992), les procédures étaient relativement bien rodées : les patients étaient reçus les uns après les autres, entre huit heures trente et midi et demi puis entre quatorze heures et dix-huit heures<sup>14</sup> (Schweitzer : 42). L'organisation des activités médicales évolua progressivement. Malgré l'interruption enregistrée pendant la Première Guerre mondiale et le rapatriement du couple Schweitzer en Europe en 1917, l'activité médicale de Schweitzer put se réorganiser assez rapidement dès fin avril 1924 avant de finir par occuper une place de première importance dans la vie et l'œuvre du médecin alsacien. Dès son second séjour à Lambaréné, cependant, l'essentiel des tâches médicales revenait aux collaborateurs européens qui commencèrent à débarquer à Lambaréné dès la fin de l'année 1924. Schweitzer lui-même se repositionna sur l'organisation logistique, administrative et financière de l'hôpital. Lambaréné vint à symboliser son idéal de charité et de partage. En présentant, en effet, son hôpital de Lambaréné comme le sacrifice de soi pour l'absolution des péchés portés par l'Europe pour les infamies de l'esclavage, de la colonisation et plus tard, de l'exploitation de l'homme de couleur, Schweitzer sacralisait sa pratique de la médecine. Il en fit une sorte de sacerdoce, un apostolat pour atteindre son idéal de service directement utile au prochain. Dans sa préface à l'édition de la correspondance de Schweitzer avec son collaborateur Victor Nessmann, Xavier Emmanuelli nota que, « la charité pour lui (Schweitzer) prenait le sens de l'amour, cette dimension qui unit les hommes entre eux et eux-mêmes avec Dieu, non la pitié soulevée par la vision du malheur du moment, portée par l'émotion fugace de la mise en

<sup>12</sup> ACAS, Journal des malades, Vol. I, (5 juin 1913 - 12 janvier 1914).

<sup>13</sup> ACAS, Notes et nouvelles, p. 18.

<sup>14</sup> Albert Schweitzer, *A l'Orée de la forêt vierge*, op. cit., p. 42.

scène obligée de l'image » (Nessmann, 1994 : 10). Le soulagement de la misère physique des populations gabonaises dans son hôpital de Lambaréné semble avoir voulu être l'expression même d'une éthique, d'une philosophie, d'une théologie et d'une médecine pratiques. En tout cas, il y investit une énergie telle que Lambaréné devint son œuvre magistrale, celle à laquelle il s'identifia le plus si l'on en juge par sa décision d'y être inhumé.

A l'hôpital Schweitzer, l'on tenait un registre ou Journal des malades encore dénommé Cahier des malades (Mai, 1990). Schweitzer y consignait les données de chaque patient. Dans le premier volume entamé, le 5 juin 1913, deux types de données y figuraient : les informations administratives et les informations médicales. Les données administratives se rapportaient au nom, éventuellement au prénom, à l'âge réel ou approximatif, à l'ethnie et à la provenance, c'est-à-dire, le village parfois le chantier forestier où le patient était employé. Les données médicales concernaient le diagnostic et la prescription, autrement dit, la désignation de la pathologie ou des signes observés par Schweitzer ou évoqués par le patient, ainsi que la thérapeutique proposée. Ces procédures, courantes dans la pratique hospitalière de l'Europe des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, indiquaient un rapport moins décousu avec la médecine de son époque que ne l'indiquèrent ses détracteurs (McKnight, 1964 ; Audoinaud, 2005). L'application des pratiques de gestion des patients et des données hospitalières dans la forêt équatoriale pourrait s'inscrire au crédit du médecin tant elles suggèrent le respect des pratiques d'usage et l'expression d'un sens de l'organisation dans la gestion hospitalière. Si ces procédures postulaient également d'un transfert des modèles de gestion hospitalière de l'Occident vers l'Afrique, le milieu gabonais comme cadre d'application desdites procédures y avait une influence insoupçonnée. Kapil Raj a montré le rôle du milieu autochtone dans la réinvention des savoirs et des technologies en circulation en Asie du sud-est (Raj, 2007). Ce fait ne fut pas moins vérifiable en matière de pratique médicale en Afrique en général (Boronov, 1992) et au Gabon en particulier (Mabika, 2008). Une fine analyse de ces usages et pratiques permettrait de constater que pour Schweitzer, les procédures et pratiques ne participaient pas d'un conformisme mais des réponses idoines aux contraintes locales. Elles participaient d'une adaptation à la réalité gabonaise. Ainsi :

Chaque malade reçoit en partant un disque en carton traversé par une ficelle de liane et portant un numéro auquel correspond, dans mon registre, l'inscription de son nom, de sa maladie et des médicaments qu'il a reçus. Quand il revient, je trouve à ce numéro, les données nécessaires pour me documenter sur son cas,

évitant ainsi un nouvel interrogatoire qui me ferait perdre du temps »  
(Schweitzer, 1923 : 43).

Le répertoire hospitalier n'était pas nominal mais numérique. Pareils choix n'allaient pas de soi dans les colonies françaises d'Afrique des années 1910. La carence des données d'archives sur la pratique médicale semble même témoigner des licences en cette matière. La plupart des médecins coloniaux français du Gabon ne jugeaient pas utiles de documenter rigoureusement leur pratique. Les rapports d'activités demandés par l'administration péchaient par leur défaut de statistiques. Les rares données fournies n'étaient vraisemblablement pas toujours exactes, ainsi que le déplorait l'administration coloniale jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. La vacuité des renseignements sur la pratique médicale quotidienne aux colonies est simplement déconcertante pour les historiens de la médecine en Afrique francophone.

L'exceptionnelle bonne documentation des activités de l'hôpital Schweitzer de Lambaréné montre que les choix de son fondateur, notamment en termes de mode d'enregistrement des données, ne furent pas accidentels mais des démarches volontaires et intentionnelles, témoignant d'une conscience historienne des acteurs. Cependant, du fait même de cette conscience historienne des acteurs, le doute méthodique demeure de rigueur. Dans un pays où les Nyama, Ozouaki ou Nguema sont monnaie courante et, où l'usage du prénom, rare, malgré l'introduction du prénom chrétien dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'attribution d'un numéro plutôt que d'un nom au patient paraissait logique. De même, les thérapeutiques proposées étaient relativement simples. Outre les médicaments provenant principalement d'Europe à l'instar du *Laudanum* utilisé presque de façon générique contre toute forme de diarrhées, des douleurs, d'insomnies, etc., le médecin procédait lui-même à quelques préparations pharmaceutiques. A titre d'exemple, Schweitzer soignait la gale à l'aide d'onguent au soufre qu'il préparait avec de l'huile de palme brute locale et des résidus des boîtes de sardines (Ibid. : 46). Cette approche pratique de la médecine exercée à Lambaréné mérite certes d'être reliée aux défis de ce milieu. Elle ne doit cependant guère faire oublier la modestie de l'état des connaissances scientifiques, et notamment, des connaissances médicales dans ce contexte de domination coloniale. Cette réalité est généralement peu renseignée par la mémoire coloniale en l'absence des reconstitutions écrites ou figurées. Elle témoigne du caractère fragile de cette mémoire et nécessite des démarches de reconstitution historique des événements ainsi que leur explication contextualisée.

## Les défis du terrain et le devoir de mémoire

J'étais allé à Samkita pour y rencontrer un ancien instituteur indigène du nom de N'zeng qu'on m'avait recommandé et que j'avais engagé d'avance comme infirmier et interprète (...) Je retournai à Lambaréné d'une humeur quelque peu déprimée. Pas d'infirmier, pas d'interprète, pas de place pour caser mes médicaments, pas de local pour recevoir et soigner les malades ! Ce n'est pas une petite besogne de faire la médecine en plein air en Afrique ! Encore avais-je à redouter tous les jours l'orage du coucher du soleil (Acas : 10-11).

Cet extrait de texte de Schweitzer indique que malgré d'importantes préparations de départ, des difficultés ne manquèrent pas. Celles-ci donnaient à la notion d'aventure tout son sens d'entreprise aux nombreuses inconnues. Ces inconnues étaient d'ordre infrastructural, médical ou encore culturel. L'absence d'une infrastructure adéquate constitua pour Schweitzer, l'un des premiers défis de Lambaréné, voire une réelle difficulté de son aventure médicale africaine. En effet, à son arrivée à Lambaréné, le local de soins promis par la mission protestante d'Andendé n'était pas prêt. Ce fait le préoccupa à tel point qu'il crut ne jamais pouvoir recevoir et soigner des patients ni protéger ses médicaments contre les dégâts du soleil et de la pluie. Il ne pouvait pas non plus envisager de rentrer en Europe et s'avouer vaincu par ce qu'il appelait des *ennuis*. Lorsqu'il se résolut à commencer son exercice de la médecine en plein air, il devait encore, non seulement s'absenter entre deux consultations pour se procurer quelques produits pharmaceutiques entreposés dans son habitation, mais également, arrêter toute activité chaque fois qu'éclataient les tornades, ainsi qu'il en narre l'inconfort dans ses premiers rapports<sup>15</sup>.

Cette contrainte connut un début de solution avec la transformation en dispensaire du poulailler des Morel, anciens occupants des lieux. Le poulailler était insalubre mais des couches de chaux en améliorèrent la condition hygiénique et, sans doute, esthétique. Mais si Schweitzer put ainsi résoudre provisoirement la question de son abri au moment des tornades, il n'en était rien de la disposition des produits pharmaceutiques dont il avait

---

<sup>15</sup> ACAS, *Notes et Nouvelles de la part du Prof. Dr. Albert Schweitzer, Lambaréné (Ogooué, Gabon français)*, Strasbourg, Imprimerie M. DuMont Schauberg, 1913 ; *Notes et Nouvelles de la part du Prof. Dr. Albert Schweitzer, Lambaréné (Ogooué, Gabon français). Deuxième Rapport*, juillet-1913-janvier 1914, Strasbourg, Imprimerie M. DuMont Schauberg, 1914 ; *Notes et Nouvelles de la part du Prof. Dr. Albert Schweitzer, Lambaréné (Ogooué, Gabon français). Troisième Rapport, janvier - mai 1914*, Chambéry, Imprimerie chambérienne, 1914.

besoin lors des consultations et prescriptions thérapeutiques. Il nota, en effet : « Je ne pouvais placer que quelques flacons de médicaments dans le poulailler » (Acas : 16). Le défi que constitua la question du local lui permit, toutefois, de mieux cerner l'état d'esprit nécessaire pour réussir son aventure médicale à Lambaréné : se contenter des moyens du bord pour l'exercice de la médecine en Afrique comme pour d'autres activités, et surtout, être capable de tout faire par soi-même furent parmi les enseignements tirés de cette première contrainte dans l'exercice de sa profession médicale à Lambaréné.

D'autres contraintes faisaient également de sa pratique médicale une aventure : l'écologie physique et sociale avaient un impact insoupçonné sur la santé des populations et la pratique médicale. Albert Schweitzer indiqua que son « hôpital se trouve sur un bras de l'Ogooué, au milieu de la forêt vierge qui recouvre la plus grande partie du Gabon » (Schweitzer, 1941 : 9). Cette mention de la forêt et du fleuve Ogooué participait de l'énoncé des relations causales entre le milieu et l'exercice de la médecine sous un climat chaud et humide où « l'humidité atmosphérique est si forte que les médicaments délivrés en Europe sur une boîte de carton ne se conservent ici que dans un flacon bouché ou une boîte métallique fermant bien » (Schweitzer, 1923 : 44). Ces conditions, favorables à l'émergence des maladies, n'étaient pas moins funestes au développement des moyens de lutte contre ces maladies. Les préparations pharmaceutiques bien que simples rencontraient quelques difficultés dont celles liées au conditionnement. Ainsi, malgré ses sept années de formation médicale et des cours de médecine tropicale, Schweitzer devait affronter une pathologie africaine insuffisamment enseignée dans les cursus médicaux de l'époque, et sur laquelle l'on disposait des savoirs nosologiques et thérapeutiques limités (Mabika, 2008).

### La culture locale

Outre l'infrastructure et les conditions naturelles de la pratique médicale scientifique, l'aventure africaine de Schweitzer se confronta au défi d'ordre culturel. En effet, si son passé de philosophe, de prêtre et d'enseignant le prédisposait à une intelligence sociale, au sens d'une approche psychologique et émotionnelle d'autrui, il ne souhaitait pas jouer les apprentis anthropologues. De plus, les peuples du bord de l'Ogooué et ses environs paraissaient relativement préservés culturellement, du fait, selon Schweitzer, d'un contact récent avec l'Occident. Dans ses analyses des problèmes sociaux des populations locales, il constata, en effet, qu'une large part des problèmes sociaux (alcoolisme, pathologies importées) s'expliquait par le récent contact avec la civilisation occidentale. Ses premiers écrits exprimaient une sorte

d'engagement idéologique et pratique en faveur de ces populations : « Pour moi, je ne me sens plus le droit de parler sans réserve de la paresse des noirs, depuis que quinze individus ont, durant trente deux heures, payagé presque sans interruption, pour m'amener un blanc gravement malade » (Schweitzer, 1923: 124). Pour Schweitzer, à défaut d'être faux, le portrait colonialiste du noir paresseux et bon à rien, était exagéré. Car le Noir est un travailleur occasionnel et pragmatique. Schweitzer ne montre pas moins une évolution discursive au fil du temps, allant de la défense de l'autochtone vers une sorte de péjoration de son jugement à l'égard de celui-ci, de sa culture et ses mœurs, comme cela commença à paraître dans ses *Histoires de la forêt vierge* des années 1930. Les critiques n'hésitèrent pas à parler d'arrogance et de paternalisme (McKnight, 1964 ; Audoynaud, 2005).

Les patients lui parlaient en langues vernaculaires traduites par des infirmiers-interprètes dont le plus célèbre fut le nommé Joseph. En intervenant comme intermédiaires culturels – *Middles* (Hunt, 1999) –, les collaborateurs gabonais de Schweitzer et les patients eux-mêmes, constituaient pour lui, une importante grille de lecture de la réalité locale dont l'opacité était, dans une certaine mesure, ainsi vaincue malgré la barrière des langues locales. La médecine lui avait permis de venir à bout de l'incompréhension de ses parents et amis à l'annonce de son projet de départ en Afrique, et elle permit de lever les barrières de la société des missions évangéliques de Paris et de l'administration coloniale. Cette pratique médicale lui donna le sentiment, sinon d'atteindre son idéal de charité, du moins de s'en approcher malgré de nombreuses péripéties. Son expérience africaine apparaissait dès lors comme une véritable aventure tant des rebondissements étaient nombreux aussi bien dans l'exercice de la médecine que dans ce que Foucault appellerait la *gouvernementalité* de sa vie, autrement dit, de la relation de contrôle que la puissance publique exerçait sur lui en tant que citoyen. En effet, confronté au pouvoir de l'Etat colonial, Schweitzer faillit non seulement perdre sa vie à plusieurs reprises en sa qualité de citoyen allemand vivant dans les années 1910 dans une colonie française – il acquit la nationalité française au lendemain de la Première Guerre mondiale – mais fut aussi souvent surveillé et calomnié par certains missionnaires et des membres de l'administration coloniale locale, y compris certains médecins coloniaux.

#### Financer l'hôpital de Lambaréné : une aventure

« Les moyens pour soutenir l'œuvre médicale de Lambaréné proviennent uniquement des dons que mes amis et connaissances de nationalités et de

confessions diverses veulent bien me remettre »<sup>16</sup>. Ce rappel du docteur Schweitzer faisait partie des Notes et Explications sur son œuvre figurant régulièrement dans ses rapports annuels d'activités dès 1913. Le financement de son hôpital constitua un autre aspect aventureux de son expérience africaine. Si la citation ci-dessus peut s'appréhender comme un élément constitutif de la stratégie de propagande et de collecte des fonds pour le fonctionnement de l'hôpital de Lambaréné, elle fournit néanmoins une information managériale significative relative aux sources de financement de cette œuvre médicale. Elle pose la question de la place des institutions médicales dites philanthropiques comme l'hôpital de Lambaréné et des individus comme le docteur Albert Schweitzer dans l'histoire de la philanthropie et du mécénat en médecine. En recourant à l'aide financière et multiforme des amis de Paris et d'Alsace dès le début de son projet d'hôpital en Afrique au début du XX<sup>e</sup> siècle, Schweitzer inaugurerait une pratique inhabituelle en dehors des organisations comme les sociétés de missions. Le développement et la pérennisation de l'institution constituèrent un phénomène singulier. Ceci fut possible grâce au concours de petits comités d'amis qui se constituèrent ensuite à Strasbourg puis à Bâle dès les années 1920 avant que le monde entier ne leur emboîtât le pas dès les années 1940 et surtout dans les années 1950 lorsque Schweitzer devint un véritable mythe (Mbondobari, 2003).

Mais, sans doute du fait de cette singularité, l'hôpital fut souvent au bord de la faillite financière. Frédéric Trenszt nota que « seuls quelques indigènes donnent un cadeau de 300 francs pour une opération, ce qui suffit à peine à payer leur nourriture durant l'hospitalisation. L'hôpital ne peut donc exister par ses propres ressources, sans les dons généreux des amis de l'œuvre qui lui permettent de vivre » (Trenszt, 1975 : 11). Les constantes difficultés de l'hôpital connurent une gravité sans précédent dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale et de la diminution consécutive des aides en provenance d'Europe. Aussi, l'hôpital faillit fermer, n'eut été le sauvetage *in extremis* en 1946, grâce à un chèque de 4 333 dollars offert par des amis américains. Ainsi, jusqu'à l'obtention du prix Nobel de la paix de 1952, au moins, le docteur Albert Schweitzer connaissait une situation financière tendue dans le fonctionnement de son hôpital de Lambaréné. Cette tension avait longtemps justifié ses conférences et concerts à l'étranger et principalement en Europe (Schützeichel, 1991). Ce furent donc des dons d'amis et diverses formes de soutien mais aussi les revenus issus de la vente de ses livres qui constituaient les principales sources de financement de l'hôpital

---

<sup>16</sup> ACAS, *Deuxième rapport de l'hôpital Albert Schweitzer*, op. cit., p. 40.

Albert Schweitzer jusqu'au décès de son fondateur en 1965. Ces modes de financement exposaient l'hôpital à des conjonctures et faisaient de la pratique médicale hospitalière de Lambaréné, une véritable aventure.

## Conclusion

Si l'on veut entendre par aventure médicale la dimension d'incertitude et de difficulté entourant la pratique de la médecine en Afrique coloniale et postcoloniale, il est possible de voir le destin du docteur Albert Schweitzer à Lambaréné comme une aventure médicale. Dès lors la théorie de l'aventure médicale transcende le voyage cognitif et empirique tout aussi incertain qui conduit de la conceptualisation d'une recherche scientifique et technologique aux découvertes médicales. L'aventure de Schweitzer, corollaire du contact colonial s'avéra particulièrement semée d'embûches liées à des écologies inconnues et à des carences matérielles de toutes natures. Mais, ces situations aventureuses furent aussi porteuses d'un génie inventif fondé sur des solidarités au sein de divers réseaux de collaboration scientifique internationale à l'instar de ceux à l'origine de l'émergence de la médecine tropicale comme spécialité médicale (Neill, 2012). Le docteur Albert Schweitzer, pour sa part, put braver les défis du caractère pathologique du milieu physique et social de Lambaréné et ses difficultés financières. Le rôle non négligeable de Schweitzer dans la lutte contre la maladie en Afrique, grâce aux réseaux dits schweitzériens qu'il inspira, trouve une place dans la mémoire coloniale. Au soir de sa vie, en effet, des associations Albert Schweitzer étaient en train d'essaimer dans le monde entier. Cette notion d'aventure appliquée au destin africain d'Albert Schweitzer référerait ainsi, non seulement à son parcours de plus de six mille kilomètres de l'Alsace à Lambaréné pour soigner la malaria, l'onchocercose humaine ou la lèpre mais aussi au fait qu'il remontât en quelque sorte le temps de la pensée médicale pour redéfinir la médecine clinique et reconfigurer la relation patient-praticien dans un idéal de soins humains, voire humanisés, en vue d'aider à l'harmonisation des forces organiques vitales chez le souffrant. Non pas seulement revisiter le colloque médical patient-médecin mais encore résister aux logiques de l'économie de marché et du matérialisme triomphant pour leur opposer la solidarité humaine internationale comme alternative puissante pour soulager la douleur partout où elle s'exprime. Si une histoire de cette aventure reste à reconstituer avec rigueur, la mémoire existe, consignée par divers témoins (Barthelemy, 1986). Elle fait même l'objet des commémorations comme à l'occasion du centenaire de l'hôpital en 2013 mais encore en 2015, à l'occasion du cinquantenaire du décès du fondateur de l'hôpital de Lambaréné. Or cette « mémoire est la matière

première de l'histoire. Mentale, orale ou écrite, elle est le vivier où puissent les historiens » (Le Goff, 1988 : 10). Schweitzer en donnait déjà la trame face à ses collaborateurs de l'hôpital, à l'occasion de son 90<sup>e</sup> anniversaire en rappelant son arrivée à Lambaréné :

[...] je m'étais lancé dans une aventure, je le sentais et cela me remplissait aussi de crainte. Ce que je sentais et ce que je craignais s'est bien réalisé, et pourtant l'aventure continue encore et je ne peux pas m'expliquer moi-même comment nous avons ensemble trouvé le chemin qui nous a conduit là où nous sommes. Nous avons trouvé ensemble la manière juste et la plus simple de construire, et aussi de diriger cet hôpital, en y instituant un état d'esprit qui continue à nous animer (Arnaut, 2009 : 561).

Cette aventure médicale de Schweitzer, devenue lieu de mémoire, nécessite que l'on transcende la volonté de mémoire en face un lieu d'histoire tournée vers l'avenir. Car, « que manque cette intention de mémoire, et des lieux de mémoire sont des lieux d'histoire » (Nora, 1997 : 38).

## Archives

- Archives Centrales Albert Schweitzer, ACAS

Journal des malades, Vol. I, (5 juin 1913 - 12 janvier 1914).

*Notes et Nouvelles de la part du Prof. Dr. Albert Schweitzer, Lambaréné (Ogooué, Gabon français)*, Strasbourg, Imprimerie M. DuMont Schauberg, 1913.

*Notes et Nouvelles de la part du Prof. Dr. Albert Schweitzer, Lambaréné (Ogooué, Gabon français). Deuxième Rapport*, juillet 1913-janvier 1914, Strasbourg, Imprimerie M. DuMont Schauberg, 1914.

*Notes et Nouvelles de la part du Prof. Dr. Albert Schweitzer, Lambaréné (Ogooué, Gabon français). Troisième Rapport, janvier - mai 1914*, Chambéry, Imprimerie chambérienne, 1914.

- Centre d'archives d'Outre-Mer CAOM, Aix-en-Provence

CAOM. FP 23PA Mission Alfred Fourneau (1893-1901).

CAOM. FP 24PA Mission Lucien Fourneau (1909-1910).

## Bibliographie sélective

- Arnaut, R., 2009, *Albert Schweitzer : L'homme au-delà de la renommée internationale. Un médecin humaniste d'exception en Afrique équatoriale française*, Paris, De Vecchi.
- Audoynaud, A., 2005, *Le docteur Albert Schweitzer et son hôpital de Lambaréné. L'envers d'un mythe*, Paris, L'Harmattan.
- Baronov, D., 1992, *The African Transformation of Western Medicine and the Dynamics of Global Cultural Exchange*, Philadelphia, Temple University Press.
- Barthelemy, G., 1953, *Wie Ich Lambarene erlebte: ein junger Mensch besucht Albert Schweitzer*, München, Beck.
- Borius, J., 1887, *Géographie médicale du Gabon* (Thèse de doctorat en médecine), Montpellier, Imprimerie Cristin, Serre et Ricome.
- Bréal, M., 1897, *Essai de sémantique (science des significations)*, Hachette et Cie.
- Brochet, A.R.H., 1887, *Campagne au Gabon* (Thèse de doctorat en médecine), Montpellier, Imprimerie centrale du Midi.
- Coquery-Vidrovitch, C., 2004, *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires, 1898-1930*, Paris, Les Réimpressions de l'EHES.
- Du Bellay, G., 1864, « Rapport médical sur le service de l'hôpital flottant la Caravane mouillée en rade du Gabon », dans : Archives de médecine navale, vol.1, pp.13-80.
- Du Chaillu, P. B., 1863, *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale. Mœurs et coutumes des habitants ; chasse au gorille, au crocodile, au Léopard, à l'hippopotame, à l'éléphant, etc.*, Michel Lévy Frères ;
- Du Chaillu, P. B., 1868, *L'Afrique sauvage. Nouvelles excursions au pays des Ashangos*, Paris, Lévy Frères.
- Du Chaillu, P. B., 1875, *L'Afrique occidentale. Nouvelles aventures de chasse et de voyage chez les sauvages*, Paris, Michel Lévy Frères.
- Fetscher, C., 1993, *Die Tropen als Text : Albert Schweitzers "Zwischen Urwald und Wasser"*, Hamburg, Europäische Verlagsanstalt.
- Kane, H., C., 1961, *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard.

- Grmek, M., 2001, *La vie, les maladies et l'histoire*, Paris, Seuil.
- Laurent, G., 2012, *Aventure médicale. Découverte et mise au point du rein artificiel. Histoire des pionniers*, Paris, Cepe.
- Mabika, H., 2008, *La médicalisation de l'Afrique centrale. Le cas du Gabon, 1890-1970 : diagnostic, stratégies, et résultats*, Aix-en-Provence, Université d'Aix-Marseille I.
- Mabika, H., 2012, « Religion et Politique dans le bulletin de la mission suisse dans l'Afrique du sud, 1872-1955 » dans *Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle*, 106 : 85-105.
- Mabika, H., 2013, « L'hôpital Albert Schweitzer de Lambaréné, 1913-2013 », dans Angela Berlis, Hubert Steinke, Fritz von Gunten et Andreas Wagner, *Albert Schweitzer. Facetten einer Jahrhundertgestalt*, Bern, Haupt, pp. 193-227.
- Mabika, H., 2013, « La mission médicale suisse au sud de l'Afrique, 1875-1976 », dans Marie-Claire Barbier et Michel Prum, *Missions et Colonialisme : Le Lesotho à l'heure du Bicentenaire d'Eugène Casalis*, Paris, L'Harmattan, pp.167-183.
- Mbondobari, S., 2003, *Archäologie eines modernen Mythos. Albert Schweitzers Nachruhm in europäischen und afrikanischen Text- und Bildmedien*, Beiträge zur Albert-Schweitzer-Forschung, n°9, Frankfurt, Peter Lang.
- McKnight, G., 1964, *Verdict on Schweitzer. The Man behind the Legend of Lambaréné*, New York, The John Day Company.
- Mudimbe, V., Y., 1988, *The Invention Africa : Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*, Bloomington, Indiana University Press.
- Mudimbe, V., Y., 1994, *The Idea of Africa*, Bloomington, Indiana University Press, 1994.
- Munz, W., 1991, *Albert Schweitzer im Gedächtnis der Afrikaner und in meiner Erinnerung*, Bern, Haupt.
- Munz, J., et Munz, W., 2005, *Cœur de Gazelle et peau d'hippopotame*, Les dernières années d'Albert Schweitzer à Lambaréné et l'évolution de son hôpital jusqu'à aujourd'hui, Wil, Do Bentzinger.
- Nies-Berger, E., 2003, *Albert Schweitzer as I knew him*, Hirsdale, New York, Pendragon Press.

- Neill, D., J., 2012, *Networks in Tropical Medicine. Internationalism, Colonialism, and the Rise of a Medical Speciality, 1890-1930*, Stanford, Stanford University Press.
- Nessmann, V., 1994, *Avec Albert Schweitzer, de 1924 à 1926*, Strasbourg, Oberlin.
- Patterson, D., K., 1974, « Paul Belloni Du Chaillu and the Exploration of Gabon, 1855-1865 » dans *The International Journal of African Historical Studies*, 7, 4 : 647-667, p. 647.
- Popper, K., 2002, *The Logic of Scientific Discovery*, London/New York, Routledge.
- Pratt Mary, L., 1992, *Imperial Eyes. Travel Writings and Transculturation*, New York, London, Routledge.
- Raj, K., 2007, *Relocating Modern Science : Circulation and Constitution of Knowledge in South Asia and Europe, 1500-1900*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.
- Siefert, J., 1986, *Meine Arbeitsjahre in Lambarene, 1933-1935 : Erinnerungen an Albert Schweitzer und sein Spital am Ogowe*, Tübingen.
- Schweitzer, A., 1923, *A l'orée de la forêt vierge. Récits et réflexion d'un médecin en Afrique équatoriale*, Lausanne, La Concorde.
- Schweitzer, A., 1924, *Aus meiner kindheit un Jugendzeit*, München, Beck.
- Schweitzer, A., 1931, « L'assistance médicale aux colonies », dans: *Revue des deux mondes*, pp. 399-404.
- Schweitzer, A., 1931, *Aus meinem Leben und Denken*, Bern, Haupt.
- Schweitzer, A., 1941, *Histoires de la forêt vierge*, Paris, Payot.
- Trensz, F., 1975, « Le médecin », dans : Robert Minder : *Rayonnement d'Albert Schweitzer*, Colmar, Alsatia, pp. 208-216.
- Wong Lisa, M., 2012, *Scales and Scalpels*, New York, Spegasus Books.

**DIDIER TABA ODOUNGA**  
Université Omar Bongo (Gabon)

## Mémoires croisées et mythologie moderne : La figure d'Albert Schweitzer dans l'imaginaire gabonais et français

### Introduction

Albert Schweitzer est une figure historique qui a marqué de manière décisive, au vingtième siècle, le destin d'une ancienne colonie française : le Gabon. Homme de science, musicologue, théologien et philosophe, l'histoire officielle retient que c'est le 13 avril 1913 qu'il débarque au Gabon pour la première fois afin d'y installer un centre hospitalier à Lambaréné. Ce médecin d'origine alsacienne, dès cet instant, va vivre une extraordinaire aventure humaine en s'employant à soigner les corps et accessoirement les esprits des nombreux patients qui au fil des années, l'appellerons « *Le grand blanc de Lambaréné* ». en plus de ses activités médicales, Albert Schweitzer produit une abondante littérature sur des questions liées à la philosophie, à la théologie ou à des problèmes politiques. C'est au vu de toute cette activité que le comité Nobel va lui décerner en 1952, le prix Nobel de la paix. Cette distinction lui permettra de mieux poursuivre son activité principale en apportant des modifications structurelles à son hôpital. Si le Nobel vient couronner une œuvre de près d'une quarantaine d'années, celle-ci suscite aussi des solides oppositions quant à son objectif ultime. Schweitzer est dès l'obtention de ce prix, l'objet de violentes attaques de la part de ses détracteurs qui ne voient dans son œuvre qu'opportunisme et narcissisme. Comme le laisse entendre Jean-Paul Sorg un de ses plus grands spécialistes en France :

Il s'était voulu homme d'action, homme de l'action, et il a été connu comme tel, le bon docteur ou « le grand blanc de Lambaréné » célébré par beaucoup, contesté, honni par d'autres. De quoi on ne s'étonnera pas : inévitablement, un mythe moderne, médiatisé à outrance, suscite presque aussitôt de violentes oppositions, l'iconolâtrie éveille les iconoclastes (Sorg, 1995 :7).

A dire vrai, Albert Schweitzer ne laisse personne indifférent face au travail qu'il a accompli même si on relève que cette œuvre n'est pas toujours très bien connue dans l'espace francophone. Il semble que le médecin de la forêt vierge n'ait pas eu la même audience en France et en Allemagne. Si dans le pays de Bismarck, son autorité morale ne fait l'ombre d'aucune contestation, il en va tout autrement en ce qui concerne l'espace français, voire francophone africain où la réception de son « action » est mitigée. Pour preuve, très peu de textes imaginaires lui sont consacrés (Mbondobari, 2004 :81). Comme si une amnésie mémorielle s'était installée dans cet espace francophone par rapport à l'action du médecin. Pour les quelques récits littéraires existant, l'image du docteur Albert Schweitzer est loin d'être uniforme et sans aspérité. D'un auteur à l'autre, il est loisible d'observer des nuances de fond dans la manière de discourir sur le patrimoine pratique et cognitif laissé par le médecin organiste. Notre hypothèse est que l'image de Schweitzer dans l'imaginaire littéraire francophone est inhérente à la posture sociohistorique tenue par les sujets-écrivain. Elle obéit à des mécanismes qui tendent soit à adouber à travers un certain nombre de ressources esthétiques l'idéologie coloniale, soit à la condamner en rejetant les principes même qui fondent cette idéologie. Vu ainsi, les questions sont celles de savoir comment les écrivains francophones représentent-ils Albert Schweitzer dans leurs œuvres ? De quel prestige bénéficie-t-il en littérature française et gabonaise ? Dans quelle posture le décrit-on ? Quel est le quotient d'adhésion mémorielle à son œuvre chez les prosateurs français et gabonais ? Pour répondre à ces interrogations, nous verrons à partir d'une approche sociocritique comment les œuvres *Il est minuit docteur Schweitzer* de Gilbert Cesbron et *Le procès d'un prix Nobel* de Séraphin Ndaot rendent lisible cette problématique.

### *Il est Minuit, Docteur Schweitzer*

La pièce de théâtre de Gilbert Cesbron est à notre connaissance la seule œuvre de fiction française dans laquelle il est explicitement question de l'œuvre d'Albert Schweitzer. En effet, publiée en 1952 par Robert Laffont, elle éte comme l'indique le paratexte, jouée pour la première fois le deux avril 1951 à Paris. A bien observer le texte, *Il est minuit, Docteur Schweitzer* relate l'aventure africaine du médecin alsacien lors de son premier voyage au Gabon juste avant le déclenchement de la première guerre mondiale. L'ambition de l'auteur est clairement de montrer qu'Albert Schweitzer est un être exceptionnel qui s'est retrouvé par la force des choses, entre deux pays en guerre. Celle-ci à momentanément mis un terme à une aventure dont le but ultime est de venir en aide aux populations nègres habitant le bassin du fleuve

Ogooué. La pièce vise à mettre en relief, les principales caractéristiques de l'idéologie coloniale en questionnant ses fondements et en articulant ceux-ci au projet du docteur Schweitzer d'une part et d'autre part, en montrant que l'action initiée par le médecin du fleuve participe d'une éthique du respect de la vie, en d'autres termes, d'un humanisme.

## L'idéologie coloniale

Il est aisé de voir dès l'amorce de la pièce à travers les ressources stylistiques mises en lumière (didascalies, dialogues, décors etc.), que la colonisation tient une part essentielle dans la perspective choisie par le dramaturge. En effet, dès la didascalie initiale du premier acte, le narrateur décrit l'espace dramatique dans lequel va se jouer l'intrigue en nous l'indiquant comme le bureau du docteur Schweitzer. Cet espace se présente de manière sommaire :

Une pièce de construction et de décoration rudimentaire, éclairée par trois lampes posées sur les meubles (...) A gauche, une bibliothèque dont il est visible qu'on l'a confectionné à l'aide de caisses. (...) à gauche, une carte d'Afrique. Un plan de trente baraques formant l'hôpital est fixé au mur, au-dessus de la table. (...) Au cours de l'acte, on entendra le crissement des grillons, des cris de bêtes, des appels mystérieux. Les personnages devront, sans affectation, faire ressentir au public la chaleur qui est accablante, malgré la nuit (Ibid. : 11).

Cette didascalie en forme d'hypotypose laisse entrevoir plusieurs éléments sémiotiques laissant clairement percevoir à travers des stéréotypes, que le lieu du drame s'enracine sur le continent africain. Dans la première scène de l'acte premier, Schweitzer est décrit comme un homme qui a laissé sa terre natale, son pays d'origine afin de se consacrer entièrement à améliorer l'existence des populations nègres d'Afrique. Si dans sa posture de médecin, il s'agit d'apporter un réconfort physique et moral aux autochtones, l'administration qui gouverne la colonie a des enjeux plus économiques et stratégiques à défendre. Schweitzer se trouve en quelque sorte malgré lui, dans une situation politique où son aventure humaine passe au second plan par rapport aux intérêts de la métropole. C'est à travers les sociolectes des différents protagonistes qu'on peut vraisemblablement se rendre compte de la présence d'un discours visant à pérenniser et légitimer la position centrale qu'occupe la France colonisatrice. Les figures littéraires que sont le commandant Lieuvain, l'administrateur Leblanc et dans une certaine mesure, le père Charles de Ferrier représentent le prolongement de l'idéologie colonialiste expansionniste et impérialiste. Schweitzer a une position morale, c'est-à-dire éthique

vis-à-vis de la présence occidentale en Afrique. Or, pour le commandant Lieuvin, la colonisation est une affaire pratique. Dans la scène huit du premier acte, en donnant à l'administrateur Lieuvin son pédigrée, Lieuvin apparaît comme un des bras séculiers de la France dans son entreprise coloniale. Toute son ascendance masculine a servi les intérêts de la métropole ; son action coloniale, il la vit comme un sacerdoce. C'est un soldat au service de son pays. Il abhorre la politique à travers ses agents qui selon lui, ont un déficit de vision pratique.

Je déteste, dit-il, les politiciens qui, de là-bas, vous révoquent et détruisent sur un potin d'antichambre cinq ans de travail et d'influence ! je déteste les militaires de bureaux, qui sont des civils déguisés, des caporaux à étoiles ! je déteste tous ceux qui tuent de loin : moi je suis avec la bête, contre le chasseur ! (Ibid : 49).

Les points d'exclamation rendent compte de l'état émotionnel dans lequel se trouve Lieuvin dans son dialogue avec Leblanc. D'ailleurs la didascalie expressive indique « Lieuvin, à mi-voix, mais violemment » pour bien signifier la discussion virile entre les deux protagonistes dont la rivalité est exacerbée par l'attrance qu'ils ont pour Marie, l'infirmière. Lieuvin estime que les responsables politiques métropolitains n'ont pas réellement une idée précise de ce qu'il faut entreprendre pour discipliner une colonie, pour la soumettre. Il apparaît comme le prototype du soldat colonial dont les objectifs sont avant tout stratégiques. Il représente le bras armé qui ne s'embarrasse guère de diplomatie. Lieuvin pense que les politiques veulent se donner bonne conscience en laissant les soldats se charger de la besogne la plus abjecte dans les colonies. Dans ce dialogue où interviennent stylistiquement les phénomènes de *bouclages parfaits* et d'*interruptions* (Pruner, 2005), nous sommes en présence de deux thèses colonialistes qui s'affrontent afin d'avoir la légitimité. Pour l'administrateur Leblanc, c'est à l'administration civile d'organiser et de structurer la colonie, c'est cette même administration qui doit avoir légitimement la charge de construire et de bâtir une nouvelle civilisation dans ces lointaines contrées d'Afrique. L'armée représentée par Lieuvin doit tenir sa posture qui est celle de servir l'Etat « chacun son métier, commandant ! Gardez nos confins, pénétrez en territoires insoumis, défilez enfin sous un arc de Triomphe, mais laissez-nous planter, bâtir, gouverner ! » (Ibid : 50).

Or pour Lieuvin, l'administration centrale n'a qu'une vision abstraite des véritables enjeux qui se jouent sur le site : bâtir des cités d'outre-mer « avec un sentiment paternel » (ibid : 53). C'est-à-dire amener les nègres à saisir la pertinence de la posture coloniale qui est celle de les conduire vers une

nouvelle civilisation mieux adaptée au nouveau contexte. En fait, la pièce montre que le discours tenu par ces deux figures est politiquement orienté vers la confiscation du patrimoine indigène à travers une volonté d'exploitation radicale du territoire. Et pour que celle-ci soit efficace, il faut absolument se faire respecter par les indigènes. Le texte reprend indirectement une position tenue par Albert Schweitzer dans les années 1920 « relations entre les blancs et les hommes de couleur » : « l'indigène comme tel est habitué à une forme d'autorité patriarcale ; il s'entend à discuter avec un homme en qui il a confiance, mais non avec une administration, des bureaux » (Schweitzer, 1995 : 255). Le colon dans cette perspective, considère le colonisé comme un enfant dont il faut guider les pas. Cette infantilisation du noir est une caractéristique consubstantielle à l'Etat colonial si l'on en croit des auteurs comme Achille Mbembe (2000). L'idéologie coloniale fonctionne donc sous le modèle de l'infantilisation, même le père Charles est dans cette posture propre à l'esprit de l'époque. Dans le dialogue qu'il a avec Lieuvain son ancien compagnon de régiment à la scène neuf, après que celui-ci lui demande de convaincre les indigènes de rejoindre la France dans le conflit qui va l'opposer à l'Allemagne, le père Charles déclare : « Même pas ! Simplement la mère de ces peuples enfantins : une mère qui veut que ses enfants l'égalent et qui se résout même à ce qu'ils la dépassent, un jour, s'ils le méritent » (Ibid : 64). Ce qu'on constate, c'est qu'il y a dans le propos de l'homme d'église une anticipation sur l'avenir. La possibilité, voire la perspective que la relation métaphorique mère/enfant évoquée projette le prélat dans un avenir de prise de conscience du nègre dans sa capacité intrinsèque à aller au-delà de sa condition contingente. En définitive, l'idéologie coloniale telle qu'elle est mise en relief par le texte, trouve les germes de sa propre fin dans le désir d'émancipation des peuples noirs véhiculé par l'église.

## Le principe humaniste

La pièce de Gilbert Cesbron en s'inspirant de la vie du docteur Albert Schweitzer nous décrit un personnage plein d'abnégation et tout entier voué à son sacerdoce. Dès l'ouverture du texte, à la première scène, le dialogue qui a lieu entre Marie et le docteur indique clairement le projet de vie qu'a choisi Schweitzer loin des fastes et des honneurs en tout genre. Cette scène nous montre parfaitement l'état d'esprit dans lequel se trouve l'alsacien. Il était promis à un bel avenir comme musicien et universitaire, mais il a décidé de mettre un terme à tout ceci. On perçoit tout de même comme une légère once de nostalgie lorsqu'il observe que son principal atout, c'est-à-dire ses mains

sont comme désormais incapables de produire esthétiquement quelque chose de beau.

Schweitzer

S'arrête et pivotant sur le tabouret, fait face au public.

Il regarde ses mains et dit à mi-voix :

Mains de bucheron...de charpentier...

Marie.

De chirurgien !

Schweitzer,

Comme s'il n'avait pas entendu.

Plus des mains d'organiste !

Marie, Brusquement.

Et moi ? Ai-je encore seulement un visage ?

Schweitzer, stupéfait.

Mais...

Marie, à mi-voix et baissant la tête.

Un visage de femme...

Schweitzer, se levant brusquement.

Vous regrettez !

Marie, vivement

Mais non ! (Ibid : 13)

Dans cette conversation entre les deux protagonistes, les didascalies fonctionnelles et expressives plongent le lecteur/spectateur dans une dynamique discursive qui laisse percevoir un certain nombre de chose par rapport à la dimension humaniste de Schweitzer. Au départ, il s'auto-dévalue en considérant qu'il n'est plus bon qu'à construire des baraquements, que son aptitude à créer le beau à travers la musique est compromise. Son infirmière essaie de le convaincre du contraire étant donné que ses mains lui servent aussi à sauver des vies et à apporter un peu de réconfort aux autres. Ce qu'il a perdu ou croit avoir perdu en dextérité et subtilité musicale, il l'a reconverti

en praticien humaniste. L'investissement physique et moral sur le continent africain a des répercussions sur sa propre existence. Si Marie encourage le docteur à persévérer dans son œuvre, elle estime que s'agissant de sa personne, elle paye aussi le prix de quelque chose qu'elle a désiré faire dans sa trajectoire. L'Afrique étiole et fane la beauté à cause de son climat et de la dureté de l'existence qu'on doit y mener.

Pour Schweitzer, toutes ces difficultés factuelles ne sont d'aucune importance parce qu'il y a une œuvre immense à accomplir en Afrique. Dans sa posture morale, il estime de manière manichéenne que le monde est subdivisé entre ceux qui font du bien à l'humanité et ceux qui sont indifférents. Ce passage central dans le texte, tend à démontrer que la mission humaniste que s'assigne le docteur est largement au dessus de toute autre contingence. Si le musicien a perdu la main ou du moins, semble l'avoir perdue, il a gagné et accru autrement son potentiel en construisant et en bâtissant des espaces censés apporter une plus-value à la vie. Le dévouement envers les autres est le leitmotiv du personnage et intègre parfaitement son idée de bonheur. A Marie qui lui affirme que le bonheur existe il répond :

Oui, oui. Mais, si vous êtes digne de lui, vous comprenez alors que vous n'y avez pas droit, qu'il vous faut assumer une part du fardeau de la douleur du monde... (silence.) alors vous abandonnez le bonheur et vous choisissez la joie... (Ibid :21).

Ici encore, le texte joue sur les idées répandues dans les écrits de Schweitzer. Le bonheur c'est d'être heureux ensemble, de pouvoir partager avec l'autre ce sentiment de plénitude si singulier qu'on éprouve en se mettant au service des autres. Dans *A l'orée de la forêt vierge* (1952), il montre bien ce que peut procurer l'esprit d'entraide dans l'accomplissement d'une vocation :

Mais que sont toutes ces contrariétés passagères en comparaison de la joie de pouvoir agir et apporter un secours si nécessaire ! Si limités que soient les moyens dont je dispose, ce que je puis faire est déjà beaucoup. Voir, par exemple, des malades atteint d'ulcères qui, une fois pansés proprement, ne sont plus obligés de marcher dans la boue avec leurs pieds blessés : c'est une joie qui vaudrait à elle seule la peine de travailler ici. (Schweitzer : 57).

L'esprit humaniste de Schweitzer s'accomplit dans le don de soi à travers le contentement de servir une cause noble et juste. Cependant, dans la société textuelle, l'œuvre de Schweitzer se heurte à un obstacle politique : il est Alsacien, donc Allemand. Considéré comme « le héros national protestant » (p. 54) par Leblanc, son action humaniste est teintée d'*a priori* par la France qui le considère désormais comme un adversaire. L'auteur laisse subtilement

sous-entendre que l'œuvre bienfaitrice de Schweitzer est mise entre parenthèses à cause des problèmes idéologiques qui viennent inopportunément interrompre une action humaniste. Le parti pris de Gilbert Cesbron est clairement affiché en faveur d'Albert Schweitzer. Il en fait un pionnier humaniste. Ses principales thèses sur le respect de la vie et des valeurs positives sont reprises de manière à expliciter davantage le sens de son action. La stature est celle d'un homme d'équité avec un regard paternaliste propre à son époque. Les noirs sont très peu présents dans la pièce, leur présence est plus que discrète : le petit noir malade qui apparaît et ne dit que deux phrases et Cassa l'agonisant dont le nom est prononcé lorsqu'il décède. L'objectif poursuivi par Gilbert Cesbron est de mettre en relief l'œuvre d'Albert Schweitzer en y pointant tous les contours positifs.

### Le procès d'un prix Nobel

Si Gilbert Cesbron tente de présenter un personnage fictif doté d'un sens aigu des principes d'humanité, Séraphin Ndaot quant à lui expose une vision d'Albert Schweitzer aux antipodes de son homologue français. Le roman de l'écrivain gabonais apparaît comme une œuvre dans laquelle il s'agit de questionner la place de la colonisation dans l'histoire du continent africain.

L'histoire du roman médiatise la trajectoire individuelle d'un personnage qui a pour nom André Seller. Ce dernier médecin est accusé par la république du Galemba de pratiquer une médecine qui ne tient nullement compte des règles de déontologie. Le procès dans ce tribunal d'exception va servir pour le Galemba à stigmatiser et à indexer fortement le système colonial à travers l'action du docteur Seller au sein de la communauté. Séraphin Ndaot dans l'œuvre, use abondamment des éléments biographiques et historiques afin de bien montrer au lecteur qu'il s'agit de l'histoire d'Albert Schweitzer. Pourtant, on voit dans les linéaments du texte que l'arrière-plan du discours littéraire est éminemment politique et philosophique. Dans le premier chapitre André Seller est décrit comme un érudit possédant un égo exceptionnel :

Eminent théologien, musicien virtuose, conférencier émérite, la culture n'avait aucun secret pour lui. Il avait acquis une certaine notoriété dans l'art musical et pouvait légitimement s'en orgueillir. Il en avait les moyens et les prédispositions naturelles, mais il connaissait l'étendue de la concurrence contemporaine dans ce domaine. Ce dont il rêvait depuis toujours, c'était du triomphe, le triomphe mondial, tel que l'avaient connu ses idoles : Bach et Beethoven. Il aspirait sans doute à cette notoriété qui cristallise l'exploit quel qu'il soit (Ndaot : 8-9).

Cet extrait de texte laisse percevoir une figure douée et embrassant quasiment tout les domaines d'activités culturelles et sociales. Le fragment laisse aussi entrevoir la propension du personnage à rechercher frénétiquement la gloire. Ce sentiment qui paraît puéril et accessoire, soulève un pan du voile sur les objectifs poursuivis par André Sellaer. De prime abord, le personnage est issu d'un espace (l'Occident) dans lequel seul semble compter la mise en lumière de l'aspect cognitif. Formaté par un univers qui fait de la notoriété et de l'émulation intellectuelle des principes essentiels à la reconnaissance, André Sellaer va choisir d'investir un paradigme susceptible de lui procurer le gain nécessaire à son épanouissement : « les sciences de l'esprit » sont bien encombrées, il reste : « 'les sciences pures' lui répétait sa conscience en ébullition. Sellaer devait donc se décider à faire des sciences de l'esprit, un moyen, et des sciences pures une fin » (Ibid. : 10). S'il n'est pas explicitement présenté comme un aventurier uniquement obnubilé par la recherche de la notoriété, André Sellaer a des allures de conquistador voulant marquer de son empreinte, l'histoire de l'humanité. Pour le Galemba, faire son procès revient à revoir le passif de la période coloniale avec sa somme d'humiliations, de violences institutionnelles et de spoliations culturelles et économiques. Le docteur apparaît ainsi comme la métonymie d'un système dénoncé par les anciens colonisés. La Relande et le Galemba articulent des intérêts collectifs divergents et apparemment irréconciliables.

Ce qui marque ostensiblement les divergences, c'est la manière dont est traitée l'affaire par le Galemba et la réaction de l'ex colonisateur. Pour la Relande, l'Afrique à travers le Galemba n'est pas apte à porter un avis autorisé sur leur pratique. Dans leur esprit, il est inconcevable que les anciens colonisés puissent rendre raison du travail par eux accompli pendant la période coloniale. La presse occidentale qui suit le procès se pose des questions idéologiquement orientées :

« Comment un pays où les libertés les plus élémentaires des citoyens sont bafouées, peut-il prétendre juger de manière objective ? Allait-on laisser les anciens accusés juger leurs anciens juges et civilisateurs » ? Titrait un journal satirique. « En Afrique, la reconnaissance s'inscrit sur du sable mouvant », pouvait-on lire dans un autre journal (Ibid : 11).

Ici la condescendance se mêle à l'irritation et au dépit de constater la remise en cause par la Relande des rapports séculiers naguère en valeur entre les deux Etats. Le contexte socio-idéologique du texte convoque les stéréotypes à l'intérieur desquels apparaissent les schémas archaïques opposant le Nord et le Sud. Les journaux en prenant partie pour André Sellaer se positionnent du coté des dominants. Leur conception de la justice africaine est par principe,

étriquée et empreinte d'*a priori* aux relents colonialistes. C'est donc une presse subjective qui ne veut voir dans l'action menée par Seller que la dimension humaniste. En rappelant aux Galembaens que « les libertés les plus élémentaires sont bafouées », les journalistes veulent indirectement attirer l'attention sur les espaces africains postcoloniaux dans lesquels les sujets ne jouissent pas toujours de leur libre arbitre. C'est donc pour ainsi dire, un détail qui revêt un caractère primordial de leur point de vue.

Or, pour le procureur défendant les intérêts du Galemba, il s'agit au contraire de montrer que la justice autochtone est cohérente et équitable. L'accusation ne donne pas à l'arrivée de Seller la même signification que la Relande. Elle projette au contraire, de montrer l'esprit opportuniste de Seller et sa propension à essayer de se faire une place singulière auprès de la communauté des figures célèbres. Le discours du procureur cherche à démystifier le mythe que l'Occident a voulu construire. Il se refuse à voir une quelconque attitude désintéressée de la part de Seller. En reprenant les principaux arguments développés par la défense, il reconstruit un scénario qui, en son principe, vise à montrer que Seller est le produit d'un système idéologique et philosophique fondé sur la reconnaissance de l'exploit individuel.

Moi, je vois une autre raison à votre nouvelle vocation. Elle est la conséquence d'un échec dans vos précédentes activités (...); c'est alors que vous avez décidé de devenir médecin en Afrique noire, loin de la concurrence et de tout contrôle. Médecin parce que, dans cette lointaine terre africaine où la réussite du matérialisme scientifique était méconnue (...) le pouvoir du médecin était confondu avec celui de Dieu (...). Et quel triomphe à la perspective de pouvoir écrire un jour qu'on a consacré sa vie aux primitifs, qu'on a tout abandonné : argent, gloire pour la cause des pauvres nègres ; c'était à coup sur le prix Nobel au bout du compte. Tous vos efforts ont convergé vers ce résultat : vous êtes en fait un arriviste cynique ! (Ibid : 27).

Le procureur ironise sur la trajectoire de Seller qu'il discrédite et disqualifie aux yeux du monde. En stipulant que le docteur Seller recherchait avant tout la gloire, le procureur fait des analogies entre pouvoir médical et pouvoir divin ; il utilise des lexies telles que « primitifs », « pauvres nègres » ; « argent » ; « gloire » pour mettre en lumière l'incompatibilité d'un esprit réellement humaniste. Le choix des termes participe ainsi de la volonté de briser la personnalité et la dimension canonique de l'accusé. Dans l'esprit du procureur, « primitif » et « nègre » renvoient au discours administratif colonial lorsqu'il rétablit une distinction entre l'univers occidental et l'Afrique. Ces unités linguistiques dépréciatives associées à Seller ont pour

fonction de ternir sa représentation et de briser l'image lénifiante qu'on se fait de lui. En adjoignant toute cette série de termes dans ce contexte judiciaire, l'accusation tente de donner une vision du personnage en accord avec sa propre position consistant à pourfendre le personnage.

## L'univers discursif

Pour Sylvère Mbondobari :

Le procès d'un prix Nobel semble être une réaction littéraire aux représentations coloniales. Ainsi le docteur André Seller apparaît comme un représentant de ce système. Sa perception des africains ainsi que sa conception du développement sont anachroniques. (Mbondobari : 81).

Si l'on tient compte du tissu discursif tel qu'il se donne à lire, l'évidence d'un conflit linguistique issu de divergences idéologiques est nettement visible à travers la trame diégétique. Il y a dans le texte, l'idée que la vision du monde (Lucien Goldmann) développée par le discours des relandais sur les bienfaits de l'entreprise coloniale reproduit schématiquement, le positionnement d'une philosophie fondée sur les principes mis en place par le siècle des lumières. A contrario, la posture prise par le Galemba répond à une exigence anticoloniale réfractaire à tout logos hégémoniste. C'est donc au sein de deux pôles antagonistes que se joue « la lutte des classes » pour reprendre une perspective marxiste. On peut considérer que le roman met en place deux classes : les dominants (La Relande) et les dominés (Le Galemba). Compte tenu du caractère dialogal du roman, celui-ci met en présence un ensemble de sociolectes visant à montrer les postures oxymoriques dont se réclament les protagonistes dans la défense qu'ils font de leurs principes.

Le roman de Séraphin Ndaot absorbe et critique le sociolecte humaniste et chrétien dans sa dimension idéologique. Si on prend les discours proférés par l'avocat de la défense qui, habilement, tente de minimiser les faits reprochés à Seller et mettre en relief sa dimension humaniste et chrétienne, on se rend compte que cela butte sur le scepticisme du procureur qui y voit encore une fois, le mépris qu'affiche l'Occident. Le discours de Maître Bestin et d'André Seller élaboré pour une grande partie, sur les dyades « ingratitude/altruisme », « courage/adversité » apparaît comme une tentative consistant à montrer la dimension chrétienne et désintéressée ayant conduit Seller à s'engager pour l'Afrique. Le personnage reprend les stéréotypes à partir desquels l'Occident tend à justifier sa présence.

Le chrétien que je suis ne pouvait pas concevoir deux mondes opposés : un monde occidental débarrassé de la misère et de la maladie grâce à l'avance technique et

médicale, et un monde misérable en proie à la maladie, inaccessible au progrès de la médecine. J'ai toujours pensé que la mission civilisatrice que l'Europe avait endossé, lui imposait l'obligation naturelle de contribuer activement et de manière désintéressée au combat contre la souffrance humaine (Ndaot : 21).

Seller reprend à son compte toute une tradition discursive humaniste chrétienne occidentale qui refuse le pathos africain. La mise en avant des sentiments chrétiens est censée donner à l'action du personnage, un caractère noble. C'est pourquoi, la défense s'ingénie à valoriser Seller en insistant sur le fait qu'il a tout abandonné pour sa passion africaine. Maître Bestin tend à sanctifier Seller et à le montrer sous un jour favorable. Ses propos prennent une envergure idéologique parce qu'ils tentent de masquer la réalité derrière un écran rhétorique officiel qui vise à sauvegarder la position institutionnelle de Seller dans la société du texte. Le discours de l'avocat acquiert un statut dynamique dans la mesure où il a pour fonction, la défense des intérêts de son client qui, par extension, sont ceux de la communauté occidentale. Dans *le marxisme et la philosophie du langage*, Mikhaël Bakhtin et Vdochinov se rendent compte qu'

en réalité, la forme linguistique (...) s'offre toujours aux locuteurs dans le contexte d'énonciations précises, ce qui implique toujours un contexte idéologique précis. Dans la réalité ce ne sont pas des mots que nous prononçons ou entendons, ce sont des vérités ou des mensonges, des choses bonnes ou mauvaises, importantes ou triviales, agréables ou désagréables, etc. Le mot est toujours chargé d'un contenu ou d'un sens idéologique ou évènementiel (Bakhtin : 102-103).

La langue n'est donc jamais neutre, elle articule dans le cadre du roman, tous les intérêts des groupes antagonistes cherchant à avoir un avantage moral et intellectuel sur l'autre. Le contexte discursif du roman montre un espace dans lequel, les rapports entre les deux communautés sont régis par une tension qui fait que leur confrontation trouve dans la structure dialogale du texte un terrain fertile à l'expression de cette dichotomie. Pour le procureur, le sociolecte de l'avocat ne peut pas être pertinent parce qu'il ne peut rendre raison du côté obscur qui accompagne André Seller dans la pratique de son activité. La notion de pertinence pose le problème des « distinctions sémantiques ». Peter Zima souligne le fait que la pertinence est : « un critère permettant d'effectuer certaines distinctions sémantiques, de les préférer aux autres » (Zima, 1985 : 132). Lorsqu'un groupe d'individus opte pour « certaines unités lexicales » au détriment d'autres termes cela peut légitimement être considéré comme « une activité sociale ». il est donc loisible de saisir l'écart existant entre les protagonistes du procès dont les ambitions ne se

rejoignent pas dans les objectifs poursuivis par eux. Le roman fait s'affronter (en ayant recours à de nombreux éléments biographiques) deux conceptions du monde diamétralement opposées. Cette dichotomie se traduit au niveau de la langue par l'usage de sociolectes qui déterminent ces postures. Ces sociolectes sont idéologiquement chargés. L'opposition discursive traduit la violence des rapports Nord/Sud et le regard porté par Ndaot Séraphin cherche à rétablir le sens de cette période coloniale complexe dans laquelle ont coexisté l'impunité et la licence absolue des colonisateurs. Il y a dans toute cette mise en scène textuelle, une dimension dramatique des relations Nord/Sud.

De part et d'autre, les lexies n'ont pas les mêmes valeurs, elles n'ont pas les mêmes significations. Si pour la défense, Seller est un héros, pour l'accusation ce sème est inapproprié. Dans l'entendement du procureur, employer cette notion pour caractériser le prévenu revient à la dévaluer, à la galvauder. Or pour la défense, il n'y a pas meilleur terme pour désigner l'action de son illustre client. On peut se rendre compte de la complexité du terme « héros » qui contient en lui toute la problématique du sociolecte. A quel moment un sème peut-il avoir un sens univoque ? Peut-on seulement le lui attribuer ? Ici encore Bakhtine vient éclairer dans sa perspective marxiste ce contexte linguistique « la langue dans son usage pratique, est inséparable de son contenu idéologique ou ayant trait à la vie » (Bakhtine et Volochinov : 103). Le contexte idéologique du roman contraint les figures du récit, à utiliser dans le sens qui leur est favorable des sèmes qui visent à détruire ou sauvegarder leur position, à reconnaître ou à nier la portée de telle ou telle action faite par le héros au Galemba, le sociolecte reproduit de cette façon, les difficultés des rapports entre personnages dans un contexte peu favorable à la collusion des cultures.

En optant pour une structure dialogale, le texte privilégie la dimension polémique caractérisant les échanges illocutoires. Ces échanges tendent à démontrer la difficulté à rendre efficaces des relations problématiques entre des sujets dont les objectifs en terme de développement et de vision du monde sont diamétralement oxymoriques. En absorbant le hors texte, le co-texte actualise le contentieux entre l'Afrique et l'Occident.

## Conclusion

Pour Catherine Coquery-Vidrovitch « Les mémoires coloniales sont donc multiples » (2007 : 54). *Le malentendu Schweitzer* (Boundzanga et Ndombet, 2014) est réel. Si de manière générale, la littérature francophone ne s'est pas encore beaucoup investie dans l'exploration de la figure du docteur Albert

Schweitzer, on peut dire que les textes qui existent, laissent voir un personnage complexe. Schweitzer dans l'imaginaire littéraire est un signe ambigu. En nous appuyant sur les mémoires croisées d'un auteur français et gabonais par rapport à l'action du personnage historique, on constate un réel décalage de perspectives. En effet, dans la pièce de Gilbert Cesbron, il est représenté comme un être humaniste dont la seule ambition est de venir en aide aux pauvres nègres d'Afrique même si ces derniers sont peu visibles dans la pièce. Au fond, ce texte, est un prétexte à la mise en relief de l'activité africaine d'Albert Schweitzer. S'inspirant abondamment des écrits de l'alsacien, Gilbert Cesbron s'ingénie à montrer les différents mécanismes ayant présidé à l'aventure humanitaire du médecin de Lambaréné. Dans le texte, le docteur n'est pas toujours compris par la bureaucratie coloniale intéressée uniquement par l'exploitation et l'expansion coloniale, son œuvre, éminemment humaniste est stoppée par l'absurdité de la guerre qui en fait un adversaire de la France puisqu'il devient par le hasard de la géographie, citoyen Allemand. L'œuvre de Gilbert Cesbron peut en définitive, se lire comme une tentative de mettre en relief, l'action initiée par le médecin-théologien dans la ville de Lambaréné. En revanche, *Le procès d'un prix Nobel* de Séraphin Ndaot se positionne dès le départ, comme un réquisitoire sur la présence coloniale dans les territoires africains. A travers la figure mythique de André Seller, il faut voir la mise à l'index de l'activité d'Albert Schweitzer dans son hôpital de brousse. Les discours mis en lumière dans le cotexte sont un témoignage de la violence symbolique et de la difficulté existant entre l'Occident et l'Afrique d'avoir des rapports empreints de sérénité et d'équilibre. En définitive, loin d'être sans aspérité Albert Schweitzer reste une figure dont on n'a pas encore exploré toute la quintessence.

## Bibliographie

- Bakhtine, M. *et al.*, 1997, *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Editions de Minuit.
- Boundzanga, N. B. ; Ndobet, W.-A., 2014, *Le Malentendu Schweitzer*, Paris, L'Harmattan.
- Cesbron, G., 1952, *Il est minuit, Docteur Schweitzer*, Paris, Robert Laffont.
- Coquery-Vidrovitch, C., 2007, « L'historien, la mémoire et le politique. Autour de la résurgence de la question coloniale » in *Culture Sud*, n°165, p. 51-56.
- Mbembe, A., 2000, *De la postcolonie*, Paris, Karthala.
- Mbondobari, S., 2004, « Subversion d'un mythe colonial : « Le grand blanc de Lambaréné » dans le roman francophone d'Afrique » in *Présence francophone*, n°62, p. 71-88.
- Ndaot, S., 1983, *Le procès d'un prix Nobel*, Paris, La pensée Universelle.
- Pruner, M., 2005, *L'analyse du texte de théâtre*, Paris, Armand Colin.
- Schweitzer, A., 1952, *A l'orée de la forêt vierge*, Paris, Albin Michel.
- Schweitzer, A., 1995, (textes choisis et présentés par Jean Paul Sorg) *Humanisme et mystique*, Paris, Albin Michel.
- Taba Odounga, D., 2003, *La représentation des conflits sociaux dans le roman gabonais des origines à nos jours*, thèse de Docteur NR Paris-IV Sorbonne ( inédite).
- Zima, P., 1985, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard.



**RICHARD TSOGANG FOSSI**  
Université de Dschang (Cameroun)

## Mémoire littéraire de la Première Guerre mondiale en Afrique subsaharienne. Cas du roman camerounais postcolonial<sup>1</sup>

### Introduction

L'année 2014 a connu une vague de commémorations relatives au centenaire de la Première Guerre mondiale, surtout en Europe. Ceci laisse voir que cette guerre reste l'un des événements les plus marquants du 20<sup>e</sup> siècle. Elle demeure encore profondément gravée dans des sites, ou dans la conscience collective de divers peuples à travers des récits de témoins et de leurs descendants sous forme de mémoire autobiographique ou de mémoire sémantique.

Pourtant, si l'Europe a été le principal théâtre des affrontements, il n'en demeure pas moins que d'autres parties du monde qui, comme le Cameroun en 1914, étaient essentiellement des colonies européennes, ont aussi fait l'expérience de cette guerre, dont les souvenirs sont encore transmis de génération en génération de façon orale et à travers des mises en formes scripturaires. S'agissant particulièrement des mises en forme scripturaires, le roman camerounais postcolonial fournit un exemple patent de ces souvenirs reconstruits. Il devient intéressant d'explorer les aspects abordés par l'écriture littéraire camerounaise et de voir comment ces souvenirs littéraires dans ce contexte pourraient aussi permettre de documenter les recherches sur cet événement<sup>2</sup>, sur le double plan du transfert culturel et intertextuel, dans la

---

<sup>1</sup> Cette contribution fut initialement proposée pour la participation au colloque « Sur les imaginaires de la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale », organisé en Sorèze en février 2014. Elle fut retenue par le comité d'organisation, mais pour des raisons de distance et de délai court, l'auteur n'avait pas pu faire le déplacement.

<sup>2</sup> Cette contribution constitue un aspect d'un travail plus vaste sur la construction de la mémoire coloniale au Cameroun, intitulé : *Les relations entre l'Europe et l'Afrique en zone de contact tri-nationale. Allemands, Français et Anglais dans la mémoire littéraire camerounaise postcoloniale*. Thèse de Doctorat/PhD., Université de Dschang, thèse en attente d'être soutenue.

mesure où les expériences rapportées par les auteurs sont parfois des versions transformées circulant d'un espace ou d'un texte à l'autre.

Le corpus de ces réflexions est constitué de trois romans : *Cette Afrique-là !* (1963)<sup>3</sup> de Jean Ikelle-Matiba, *Un Sorcier blanc à Zangali* (1969)<sup>4</sup> de René Philombe et *Mont Plaisant* (2011)<sup>5</sup> d'Alain Patrice Nganang. Ce qui est particulièrement frappant dans ces romans, c'est précisément la manière dont ils font revivre la Première Guerre mondiale dans une colonie, dont les fils ont aussi participé à l'effort de guerre comme « tirailleurs » tant sur le continent qu'en Europe. Nous nous attarderons sur deux aspects essentiels particulièrement soulignés par les auteurs, notamment le transfert d'une légende topographique hautement significative vers le Cameroun, à savoir la légende de Verdun d'une part, et la déconstruction du mythe de la supériorité germanique d'autre part. Pour mener à bien cette réflexion, nous nous appuyons sur les concepts de transfert culturel et de mémoire collective dont il convient tout d'abord de présenter les contours.

<sup>3</sup> Dans ce roman, un sexagénaire, Mômha, raconte sur le mode autobiographique l'histoire de sa vie sous les trois puissances coloniales qui se sont succédées au Cameroun, à savoir l'Allemagne (1884-1916), la France et l'Angleterre (1916-1960/61). Alors qu'il était enfant, les bruits de guerre gagnent leur village Bitutuk. C'est le conquérant allemand qui fait son entrée sur le territoire. Plus tard enrôlé dans la nouvelle école allemande, Mômha devient après ses études à Die-Ngombe (devenu Edéa), à Lobetal et à Buea, fonctionnaire de l'administration coloniale. Mais bientôt c'est la Première Guerre mondiale, dont l'issue est fatale pour ses maîtres. La nouvelle administration française lui propose toutefois un poste, mais par loyauté pour ses anciens maîtres, il décline l'offre, ce qui suscite la colère des Français. Ce roman est abrégé CAL dans la suite du texte.

<sup>4</sup> Nous sommes en 1915, lorsqu'un missionnaire allemand originaire de la région alsacienne présent à Mvolyé (Yaoundé) depuis seize ans, le R.P. Marius, prend la lourde décision de se rendre dans un village du Sud-Cameroun, Zangali, pour évangéliser ses habitants foncièrement hostiles au christianisme et apparemment cannibales. Un précédent prêtre, le Père Scroock, aurait été tué et mangé dans ce village. Parvenu à Zangali, le Père Marius réussit son installation grâce au fait qu'en cette période de « transition de pouvoirs » dans le pays, les populations craignent des représailles de la part de la nouvelle administration, au cas où cet autre prêtre était aussi assassiné. Dans la suite du texte, ce roman sera abrégé USBZ.

<sup>5</sup> Ce roman met en scène une jeune Camerounaise étudiant aux USA, Bertha, arrivée dans son pays pour faire des recherches sur l'origine du nationalisme camerounais. Ces recherches la conduisent sur les traces de trois personnages clés, à savoir le sultan Njoya, le chef Charles Atangana et Joseph Ngono. Or, la période d'interaction entre ces trois personnages est celle de 1903 à 1933, qui correspond ainsi en partie à celle de la Première Guerre mondiale. L'entrée en 1915 des troupes franco-anglaises au « Kamerun », colonie allemande, fournit à l'auteur l'occasion de revenir, non sans humour et ironie, sur des aspects de cette guerre dans le contexte camerounais. Dans le travail ce roman apparaît en abrégé comme MP.

## Concepts méthodologiques

Le concept de « transfert culturel » renvoie à un processus d'échanges entre groupes dans un même espace ou d'un espace à l'autre. Il s'agit d'un phénomène dont le point de départ notoire se situe pour beaucoup de chercheurs dans le 16<sup>e</sup> siècle (Schmale, 2003).

Selon Michel Espagne, initiateur de ce concept, le transfert culturel représente une alternative à la simple comparaison, avec une dimension sociologique (par exemple avec les différents groupes en contact entre différentes frontières) et traductologique, basée sur l'appréciation sémantique des biens importés. L'étude des transferts culturels s'intéresse aux formes de mélanges de cultures ou aux processus d'échanges nés de leur contact. La littérature, les mythes, les religions, les formes artistiques ou des modes de représentations sont selon lui des expressions socio-culturelles qui peuvent circuler d'une aire culturelle à l'autre. Cependant, cette circulation ne s'effectue pas de façon mécanique, mais le passage d'un élément culturel d'un espace à l'autre donne lieu à des adaptations pouvant engendrer de nouvelles formes d'identité. L'étude des transferts culturels permet ainsi de révéler que les différences entre nations sont purement relatives et que la notion d'homogénéité culturelle ou nationale n'est qu'une construction historique, utopique et non essentielle. Le concept de transfert culturel permet ainsi de dénicher la « part étrangère des 'archives nationales' » (Espagne, 2003 : 72).

Pour ce qui est de la mémoire, son application dans les sciences sociales est l'œuvre du sociologue français Maurice Halbwachs (1877-1945), qui développe le concept de « mémoire collective », dont les bases furent d'abord jetées dans son livre *Les Cadres sociaux de la mémoire* (1925). Ces réflexions sont suivies par d'autres travaux, en l'occurrence *La Mémoire collective* (Halbwachs, 1925 ; 1968). En effet, contrairement aux cercles bergsoniens et la psychanalyse freudienne qui posent la mémoire comme une donnée purement personnelle, Halbwachs montre que les souvenirs de l'individu sont conditionnés par les cadres sociaux dans lesquels il naît et grandit. Les cadres sociaux dont parle Halbwachs et qui sont entre autres la famille, la communauté, les milieux professionnels, les cercles d'amis, les générations, sont pour lui une preuve qu'on ne se souvient pas seul (Ricœur, 2000 : 146-151 ; Erll, 2005 : 14-18). Même si l'individu semble posséder une quantité de souvenirs personnels, ceux-ci ne seraient que des « souvenirs empruntés » dans la mesure où les événements qui en constituent l'objet sont ancrés prioritairement dans le groupe social :

Je porte avec moi un bagage de souvenirs historiques, que je peux augmenter par la conversation ou par la lecture. Mais c'est là une mémoire empruntée et qui n'est pas la mienne. Dans la pensée nationale, ces événements ont laissé une trace profonde, non seulement parce que les institutions en ont été modifiées, mais parce que la tradition en subsiste très vivante dans telle ou telle région du groupe, parti politique, province, classe professionnelle ou même dans telle ou telle famille et chez certains hommes qui en ont connu personnellement les témoins (Halbwachs : 31).

Ce concept de mémoire collective sera davantage développé par le couple Jan et Aleida Assmann. Jan Assmann (2013) fait une distinction essentielle entre « mémoire communicative », celle qui ne dépasse pas le cadre de la communication quotidienne sur un événement marquant du passé, mémoire essentiellement inorganisée, marquée aussi par une fluidité thématique et à portée limitée dans le temps (environ 80 ans), et « mémoire culturelle », celle qui s'est développée en une pratique structurée en système de normes culturelles résultant de la socialisation et de la transmission et dont la portée dépasse facilement 1000 ans (Assmann, 1988 : 9). Quant à Aleida Assmann, elle va plus loin en distinguant entre « Speichergedächtnis », sorte de « mémoire réservoir », et « Funktionsgedächtnis » (Assmann, 1999), sorte de « mémoire fonctionnelle ». En effet, les faits marquants enregistrés par la mémoire collective sont si nombreux que le groupe social ne peut les valoriser tous à la fois. Ces faits ne sont cependant pas oubliés, mais ils restent en berne dans la conscience collective en attendant une conjoncture donnée qui permet au groupe de les faire resurgir et de les revaloriser en leur conférant ainsi une fonction contextuelle.

## La Grande Guerre dans la mémoire littéraire au Cameroun

Si des romans comme ceux d'Erich-Maria Remarque<sup>6</sup> ou de Josef Magnus Wehner<sup>7</sup>, produits à partir du centre des opérations de guerre, parfois par des acteurs eux-mêmes, nous montrent les ravages causés par cette guerre sur l'individu et son environnement, qu'en est-il des œuvres produites ailleurs comme au Cameroun, par des personnes qui sont surtout dépositaires d'une mémoire plutôt orale héritée des parents ou des grands-parents, appuyée par des recherches archivistiques ? Comme déjà annoncé plus haut, nous nous

---

<sup>6</sup> Erich Maria Remarque : *A l'Ouest rien de nouveau*. Roman. Paris : Stock, 1988. Traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac (Première parution 1928).

<sup>7</sup> Josef Magnus Wehner : *Sieben vor Verdun. Ein Kriebsroman*. München : Georg Müller, 1930.

intéresserons ici à deux aspects qui tiennent une place prépondérante dans les œuvres analysées, à savoir le transfert de la légende de Verdun vers le Cameroun, puis la déconstruction du mythe de la supériorité germanique.

La reconstruction du souvenir de la guerre d'Edéa autour de 1915/16 au Cameroun obéit à la délocalisation topographique et toponymique d'un lieu européen transposé avec ses propres souvenirs et mythes dans une localité camerounaise. Pour faire ressortir le degré de violence de la guerre dans la zone de Ngwei, le narrateur de *Cette Afrique-là !* parle de « Verdun camerounais » : « Sans se décourager, les Germains reprirent leur marche et se cantonnèrent à Ngwei, village situé à une quarantaine de kilomètres d'Edéa. C'est, si j'ose dire, le Verdun camerounais » (CAL, 1963 : 136). Il s'agit, avec cette métaphore de Verdun, d'une symbolique hautement significative dont la portée ne saurait être appréciée à sa juste valeur sans la connaissance du véritable Verdun dont, à en croire une autre narratrice, Bertha, « la boue et la pluie des tranchées [...] nourrissaient la mémoire mondiale d'expériences sauvages » (MP, 2011 : 193) encore qualifiées de « la pire des boucheries » (MP, 2011 : 306).

En effet la localité de Verdun<sup>8</sup>, relocalisée métaphoriquement au niveau narratif au Cameroun, est le chef-lieu d'arrondissement de la Meuse, département de la région Lorraine en France. Pendant la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale, cette ville fut le théâtre d'affrontements acharnés et particulièrement sanglants entre Allemands et Français. Ces derniers résistèrent avec une incroyable bravoure aux violentes offensives allemandes de février à décembre 1916. Les pertes humaines furent aussi lourdes que la campagne était inattendument longue<sup>9</sup>.

Par ailleurs, Verdun, avec ses sites et ses forts (Douaumont, Vaux, Souville, Fleury-devant-Douaumont...), son ossuaire et le Centre Mondial de la Paix, est devenu officiellement le plus haut lieu français d'une mémoire multidimensionnelle<sup>10</sup>. Toutes ces formes de mémoire, à savoir la mémoire

---

<sup>8</sup> Cette localité de la région Lorraine, où fut signé en 843 le traité départageant la Lotharingie entre la France (Francie occidentale) et l'Allemagne (Francie orientale), avait constamment attisé les tensions. Tombée dans le giron français depuis 1648, sa récupération faisait en 1914 partie des plans du Kaiserreich.

<sup>9</sup> En termes de morts et de blessés, on enregistra 362 000 blessés (avec 163 000 morts) du côté français et 336 000 blessés (avec 143 000 morts) du côté allemand. Même cet aspect n'a pas échappé à Mômha qui raconte que « le siège dura des mois et des mois. Chaque camp y laissa plus des trois quarts de ses effectifs » (CAL 127).

<sup>10</sup> Antoine Prost et Serge Barcellini soulignent trois types de mémoire qui s'expriment concomitamment à Verdun, à savoir la mémoire patriotique et victorieuse, la mémoire combattante et la mémoire historique. Voir Mémorial de Verdun, internet : [www.memorial.deverdun.fr](http://www.memorial.deverdun.fr), consulté le 29/10/2013.

patriotique et victorieuse, la mémoire combattante, la mémoire historique, se donnent à lire dans cette localité à travers des cérémonies de commémoration (tous les 23 juin) comportant divers rites (rassemblement, discours de personnalités, procession, retraite aux flambeaux, service religieux, dépôt de gerbes de fleurs...), divers mythes (Grande Nation, la plus grande bataille de l'histoire) et symboles (drapeau tricolore, la Marseillaise, la croix), sans oublier les reliques présentées comme « authentiques », sorte de renforcement de la connaissance historique. Ce lieu devient ainsi un espace multiforme : espace commémoratif, espace sacré, espace politico-idéologique, lieu de connaissance historique, de pèlerinage, de recueillement, ayant la réputation de ne pas être comme les autres, revêtant même une aura mystique<sup>11</sup>. Ces divers aspects se retrouvent, pour la plupart, astucieusement repris dans l'espace textuel pour décrire la Grande Guerre.

Ainsi à Ngwei, la bataille entre l'Allemagne et les troupes franco-anglaises fut si âpre que le narrateur ne trouve rien de plus illustratif qu'une reprise de la symbolique de Verdun. Selon lui, le souvenir de cette bataille de Ngwei reste gravé dans la mémoire et le cœur de tout Allemand. Mômha raconte : « Ce village [Ngwei, T.F.] évoque de sombres souvenirs au cœur de tout Allemand, car ce fut le dernier bastion de la résistance germanique, l'exemple de son courage, de sa valeur et de son dévouement militaires. L'Allemand y a laissé un souvenir de son génie guerrier » (CAL, 1963 : 126).

Comparativement au Verdun français portant encore tous les vestiges de la tragédie guerrière qui s'y est déroulée, comme les arbres dévastés, les ponts détruits, les cimetières, le « Verdun camerounais » (Ngwei) en porte aussi des marques que n'oublie pas le narrateur : « Mais ce village, aujourd'hui désert, avec son pont imprenable, cette rivière noire dont il tire son nom, ses fromagers, témoins de tant d'abus supportés, son cimetière austère, sont autant de pages de l'histoire nationale » (CAL, 1963 : 126).

Dans le transfert métaphorique de cette topographie et de sa symbolique, nous observons cependant une nuance significative : au 'Verdun européen',

---

<sup>11</sup> Il faut aussi signaler que la symbolique de Verdun évolue avec le temps : de lieu de triomphe, de fierté nationale et de patriotisme français (1926), en passant par symbole de paix, d'amitié et réconciliation franco-allemande, d'unité et de fraternité (1950 ; 1966 ; 1976), de construction d'une unité européenne (1991), Verdun est aujourd'hui le Centre mondial de la Paix, mais aussi symbole de solidarité européenne. Voir au sujet des différents « espaces » que revêt la localité de Verdun, ses mythes et ses symboles, Sandra Peterson : « Orte des Triumphes oder Stätten der Versöhnung ? Gedenkräume der Schlacht von Verdun », dans Corine Defrance ; Michael Kissener ; Pia Nordblom (éd.) : *Wege der Verständigung zwischen Deutschen und Franzosen nach 1945. Zivilgesellschaftliche Annäherungen*. Tübingen : Narr Francke Attempo Verlag, 2010, p. 274-289.

les Français résistaient aux assauts allemands qui voulaient occuper leur territoire; au « Verdun camerounais », ce sont les Allemands qui résistent aux assauts franco-anglais en passe d'occuper leur « colonie ». Pendant que le véritable Verdun est pour la France l'expression de la bravoure, symbole du courage et de l'abnégation de ses soldats, le « Verdun camerounais » devient aux yeux du narrateur germanophile, Mômha, un exemple de l'héroïsme germanique.

Ngwei devient donc une topographie du génie guerrier allemand, mais aussi anglo-français, imposant même, comme le véritable Verdun, une attitude quasi religieuse de recueillement eu égard à l'esprit de sacrifice des soldats jadis tombés en ces lieux. C'est pourquoi Mômha ne peut jamais passer à Ngwei sans se recueillir sur les tombes en mémoire des morts :

Aujourd'hui, en passant à Ngwei, je me recueille toujours devant les tombes des soldats franco-anglais, tombés en cette bataille décisive. C'est le plus bel exemple du dévouement et du sacrifice, un monument impérissable à la mémoire du combattant. Ces jeunes gens avaient quitté leurs familles et leurs amis et étaient venus jusqu'ici défendre l'honneur de leur patrie. Ils avaient trouvé une mort héroïque. Je salue leur mémoire et leur courage (CAL, 1963 : 130).

Mais tout comme dans le réel Verdun à la fin de la guerre, la ruine totale ne concerne pas seulement l'espace naturel et les infrastructures, elle concerne également l'Homme, désorienté, étranger à lui-même, amnésique, isolé : « Nous sortîmes de nos cachettes. Mais nous ne savions plus où nous nous trouvions. Tout avait changé d'aspect. Les routes étaient coupées. Les ponts avaient sauté. Nous étions étrangers les uns aux autres et nous étions seuls » (CAL, 1963 : 129).

A côté de ce transfert de la métaphore de Verdun dans l'espace camerounais, l'autre élément récurrent dans la mémoire littéraire de la Première Guerre mondiale au Cameroun est la déconstruction du mythe de la supériorité germanique. Comment cet autre élément est-il mis en forme dans l'écriture ?

## Mémoire littéraire de la Grande Guerre et déconstruction du mythe de la supériorité germanique

Le mythe de la supériorité germanique se voit dans la manière dont les Allemands, dans leur volonté de germanisation de leurs colonies, se présentaient aux populations locales. Cette autoreprésentation des Allemands faisait clairement état de leur supériorité par rapport aux autres Européens ainsi qu'aux colonisés. C'est à cela que se réfèrent les narrateurs lorsqu'ils se

souviennent par exemple que « les Allemands se sont toujours crus supérieurs à tous les humains » (CAL, 1963 : 99), ou encore que les Allemands étaient imbus de leur supériorité<sup>12</sup>. Même l'histoire enseignée par les colonisateurs allemands dans leurs écoles, à en croire Mômha, « était basée sur la supériorité de la race germanique » (CAL, 1963 : 78). Ces éléments sont renforcés par l'hymne national du « Kaiserreich » que l'on faisait aussi chanter en colonie, intitulé « Deutschland über alles »<sup>13</sup> (CAL, 1963 : 81). Quant au mythe de la germanophilie des populations colonisées, il constitue l'un des arguments de base avancés par les Allemands pour exiger la rétrocession de leurs colonies lors de la conférence de paix de Versailles en 1919. Suivant cet argument, les populations colonisées auraient fait preuve d'une grande sympathie envers les autorités et les troupes allemandes en les suivant en masse dans leur retraite forcée. Cela témoignait selon les autorités allemandes de l'aptitude de leur pays à coloniser, allégations rejetées en bloc par les Alliés pour qui l'Allemagne était immature et inapte à toute colonisation<sup>14</sup>.

La déconstruction de ces mythes se donne à lire par exemple dans la reprise par les auteurs des mensonges inventés par les Allemands comme stratégies de capitalisation de sympathie en guerre chez les populations jadis colonisées par eux, ainsi que dans la manière dont ces auteurs mettent en scène les personnages allemands à l'approche des forces alliées.

En effet, dans sa remémoration de la Grande Guerre, le narrateur anonyme, mais omniscient de René Philombe s'intéresse surtout aux stratégies développées par les troupes allemandes face à l'avancée des troupes

<sup>12</sup> Dans *Un Sorcier blanc à Zangali*, le narrateur se souvient encore de quelques éléments caractéristiques de ce complexe de supériorité des Allemands vis-à-vis des Français. On se rend compte que les Allemands ne supportaient pas par exemple de serrer la main à un homme noir comme les Français le faisaient, un Allemand se contentait de lui « montr[er] le bout de son wastick [canne, T.F.] et l'homme noir, en le touchant, se sentait touché par la grâce des dieux ! » Tantôt un Allemand ne fumait pas sa cigarette jusqu'au mégot comme les Français, mais « jetais par terre une cigarette à peine allumée et l'homme noir, tout heureux, s'y acharnait comme un chien sur un os succulent » (USBZ, 1969 : 14-15). Voir aussi CAL, 1963 : 99.

<sup>13</sup> Cet hymne, extrait d'un poème de Heinrich Hoffmann von Fallersleben, rend compte de l'idéologie de cette époque du Kaiserreich, où l'Allemagne aspirait à une « place au soleil », c'est-à-dire à la puissance mondiale. Voir Peter Zolling : *Deutsche Geschichte von 1871 bis zur Gegenwart. Wie Deutschland wurde, was es ist*. 2. Aufl, München : DTV, GmbH & Co. KG, 2009.

<sup>14</sup> Voir Véronique Porra : *L'Afrique dans les relations franco-allemandes entre les deux guerres. Enjeux identitaires des discours littéraires et de leur réception*. Frankfurt/M. : IKO-Verlag, 1995, p. 8-9 ; Uwe Schulte-Varendorff : *Krieg in Kamerun. Die Kolonie im ersten Weltkrieg*. Berlin : Christoph Links Verlag GmbH, 2011, p. 101-103.

franco-anglaises dans la région du Centre du Cameroun autour de 1915. A en croire ce narrateur, les Allemands, qui auraient exporté au Cameroun une « épidémie d'un genre nouveau », à savoir les peines capitales, auraient mis sur pied un système d'occupation qui « devint plus terrifiante encore, lorsque les populations respirèrent à pleines narines, les odeurs de sang de la première guerre mondiale » (USBZ, 1969 : 9). Ces odeurs de sang<sup>15</sup> dont se souvient le narrateur étaient accompagnées, de la part des Allemands, de « boissons alcooliques » grâce auxquelles ils abrutissaient les chefs locaux, ainsi que de « mensonges et de promesses grossiers » pour gagner la population à leur cause (USBZ, 1969 : 9). Le narrateur se souvient encore de certains de ces mensonges :

Dans un premier temps, ils [les Allemands, T.F.] leur avaient confié qu'ils étaient en train de guerroyer contre un gigantesque serpent qui, affirmaient-ils, dévorait tout sur son passage. Et ce fut, parmi les populations, une panique générale. Car l'homme noir savait dès lors, qu'il avait affaire non plus seulement à l'opresseur blanc, mais encore à ce gigantesque serpent qui dévorait tout sur son passage !... (USBZ, 1969 : 9).

Ainsi, la guerre mondiale, qui se déroule au Cameroun en contexte colonial, devient le lieu de crainte supplémentaire pour les populations dans la mesure où les mensonges des Allemands ajoutent aux sources habituelles de leurs souffrances une autre tout aussi épouvantable, en l'occurrence ce gigantesque serpent vorace, certes invisible mais terrifiant. Un autre mensonge des Allemands répertorié et rapporté par les auteurs dans leur écriture de la Grande Guerre montre comment ceux-ci, se sentant mal aimés par les populations locales désabusées, faisaient également l'effort de prévenir toute

---

<sup>15</sup> Il convient de rappeler que la guerre qui éclate entre Européens et se déroule en partie sur le sol africain, est perçue par les colonisés comme une affaire entre Européens. Par conséquent, beaucoup ne se sentent pas concernés. Or, dans la région Douala et Bassa, dont les populations étaient souvent considérées comme la bête noire par le colonisateur allemand, surtout avec l'exécution sommaire en 1914 du chef charismatique Douala Manga Bell sur la base de l'accusation de haute trahison de l'Empereur et de l'Etat allemand, la tension était devenue maximale, si bien que les Allemands ne faisaient plus de distinction entre les troupes ennemies et la population civile suspectée de connivence. Alors, ils tiraient sur tout le monde, préférant exterminer ces populations plutôt que de les voir passer à l'ennemi. Même le germanophile Mômha s'en souvient : « Les Allemands n'épargnaient personne. Ils tiraient sur tout le monde [...] Les Anglais nous protégeaient. Les Français buvaient avec nous. Les Allemands nous écrasaient. Le Germain, déçu, continua les massacres, rasant les villages, démolissant les ponts et saccageant tout » (CAL, 1963 : 123). Puis, il se demande, étonné : « Nous ne faisons la guerre à personne. Pourquoi nous tuaient-ils ? » (*ibid.*)

sympathie de celles-ci envers les nouvelles forces. C'est ainsi qu'ils leur déclarent : « Les Français sont un peuple particulièrement barbare ! Ils arrivent ! S'ils vous trouvaient ici, ils s'amuseraient à vous pendre tous !... » (USBZ, 1969 : 9).

Mais il faut dire que la population locale, qui n'était pas dupe, peinait à être convaincue face aux insinuations allemandes, car, le narrateur nous dévoile que « l'on se demandait comment avaient-ils osé stigmatiser la barbarie des Français, alors qu'ils incarnaient fièrement la barbarie ? Comment voulaient-ils faire accroire qu'il existât sur la terre des hommes, un peuple plus barbare que le leur ? » (USBZ, 1969 : 10). C'est sur ces entrefaites que la population multiplie des incantations, égrènent les chapelets, enterrent dans des carrefours la tête du mouton qui apaise les esprits et ornent nuitamment les bâtiments administratifs de plantes magiques, « pour que sur le sol camerounais, ne réapparussent plus jamais ces hommes blancs qu'on appelle les Allemands » (USBZ, 1969 : 10).

La mémoire littéraire a particulièrement retenu cet aspect de mensonge des Allemands en fuite. Un autre mensonge allemand, rapporté cette fois par Bertha dans *Mont Plaisant*, tend à justifier les tranchées que les Allemands faisaient creuser :

Tous les Bamoum aidèrent néanmoins les Allemands à creuser des tranchées autour de la capitale du royaume et à fermer les entrées avec des sacs de sable, et tous les Bamoum eurent un léger sourire quand l'officier allemand expliqua que c'était « pour nous protéger ». « Nous » ? (MP, 2011 : 258).

Ce léger sourire de la population est en fait le signe qu'elle reste sceptique vis-à-vis de l'explication fournie par l'officier allemand, car il était évident que la tranchée visait à protéger plutôt les Allemands acculés par les troupes franco-anglaises. Ces révélations des narrateurs mettent clairement en doute, non seulement le mythe de la supériorité germanique défendue par les colonisateurs, mais aussi le mythe de la germanophilie des populations colonisées lors de la Grande Guerre.

Comment ce mythe est-il davantage ébranlé chez Alain Nganang dans *Mont Plaisant* ?

La déconstruction de ce mythe se fait aussi à travers l'infantilisation des personnages allemands. Les personnages allemands ici ne sont pas uniquement ceux d'origine germanique, mais également tous ceux qui étaient au service des forces d'occupation allemandes, comme les soldats locaux (les tirailleurs) enrôlés dans la troupe allemande ou les askaris, soldats généralement originaire

de l'Afrique australe<sup>16</sup>. On trouve aussi dans ce groupe des personnages d'origine suisse, mais qui contribuaient au même titre que les natifs allemands à la propagation de l'idéologie pangermanique. L'infantilisation se rapporte au fait que l'auteur attribue ironiquement à ces personnages des attitudes ou une mentalité propre aux enfants. Parlant par exemple des soldats, à l'annonce de la guerre à Foumban, ceux-ci font montre d'un comportement aussi puéril que pitoyable. La narratrice Bertha rapporte que lorsque la guerre éclata, l'on vit les « askaris, qui avaient toujours agi avec irrespect à Foumban, *courir se cacher dans des maisons - ils arrivent, criaient les soldats en se déshabillant pour finir nus, ils arrivent !* » (MP, 2011 : 258. Nous soulignons).

La caricature des personnages au service de la toute puissance germanique ne se limite pas aux askaris. L'on se rend compte que des personnages, qui d'ordinaire étaient intraitables et imbus de leur supériorité, foncièrement arrogants, deviennent aussitôt si ridicules que la masse de la population « indigène », sans réellement comprendre ce qui se passe, finit tout de même par prendre pitié d'eux, surtout qu'ils avaient l'air de fuir un ennemi imaginaire. C'est ce qui ressort de ces propos de la narratrice Bertha :

Tout le monde se cacha aussi, mais personne ne demanda qui étaient ces « ils ». Le plus difficile fut de dissimuler Herr Habisch, ainsi que le missionnaire Göhring et ses compagnons blancs. Mais c'était amusant aussi, car pour la première fois les Bamoum virent le marchand Habisch, qui jusque-là ne respirait que l'arrogance, frissonner comme un enfant. Même Fräulein Wuhrmann, habituée à donner des ordres comme un homme, tremblait d'une peur qu'elle n'insufflait d'ordinaire qu'aux filles de l'école allemande. « Le monde s'effondre », pensa Nebu (MP, 2011 : 258).

Ce recours intertextuel à un célèbre roman africain de la décadence<sup>17</sup> reste ambivalent dans la mesure où le monde ne s'effondre pas en réalité pour les autochtones, mais pour leurs anciens maîtres devenus subitement comme des enfants. Le monde qui s'effondre ici est celui de la prétendue supériorité allemande qui, jusque-là, prévalait dans la société Bamoum. Mais cette subversion, ce travestissement de la supériorité germanique va plus loin encore, lorsque des personnages allemands en viennent à nier leur origine

---

<sup>16</sup> Sur cette question de la définition du soldat colonial allemand, voir Stefanie Michels : *Schwarze deutsche Kolonialsoldaten. Mehrdeutige Repräsentationsräume und früher Kosmopolitismus in Afrika*. Bielefeld : Transcript Verlag, 2009.

<sup>17</sup> Il s'agit du roman de Chinua Achebe : *Le Monde s'effondre*. Roman. Paris : Présence Africaine, 1973 (Traduit de l'anglais *Things Fall Apart*).

(sorte de mimicry) pour échapper aux forces anglaises. Tel est le cas de Fräulein Wuhrmann, qui déclare tout d'abord aux soldats anglais, sceptiques, qu'elle est suisse, puis belge. Ainsi, pendant que des soldats allemands se défont de leurs uniformes, les autres Allemands renient leur origine ou s'enfuient tout simplement pour se cacher, même dans des greniers. Le sort du marchand Herr Habisch, réputé arrogant et avare, suscite davantage de pitié. La narratrice rapporte qu' « il était assis au milieu de ses marchandises devenues soudain encombrantes car elles l'empêchaient de s'enfuir », et c'est ainsi que l'avare devint subitement généreux en distribuant « gratuitement ce qu'il aurait vendu ou échangé auparavant » (MP, 2011 : 258 et suiv.). Malgré cette générosité improvisée, qui fait dire ironiquement à la narratrice que « la guerre a des vertus ! », Herr Habisch va tout de même tenter un dernier coup, en transportant dans le grenier de Nji Mama dont il n'était pourtant pas l'ami tout ce qui lui restait comme marchandises, mais ce fut

juste avant de se rendre compte qu' « ils » ne viendraient pas, finalement. Herr Habisch ne changea pas de décision et ne passa ses nuits nulle part ailleurs que parmi ses marchandises, qui fascinaient le tout-Foumban. C'est là, au milieu des miroirs, des vestes, des chaussures et des bouteilles de whisky, que les soldats anglais l'arrêtèrent finalement (MP, 2011 : 259).

Dans l'écriture de la Première Guerre mondiale chez cet auteur cependant, on note une sorte de contraste entre des faits qui se déroulaient dans Foumban, presque banals mais significatifs, et ceux qui se déroulaient en zone Bassa ou dans le Centre du pays, ainsi que dans d'autres parties du monde. Ainsi, pendant l'entrée des Anglais « avec leurs machines d'apocalypse » (MP, 2011 : 260) dans Foumban, on déplore à la rigueur un chien tué par un mur renversé, des calebasses renversées et des chaises cassées au milieu des pleurs d'enfants. Cependant, pour la population de Foumban, ce chaos minimal, « qui entra dans le pays bamoum ce jour-là, éparpillant les poules, aplatissant un chien et faisant pleurer les enfants », et qui « sera pourtant mentionné dans les livres d'histoire comme étant la Première Guerre mondiale » (MP, 2011 : 261), était déjà de trop, même si pendant ce temps, cette population n'était pas « encore au courant de la sauvagerie qui, dans les tranchées de France, de Belgique et certaines parties de l'empire des Ottomans, transformait des êtres humains en poussière et inventaient des génocides » (MP, 2011 : 260 et suiv.).

En effet, la narratrice considère le jour du 28 juin 1914, où un jeune homme tua l'archiduc d'Autriche-Hongrie, François Ferdinand, comme un jour « maudit des millions de fois par des millions de jeunes hommes du monde entier, dont la vie sera interrompue par une balle » (MP, 2011 : 183). Que ce soit le jeune homme à Yaoundé, à Foumban, ou le jeune travailleur à

Leeds en Angleterre faisant l'amour à son amie ce jour-là, ou encore le jeune pêcheur de dix-sept ans en Casamance au Sénégal finalement enrôlé comme tirailleur, par le jeu des coïncidences rapportées par la narratrice, « ces hommes, si différents soient-ils, sont morts dans une boucherie qu'ils n'auront même pas comprise... » (MP, 2011 : 182). La narratrice n'en oublie pas la marche des nations vers cette « folie collective », qui n'est autre que la constellation des inimitiés, des haines et des rancœurs en Europe : à la mort de François Ferdinand, rapporte-t-elle,

les Allemands réagirent comme si c'était leur propre Kaiser qui avait été tué, et ils n'étaient pas les seuls. La plupart de nations européennes tenaient prêtes leur déclaration de guerre écrite, signée, bonne à être envoyée à leurs ennemis, longtemps avant que la balle n'entre dans la poitrine de l'héritier des Habsbourg. Si cette balle n'avait pas été tirée, on n'aurait pas manqué de trouver autre chose ! (MP, 2011 : 192).

L'on comprend alors pourquoi la guerre à peine déclenchée, les soldats, dont les « cris démentiels », les « appels à la vengeance et leur hystérie » (MP, 2011 : 194) empliront les pages des archives d'Europe jusqu'en 1918, « se jetèrent dans les rangs de l'armée avec frénésie » (ibid.). Par ce fait, la narratrice souligne ainsi l'aveuglement que peut engendrer toute idéologie et dont les conséquences peuvent conduire à des « boucheries humaines » semblables à celles de la Première Guerre mondiale, comme ce sera d'ailleurs le cas à peine deux décennies après 1914-1918.

## Remarques conclusives

En s'appuyant sur le concept de mémoire comme réservoir et de mémoire fonctionnelle dont parle Aleida Assmann, nous voyons comment des souvenirs de la Première Guerre mondiale sont restés enfouis dans la conscience collective au Cameroun. Dans une logique de sémantisation antagoniste des relations entre Allemands, Français et Anglais dans la zone de contact camerounaise, les auteurs mettent en scène des personnages qui se souviennent et potentialisent des faits de guerre en fonction de l'image que la société camerounaise a retenu des anciens maîtres coloniaux, ou en fonction de celle que les auteurs voudraient qu'on retienne. Bien qu'il y ait des nuances au niveau de l'intensité des combats d'une région à l'autre dans la même colonie, l'on se rend compte que la réactivation scripturaire des souvenirs de la Grande Guerre permet aux auteurs de faire revivre, à partir d'un contexte africain, l'horreur de celle-ci, devenue lieu de mémoire interculturelle, un lieu de souffrances pour l'Homme indépendamment des

nationalités ou des cultures. Les synonymes métaphorisants employés par les auteurs comme « boucherie humaine », « la pire des boucheries », « folie collective », « sauvagerie », « expériences sauvages », « cacophonique descente en enfer », restent ainsi valables en Europe comme en Afrique.

Tout ceci nous donne à comprendre que l'expérience de la Première Guerre mondiale, comme d'ailleurs celle de toutes les guerres, même si elle n'est pas homogène, touche l'être humain dans ses multiples aspects, tant sur le plan physique, moral, psychique, familial que patrimonial, voire environnemental au sens écologique du terme. Dès lors, « le chien mort » ou « la chaise cassée » à Fouban, « les arbres troués », « les ponts cassés » et « les hommes tués » à Ngwei deviennent aussi significatifs du chaos engendré par la Grande Guerre en Afrique que les personnes réduites en miettes par les obus, les chars et les grenades dans d'autres parties du monde et dont les romans comme ceux de Remarque, de Josef Magnus Wehner, comme déjà mentionné plus haut, se font également échos dans un réalisme inédit.

## Bibliographie

- Assmann, A., 1999, *Erinnerungsorte. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, München, Beck.
- Assmann, J., 2013, *Das kulturelle Gedächtnis : Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, 7. Aufl., München, Beck.
- Assmann, J., 1988, « Kollektives Gedächtnis und kulturelle Identität », in Assmann, J.; Hölscher, T. (éds.), *Kultur und Gedächtnis*, Frankfurt/M., Suhrkamp, pp. 9-19.
- Chinua, A., 1973, *Le Monde s'effondre*. Traduit de l'anglais *Things Fall Apart*, Paris, Présence Africaine.
- Erl, A., 2005, *Kollektives Gedächtnis und Erinnerungskulturen. Eine Einführung*, Stuttgart-Weimar, Metzler.
- Espagne, M., 2003, « Der theoretische Stand der Kulturtransferforschung », in Schmale, Wolfgang (éd.) : *Kulturtransfer. Kulturelle Praxis im 16. Jahrhundert*, Innsbruck, StudienVerlag, pp. 63-75.
- Halbwachs, M., 1925, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan.
- Halbwachs, M., 1968, *La Mémoire collective*, Paris, PUF (1<sup>ère</sup> éd. 1950).
- Michels, S., 2009, *Schwarze deutsche Kolonialsoldaten. Mehrdeutige Repräsentationsräume und früher Kosmopolitismus in Afrika*, Bielefeld, Transcript Verlag.
- Peterson, S., 2010, « Orte des Triumphes oder Stätten der Versöhnung? Gedenkräume der Schlacht von Verdun », in DeFrance, C. ; Kissener, M. ; Nordblom, P. (éds.), *Wege der Verständigung zwischen Deutschen und Franzosen nach 1945. Zivilgesellschaftliche Annäherungen*, Tübingen, Narr Francke Attempo Verlag, pp. 274-289.
- Porra, V., 1995, *L'Afrique dans les relations franco-allemandes entre les deux guerres. Enjeux identitaires des discours littéraires et de leur réception*, Frankfurt/M., IKO-Verlag.
- Prost, A. ; Barcellini, S., in *Mémorial de Verdun*, Internet : [www.memorialdeverdun.fr](http://www.memorialdeverdun.fr), consulté le 29/10/2013.

- Remarque, E. M., 1988, *A l'Ouest rien de nouveau*, Roman, Paris, Stock (Traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, première parution 1928).
- Ricoeur, P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- Schmale, W., (éd.) 2003, *Kulturtransfer. Kulturelle Praxis im 16. Jahrhundert*, Innsbruck, StudienVerlag.
- Schulte-Varendorff, U., 2011, *Krieg in Kamerun. Die Kolonie im ersten Weltkrieg*, Berlin, Christoph Links Verlag GmbH.
- Tsogang Fossi, R. B., 2013, *Les relations entre l'Europe et l'Afrique en zone de contact tri-nationale : Allemands, Français et Anglais dans la mémoire littéraire camerounaise postcoloniale*, Thèse de Doctorat/PhD., Université de Dschang.
- Wehner, J. M., 1930, *Sieben vor Verdun. Ein Kriegsroman*, München, Georg Müller.
- Zolling, P., 2009, *Deutsche Geschichte von 1871 bis zur Gegenwart. Wie Deutschland wurde, was es ist*, 2. Aufl, München, DTV GmbH & Co. KG.

## **2<sup>ème</sup> Partie**

**Lieux de mémoire coloniaux, mémoire postcoloniale et représentations littéraires**



**ALBERT GOUAFFO**  
Université de Dschang (Cameroun)

## Littérature allemande postcoloniale et mémoire culturelle transnationale. L'exemple du Cameroun

### Introduction

Longtemps considérée comme nation coloniale très tôt sevrée de ses colonies par la Société des Nations et donc sans passé colonial consistant, l'Allemagne reprend peu à peu conscience de ses liens historiques avec l'Afrique postcoloniale après la chute du mur de Berlin. Ce changement de cap s'est observé en août 2004 par la décision du gouvernement allemand de participer au centenaire de la commémoration du génocide contre les peuples de Namibie et plus particulièrement les Hereros et les Nama<sup>1</sup>. Le gouvernement allemand s'était fait représenter à cette cérémonie par le ministre fédéral de la coopération et du développement de l'époque, Heidemarie Wieczorek-Zeul, qui a tenu un discours inédit, digne de rapprocher les deux peuples et renforcer leur coopération bilatérale. Cette volonté politique de l'Allemagne a eu un écho favorable dans la société allemande. En effet une série d'initiatives revisitant le passé colonial allemand ont été entreprises par des chaînes de radios et de télévision<sup>2</sup>. Des conférences publiques, colloques et expositions ont été organisés. Les publications sur l'Allemagne postcoloniale dans le sillage des *postcolonial studies* visant à rendre visible les traces du passé colonial allemand en Afrique et en Allemagne actuelle ont dominé les recherches historiques et culturelles<sup>3</sup>. Toutefois, une dimension a manqué à ce

---

<sup>1</sup> Cf. Le discours de circonstance du ministre Wieczorek-Zeul du 14 août 2004 à Waterberg en Namibie : <http://www.ag-friedensforschung.de/regionen/Namibia/100-jahre.html> (consulté le 29.11.2011)

<sup>2</sup> La deuxième chaîne de télévision allemande, ZDF, a présenté dans le cadre de la commémoration du passé colonial de l'Allemagne les 8, 15 et 22 novembre 2005 aux heures de grande écoute, c'est-à-dire 20H15 une série de trois films revisitant, parfois de manière critique, cette page triste, mais importante des relations entre l'Allemagne et ses anciennes colonies.

<sup>3</sup> À titre d'exemple : Albert-Pascal Temgoua ; Stefanie Michels (éd.): *La politique de la mémoire coloniale en Allemagne et au Cameroun – The politics of colonial memory in Germany and Cameroon. Actes du colloque à Yaoundé*, octobre 2003 – Proceedings of a conference in Yaoundé, October 2003, Münster : Lit Verlag, (Reihe Encounters/

déblaiement des lieux de mémoire : celle de la prise en compte de la littérature écrite par les descendants des ex-colonisés allemands ou non qui retrace elle explicitement les legs coloniaux d'hier devenus aujourd'hui patrimoine germano-africain aujourd'hui.

Le présent texte pose la question de la mémoire culturelle transnationale comme souvenir de phénomènes sociaux et historiques ayant eu lieu dans une *zone de contact*<sup>4</sup>. Il analyse, à la lumière de quelques textes littéraires de la diaspora camerounaise de l'Allemagne, les modalités de résurgence de l'expérience coloniale dans le contexte postcolonial. En d'autres termes, il met en exergue comment la littérature des migrants camerounais en charge le souvenir de l'époque coloniale allemande comme lieux de partage. D'emblée, il semble opportun de présenter cette jeune *littérature postcoloniale* de l'Allemagne dans son ensemble.

### Littérature allemande postcoloniale : Aperçu historique

Postuler l'existence d'une littérature postcoloniale en Allemagne revient à repositionner l'Allemagne comme actrice du jeu colonial aux côtés des grands empires coloniaux tels que la France et l'Angleterre. À la différence de ses voisins qui vivent sur leur territoire une expérience migratoire coloniale et postcoloniale d'un siècle et demie environ, l'Allemagne, à cause de son histoire spécifique, n'en est qu'à son cinquantenaire. Ce constat ne diminue en rien le rôle capital qu'elle a joué dans la consécration de l'impérialisme en organisant la conférence de Berlin de 1884 au cours de laquelle l'Afrique entière fut partagée comme un gâteau d'anniversaire aux nations européennes.<sup>5</sup>

Même comme « nation coloniale sans colonies », l'Allemagne d'après la Première et la Deuxième Guerre mondiale a entretenu dans le cadre du

---

Begegnungen Bd. 5) ; Stefanie Michels: *Schwarze deutsche Kolonial-soldaten. Mehrdeutige Repräsentationsräume und früher Kosmopolitismus in Afrika*, Bielefeld Transkript-Verlag, 2009; Ulrich van der Heyden ; Joachim Zeller (éd.): *Die Koloniale Metropole Berlin, eine Spurensuche*, Berlin: Berlin-Ed., 2002; Jürgen Zimmerer (éd.): *Völkermord in Deutsch-Südwestafrika. Der Kolonialkrieg (1904-1908) in Namibia und seine Folgen*, Berlin: Links, 2003.

<sup>4</sup> La zone de contact (contact zone) est un espace social où les cultures différentes se rencontrent, se défient ou s'entremêlent, Marie-Louise Pratt: *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, London: Routledge. 2008, p. 7.

<sup>5</sup> Klaudia Pape: « Afrikaner fordern Wiedergutmachung. Zum 125. Jahrestag der Berliner Afrika-Konferenz haben Afrikaner aus aller Welt in Berlin eine Wiedergutmachung für die Folgen des Kolonialismus gefordert ». <http://www.dw-world.de/dw/article/0,,4891485,00.html> [consulté le 29.11.2011]

révisionnisme des années 20 et 30 du XX<sup>e</sup> siècle un imaginaire colonial qui a été par la suite renforcé par des théories fascistes (Kum'a Nduembe, 1980). Si la migration coloniale de l'Allemagne impériale a été freinée par la perte précoce des colonies, les indépendances africaines des années 60 du siècle dernier vont donner l'assaut à une migration postcoloniale lente, mais sans cesse grandissante des populations ex-colonisées vers la République Fédérale de l'Allemagne<sup>6</sup>. La première vague des migrants africains est constituée de jeunes universitaires qui viennent chercher le savoir leur permettant de combler le retard économique, politique culturel qu'a causé plus de quatre siècles d'asservissement. Cette première vague sera bientôt suivie par celle des réfugiés, victimes des contradictions des indépendances mal négociées, ou de l'Afrique traversée par des guerres et catastrophes de tous genres.

C'est dans les années 80 que, parmi ces migrants africains vivant en Allemagne, l'on assiste aux premières prises de paroles littéraires dans l'espace public allemand. La littérature migrante qui naît dès lors doit être clairement distinguée des autres littératures de migration présentes sur le champ littéraire allemand comme celles des Turcs, des Italiens ou des Espagnols qui sont arrivés en Allemagne comme travailleurs immigrés, régis par des accords bilatéraux particuliers entre le gouvernement allemand et leur pays d'origine (Yisashi, 2000 : 1-17). Ces écrivains migrants du continent européen ne partagent aucune expérience coloniale avec l'Allemagne.

La littérature postcoloniale allemande d'Afrique peut être définie comme la littérature allemande écrite par les auteurs d'origine africaine, auteurs qui traînent derrière eux une expérience coloniale et pour qui l'allemand n'est ni la première, ni la deuxième langue, mais tout simplement une langue d'adoption. Le thème de la migration, de l'écriture en contexte linguistique étranger, ainsi que les stratégies littéraires et esthétiques pour lutter contre l'oppression et la marginalisation de la société d'accueil traverse leurs œuvres. Sur le plan thématique et historique, il s'observe deux tendances qui correspondent aussi à deux générations d'écrivains.

La première génération qui peut être qualifiée d'anticoloniale concerne les premiers auteurs comme le Rwandais Nekuye Bizimana avec son récit autobiographique *Müssen die Afrikaner den Weißen alles nachmachen ?* (les

---

<sup>6</sup> En raison du conflit Est-Ouest qui a déterminé le rapport de la RDA avec l'Afrique, la migration africaine vers ce pays a été marginale. Le cas le plus connu est celui des « DDR-Kinder » (les enfants africains de la RDA), environ au nombre de 430 qui ont séjourné en RDA à partir des années 1970 jusqu'en 1990, date de l'accession de la Namibie à l'indépendance et suite aussi à la réunification allemande. Cf. Constance Kenna (éd.): *Die « DDR-Kinder » von Namibia - Heimkehrer in ein fremdes Land*, Göttingen: Hess 2010<sup>4</sup>, p. 12.

Africains doivent-ils singer les blancs 1985), le Malien Ali Diallo avec son roman *Die Täuschung*, le mirage 1987), l'artiste togolais El Loko avec son récit *Der Blues in mir* (le blues en moi 1986), ainsi que le récit autobiographique du nigérian Chima Oji intitulé *Unter die Deutschen gefallen* (dans les griffes des allemands, 1992). Dans le même ordre d'idée, on peut citer aussi les quatre pièces de théâtre du camerounais Kum'a Ndumbe III écrites entre 1968 et 1970 en allemand qui n'ont été publiées que très tard. Il s'agit de *Lumumba II* (juillet 1968), *Kafra-Biatanga. Tragödie Afrikas* (février 1970), *Das fest der Liebe* (Die Chance der Jugend, mars 1970), *Ach Kamerun ! Unsere alte deutsche Kolonie* (janvier 1970). Ces auteurs sont marqués dans leurs textes par l'illusion des indépendances africaines qui les poussent à nourrir un ressentiment envers les descendants d'anciens colons et leurs pays. Il s'observe dans leurs textes une volonté aiguée d'en découdre avec les puissances coloniales pour que l'Afrique précoloniale revive. L'expérience migratoire y est vécue comme quelque chose de très douloureux, mais de passer car une fois la mission de formation en Allemagne terminée, le migrant regagne tranquillement sa terre natale pour y retrouver son paradis abandonné. Le manichéisme des auteurs de la négritude qui consistait à rêver d'une Afrique mythique berceau de valeurs nobles face à une Europe décadente domine les textes des auteurs de cette génération.

Contrairement à la première génération constituée essentiellement d'universitaires et surtout de sexe masculin, on observe dans les années 90 un changement de paradigme. Ce changement est marqué non seulement par l'entrée en scène des auteurs féminins tels que Amma Darko avec son récit autobiographique *Der verkaufte Traum* (le rêve déçu 1991) Miriam Kwalanda avec son autobiographie intitulée *Die Farbe meines Gesichts* (la couleur de mon visage 1999), mais aussi par une posture identitaire de type nouveau : celle de l'entre-deux.

La question de positionnement identitaire comme déchirement entre deux espaces culturels est présente par exemple chez Daniel Meping dans son roman *Die Weissagung der Ahnen* (1997). L'espace d'origine n'est plus considéré unilatéralement comme espace paradisiaque et l'espace d'accueil comme enfer. Un troisième espace est imaginé comme ouvert, un espace de liberté, mieux un « non-lieu » pour emprunter une terminologie chère à l'anthropologue Marc Augé<sup>7</sup>. C'est un espace symbolique, déterritorialisé, apatride, une zone transitoire où se négocieraient des morceaux d'espace

---

<sup>7</sup> « Retrouver le non-lieu de l'espace, un peu plus tard, échapper à la contrainte totalitaire du lieu, ce sera bien retrouver quelques chose qui ressemble à la liberté. » Cf. Marc Augé : *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris : Ed. du Seuil, 1992, p. 145.

d'origine et d'accueil. Cet espace n'est lui aussi pas confortable, mais il est envisageable. Il devient alors possible de concevoir une identité multiple pouvant faciliter la translation entre la nation d'origine et celle d'accueil, mais cette fois dans le territoire d'accueil. Le Ghanéen Jones Kwesi Evans fait sien cette philosophie de la vie lorsqu'il intitule son autobiographie *Ich bin ein Black Berliner* (2006, je suis un black berlinois). La combinaison qu'il fait de l'anglais et de l'allemand symbolise sur le plan linguistique cette identité métisse que se revendique l'auteur. En choisissant de substantiver l'adjectif « black » et en le séparant de « Berliner », il fait sciemment entorse à la règle des mots composés en Allemand et fait apparaître clairement ses origines anglophones et ghanéennes (par son nom sur la page de couverture). Le migrant ne se considère plus comme un étranger, mais comme un citoyen à part entière dans sa patrie d'adoption. C'est le cas aussi des Camerounais André Ekama et Philomène Atyame. André Ekama met en scène dans son recueil de nouvelles des Allemands d'un type nouveau qui contribuent à leur manière à la configuration du multiculturalisme et du cosmopolitisme en Allemagne. C'est par exemple l'histoire de Okomje dans *Schwarzer sein im weißen Himmel* (être noir sous un ciel blanc 2007) qui représente une intégration sociale totalement réussie. Venu d'Afrique et après une adaptation difficile, Okomje s'installe comme restaurateur pour après faire de la politique et être élu maire de la commune imaginaire de Wamsbuck. Le personnage central Okomje s'engage dans une carrière politique en Allemagne sans le moindre complexe de s'autodisqualifier d'avance. Dans le recueil de nouvelles intitulé *Der einsame Kandidat* (le candidat solitaire 2008), Ekama peint dans la nouvelle *Schwarzer sein unter deutscher Flagge* (être noir sous le drapeau allemand) la vie du sous-officier Orimyakouba qui investit toute son énergie dans la défense de sa nouvelle patrie allemande, mais ne sera proposé – contrairement à ses collègues de couleur de peau blanche – que très tard par le commandant pour une promotion alors que ses performances forcent le respect de tous. Beaucoup de ses collègues continuent à le considérer comme noir africain même si dans le treillis et, avec son masque à gaz, il est méconnaissable du régiment ennemi. Philomène Atyame quant à elle met en scène dans son roman *Abengs Entscheidung* (la décision d'Abeng 2002) une vie amoureuse binationale réussie entre le protagoniste Yvonne Abeng et Manfred Benn au bord du rio dos cameroes, rivière des crevettes. Le protagoniste du roman plaide pour une union transnationale entre les peuples. Selon le narrateur, il existe toujours des quiproquos, mais du moment où les protagonistes des deux cultures se rapprochent et apprennent l'un de l'autre comme des partenaires égaux en

droits et devoirs, tous les obstacles sont surmontables. Revenons aux réflexions théoriques de cette présentation.

## De la mémoire culturelle à la mémoire transculturelle ou souvenir comme phénomène transnational

Comment travailler sur des lieux de mémoires qui échappent à toute localisation nationale ? Nous avons dû re-adapter quelques concepts opérationnels à notre objet d'étude. Il s'agira dans cette analyse ni de « lieux de mémoire (institutionnalisés) » au sens où l'entend l'historien français Pierre Nora (2001), ni de « mémoire sociale » selon le psychologue allemand, Harald Walzer (2001), mais de « mémoire culturelle » selon l'égyptologue Jan Assmann et l'angliciste Aleida Assmann<sup>8</sup>. Aleida Assmann, qui a été distinguée dans ses travaux sur la mémoire culturelle en 2009 par le prix de recherche Max-Planck (Berndt, 2009 : 44-49) décerné par la fondation *Alexander von Humboldt*, a le mérite d'avoir précisé le rapport jusque-là encore flou qui existait jusque là entre le souvenir individuel et collectif d'une part, le rapport entre les facteurs sociaux et les facteurs biologiques de la mémoire d'autre part. Ces réflexions sur la mémoire qu'elle a menées avec son conjoint, nous permettent d'entrevoir la possibilité de construction d'une mémoire culturelle transnationale.

Les recherches sur la mémoire collective impulsées par le sociologue français Maurice Halbwachs dans les années 20 du XXe siècle, ont suscité depuis 1980 un intérêt multidisciplinaire certain. Aleida Assmann est sans doute l'une des premières personnes à avoir appliqué sa théorie de la mémoire à la littérature<sup>9</sup>.

---

<sup>8</sup> Les deux chercheurs mettent au centre de leurs préoccupations non seulement les relations qui existe entre mémoire individuelle et mémoire collective, mais aussi celles qui lient l'activité mémorielle à la construction identitaire. Voici la définition qu'en donne Jan Assmann de la mémoire culturelle: « Das kulturelle Gedächtnis richtet sich auf Fixpunkte in der Vergangenheit. Auch in ihr vermag sich Vergangenheit nicht als solche zu erhalten. Vergangenheit gerinnt hier vielmehr zu symbolischen Figuren, an die sich die Erinnerung heftet. Die Vätergeschichten, Exodus, Wüstenwanderung, Landnahme, Exil sind etwas solche Erinnerungsfiguren, wie sie in Festen liturgisch begangen werden und wie sie jeweilige Gegenwartssituationen beleuchten », Cf. Jan Assmann : *Das kulturelle Gedächtnis : Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, München: Beck, 2007<sup>6</sup>, p. 52. Voir aussi Aleida Assmann: *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*. München : C. H. Beck, 2009<sup>4</sup>, S. 13.

<sup>9</sup> Il est vrai que les réflexions philosophiques de Paul Ricœur peuvent s'adapter aussi aux textes littéraires, mais c'est Aleida Assmann qui fait découvrir la particularité des Textes littéraires dans le processus de construction de la mémoire car de par leur caractère polysémique, les textes littéraires donnent lieu à une multitude de lectures dans l'espace et

À la suite de Maurice Halbwachs Aleida Assmann pense que la mémoire ne fait pas revivre le passé, mais elle le reconstruit. La mémoire de l'individu est marquée par ses souvenirs personnels, mais comme élément de la société aucun individu n'est isolé dans ses souvenirs. Chacun est influencé dans la société par les événements passés, faits de récits et de contes de la grand-mère, mais aussi par les rites et autres us et coutumes, ainsi qu'à travers les cours d'histoire à l'école ou des médias de masse. Chaque « je » est en interaction avec un « nous », dont il tire la base de son identité. La mémoire collective se distingue donc par la durée, par l'émotionnalité et par le degré de son institutionnalisation. Selon les cas, Aleida et Jan Assmann distinguent fondamentalement deux types de mémoires : la mémoire communicative et la mémoire culturelle.

La mémoire sociale ou mémoire communicative est celle qui passe très rapidement à l'oubli, puisque elle est transmise oralement. Cette mémoire existe tant que le groupe s'échange les souvenirs communs et elle disparaît avec le décès des membres du groupe (Assmann : 50).

La mémoire nationale quant à elle s'étend sur une période plus longue que la mémoire communicative et est ancrée dans les programmes scolaires, les noms des rues, le calendrier des fêtes nationales entre autres. C'est une mémoire partisane comme c'est le cas pour la mémoire communicative. La mémoire nationale repose sur les grands récits et mythes dont la grande qualité réside sur leurs valeurs affectives. Cette mémoire vit tant qu'elle renforce l'autoimage du groupe qui la construit.

La mémoire culturelle<sup>10</sup> enfin qui nous intéresse dans cette analyse se distingue par sa longue durée. Elle est conservée de manière sélective dans les médias comme le film, le disque optique compact, le livre, tout comme dans les musées, les bibliothèques et les archives. De tout ce matériel archivistique, il n'y a qu'une infime partie en circulation permanente dans la sphère publique, car chaque génération définit son propre rapport à l'histoire. Il en est ainsi des survivances du passé colonial allemand au Cameroun que nous

---

dans le temps. Cf. Aleida Assmann : *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, München : C. H. Beck, 2009<sup>4</sup>; voir aussi Paul Ricœur: *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Seuil, 2000.

<sup>10</sup> Jan et Aleida Assmann définissent la mémoire culturelle comme la tradition en nous, transmise de génération en génération, qui pendant des centaines, voire des millénaires, est répétée à travers des textes, des images et des rites qui eux marquent notre temps, notre conscience historique, notre image personnelle et notre image du monde. Cf. Aleida Assmann: *Der lange Schatten der Vergangenheit. Erinnerungskultur und Geschichtspolitik*, München: C.H. Beck 2006, pp. 52-53, cf. Jan Assmann : *Das kulturelle Gedächtnis*, p. 52.

voulons mettre en évidence dans quelques textes de la littérature postcoloniale allemande déjà présentée.

On entendra dans notre propos par mémoire culturelle transnationale un ensemble de traces matérielles ou symboliques sur lesquelles se cristallise le souvenir d'un événement qui rappellent à la conscience collective que deux ou plusieurs peuples et cultures se sont rencontrés et ont partagé une partie de leur histoire ensemble. La mémoire culturelle transnationale germano-camerounaise sera constituée des traces matérielles et symboliques qui unissent les deux peuples et cultures, mais enfouillée dans l'archive. Nous voulons concentrer l'analyse de cas sur deux auteurs: Kum'a Ndumbe III et Philomène Atyame.

### Le Cameroun et l'Allemagne comme lieux du souvenir : Formes de fictionalisation d'un passé commun

Kum'a Ndumbe livre au lecteur dans la pièce *Ach Kamerun ! Unsere alte deutsche Kolonie* une archéologie de la mémoire culturelle germano-camerounaise. Aucun détail n'est épargné dans ce projet de reconstruction de la mémoire culturelle germano-camerounaise. Le lecteur assiste à un dialogue constant entre l'espace théâtral et l'espace mémoriel : celui du temps de l'histoire mise en scène. Sur le plan stylistique, il emprunte à Bertolt Brecht la technique du théâtre épique<sup>11</sup> et à Peter Weiss, Ernst Magnus Enzensberger et autres, celle du théâtre documentaire (Blumer, 1977). Aux deux techniques appropriées pour la connaissance historique subversive, c'est-à-dire non canonisée par les structures du pouvoir existant, Kum'a Ndumbe III associe des scènes de danses locales et surtout la symbolique de la palabre africaine, cadre dans lequel se dérouleraient les concertations les plus démocratiques lorsqu'il s'agissait pour le village de prendre des décisions importantes<sup>12</sup>. La relation entre le texte et le hors-texte, ou pour paraphraser Gérard Génette (2003), entre l'*hypotexte* colonial et l'*hypertexte* postcolonial qui actualise la mémoire germano-camerounaise est ainsi clairement établie.

*Ach Kamerun ! Unsere alte deutsche Kolonie* est une pièce de théâtre composée de dix scènes. Elle retrace l'histoire coloniale allemande au

---

<sup>11</sup> Kesting, Marianne, *Das epische Theater. Zur Struktur des modernen Dramas*, Stuttgart: Kohlhammer, 1959.

<sup>12</sup> Voir aussi à ce sujet l'interprétation de la germaniste Sara Lennox de l'Université de Massachusetts. Sara Lennox : «Das afrikanische Gesicht, das in deinem Raum spricht. Postkoloniale Autoren in Deutschland : Kum'a Ndumbe III und Uche Nduka », dans *Text + Kritik. Zeitschrift für Literatur*. Sonderband, éd. par Heinz Ludwig Arnold, München, 2006, S. 167-176.

Cameroun, de la première rencontre germano-camerounaise en 1868 qui s'en est suivie de la transmission de la souveraineté aux allemands, jusqu'à l'exécution du roi Douala Manga Bell par pendaison en 1914. La pièce met aussi en scène le courage et le patriotisme de certains dignitaires douala à l'instar de Kum'a Mbape (probablement l'arrière grand-père de l'auteur) et Rudolf Douala Manga Bell qui auraient su tenir tête aux Allemands jusqu'au sacrifice suprême. Qu'il s'agisse d'une pièce politique, cela ne souffre de l'ombre d'aucun doute lorsque le lecteur prend en compte la dédicace comme élément paratextuel qui créant le contrat de lecture : « Kum'a Mbap' a Belle (Lock Priso) / Duala manga Bell/ Ngoso Din/ Din/ gewidmet ». Comme l'auront fait les auteurs du théâtre documentaire, Kum'a Ndumbe III revisite l'histoire de la colonisation allemande au Cameroun telle que écrite par les Allemands et dénonce à l'aide des éléments patronymiques, c'est-à-dire noms des acteurs (roi Bell, Dr. Nachtigall, Thormählen. Kum'a Ndumbe III, 2005 : 8), toponymiques (Salle de réception du roi Bell, la factorerie Woermann de Belltown Kum'a Ndumbe III, 2005 : 9 et 14), temporels (1868, 1884, 1912) et archivistiques (traités de protectorat signés et non respectés par les allemand, pétitions des rois douala au gouvernement du Reich en annexe (Kum'a Ndumbe III, 2005 : 50-65), que les Allemands et leurs médias n'ont présenté qu'une version tronquée de leur histoire commune. La volonté de transparence du dramaturge s'oppose à l'obscurantisme entretenu pendant la colonisation et invite les publics allemands et camerounais d'aujourd'hui à appréhender la mémoire coloniale dans sa globalité et sa diversité. Par l'effet de distanciation, par exemple les documents d'archive assortis des sources (Kum'a Ndumbe III, 2005 : 29) sont projetés sur scène ou les danses sont exécutées, interrompant les actions scéniques, les interpellations sur scène de type « Mann, wir sind im Theater. Mäßige deine Sprache (Kum'a Ndumbe III, 2005 : 21) », le dramaturge camerounais promène son lecteur/ spectateur entre l'histoire vécue et l'histoire représentée sur scène. L'effet de distanciation éveille le lecteur/ spectateur, le désoriente et le pousse à réfléchir. Entre l'histoire savante et la mémoire, l'auteur établit une relation d'équivalence qui lui impose une démarche chronologique de l'écriture de l'histoire germano-camerounaise.

Tout commence en 1868 dans la salle de réception du roi Bell. Le personnage Thormählen vient comme représentant de la firme Emil Woermann obtenir chez le roi Bell l'autorisation d'installer une factorerie sur la terre ferme de la côte camerounaise. C'est après avoir consulté les anciens et même commandé des expertises que l'accord est donné en toute souveraineté aux allemands. Ainsi s'adresse le personnage du roi Bell au représentant de la firme Emil Woermann :

König Bell\_ Herr Thormählen, nachdem Sie vor einer Woche um Audienz baten, versammelten sich die für Fragen des Handels verantwortlichen Ältesten. Nach dem mir überreichten Gutachten und im Vertrauen auf die Aufrichtigkeit Ihrer eigenen Person sowie im Interesse des Handels in Kamerun, erlasse ich was folgt : dem Hause Woermann wird eine Niederlassung in Kamerun zum Zwecke des Handels gestattet. Ich wünsche Ihnen viel Erfolg (Kum'a Ndumbe III, 2005 : 13).

D'après la version du colonisé, objet de l'histoire d'hier et devenu sujet de l'histoire aujourd'hui, les Allemands n'ont pas trouvé sur place au Cameroun que des sujets n'attendant qu'à plier l'échine devant les 'bienfaiteurs' qu'ils croyaient être, mais des commerçants fiers et aguerris comme eux. Une fois installés sur la terre ferme qui était jusque-là habitée par les natifs, les commerçants Allemands vont vouloir contrôler le commerce intérieur et appellent à cet effet le gouvernement du Reich au secours. Celui-ci leur envoie le consul général, le Dr. Nachtigall, pour signer les traités de protectorat savamment préparés par ces commerçants hambourgeois. L'échange entre le roi Bell, le roi Akwa et le Dr. Nachtigall dans la troisième scène de la pièce est assez éloquent à ce sujet :

KÖNIG BELL\_ Es tut mir leid, Herr Voss. Was Sie behaupten, stimmt nicht. Wir wollen unser land nicht annectieren lassen, auch wenn unsere Väter solche Absichten hegten.

DR. NACHTIGALL\_ Die kameruner Könige wollen Ihr Land nicht annectieren lassen? Und warum nicht?

KÖNIG AKWA\_ Wir bedürfen keines ausländischen Schutzes. Denn wir haben es den Europäern mehrmals bewiesen, dass wir uns selbst zu verteidigen vermögen. (Kum'a Ndumbe III, 2005 : 18)

Un pan de voile est levé sur l'histoire officielle qui prétend que les Allemands sont venus instaurer de l'ordre chez les Douala où les différents clans se livraient des guerres. Le Cameroun est protectorat parce que les commerçants hambourgeois avaient besoin de sécurité pour leur propre survie physique, économique et politique.

Sur l'instance des Allemands, les traités de protectorat sont signés, avec la clause que l'autorité administrative est remise aux Allemands, mais le droit à la terre reste réservé aux locaux. Les accords commerciaux d'antan qui soumettaient les commerçants allemands au paiement de la taxe de stationnement de leurs navires et leur interdisait d'entretenir directement les relations commerciales avec l'intérieur du territoire restent intacts. Ces

clauses des traité-germano-douala n'ont pas été respectées<sup>13</sup>. Le personnage Kum'a Mbape dans son attitude de visionnaire attire l'attention du lecteur/spectateur sur cette duperie historique des Allemands dans un entretien avec le roi Bell à la quatrième scène :

KUM'A MBAPE\_ Verrat ! Verrat an der Kameruner Nation! O höchster Gott, wie konnte solch ein Schritt gewagt werden! Brüder, meine Abwesenheit habt ihr also ausgenutzt, das land der Väter den deutschen zu übergeben? Ward ihr den blind? Brüder, sprecht, warum habt ihr das Volk verraten?

KÖNIG BELL\_ Kum'a Mbape, wir haben das Land nicht verkauft. Wir haben das Volk nicht verraten (Kum'a Ndumbe III, 2005 : 21).

Non contents d'avoir abusé ces dignitaires Douala en leur faisant signer en 1884 des accords qui ne leur servaient pas, les Allemands en 1912 vont entreprendre dans le processus d'expansion de leur commerce de délocaliser le peuple Douala de la côte vers l'intérieur. Les raisons avancées ne sont pas commerciales, mais hygiéniques. Les Douala seraient sales et transporteraient des maladies qui rendraient impossible la cohabitation des deux peuples qui vivaient jusqu' alors en harmonie. Les Camerounais tentent un soulèvement contre les Allemands qui se noie dans le sang. Un mutin raconte :

AUFSTÄNDISCHER\_ Ja verehrte Zuschauer. So kam es, dass unsere Partei den Kampf verlor. Wir wurden niedergemetzelt, wir mussten die Flucht ergreifen (Kum'a Ndumbe III, 2005 : 24).

Malgré leur défaite, les Camerounais ne baissent pas les bras. La nouvelle méthode de résistance contre l'expropriation allemande de leur terre a consisté à utiliser les arguments juridiques. C'est ainsi qu'une délégation de Camerounais est envoyée en Allemagne avec une pétition adressée à l'empereur car le gouverneur des colonies n'est pas prêt à céder à leurs doléances. Cette approche du conflit ne porte non plus de fruits pour les Douala. Le Roi Bell, juriste de son état, veut compter sur le bon sens des Allemands en ignorant qu'aux yeux de colonisateurs, ils ne sont que des quantités négligeables. Le roi Bell est finalement assassiné par pendaison par les Allemands à la 10<sup>e</sup> scène de la pièce qui l'accusent de trahison après un procès sommaire. Avant sa mort, le roi Bell aura pourtant réussi à relever un défi, celui de mobiliser et sensibiliser toutes les composantes sociales sur leur

---

<sup>13</sup> Voir à ce sujet Madiba Essiben : « Les traités du 12 juillet 1884 comme source de l'antagonisme germano-douala à la veille de la Première Guerre Mondiale », dans Albert-Pascal Temgoua ; Stefanie Michels (éd.) : *La politique de la mémoire coloniale en Allemagne et au Cameroun*, pp. 15-23.

droit inaliénable à disposer de leurs terres. Même les camerounais soldats de la « Schutztruppe » (armée coloniale) vont adhérer un instant au combat du roi Bell. Voici un échange avec entre eux et le roi Bell avant sa mort héroïque :

SOLDATEN\_ Manga Bell. Wir schließen uns euch an, denn du hast uns überzeugt.

DUALA MANGA\_ Stolze Väter, wie soll ich meine Freude kundtun? Ich überlasse euch die Führung unserer Bewegung. Verteidigt unser Land wie noch nie in der Geschichte. Die deutschen werden mich ermorden, ich weiß nicht wie. Aber ich gehe zu den Vätern, und ich bringe ihnen die Botschaft euer Herzen. Ich bringe Ihnen die Botschaft unserer Freiheit. (Kum'a Ndumbe III, 2005 : 49)

La didascalie annonce l'arrivée du chef de district Röhm qui vient informer le roi Douala Manga Bell et son coéquipier Ngoso Din de leur exécution. La mort de Douala Manga Bell n'est pas vécue sur scène, mais le lecteur / spectateur partage les émotions du peuple camerounais mis en scène. Il garde le souvenir d'un leader charismatique qu'est le personnage du roi Bell. À côté de Ruben um Nyombe, leader de la lutte des indépendances des années 1950 au Cameroun, à qui les historiens font le plus référence, le roi Duala Manga Bell représenterait, d'après la pièce de Kum'a Ndumbe III, la figure d'avant-garde de ces luttes anticoloniales camerounaises qui déjà ont commencé sous l'occupation allemande du Cameroun.

Contrairement à Kum'a Ndumbe qui se concentre sur l'histoire coloniale allemande au Cameroun comme une histoire à réécrire, Philomène Atyame l'aborde plutôt comme un lieu d'amnésie dont la connaissance approximative des Allemands contribue à la propagation et à la sédimentation d'un ensemble de lieux communs sur l'Afrique en général et sur le Cameroun en particulier. Dans son roman *Abengs Entscheidung*, le lecteur retrouve cette perception approximative chez le personnage Alfred Benn, le père Manfred Benn, épouse de Yvonne Abeng, le personnage central du roman. Les sources desquelles Alfred Benn tire sa connaissance du Cameroun sont des cartes coloniales et quelques livres scolaires de son enfance qui font sa fierté. Le narrateur présente l'entretien entre Alfred Benn et sa belle fille, Abeng, lors de leur premier séjour à Hambourg comme une leçon d'enseignant à son élève :

Alfred kannte die Geschichte Afrikas so gut wie die Geschichte Europas. Und er erzählte sie gern, er erzählte bei jeder Gelegenheit alles, was er über Afrika und Europa wußte. Alfred wartete nie lange, um jemanden die eine oder andere

Geschichte zu unterrichten. Schon an ihrem dritten Abend erfuhr Abeng von ihm einiges, was sie lange staunen ließ.

Alle vier saßen zu Abeng und unterhielten sich.

« Deine Heimat war eine der vier Kolonien Bismarcks (sic A. G.) in Afrika. Die anderen drei waren, wenn ich mich richtig erinnere, Togo, Tansania, Namibia. Dann kam der Krieg. Bismark [sic] verlor diesen Krieg. Kamerun wurde dann französisch und englisch. So war es. Aber das bereue ich nicht », so Alfred. (Atyame, Philomène, 2002 : 180-181)

Il reste à élucider si l'étonnement d'Abeng (was sie lange staunen ließ) par rapport au niveau de la connaissance de l'Afrique par son beau-père n'est pas ironique. Alfred Benn représente ici la poignée d'idéalistes allemands qui s'efforcent, tant bien que mal d'ouvrir leurs horizons sur le monde extra-européen. Seulement, ses sources sont extrêmement minces et dépassées pour donner une image différenciée de son objet de savoir. Cette lacune semble ne pas le limiter dans ses prétentions, car même en plein vol et sans carte, il joue au connaisseur du Cameroun auprès de son épouse Tania qui ne manque pas d'en être émerveillée :

Der Pilot folgte der mittlern Spur. Tania saß am Fenster und schlief fest. Alfred saß ihr gegenüber und schaute durch das Fenster. Plötzlich fiel ihm etwas auf. Er weckte Tania auf.

« Komm! Sieh mal da unten! Komm! Siehst du das? »

« Sand, es sieht wie Sand aus »

« wir sind über der Sahara. »

« Tatsächlich! Wir sind bald da! »

« Das dauert noch, Tania. Die Sahara ist unheimlich weit, und *Kamerun beginnt, wo die Sahara aufhört*. »

« Hast du deine Karte dabei? »

« Nein, ich brauche sie nicht. *Ich habe ein gutes Gedächtnis*. Außerdem ist sie zu groß. Mit so was verweist kein Mensch » (Atyame, Philomène, 2002 : 200, *nous soulignons*)

Le souvenir de l'époque coloniale dont Alfred Benn se fait le chantre a pour fonction dans le roman, nous semble-t-il, de renvoyer le lecteur aux causes profondes de l'incompréhension entre les peuples européens et africains. Il vise à démasquer les préjugés raciaux issus du malentendu colonial. Manfred

et Abeng vont se faire violence pour surmonter cette hypothèque du passé. La tâche est encore plus compliquée pour Manfred qui sort d'une société encore profondément marquée par l'imaginaire colonial. Ceci peut s'observer à sa gêne de dire à ses parents à Hambourg qu'il est tombé amoureux d'une jeune Camerounaise qu'il compte de surcroît prendre pour épouse :

« Ich muß meinem Vater von dir erzählen. Es geht nicht anders. Ich werde ihm alles erklären. Ich weiß, er wird mich für unzuverlässig und rücksichtslos halten. *Er wird sehr verletzt sein, aber eines Tages wird er mich verstehen.* »

Manfred nahm Abengs Hand, hielt sie fest in seiner Hand und sagte :

« Es freut mich, dass du so weit gekommen bist. »

Es ging nicht anders. *Die Farben unserer Hände zeigen uns den Weg.* Sie sind Wegweiser unserer Geschichte. Schau sie an! »

« Wunderschön! »

« Vielsagend! »

« Das Ende der Nord-Süd-Mauer. Hoffentlich. » (Atyame, Philomène, 2002 : 64, *nous soulignons*).

Le lecteur assiste ici à une sorte de triptyque souvenir, lieux de mémoire et réconciliation de deux hommes, de deux nations, de deux continents qui oublient leurs ressentiments mutuels et regardent sereinement le futur commun. Si les destins du colonisateur et du colonisé étaient jusqu'ici considérés comme séparés, la relecture du couple germano-camerounais Manfred-Abeng prouvent qu'ils sont enchevêtrés, mais emprunts de beaucoup d'ignorance et d'intolérance.

## Conclusion

Il se dégage de cette analyse qu'aucune mémoire culturelle n'est innocente. Elle obéit aux intérêts du groupe qui la partage. Alors que le dramaturge Kum'a Ndumbe veut résoudre un problème des familles Douala, - lui-même descendant de la famille Bell – en réinterrogeant par les moyens de l'art dramatique l'histoire coloniale allemande comme l'aurait fait un Peter Weiss en son temps, il met les balises oubliées de l'émancipation coloniale de la nation camerounaise entière. En utilisant les techniques du théâtre épique de Bertolt Brecht et du théâtre documentaire, il restaure la vérité historique sur l'autoperception d'un peuple qui est passée des rapports égalitaires et partenariaux avec l'étranger aux rapports de subjugation. L'ambition est de

revisiter le passé précolonial et colonial resté longtemps opaque parce que écrit par les autres, afin que la génération de la postcolonie (Mbembe : 2000) prennent connaissance des figures de leur histoire et des enjeux postnationaux. Par sa prise de parole dans la langue de l'ancien colonisateur, le dramaturge voudrait inviter le public allemand à une lecture critique des privilèges discursifs issus du contact colonial. Le titre ironique et assez provocateur. « Ach Kamerun ! Unsere alte deutsche Kolonie » est un appel à reconsidérer la petite histoire de la présence allemande au Cameroun. D'après la pièce analysée, ce territoire annexé par les Allemands en 1884 n'a jamais été une colonie, même s'il a été traité comme telle.

Quant à Philomène Atyame de la deuxième génération de cette jeune littérature postcoloniale allemande, le passé colonial allemand ne constitue plus un obstacle en soi au rapprochement des deux peuples. Il conviendrait tout simplement pour les deux parties, de prendre connaissance des conséquences que la méconnaissance du passé colonial peut avoir dans une relation germano-africaine et qu'ils travaillent ensemble au rapprochement des deux peuples, appelés à se côtoyer pour se qui est de la diaspora. Subvertir les idées reçues en Europe sur les ex-colonisés, s'affranchir de l'histoire africaine coloniale savante et discriminante au moyen de l'écriture et tendre la main à l'ancien colonisateur dans son espace et dans sa langue pour l'inviter à la gestion du patrimoine culturel et historique postcolonial communs, tels semblent être les grandes tendances de cette jeune littérature qui mérite un peu plus d'attention dans le champ scientifique de la métropole.

## Bibliographie

- Assmann, A., 2006, *Der lange Schatten der Vergangenheit. Erinnerungskultur und Geschichtspolitik*, München, C.H. Beck.
- Assmann, A., 2009, *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, München, C. H. Beck.
- Assmann, J., 2007, *Das kulturelle Gedächtnis: Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, München, Beck.
- Atyame, P., 2002, *Abengs Entscheidung. Eine schwarz-weiße Liebe in Kamerun*. Roman, Oberhausen, Athena-Verlag.
- Augé, M., 1992, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Ed. du Seuil.
- Berndt, Ch., 2009, « Die Konstruktion der Erinnerung », dans *Humboldt Kosmos* 94/2009, pp. 44-49.
- Blumer, A., 1977, *Das dokumentarische Theater der sechziger Jahre in der Bundesrepublik Deutschland*, Meisenheim am Glan, Hain.
- Essiben, M., 2003, « Les traités du 12 juillet 1884 comme source de l'antagonisme germano-douala à la veille de la Première Guerre Mondiale », dans Albert-Pascal Temgoua/ Stefanie Michels (Hg.) : *La politique de la mémoire coloniale en Allemagne et au Cameroun – The politics of colonial memory in Germany and Cameroon*. Actes du colloque à Yaoundé, octobre 2003 – Proceedings of a conference in Yaoundé, october 2003, Münster, Lit Verlag, (Reihe Encounters/Begegnungen Bd. 5), pp. 15-23.
- Genette, G., 2003, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Ed. du Seuil.
- Kenna, C., (Ed.), 2010, *Die « DDR-Kinder » von Namibia - Heimkehrer in ein fremdes Land*, Göttingen, Hess.
- Kesting, M., 1959, *Das epische Theater. Zur Struktur des modernen Dramas*, Stuttgart, Kohlhammer.
- Kum'a Ndumbe III, A., 1980, *Hitler voulait l'Afrique. Le projet de 3<sup>e</sup> Reich sur le continent africain*, Paris, L'Harmattan.

- Kum'a Ndumbe III, A., 2005, *Ach Kamerun! Unsere alte deutsche Kolonie...* Dokumentarstück in zehn Szenen, Berlin, AfricaAvenir/ Exchange & Dialogue.
- Le discours de circonstance du ministre Wieczorek-Zeul du 14 août 2004 à Waterberg en Namibie : <http://www.ag-friedensforschung.de/regionen/Namibia/100-jahre.html>, consulté le 29/11/2011
- Lennox, S., 2006, « Das afrikanische Gesicht, das in deinem Raum spricht. Postkoloniale Autoren in Deutschland: Kum'a Ndumbe III und Uche Nduka », dans *Text + Kritik. Zeitschrift für Literatur*. Sonderband, Hrsg. V. Heinz Ludwig Arnold, München, p. 167-176.
- Pratt, M.-L., 2009, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, London, Routledge.
- Mbembe, A., 2000, *De la postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala.
- Michels, S., 2009, *Schwarze deutsche Kolonialsoldaten. Mehrdeutige Repräsentationsräume und früher Kosmopolitismus in Afrika*, Bielefeld Transkript-Verlag.
- Nora, P., 2001, *Les lieux de mémoire*, vol 1, Paris : Gallimard.
- Pape, Kl., 2011, « Afrikaner fordern Wiedergutmachung. Zum 125. Jahrestag der Berliner Afrika-Konferenz haben Afrikaner aus aller Welt in Berlin eine Wiedergutmachung für die Folgen des Kolonialismus gefordert ». <http://www.dw-world.de/dw/article/0,4891485,00.html>, consulté le 29/11/2011.
- Ricœur, P., 2000, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- Temgoua, A.-P. / Michels, S. (Ed.), 2003, *La politique de la mémoire coloniale en Allemagne et au Cameroun – The politics of colonial memory in Germany and Cameroon*. Actes du colloque à Yaoundé, octobre 2003 – Proceedings of a conference in Yaoundé, Münster, Lit Verlag, (Reihe Encounters/ Begegnungen Bd. 5).
- Van der Heyden, U./ Zeller, J. (Ed.), 2002, *Die Koloniale Metropole Berlin, eine Spurensuche*, Berlin, Berlin-Ed.
- Welzer, H., 2001, *Das soziale Gedächtnis. Geschichte, Erinnerung, Tradierung*, Hamburg, Hamburger Edition.

- Yano, H., 2000, « Migrationsgeschichte », dans Carmine Chiellino (Dir) : *Interkulturelle Literatur in Deutschland. Ein Handbuch*, Stuttgart, Weimar, Metzler, p. 1-17.
- Zimmerer, J., (Ed.), 2003, *Völkermord in Deutsch-Südwestafrika. Der Kolonialkrieg (1904 - 1908) in Namibia und seine Folgen*, Berlin, Links, 2003.

**FLORIAN ALIX**  
Université de Strasbourg (France)

## L’esclavage dans les essais d’Edouard Glissant : lieu de mémoire et « lieu commun »

### Introduction

Selon l’analyse de Pierre Nora, les hommes passent de la « société-mémoire » (Nora : 23 et suiv.)<sup>1</sup> à la société moderne. La modernité apparaît lorsqu’ils ne peuvent plus considérer que leurs gestes, leurs discours et leurs valeurs sont les mêmes que ceux de leurs ancêtres : il n’y a pas de continuité, mais une rupture avec le passé. Ce sentiment de rupture rend nécessaire les lieux de mémoire. La distance qui sépare les hommes de leur passé leur fait craindre d’oublier ; ils vont donc « créer des archives » (Ibid. : 29), non seulement pour fournir à l’historien scientifique une base de données à analyser, mais aussi pour conserver des traces du passé de la communauté et la commémorer. En effet, la communauté doit se légitimer en réaffirmant ce qui l’unit à son passé : elle le fait à travers ces lieux de mémoire, qui sont des « moments d’histoire » (Ibid.), des éléments qui sont extraits du récit écrit par les historiens et que la communauté dote d’une forte charge symbolique.

Selon Edouard Glissant, le phénomène de la Traite a coupé définitivement les esclaves de leurs attaches avec les sociétés africaines dont ils étaient issus. Suite à leur « transbord » de l’Afrique aux Caraïbes, les esclaves ont dû changer et ont été contraints de mettre à distance leur passé africain, « ce qui, dans l’ancien ordre des choses, était le permanent, le rituel, la vérité de [leur] être » (Glissant, 1997 : 41). La population antillaise est coupée d’une « histoire-mémoire » par le phénomène esclavagiste : celui-ci crée une distance avec le passé, rendant impossible tout sentiment de continuité à l’intérieur de la communauté antillaise. L’esclavage entraîne donc une rupture avec le passé qui fait entrer les Antilles dans la modernité. Et il rend nécessaire la création de lieux de mémoire. Il est donc intéressant d’utiliser le concept de lieu de mémoire pour lire l’œuvre d’Edouard Glissant ; mais la situation antillaise est spécifique et elle exige de préciser le concept.

---

<sup>1</sup> Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*. Paris, Gallimard – Quarto (3 vol.) 1997.

Tout d'abord, Pierre Nora invitait ses collaborateurs à inventorier les lieux de mémoire de l'histoire de France, à en faire des objets d'étude et à porter sur eux un regard critique. Edouard Glissant, lui, doit inventer des lieux de mémoire antillais, il doit les révéler et les créer. Sa démarche est celle d'un écrivain : par le biais de l'écriture théorique ou fictionnelle, il construit des lieux de mémoire, pour rendre possible l'écriture d'une histoire proprement antillaise. En effet, chez Pierre Nora comme chez Edouard Glissant, les lieux de mémoire sont nécessaires parce qu'une distance sépare les hommes de leur passé. Mais chez Pierre Nora, cette distance permet le recul critique de l'historiographie scientifique alors qu'il en va autrement chez Glissant. Aux Antilles, la distance avec le passé est imposée par la violence de la Traite. Edouard Glissant définit l'esclavage comme « expérience du gouffre » (Glissant, 1990 : 19) : la rupture avec le passé crée une distance mais celle-ci est imposée, les Antillais n'ont pas prise sur elle comme l'ont les historiens de Pierre Nora. Dans le cas antillais, on n'est pas passé de l'histoire-mémoire à l'histoire critique, mais à la « mémoire non sue de l'abîme » (Ibid.) : l'esclavage n'est pas passé au crible d'une critique scientifique, il est tombé dans l'oubli, ou plus exactement il a été refoulé dans l'inconscient collectif. Et la communauté antillaise s'est donc constituée sur cette « mémoire non sue », inconsciente et refoulée. Le lieu de mémoire apparaît donc dans le cas antillais comme une nécessité, puisque c'est grâce à lui que la communauté antillaise peut parvenir à une pleine conscience d'elle-même ; mais il est en même temps impossible puisque la rupture avec le passé a été tellement radicale et violente que l'oubli s'y est substitué, plutôt qu'une distance critique dont des historiens pourraient s'emparer.

Ensuite, Pierre Nora voyait dans la nation le point de référence des lieux de mémoire. Certes l'historien envisage la revendication de mémoires alternatives : chaque groupe social au sein de la nation va chercher à exhumer une mémoire particulière, « une tradition que l'histoire officielle n'avait nullement éprouvé le besoin de prendre en compte parce que le groupe national s'était le plus souvent construit sur son étouffement, sur son silence, ou parce qu'elle n'avait pas affleuré comme telle à l'histoire » (Nora : 4074). Mais, dans ce travail de réhabilitation de la mémoire, le groupe la transforme en « conscience historique » : il rappelle l'importance de cette mémoire pour la nation et, par ce biais, il réintègre la communauté nationale. En appliquant cette théorie à l'œuvre de Glissant, on pourrait y voir l'expression de la revendication des habitants des DOM pour la reconnaissance de la mémoire de l'esclavage. Mais la démarche d'Edouard Glissant ne vise pas simplement à intégrer la mémoire de l'esclavage à la mémoire nationale française. Il n'opte pas non plus pour la logique inverse, celle qui consisterait à constituer

une mémoire antillaise indépendante de la mémoire française. Edouard Glissant redéfinit plutôt l'articulation entre la nation et le lieu de mémoire : le lieu de mémoire n'est plus le point de référence d'une seule nation, mais un espace qui met en jeu plusieurs nations, plusieurs communautés et plusieurs histoires.

Enfin, puisque le lieu de mémoire glissantien met en jeu plusieurs mémoires, il importe d'analyser les conflits qui peuvent exister entre elles. Dans ses travaux sur les relations entre histoire, mémoire et politique, Enzo Traverso établit une distinction entre les « mémoires fortes » d'une part, qui sont « des mémoires officielles, entretenues par des institutions, voire des Etats » et les « mémoires faibles » d'autre part, qui sont « des mémoires souterraines, cachées ou interdites » (Traverso, 2005 : 54). Cette distinction s'avère pertinente pour analyser la construction de lieux de mémoire dans l'œuvre d'Edouard Glissant.

En effet, Edouard Glissant cherche à cartographier une « mémoire faible » : il est en quête de procédés d'écriture qui lui permettent de révéler et de construire les lieux de mémoire antillais, à la fois nécessaires et impossibles. Mais Glissant tente aussi de renforcer cette mémoire antillaise en l'institutionnalisant. Cette double dynamique de création et d'institutionnalisation conduit à repenser l'articulation entre nation et mémoire.

### La mémoire interdite : une critique de l'historiographie traditionnelle

Pour Edouard Glissant, la mémoire de la Traite est interdite (au sens étymologique), c'est-à-dire qu'il n'est pas possible d'en parler. Et ceci justement parce qu'il n'y a pas de lieu identifiable qui permette de construire un discours de commémoration. Au début de *Poétique de la Relation*, l'auteur définit la Traite comme « expérience du gouffre » (Glissant, 1990 : 18). Le « gouffre », c'est la cale du navire négrier, c'est aussi le fond de l'océan où périrent de nombreuses victimes de la Traite : les négriers jetaient par-dessus bord les cadavres de ceux qui avaient succombé avant d'arriver au terme du voyage ; après l'interdiction de la Traite, ceux qui la continuaient illégalement se débarrassaient parfois des hommes qu'ils convoaient en les faisant disparaître dans les flots. Ces espaces ne sont pas repérables : fond de cale, fond marin, ce sont des espaces cachés, souterrains, ou plutôt sous-marins. Ils ne permettent pas l'expression de la mémoire. Au contraire, ils l'enfouissent. L'océan devient donc aux yeux de Glissant l'espace où repose la mémoire antillaise, masquée par les flots. Cette mémoire est une « mémoire faible » : elle n'est pas visible parce que rien n'en apparaît à la surface. Pour Glissant,

tout est caché au fond du « gouffre », tout comme les « monuments » des « martyrs » de l'esclavage reposent pour Derek Walcott au fond de la mer (Walcott, 1992 : 364-367).

Le fait colonial maintient cette interdiction de la mémoire de l'esclavage. Edouard Glissant rejoint certains promoteurs des études subalternes dans sa critique de l'historiographie coloniale. Dans son article « The Prose of Counter-Insurgency », Ranajit Guha explique que beaucoup d'historiens restent prisonniers d'une terminologie et d'une idéologie sous-jacentes nées avec l'historiographie coloniale. Ils continuent à écrire l'histoire de révoltes paysannes avec les termes qu'utilisaient les agents de la colonisation européenne en Inde ; ils ne parviennent donc pas à pleinement comprendre le rôle des paysans qui se sont révoltés contre la situation coloniale parce qu'ils refusent « de reconnaître l'insurgé comme le sujet de sa propre histoire » (Guha, 1988 : 82). Edouard Glissant dénonce la même incapacité à reconnaître les esclaves et leurs descendants comme des acteurs historiques et il relie cette incapacité à une écriture de l'histoire surdéterminée par les conceptions européennes. L'auteur martiniquais considère lui aussi d'une certaine manière les esclaves et leurs descendants comme des « subalternes » qui ont été dépossédés de leur rôle historique par une historiographie qui s'est fait dans l'« idiome » des colonisateurs.

De la même manière, Edouard Glissant reproche à l'historiographie antillaise d'être trop mimétique de l'histoire de France. En effet, l'histoire des Antilles se caractérise selon Glissant par sa « surdétermination » (Glissant, 1997 : 269) : la perception de cette histoire et le récit qui en est fait sont calqués sur le modèle de l'Histoire de France. Dans *Le Discours antillais*, Edouard Glissant souligne que le découpage de l'histoire des Antilles françaises correspond à la périodisation de l'histoire de France – on considère les Antilles sous la monarchie, sous la république ou sous l'Empire. Or cette soumission de l'histoire antillaise au récit historiographique français empêche les Antillais de se constituer comme sujets de leur propre histoire. Ils demeurent extérieurs à leur propre passé : l'historiographie antillaise reste trop mimétique ; elle entrave l'apparition d'une mémoire antillaise et elle « oblitère » (Ibid.) la possibilité d'un récit historique original.

Pour Glissant, le cas antillais est particulier. En effet, selon lui, les Africains – ou les Indiens – pouvaient se référer à un passé et à une culture précoloniales qui leur fournissait des bases sur lesquelles s'opposer aux colonisateurs :

La communauté atavique de langue, de religion, de système étatique, de valeurs traditionnelles, en somme une conception du monde, permettait à ces peuples, chacun en ce qui le concerne, de résister plus continûment (Ibid. : 225).

Le souvenir de l'époque précoloniale subsistait et, au nom de ce souvenir, les Africains se sont opposés à la colonisation. A cette « inépuisable embuscade » de l'Afrique à l'égard de l'Europe colonisatrice s'oppose « les brusques ruptures de [l']incessante révolte » des Antillais (Ibid.). En effet, il leur était impossible de s'appuyer sur la mémoire d'un passé et d'une culture distincts de ceux des colonisateurs. Les Antillais eux ne disposaient pas de cet « arrière-pays » culturel, distinct du fait colonial : toute leur histoire est coloniale et ils ne disposent d'aucun récit alternatif à celui des dominants.

Edouard Glissant a donc pour tâche d'écrire une mémoire qui n'a pas pu s'écrire parce qu'elle est celle des subalternes, de gens que l'historiographie ne reconnaît pas pleinement comme acteurs de leur histoire. Il ne peut donc pas emprunter la voie de la discipline historique pour écrire cette mémoire puisque, pour reprendre les termes de Gayatri Chakravorty Spivak, « l'espace de l'émergence persistante du subalterne à l'intérieur de l'hégémonie doit toujours demeurer hétérogène aux efforts de la discipline historique » (Spivak, 1988 : 16)<sup>2</sup>. S'écartant de l'historiographie, Edouard Glissant emprunte deux voies pour l'écriture de la mémoire : d'une part une archéologie des « traces » du passé ; d'autre part la fiction.

### Une archéologie des « traces »

L'archéologie des « traces » du passé consiste en une lecture critique de documents, de discours ou de comportements. Les objets de cette archéologie sont accessibles aujourd'hui, l'auteur les trouve dans l'époque contemporaine, mais ils témoignent du passé. Ce sont des indices qui permettent de reconstituer ce passé. L'archéologie des traces présente deux versants : un versant négatif, critique et un versant positif, constructif.

Le travail critique porte notamment sur des énoncés de la vie quotidienne qui témoignent d'une situation d'amnésie et d'aliénation. En effet, selon Edouard Glissant, aux Antilles françaises, les « modèles » et les « normes » qui régissent la vie sociale sont « importés » (Glissant, 1997 : 631). Ils ne correspondent pas à l'histoire et à l'environnement propres aux îles, ils sont le calque pur et simple de ce qui a cours en métropole. Par exemple, les Antillais oublient qu'ils n'habitent pas un climat tempéré et, de ce fait, ils font référence à l'automne et à l'hiver alors que ces deux termes n'ont pas de sens

---

<sup>2</sup> (Nous traduisons).

sous le climat des Caraïbes. Edouard Glissant appelle « épisodes de la dérision » (Ibid. : 208-217) ses énoncés qui, en eux-mêmes, ne sont pas absurdes, mais qui ne correspondent pas au milieu de ceux qui les disent. Ils témoignent d'un oubli : on fait comme si la colonisation et l'esclavage n'avaient pas conduit la population sur ces îles, comme si cette population était ailleurs.

L'archéologie des traces présente aussi un versant positif, constructif. Edouard Glissant recherche, dans la vie sociale martiniquaise, ce qui lui permet de rappeler le passé africain de la population. Il s'interroge ainsi dans *Le Discours antillais* sur les traces des structures familiales africaines dans les foyers antillais (Ibid. : 166-172), ou sur les parallèles possibles entre certains rituels funéraires africains et le rapport des Antillais à la mort (Ibid. : 217-218). Edouard Glissant ne cherche pas à retracer l'histoire de la Martinique, il cherche à révéler une mémoire : la part du passé qui, sans être jamais reconnue comme telle, continue cependant à être présente dans la vie sociale des Antillais. La quête de la mémoire antillaise n'est donc pas tournée vers le passé – puisque les vestiges de ce passé sont d'abord les traces écrites du colonisateur – mais vers le présent.

Sa démarche se distingue cependant de celle d'un Aimé Césaire qui retrouvait dans la culture antillaise un « foyer » ou une « frange » de la « civilisation négro-africaine » (Césaire, 1976 : 436). La perspective de Césaire était englobante, il visait à intégrer les Antilles dans une mémoire « négro-africaine » commune aux différents peuples se reconnaissant dans la Négritude. Edouard Glissant, lui, cherche à mettre en lumière une mémoire spécifiquement antillaise. Les « traces » africaines l'intéressent parce qu'il veut montrer qu'elles demeurent cachées, invisibles aux Antillais. Il cherche d'abord à montrer un dysfonctionnement de la mémoire, qui entraîne une forme d'« échec historique de la nation » antillaise (Guha, 1988 : 43) à se constituer en tant que telle.

Il ne s'agit donc pas seulement de révéler des « traces » du passé ; il faut aussi dénoncer l'oubli dont il est l'objet. De ce point de vue, le délire joue un rôle stratégique dans la réflexion de Glissant sur la mémoire. En effet, le délire se définit selon lui comme un écart à partir de normes de discours admises par l'ensemble de la communauté. Or, on l'a vu, dans le cas antillais, ces normes ne correspondent pas à la situation réelle. Il arrive donc aux locuteurs de se retrouver gênés par cette situation et de produire un discours délirant, c'est-à-dire un discours où des choses contradictoires coexistent. Edouard Glissant analyse le cas d'Evariste Suffrin. Ce travailleur agricole est le fondateur d'une secte qui se veut celle de la race noire et, en même temps, il mobilise les catégories historiques de l'histoire de France (monarchie,

république, laïcité...) et l'universalisme républicain. Le discours est contradictoire, mais la « pulsion nationaliste » est motivée par un sentiment de « frustration historique » (Glissant, 1997 : 665) : le délire vient de l'inadéquation des normes admises (les catégories républicaines françaises) avec la situation particulière du fondateur de la secte (être un Noir antillais). Le délire est le « signe manifeste d'une non-histoire » (Ibid. : 633) : il indique un besoin d'histoire que la conscience collective, mimétique des normes métropolitaine, n'arrive pas à formuler.

L'archéologie permet de révéler des traces du passé et des indices des dysfonctionnements de la mémoire. Elle se heurte cependant à deux écueils. Tout d'abord, elle ne permet pas de construire un récit, ni historique, ni mémoriel. Elle ne peut que recueillir des bribes du passé, en dehors de toute continuité logique. Ensuite, elle oblige à sortir du discours rationnel. Certes, le travail d'Edouard Glissant sur le délire dans *Le Discours antillais* est méthodique. Mais le délire indique l'oubli sans donner pour autant les moyens d'y remédier. Dans *Poétique de la Relation*, l'auteur raconte sa rencontre et ses tentatives pour communiquer avec un homme délirant qui se refuse à parler ou à faire le moindre signe, même avec ses proches. Pour toute réponse, il aura un geste discret, qu'il interprète ainsi. L'homme lui dirait : « regardez autour de vous et voyez si ça vaut la peine d'expliquer » (Glissant, 1990 : 137). Le délire est bien lié à la situation de cet homme : cet environnement qui interdit son discours, qu'il ne peut pas enraciner dans une mémoire. Mais si « ça ne vaut pas la peine d'expliquer », ce n'est pas uniquement parce que le discours est rendu impossible par la situation ; c'est aussi parce que l'explication et la démarche rationnelle sont insuffisantes. Edouard Glissant doit donc se tourner vers d'autres formes d'expressions, notamment vers la fiction.

## Connaissance livresque de la métropole

La situation spécifique des Antilles rend nécessaire ce recours à la fiction. La mémoire subalterne y est enfouie et inaccessible. La parole des subalternes n'a pas pu se constituer en un discours cohérent, elle est restée discontinue et entièrement dépendante du discours des colons. Edouard Glissant se trouve face à des bribes de mémoire qu'aucun récit historiographique n'a pu prendre en charge et que les Antillais eux-mêmes ne voient pas. Il lui faut donc inventer une cohérence d'ensemble et reconstituer les vides de l'histoire et de la mémoire par la fiction. Edouard Glissant appelle « vision prophétique du passé » (Glissant, [1981] 1997 : 227) ce travail qui est nécessairement un travail d'écrivain. La « vision prophétique du passé » consiste d'une part à

exhumer et révéler les « traces » du passé et d'autre part à les inscrire dans la cohérence d'un récit dont les vides sont comblés par la fiction. La littérature vient donc compléter la démarche de l'historien et de l'analyste.

La fiction entre dans l'essai pour pallier au manque du discours explicatif ou argumentatif. Ainsi la section « Histoire, histoires » du *Discours antillais* critique la conception traditionnelle de l'histoire antillaise et son mimétisme par rapport à l'histoire occidentale. Edouard Glissant propose alors de corriger cette histoire en usant de procédés littéraires, notamment de la « vision prophétique du passé ». Le discours théorique cède alors la place à la fiction : à la fin de la section, un fragment narratif présente les sentiments d'un esclave marron fuyant la plantation où il travaillait (Ibid. : 277-278). La parole de l'esclave marron n'ayant jamais été consigné, il est nécessaire de l'inventer, de restituer la subjectivité de l'esclave en révolte et en fuite pour construire la conscience historique de la communauté antillaise. L'auteur tente donc d'écrire les « traces » de la mémoire antillaise en utilisant les possibilités de la fiction pour reconstituer une conscience subalterne.

Au début de *L'Intention poétique*, Edouard Glissant mettait déjà en scène, au seuil d'un essai sur la poésie, un esclave marron dont il décrivait les sentiments (Glissant, [1969] 1997 : 9-10). Dans ce fragment narratif, il confrontait cet esclave à un vieil homme, contemporain de l'auteur, qui cherche en vain quelque chose sur un morne. Ce vieil homme cherche des traces du passé, une mémoire antillaise. Le récit de Glissant permet de mettre en rapport cette recherche avec le passé esclavagiste de l'île : l'auteur, par la fiction, donne un sens aux interrogations du vieil homme. Il inscrit le vieil homme dans un récit mémoriel : il suggère que l'homme en quête du passé est le descendant du marron en quête de liberté.

Edouard Glissant use d'une technique similaire dans ses romans. Il inscrit les personnages dans une continuité, il met en relation ses contemporains avec des personnages de la période esclavagiste. Il propose ainsi une autre vision de l'histoire antillaise où les subalternes sont des acteurs à part entière de leur destin. Dans le chapitre « Tombé levé (1788-1974) » de *Malemort*, il fait des ouvriers grévistes du XX<sup>ème</sup> siècle les continuateurs des marrons du XVIII<sup>ème</sup> siècle (Glissant, [1975] 1997 : 117-136). Dans *La Case du commandeur*, Edouard Glissant revient sur la folie (Glissant, [1981] 1997). Le personnage principal du roman, Marie Celat, est atteinte d'un délire comparable à celui d'Evariste Suffrin : son délire témoigne du désir de retrouver la trace d'un passé que la société dans son ensemble ne peut ni ne veut pas voir. Hors norme, le personnage est un révélateur du manque dont souffre la société martiniquaise. Le roman permet cependant ce que l'analyse logique du discours d'Evariste Suffrin ne permettait pas : toute la première partie du roman est une remontée

progressive dans le temps ; au fil des générations le passé antillais se dévoile, la vie des subalternes antillais et des esclaves, le souvenir de la Traite. Le roman permet de développer tout cela et de le mettre en regard avec le délire contemporain du personnage de Marie Celat : il permet alors d'éclairer ce qui ne fait pas sens par défaut de mémoire.

D'une part, Glissant rétablit une continuité, il crée un lien entre les subalternes d'hier et ceux d'aujourd'hui : à partir des traces laissés par les esclaves marrons, il les inscrit dans un récit qui éclaire les conflits sociaux contemporains.

D'autre part, en créant de la continuité au sein de la mémoire antillaise, Edouard Glissant invente grâce à la fiction une parole des subalternes. L'esclave de Glissant parle et les romans permettent de consigner cette parole que Glissant transcrit grâce à la fiction. Le roman permet donc de combler les lacunes creusées par « l'expérience du gouffre » (la Traite) et par l'étouffement des voix des subalternes dans le système colonial. C'est ainsi que, dans *Mahagony*, un esclave a appris à lire et à écrire en cachette : le roman cite les écrits de ce personnage fictionnel (Glissant, [1987] 1997 : 30-40). Le romancier crée une archive tout à fait canonique, puisqu'écrite, et pourtant entièrement subalterne. L'esclave écrit à l'écart du maître : s'il plagie les textes qu'il a pu lire, il s'en éloigne et cette distance est révélatrice de ses efforts pour se déprendre du pouvoir du maître.

Le roman permet donc de créer des archives imaginaires. Or la création d'archive est un processus essentiel dans la constitution de « lieux de mémoire » (Nora : 29) selon Pierre Nora. L'archive du lieu de mémoire ne sert pas tant de matériau pour la recherche de l'historien que de support à la commémoration. Les archives imaginaires des romans d'Edouard Glissant répondent bien à cette deuxième fonction. Bien entendu, l'historien ne peut pas mener sa recherche à partir de romans. Les lecteurs, par contre, peuvent s'appuyer sur ces archives imaginaires pour se construire une conscience historique. Les romans d'Edouard Glissant permettent donc de localiser la mémoire.

L'espace dans les romans de Glissant n'est pas simplement un cadre pour le déroulement d'une histoire ; il est symbolique. Le romancier inscrit la mémoire antillaise dans l'espace de ces romans. La cale du bateau négrier est un lieu récurrent dans les romans de Glissant : l'enjeu est alors de reconstituer la vie de ceux qui ont connu ce « premier gouffre », d'ancrer la mémoire dans ce lieu disparu. L'espace de l'île est lui aussi significatif. Comme l'indique Carminella Biondi à propos du *Quatrième Siècle*, la plaine de l'esclavage s'oppose à la montagne du marronnage. Dans le roman, Mathieu Beluse est le descendant d'une lignée d'esclave, vivant dans la plaine. C'est un jeune

historien qui tente de reconstituer le passé de l'île. Il va consulter Papa Longoué, dépositaire de la mémoire orale de l'île et descendant d'une lignée de marrons, occupant les mornes. Les deux lignées se sont opposées pendant plusieurs siècles. Le roman inscrit cette opposition dans l'espace – la plaine / les mornes. La case de Papa Longoué, où les deux hommes se rencontrent et réconcilient les deux lignées, devient un lieu de mémoire :

La case solitaire sur le morne, où se rencontrent un vieillard qui n'a pas oublié et un jeune homme poussé par la rage de savoir, devient ainsi le lieu où s'élabore une nouvelle méthode d'approche du passé, où la voyance a sa part à côté de la tradition orale que le temps a en grande partie oblitérée et d'une tradition écrite assez modeste et de provenance très suspecte car il s'agit des traces laissées par le blanc, conquérant et esclavagiste (Biondi, 1995 : 132).

La case est l'espace symbolique de la réconciliation. Elle est aussi l'endroit où la mémoire se construit, où le jeune Mathieu confronte sa fréquentation des archives à la mémoire orale.

Le roman devient donc lieu de mémoire à double titre. D'une part, il recueille une archive qui ouvre la possibilité du souvenir pour les Antillais, sous la forme d'un récit cohérent qui lie le passé au présent. D'autre part, il est aussi le lieu où s'élabore cette mémoire.

### L'institutionnalisation du lieu de mémoire glissantien

Les lieux construits par la fiction restent les lieux d'une « mémoire faible », d'une mémoire alternative qui n'est pas reconnue par les institutions politiques et scientifiques. Edouard Glissant a cependant tenté de transformer cette « mémoire faible ». Dans un premier temps, la création de l'Institut Martiniquais d'Etudes et de la revue *Acoma* témoigne de « la volonté de l'écrivain martiniquais d'accorder aux mots qui forgent la « science » l'espace institutionnel permettant de fonder son émergence et de légitimer son avènement » Fonkua, 1998 : 104). Edouard Glissant tente d'institutionnaliser un espace de savoir proprement martiniquais qui fonde « une autonomie du discours scientifique des Antilles modernes » (Ibid. : 107). Cette autonomie rend l'initiative aux Antillais : ils deviennent sujets d'une conscience scientifique, ils écrivent eux-mêmes le savoir antillais. Cette démarche implique de sortir d'une historiographie entièrement calquée sur le modèle français et de poser les bases d'une mémoire spécifiquement antillaise.

L'IME donne à cette mémoire un cadre institutionnel. Edouard Glissant cherche à faire de cette mémoire une « mémoire forte », en autonomisant la culture et le savoir antillais par rapport au champ scientifique français. La

réflexion théorique et l'écriture romanesque font émerger une « mémoire faible » ; elle devient l'objet d'une revendication : Edouard Glissant, en la révélant, appelle à la transformer en une « mémoire forte », qui ne se développerait plus à l'ombre de la mémoire française, mais indépendamment d'elle.

L'IME, étape essentielle dans le parcours d'Edouard Glissant, est une entreprise qui a périclité. D'une part, des lacunes se sont fait sentir sur le plan scientifique et l'Institut a dû faire face à des difficultés financières. D'autre part, à la fin des années 1970, les autorités françaises ont ouvert des instituts universitaires dans les Départements d'Outre-Mer, « qui allaient prendre le relais de l'Institut Martiniquais d'Etude en le supplantant » (Ibid. : 117). L'institutionnalisation de la mémoire antillaise comme « mémoire forte » de la communauté antillaise est demeurée inachevée.

## Le renforcement de la mémoire de l'esclavage sur la scène française

A partir de la fin des années 1990, Edouard Glissant change de stratégie alors que la mémoire de l'esclavage commence à occuper une nouvelle place dans le débat public. Après le cent-cinquantième anniversaire de l'abolition 1848, des associations et des organisations représentant les habitants des DOM demandent qu'une plus grande place soit accordée à l'esclavage dans la mémoire nationale française. Ce mouvement conduira à la promulgation de la loi Taubira, le 10 mai 2001, qui déclare que l'esclavage est un crime contre l'humanité. Autour de cette loi, se cristallise le débat concernant la mémoire de l'esclavage.

Dans ce débat, on voit réapparaître des arguments qui sont ceux qu'Edouard Glissant avançait dans les années 1980. Françoise Vergès reprend ainsi l'idée d'une dépossession radicale de la mémoire et du discours de l'esclave, qui ne peuvent plus survivre qu'à l'état de « traces » :

Dans son exil, l'esclave est sommé d'oublier sa langue, ses rituels et ses croyances. Il est interdit de subjectivité. Il devient objet. Sa langue, ses rituels et ses croyances, survivent à l'état de traces et vont agir de manière cryptique sur les cultures créoles qui naissent dans les sociétés esclavagistes (Vergès, 2008 : 44).

Elle en appelle alors à la constitution de nouvelles archives, qui ne se fonde plus uniquement sur les discours des colonisateurs, mais aussi sur la tradition orale et sur la « pratique » et le « discours » anti-esclavagiste des esclaves eux-mêmes (Ibid. : 61-66). Edouard Glissant critiquait lui aussi les archives coloniales et cherchait à reconstruire une archive, en écrivain plutôt qu'en

strict scientifique, à partir de sources orales. Edouard Glissant voyait dans la *Traite le ferment de « métamorphoses »* (Glissant, 1990 : 19) : les peuples se transformaient en une nouvelle entité. Françoise Vergès elle aussi récusait l'idée selon laquelle l'esclavage transatlantique ne serait qu'une rémanence de l'esclavage antique. Selon elle, il est fondateur de la modernité, non seulement aux Antilles, mais aussi de « la figure du citoyen libre, doué de raison, jouissant de droits naturels imprescriptibles et propriétaires de son corps » (Ibid.).

Dans ce débat, il faut noter que l'on a changé de paradigme : il ne s'agit plus de construire une mémoire antillaise « forte » et indépendante de la mémoire française, il s'agit d'intégrer la mémoire de l'esclavage à la mémoire française. L'objectif est de créer un lieu de mémoire français de l'esclavage. Un Comité pour la mémoire de l'esclavage a donc été créé. Il remet au Premier ministre un rapport qui fait l'état des lieux de l'insuffisante présence de l'esclavage dans l'enseignement, la recherche et la culture française et propose des solutions pour y remédier. Reconnue par les pouvoirs publics, la mémoire de l'esclavage s'institutionnalise.

Elle se renforce, mais elle n'est pas encore une mémoire forte cependant. Le sujet fait débat en France. La publication du rapport du Comité pour la mémoire de l'esclavage donne des indices de la difficulté pour cette mémoire à devenir « mémoire forte ». Le texte est publié chez La Découverte : la maison d'édition est plus connue pour le choix de textes originaux et critiques que pour la présentation d'un discours institutionnel. De plus, le rapport paraît dans la collection de poche « Sur le vif » : le texte apparaît donc comme une prise de position dans un débat.

### L'intervention d'Edouard Glissant : l'institution par le texte, le texte comme institution

Edouard Glissant intervient dans ce nouveau contexte. Il joue un rôle sur le plan institutionnel car il est chargé par le Président de la République française de fournir un rapport préparant la fondation d'un Centre national pour la mémoire des esclavages et de leurs abolitions. Tout comme celui du Comité pour la mémoire de l'esclavage, ce rapport est publié, en 2007, sous le titre *Mémoires des esclavages*. Ce livre est pourtant très différent de celui des éditions La Découverte. Tout d'abord, il est le résultat d'un travail de co-édition entre La Documentation française, c'est-à-dire les éditions nationales, et Gallimard, l'un des éditeurs les plus prestigieux du champ littéraire français. Ensuite, il s'ouvre sur un « avant-propos » de Dominique de Villepin, Premier ministre au moment de la publication. Le livre offre donc

tous les gages de la publication officielle : Edouard Glissant ne fait pas de son livre une prise de position dans le débat autour de l'esclavage, il tente de se placer en surplomb du débat.

Le rapport du Comité pour la mémoire de l'esclavage traitait d'abord du contenu des programmes de recherche et d'enseignement ; il donnait aussi les lignes directrices pour l'élaboration d'un discours officiel de la mémoire de l'esclavage en France. Edouard Glissant au contraire ne propose pas de contenu précis pour le pôle recherche et enseignement du Centre national pour la mémoire des esclavages et de leurs abolitions – il s'en remet aux différents travaux déjà existants. En réalité, c'est le lieu de commémoration qui importe à Glissant : « Le Centre national sera visible. Il signifiera par sa stature, exactement comme un athlète en pleine activité » (Glissant, 2007 : 145).

Le Centre est important parce qu'il est un espace symbolique : l'histoire et les sciences humaines sont mobilisées pour signifier l'importance de l'esclavage, pour rendre visible et audible ce qui était une « mémoire faible » et silencieuse. Le lieu institutionnalise l'esclavage comme une part importante de la mémoire nationale ; il permet de rassembler différents travaux et différents discours qui existent à propos de l'esclavage et de leur donner de l'importance. Ce n'est donc pas le contenu des discours qui intéresse Glissant mais la création d'un espace qui les rende possibles et visibles en tant que discours sur l'esclavage. Le lieu de mémoire sort l'esclavage de la marginalité.

Deux exemples tirés de *Mémoires des esclavages* illustrent cette idée.

Alors qu'il parle des liens qui existent entre les différentes régions qui ont connu l'esclavage, Edouard Glissant raconte une de ses conversations avec « un couple de Planteurs en Louisiane » (Glissant, 2007 : 58-59). Il leur fait remarquer le lien qui existe entre leur environnement et le sien, et il explique cette similitude par l'histoire esclavagiste commune à la Martinique et à la Louisiane. Ses deux interlocuteurs nient cependant toute ressemblance : l'esclavage appartient pour eux à un passé révolu qu'il est impossible de voir ressurgir. Il est encore un lieu de mémoire souterrain et interdit.

Plus loin dans l'ouvrage, l'auteur rapporte un dialogue : après qu'il a fait une conférence à Bordeaux sur le thème de l'esclavage, une dame vient le trouver pour lui poser des questions sur l'implication de sa ville dans le commerce triangulaire (Glissant, 2007 : 73-78). Les deux interlocuteurs sont situés dans des positions très différentes, pourtant un dialogue est possible. La conférence de Glissant a posé l'esclavage comme un espace de dialogue possible où les deux mémoires, celle de la dame bordelaise et celle de l'essayiste antillais, peuvent entrer en relation et se répondre, même si les contenus des deux discours sont différents.

Le Centre national pour la mémoire des esclavages et de leurs abolitions joue le rôle de cet espace où rassembler et faire entrer en écho différents discours sur l'esclavage. Mais le livre *Mémoires des esclavages* joue lui aussi ce rôle : Edouard Glissant y fait dialoguer différentes voix, il considère des régions du monde différentes. Le livre est un espace qui fait de l'esclavage un objet de dialogue, sans pour autant contester son importance. Puisque ce qui relie tous ces discours, c'est le souvenir de ce phénomène.

En 2010, Edouard Glissant a fait paraître une anthologie de textes sous le titre *10 Mai* : cette publication s'inscrit dans le prolongement de *Mémoires des esclavages*. Edouard Glissant réunit dans un livre des extraits de différents textes concernant l'esclavage et l'abolition. L'auteur conçoit son anthologie comme un « mémorial », « tableau de lectures idéales d'un groupe ou d'une institution » (Fraisie, 1998 : 22) : il s'agit de réunir des textes significatifs sur l'esclavage. Ces textes restent très hétérogènes – de la déclaration du comité d'ouvrier au poème, des Etats-Unis à la France. Mais ils sont comme autant de « traces » du passé esclavagiste qu'il rassemble et fait entrer en résonance : il crée donc un espace où la question de l'esclavage se pose avec force.

Edouard Glissant institue un lieu de mémoire en un livre-objet dont il fait un mémorial. Il ne renonce cependant pas à la dimension subjective et individuelle de l'ouvrage. On retrouve certes les textes attendus dans toute anthologie sur l'esclavage – on a pu lire, par exemple, un certain nombre de citations mobilisées par Edouard Glissant dans le florilège que Françoise Vergès proposait en conclusion de *La Mémoire enchaînée*. Mais certains textes sont plus surprenants. Par exemple, une citation de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert sur les esclaves, attendue, est suivie par une citation de la même œuvre, sur la situation d'aliénation des femmes. Le parallèle n'est pas évident et il est dû au souci de mise en relation qui anime la démarche glissantienne.

Surtout, Glissant rappelle sur la première page que le livre est né d'un travail de mise en espace par Greg Germain au Musée du quai Branly. Et Edouard Glissant se soucie de conserver les traces de l'oralité première de son anthologie. Les chapeaux introducteurs des textes sont précédés de la mention « Le récitant », comme si le « mémorial » était d'abord un texte de théâtre destiné principalement à une représentation à voix haute. Le mémorial n'est donc pas un monument figé : il est ouvert à l'interprétation. Il institue un lieu de mémoire, mais il appelle les lecteurs à le fréquenter, à « [le] méditer, à en travailler la matière » (Glissant, 2010 : 7). Edouard Glissant comparait le Centre national pour la mémoire des esclavages et de leurs abolitions à un « athlète en pleine activité ». Cette comparaison nous indique que sa

conception du lieu de mémoire est dynamique : il doit être mis en mouvement et se nourrir des interactions entre individus et communauté.

## Lieu de mémoire glissantien, lieu-commun du Tout-Monde

On pourrait voir dans l'évolution d'Edouard Glissant, du *Discours antillais* au rapport gouvernemental *Mémoires des esclavages*, une palinodie : le penseur nationaliste promoteur de l'IME changerait de paradigme pour critiquer la mémoire nationale française et appeler à y intégrer la mémoire de l'esclavage. Pourtant Edouard Glissant ne se contredit pas : pour lui, la mémoire de l'esclavage est fondatrice d'une communauté antillaise. Cependant, elle ne met pas en jeu uniquement les Antilles, d'autres nations y participent. Chez Françoise Vergès, la mémoire de l'esclavage conduit à remettre en question une certaine conception de la nation française ; chez Edouard Glissant, c'est la notion même de nation que la mémoire de l'esclavage met en cause.

Le lieu de mémoire de l'esclavage est polyphonique. C'est un lieu de mémoire particulier parce qu'il met en jeu différentes régions du monde, très éloignées les unes des autres. L'Europe dans ses entreprises coloniales a initié le commerce triangulaire ; l'Afrique a fourni les hommes et les femmes que l'on embarquait sur les navires ; les Antilles les ont reçus et une nouvelle société y a vu le jour. Edouard Glissant prend aussi en compte les îles de l'Océan indien et le monde indien d'où sont partis les travailleurs engagés après les abolitions, trouvant sur les îles des situations de travail très dures.

Edouard Glissant voit donc dans l'esclavage un « phénomène global de transformation du monde » (Glissant, 2010 : 5). L'esclavage est à ses yeux le phénomène moteur de la première phase de la colonisation qui conduit, à terme, à une uniformisation du monde, mais qui accélère aussi en contrepartie la mise en Relation des différentes parties du monde.

## Du lieu de mémoire au « lieu commun »

C'est pourquoi Edouard Glissant prévoit que le Centre pour la mémoire des esclavages et de leurs abolitions aura un « fonctionnement international ». Le Centre sera national, mais « ce caractère national devrait être partagé, nation française, nations des peuples antillais, nations du monde » (Glissant, 2007 : 27).

L'exemple du dialogue entre Glissant et la dame bordelaise a montré que la mémoire de l'esclavage doit être un espace de dialogue entre des régions du monde différentes. Le lieu de mémoire de l'esclavage doit permettre à des langues et à des cultures différentes de s'exprimer. Edouard Glissant cite à plusieurs reprises dans son œuvre des auteurs antillais anglophones, comme Derek Walcott ou Edward Kamau Brathwaite. *10 Mai* fait figurer, dans leur

langue originale, des textes d'auteurs noirs américains. Et, dans le deuxième chapitre de *Mémoires des esclavages*, l'œuvre de William Faulkner joue le rôle de fil directeur autour duquel la réflexion de Glissant sur l'esclavage se construit.

Le lieu de mémoire de l'esclavage, tel que le pense Edouard Glissant, est un lieu qui accueille et fait résonner les voix d'autres nations. C'est une « configuration d'*histoires transversales* » (Ibid. : 34) : le lieu de mémoire est un espace qui permet de percevoir la diversité des lieux et des mémoires et de les mettre en Relation. L'esclavage est un « lieu commun », au sens où l'entend Glissant. Le lieu commun est un lieu qui permet de rassembler différents espaces à travers le monde. Des gens d'horizons très différents peuvent se reconnaître dans une même image, une même idée, une même expérience. Le « lieu commun » désigne chez Glissant l'apparition d'idées et de questions similaires en des lieux très éloignés, voire antagonistes, du monde : « il rameute, mieux qu'aucun système d'idées, nos imaginaires » (Glissant, 1990 : 23). Le lieu de mémoire de l'esclavage rassemble les imaginaires et met en lumière ce qui relie différentes parties du monde : il est un « lieu commun » qui réunit différentes nations, un espace où une mémoire transnationale se construit.

Du *Discours antillais* à *Mémoires des esclavages*, du *Quatrième Siècle à Sartorius*, Edouard Glissant construit un lieu de mémoire qu'il va explorer et dont il va révéler la dimension complexe. Ce lieu, en réalité, se décompose en plusieurs espaces que les concepts et les fictions glissantiens vont cartographier et confronter. Au fil de son œuvre, l'objectif demeure cependant le même, celui de « concilier les mémoires contradictoires des formes d'organisation esclavagiste et, sinon extirper tous les contours d'obscurité de cet énorme régime, du moins concevoir sa fonction dans la préorganisation du monde moderne » (Glissant, 2010 : 7).

## Le paysage : la mémoire entre opacité et horizon

Si la démarche de Glissant est conciliatrice, elle n'est pas pour autant unificatrice. Le lieu de mémoire rassemble différents espaces, mais il ne les rend pas uniformes. Chacun d'entre eux conserve « singularité non réductible » (Glissant, 1990 : 204) : il a une originalité et une spécificité propre qui ne peuvent être rapprochées d'aucun autre espace dans le monde. C'est ce que Glissant appelle l'« opacité ». Cette opacité n'est cependant pas synonyme d'enfermement sur soi : parce qu'elle n'empêche pas les espaces de « coexister, confluer, tramant des tissus dont la véritable compréhension porterait sur la texture de cette trame et non pas sur la nature des

composantes » (Ibid.). Certains aspects d'un espace restent opaques alors que, par d'autres aspects, cet espace est relié au reste du monde, comme dans un archipel où chaque île est particulière, mais appartient tout de même à un ensemble plus vaste. Sur ce modèle, le lieu de mémoire de l'esclavage relie plusieurs espaces, chacun différents et il les constitue en un archipel de mémoire.

L'opacité préserve la spécificité de chaque lieu. Edouard Glissant ne rejette donc pas entièrement le concept de nation, il le reformule. Des espaces possédant leurs propres caractéristiques peuvent être considérés comme des nations, mais les différentes nations sont entre elles reliées et constituent des archipels. La mémoire de l'esclavage permet ainsi de relier différentes nations du monde qui ont été impliquées dans les circuits du commerce esclavagiste.

Le lieu de mémoire est donc une gageure pour Edouard Glissant : d'un côté, il impose de respecter et de rendre sensible l'opacité d'une nation et de ses composantes ; de l'autre, il entre dans un jeu de relation avec la totalité du monde. Face à cette difficulté, le discours théorique cède la place à l'écriture littéraire. Le paysage devient dans l'œuvre de Glissant un moyen d'exprimer cette réalité complète. La description saisit les particularités d'un espace précis ; en même temps, le paysage est limité par un horizon où l'auteur devine d'autres espaces auxquels le paysage est relié. Ainsi, *Poétique de la Relation* se termine par la description d'une plage martiniquaise. Edouard Glissant la décrit comme un espace carrefour : la plage permet de relier les mornes martiniquais, où les esclaves marrons trouvaient refuge, à l'Océan, qui est l'espace de la Traite, à l'horizon duquel se dessinent l'Europe et l'Afrique.

Le lieu de mémoire est la mise en espace littéraire de cette double prise de conscience : souvenir collectif de soi (les esclaves marrons qui font partie de la société antillaise) et de sa relation avec les autres (les autres continents).

## Conclusion

Le lieu de mémoire est chez Edouard Glissant un lieu de création plutôt que d'étude. Le lieu de mémoire de l'esclavage permet à un peuple de se reconnaître, de prendre conscience de son rôle dans l'histoire ; il prend conscience en même temps de ce qui le relie au reste du monde.

Le lieu de mémoire glissantien relève d'une conception nouvelle de la nation. Edouard Glissant ne rejette pas ce concept, il le reformule. Ce faisant, il complexifie celui de « lieu de mémoire », forgé par Pierre Nora. Le lieu de mémoire glissantien est bien lié à une nation, il est lisible dans un paysage particulier. Mais il est aussi un lieu commun : un endroit où différents espaces

se rejoignent, communiquent et entrent en relation. Le lieu de mémoire est la conjonction d'un arrière-pays, qu'il faut rendre lisible aux habitants de la nation dans une démarche d'écriture volontariste, et d'un horizon, où l'on voit se dessiner d'autres nations, avec lesquelles l'histoire nous lie.

La réflexion d'Edouard Glissant se situe au croisement de la théorie et de la littérature. Il brosse un état des lieux de la mémoire antillaise. Il formule un certain nombre d'hypothèses et d'arguments concernant le manque de mémoire des Antillais et les difficultés à écrire une histoire qui ne soit pas calquée sur le modèle européen. Ces arguments seront repris et retravaillés par des historiens, des sociologues et des politistes. Edouard Glissant, à partir de ces observations, propose aussi une réflexion théorique sur la notion d'histoire et sur son articulation à la mémoire et à la conscience collective. Il met ainsi en question l'unité du concept d'Histoire et propose des voies alternatives, d'autres façons de concevoir le passé qui peuvent coexister avec la discipline historique. Une telle critique ne peut pas passer uniquement par un discours conceptuel. Edouard Glissant construit aussi sa réflexion par l'écriture littéraire. La fiction contribue à l'édification des lieux de mémoire : elle permet de pallier aux lacunes des archives et à l'oubli ; elle ancre le passé dans une subjectivité. Glissant a aussi recours à des notions comme le paysage qui nourrissent une réflexion théorique par le biais de descriptions littéraires.

## Bibliographie

- Biondi, C., 1995, « *Le Quatrième Siècle* d'Edouard Glissant ou le vertige de la mémoire », in *Francofonia*, n°28, Printemps.
- Césaire, A., 1976, « Culture et colonisation », in *Œuvre historique et politique*, Fort-de-France, Désormeaux.
- Collot, M., 2005, *Paysage et poésie du romantisme à nos jours*, Paris, José Corti.
- Comité pour la mémoire de l'esclavage, 2005, *Mémoires de la traite négrière, de l'esclavage et de leurs abolitions*, Paris, La Découverte.
- Fonkoua, R., 1998, « Instituer le savoir des Antilles aux îles : l'Institut Martiniquais d'Etude et la revue *Acoma* », in Danièle de Ruyter-Tognotti/Madeleine van Strien-Chardonneau, *Le Roman francophone actuel en Algérie et aux Antilles*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi – CRIN 34.
- Fonkoua, R., (éd.), 1998, *Mémoire, mémoires*, Cergy-Pontoise, Université de Cergy-Pontoise – CRTH.
- Glissant, E., 1990, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard.
- Glissant, E., 1997, *L'Intention poétique*, Paris, Gallimard (1969).
- Glissant, E., 1997, *La Case du commandeur*, Paris, Gallimard [1981].
- Glissant, E., 1997, *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard – Folio Essais [1981].
- Glissant, E., 1997, *Mahagony*, Paris, Gallimard [1987].
- Glissant, E., 1997, *Malemort*, Paris, Gallimard [1975].
- Glissant, E., 2007, *Mémoires des esclavages*, Paris, La Documentation française/Gallimard.
- Glissant, E., 2010, *10 Mai*, Paris, Galaade.
- Guha, R., / Spivak, G., C. (eds.), 1988, *Selected Subaltern Studies*. Oxford University Press.
- Nora, P., (dir.), 1997, *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard – Quarto (3 vol.).
- Ricœur, P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil – L'ordre philosophie.

- Traverso, E., 2005, *Le Passé, mode d'emploi : histoire, mémoire, politique*, Paris, La Fabrique.
- Vergès, F., 2008, *La mémoire enchaînée : questions sur l'esclavage*, Paris, Hachette littératures – Pluriel.
- Walcott, D., 1992, *Collected Poems 1948-1984*, Londres, Faber and Faber.

**SYLVERE MBONDOBARI**  
Université Omar Bongo / Université de la Sarre

Lieux du quotidien. Lieux de mémoire.  
La mémoire de l'histoire et écriture de la postcolonie  
chez A. Waberi

### Introduction

Depuis quelques années Waberi s'est imposé comme l'un des romanciers les plus en vue dans le champ littéraire francophone. Avant de se positionner dans cet espace intellectuel afroparisien comme « Enfant de la postcolonie », figure de la *migritude* et signataire du manifeste pour une littérature monde en français (Le Bris ; Rouaud, 2007), A. Waberi s'est d'abord préoccupé de l'Afrique de ses origines. En réalité, ici ou ailleurs cette Afrique-là ne cesse de traverser son écriture. Sa trilogie sur Djibouti composée de *Cahier Nomade* (1994)<sup>1</sup>, *Pays sans ombre* (1996) et *Balbala* (1997) qui marque véritablement son entrée dans le champ de la littérature francophone ramène le lecteur au cœur d'un pays meurtri par la domination coloniale et des années de dictature. Cette trilogie se dévoile comme une suite ininterrompue de descriptions de toutes sortes, de paysages et de portraits typiques, d'intérieurs et d'extérieurs, de processus politique et de décadence sociale. Elle tend ainsi à devenir avant tout évocatrice d'un passé qui ne passe pas, d'une mémoire qui hante l'écrivain ; et l'imagination, instrument du réalisme que Waberi déploie, emporte la recherche de la vérité intense jusqu'au domaine d'une vision purement mythique. A vrai dire, *Cahier Nomade*, *Pays sans ombre* et *Balbala* ne forment pas en eux-mêmes une rupture avec les générations précédentes comme la critique l'a souvent annoncée ; au contraire, ces trois textes s'inscrivent dans une tradition discursive et narrative inaugurée par Alioum Fantouré (1972 ; 1976 ; 1979) et Sony Labou Tansi (1979 ; 1981 ; 1985) qui consiste en une peinture acerbe de la réalité postcoloniale. Cette tradition qui a fortement marqué l'imaginaire des écrivains africains des années 1970 et 1980 se retrouve dans *Kotawali* de Guy Menga (1977), *Le jeune homme de sable* de William Sassine (1979), *Les Crapauds-brousse* de

---

<sup>1</sup> Grand Prix de l'Afrique noire 1996.

Tierno Monénémbé (1979), *Au bout du silence* de Laurent Owondo (1985), ou encore dans *Le cavalier et son ombre* de Boubacar Boris Diop (1997). Comme chez la plupart de ces prédécesseurs les sens de Waberi sont vifs, ardents ; les aspects de l'existence concrète, le pittoresque des choses avidement absorbées, passent dans son œuvre en coulées faciles, agitées par une sorte de nervosité du trait. Comme il ne veut pas que le passé disparaisse, il s'empresse de témoigner de peur que les traces de l'horreur s'effacent. L'univers qu'il décrit obéit à deux temporalités qui d'abord se suivent et finissent à terme par se confondre, l'ère coloniale et la période post-indépendance. La confrontation avec ces deux époques qu'il tente de saisir l'a amené à inventer une forme et un langage qui parviennent à dire l'essentiel – l'espace, le temps, la conscience douloureuse de son époque – dans une écriture de la mémoire parfois corrosive.

Selon les textes, Waberi se fait observateur ironique et satirique d'une réalité quotidienne qui, lorsqu'on regarde avec un tant soit peu de distance semble tout à coup d'une absurdité et d'une irréalité sublime. Waberi s'est fait le biographe des martyrs du colonialisme et de la dictature. Le monde postcolonial que ses textes mettent en écriture, il le connaît, il le sent, il l'imagine avec une intensité libre qui implique un affranchissement des formes classiques de l'écriture : l'auteur pratique à volonté l'art du fragment, traverse les genres avec des textes qui oscillent entre nouvelle, conte, roman, chronique et journal personnel. La trilogie de Waberi que Lilyan Kesteloot intègre dans les « romans de la marginalité » (Kesteloot, 2001 : 271) cherche comment exprimer, comment donner à voir cette radicale altérité d'une Afrique devenue étrangère à elle-même. Dès 2006 Jacques Chevrier classait Waberi parmi les précurseurs d'une nouvelle écriture africaine légère mais incisive qui a su tirer un parti des suggestions que lui offrait l'histoire politique de l'Afrique. A cet effet, il notait que « les écrivains les plus récemment entrés dans l'arène littéraire ne se montrent pas plus tendres à l'égard du système, témoin Abdourahman Waberi un romancier originaire de Djibouti qui dans sa trilogie *Le pays sans ombre* (1994), *Cahier nomade* (1996), et *Balbala* (1998) ne ménage pas ces sarcasmes vis-à-vis d'un pouvoir politique fantôme » (Chevrier, 2006 : 113). Toutefois, Waberi ne s'intéresse pas uniquement à l'Afrique postcoloniale. Au contraire, il construit un lien profond entre l'ère coloniale et la situation postcoloniale ; ce qui fait l'intérêt de cette trilogie, c'est le souci permanent de faire appel aux souvenirs du passé pour les confondre avec l'Histoire, la mémoire collective et individuelle.

Je voudrais ici me pencher sur un aspect particulier de son écriture, à savoir le lien qu'il construit entre les lieux du quotidien et les lieux de

mémoire. Afin d'examiner cette question, je commencerai par situer l'écriture de la violence dans la construction d'un imaginaire postcolonial avant d'aborder les questions de l'écriture de la mémoire historique et culturelle.

## Violence postcoloniale et la question de la relation au « frère »

Les réflexions qui figurent dans cet article sont issues en partie d'une lecture de *De la postcolonie* d'Achille Mbembe (Mbembe, 2005). Cet ouvrage, qui a marqué l'entrée de son auteur dans le champ de la critique littéraire puisque Mbembe présente de fécondes interprétations des textes de Sony Labou Tansi (Labou Tansi, 1981 et 1985), propose une lecture transversale et pluridisciplinaire de l'Afrique contemporaine en tenant compte de la dimension historique, culturelle et socio-anthropologique. L'historien Camerounais suggère qu'une analyse du fait africain devrait nécessairement « aller au-delà des slogans en vogue dans la science politique traditionnelle (Etat mou, fort, patrimonial...) et [...] réfléchir sur la façon dont l'Etat cherchait à augmenter sa valeur et à gérer les utilités, que ce soit dans les contextes de raretés ou d'abondance » (Mbembe, 2005 : 58). Il s'agissait aussi pour Mbembe d'interroger les contributions et les limites des théories postcoloniales notamment dans leur lecture des relations entre l'Europe et le reste du monde.<sup>2</sup> Dans cette perspective, Mbembe y voit essentiellement deux limites : la première porte sur l'étude presque exclusive des notions de différence et d'altérité qui empêcherait la prise en compte du *semblable*. Le deuxième écueil, qui me semble particulièrement important pour mon analyse, est la non prise en compte de la réalité des rapports de force internes à l'Afrique. D'après Mbembe, les *subaltern studies* et la théorie postcoloniale « ont occulté l'intensité de la 'violence du frère à l'égard du frère' et le statut problématique de la 'sœur' et de la 'mère' au sein de la fratrie ». (Mbembe, 2005 : XI) L'idée maîtresse défendue par l'historien Camerounais se résume en un plaidoyer pour une prise en compte de la violence des rapports sociopolitiques, condition *sine qua none* pour une pensée de l'Afrique dans une double perspective : d'abord, dans ses rapports avec l'Autre et, ensuite, par rapport à elle-même. Il faut dire que les études sur les effets du colonialisme dans cette

---

<sup>2</sup> A ce propos Mbembe pense que l'apport principal des *subaltern studies* et de la théorie postcoloniale est d'avoir largement contribué à la « déconstruction des savoirs impériaux et dans la critique de toute forme d'universalisme hostile à la différence et, par extension, à la figure d'Autrui. En opérant une critique radicale de la pensée totalisante du Même, ils ont permis de poser les fondements d'une pensée de l'altérité, voire de la singularité plurielle ». *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris, Karthala, [2000] 2005, *op. cit.*, p. X-XI.

double perspective ont déjà une longue tradition, en particulier dans le cadre des réflexions initiées par le CEAN de Bordeaux (Bayart, 1989 ; Toulabor, 1992 ; 1996) sur les fondements et le fonctionnement de l'Etat en Afrique, mais elles ont été relancées ces dernières années, y compris par des historiens, des anthropologues et des politistes fortement tributaires des approches culturalistes. L'intérêt de ces différents travaux sociologique, historique et anthropologique se lit dans la place majeure qu'occupe la mémoire, l'imaginaire et la pensée magico-religieuse dans la pratique du pouvoir en Afrique subsaharienne (Mbembe, 2000 ; Tonda, 2005).

L'Afrique a un passé traumatique, qui loin d'avoir été un épiphénomène, continue de peser sur le présent et à structurer la création littéraire et l'imaginaire des écrivains francophones. De ce point de vue, l'historiographie de l'Etat contemporain renvoie sans cesse à la mise en scène du pouvoir dans les œuvres romanesques, et il est pratiquement impossible, du moins pour la période allant jusqu'au milieu des années 2000, d'étudier l'un des champs sans prendre en compte l'autre. Le projet de la littérature francophone de ces années de plomb a consisté, à en croire Lilian Kesteloot, à

[...] exhumer, avec une violence inouïe, les déjections de ces régimes pourris qui agissent comme des cancers en infectant à leur tour toutes les couches de la société. Selon leur souffle et leur capacité, sur le mode réaliste, mais plus souvent onirique voire délirant, ils expulsent par l'écriture une réalité qui tourne au cauchemar, mais quel que soit le mode d'expression, les textes débouchent sur la folie, la mort ou l'hébétude (Kesteloot, 2001 : 271).

D'après Achille Mbembe, l'histoire postcoloniale de l'Afrique est fortement marquée par des formes de commandements (Mbembe, 2000) qui trouvent leurs fondements dans trois types de violence : la violence fondatrice<sup>3</sup>, la violence de la légitimation<sup>4</sup>, la violence ritualisée<sup>5</sup>. En ce sens, écrire l'histoire de la postcolonie, c'est inévitablement questionner l'« être-au-monde » de l'Africain et suivre les traces d'une *mémoire-violence*. Ce projet intellectuel, Achille Mbembe l'a magistralement décrit dans un entretien qu'il

---

<sup>3</sup> La violence fondatrice qui « posait et autorisait non seulement le droit de conquête, mais toutes les autres prérogatives qui découlaient de celui-ci », Mbembe, *De la postcolonie*, *op. cit.* p. 42.

<sup>4</sup> La violence de la légitimation « sa fonction était de fournir un langage et des modèles auto-interprétatifs à l'ordre colonial, de lui donner sens, d'en justifier la nécessité et la mission universalisante, [...] de l'aider à produire une capacité imaginaire dont l'effet était de convertir la violence fondatrice en autorité autorisante ». *Ibid.*, p. 43.

<sup>5</sup> La violence ritualisée dotée d'une fonction de ratification et de ré-iteration qui « assurait le maintien, la multiplication et la permanence », *Ibid.*

a accordé à Olivier Mongin, Nathalie Lempereur et Jean-Louis Schlegel en ces termes :

Qu'est-ce que c'est aujourd'hui, et qu'est-ce que c'est que nous, aujourd'hui ? C'est quoi les lignes de fragilité, les lignes de précarité, les fissures dans la vie africaine contemporaine ? Et éventuellement, comment ce qui est pourrait ne plus être, pourrait donner naissance à autre chose ? Et donc, si vous voulez, c'est une réflexion sur les factures, sur ce qui reste de la promesse de vie lorsque l'ennemi n'est plus colon, à proprement parler, mais le 'frère'. (Mbembe, 2006 : 130-131)

La lecture des premiers textes de Waberi invite indéniablement à arpenter « les lignes de fragilité, les lignes de précarité, les fissures dans la vie africaine contemporaine » non pas pour faire le deuil d'une Afrique à jamais révolue, mais pour engager le lecteur dans une réflexion sur l'urgence d'« exorciser une présence de la mort au milieu des vivants. » (De Certeau) La création littéraire constitue ainsi pour l'écrivain djiboutien l'un des modes de réalisation d'une mémoire confisquée par l'histoire officielle soucieuse de se faire une place dans la grande Histoire. Cet avis ne doit pas être accepté sans nuances, en raison du projet d'écriture de l'auteur qui, malgré son amertume bien compréhensible, cherche à remplir deux exigences : revivifier la « mémoire occultée, prise en otage par les forces qui détiennent la réalité du pouvoir » (Waberi, 1997 : 35) et, prospecter « les paysages inexplorés de la douleur et de la colère » (Waberi, 1997 : 35).

Mais Waberi n'a pas seulement conçu sa représentation de la postcolonie comme une sorte de reconstruction poétique, propre à nous faire découvrir et partager les sentiments des personnages, y compris ceux du « quartor subversif »<sup>6</sup> (Waberi, 1997 : 88). Tout au long de ses récits ; il a su en même temps orienter et styliser ses images de l'Afrique de telle manière qu'elles puissent, à la faveur de l'antithèse, participer de manière significative au mouvement général du tableau. Quel que soit la génération, l'histoire de la Corne de l'Afrique est marquée par la violence des pères fondateurs, celles de la puissance coloniale et, enfin, celle du pouvoir postcolonial. Deux images résument à elles seules l'horreur et la tragédie du Djibouti colonial et postcolonial. La première est celle du ventilateur, « cet appareil [qui] devient le meilleur allié du pouvoir brutal et colonial ». A la technique du ventilateur, les postcoloniaux substitueront la technique de la balançoire, une forme de torture aussi odieuse et inhumaine que la première comme le montre cet exemple :

---

<sup>6</sup> Ce quartor est composé de Dilleyta, Anab, Yonis et Waïs.

Comment oublier la technique de la balançoire où l'on frappe le prisonnier suspendu par les poignets et les chevilles à une barre horizontale, la position dite du poulet, ou celle de l'avion ? Comment oublier le viol anal, la bouteille introduite dans l'anus du prévenu pris de convulsion ? [...] Comment ignorer les yeux injectés de sang des tortionnaires qui opèrent sans masque ? Qui résisterait aux coups qui tombent sur les articulations, les testicules, le foie ou le crâne ? Qui survivrait aux 'camps de sûreté' de Moulhoulé ou d'Ali Addé ? S'évanouir ou rendre l'âme c'est tout. (Waberi, 1997 : 103)

Avec la puissance évocatrice des mots, Waberi met le pouvoir sur scène (Balandier : 1992). Waïs, personnage de ce drame collectif, est hanté par cette violence omniprésente. Sa mémoire est obsédée « par l'humanité défaite et disloquée, l'humanité dans une fosse commune, la chair béante, des bouches sans dents, des yeux sans nerf, un cimetière anonyme pour mille défunts... » (Waberi, 1997 : 45) que représente la Corne de l'Afrique. Parce que engagé dans une lutte pour l'indépendance et la liberté le « quartor subversif » subi toutes les violences possibles. Le refus de se soumettre mènera Waïs et Dilleyta en prison et entrainera leur mort. Pour ces personnages comme pour l'auteur, l'écriture devient le seul moyen de libération contre le pouvoir postcolonial. Comme l'affirme Waïs : « Ecrire, voilà mon ultime parapet contre l'ennui, le silence et la béance infinie de la nuit. Chaque page est un pas vers la mort. Parler avant de disparaître, crier de toutes ses forces, écrire avant de mourir sous le coup des nervis moustachus » (Waberi, 1997 : 19).

## Lieux de la mémoire et mémoire des lieux

Dans une réflexion théorique sur les fondements et les enjeux de la mémoire, Maurice Aymard préconise pour l'étude de la mémoire une double interrogation (Aymard, 2003). La première porte principalement sur la mémoire individuelle, sur les rapports ambigus, dit-il, qu'elle renouvelle sans cesse entre le souvenir et l'oubli, entre le travail de la conscience et celui de l'imagination, et sur l'accès qu'elle ouvre aux couches les plus profondes de la psyché. La seconde interrogation, quant à elle, porte sur la mémoire collective, et sur les mécanismes qui lui permettent de se construire, de se transmettre et de s'imposer aux acteurs individuels. Toutefois, ce qui retient notre attention c'est le lien que Maurice Aymard fait entre mémoire et imaginaire, notamment dans le processus de construction et de transmission de la mémoire. Comme il le montre, la littérature serait pour ainsi dire une modalité spécifique d'énonciation de l'Histoire qui se situerait en dehors des bornes imposées par l'écriture historique. Cette relation entre la mémoire et la

fiction est l'expression d'une relation profonde entre histoire et écriture que Michel De Certeau définit en ces termes :

D'une part, au sens étymologique et quasi-religieux du terme, l'écriture joue le rôle d'un *rite d'enterrement* ; elle exorcise la mort en l'introduisant dans le discours. D'autre part, elle a une fonction *symbolisatrice* ; elle permet à une société de se situer en se donnant dans le langage un passé, c'est faire une place au mort, mais aussi redistribuer l'espace des possibles, déterminer négativement ce qui est *à faire*, et par conséquent utiliser la narrativité qui enterre les morts comme moyen de fixer une place aux vivants (De Certeau, 1975 : 118).

L'écriture a donc une double fonction celle de pérenniser l'évènement grâce au discours et, d'autre part, celle de mettre le langage au service du passé. L'évènement avec une portée historique ne reste pas à l'état brut, le romancier n'est pas un simple récepteur ; sa conscience examine, analyse et interprète le tumulte du quotidien lui transférant ainsi un double sens apparent et caché, superficiel et profond et lui donnant une vie poétique.

Cette pratique de l'écriture de l'histoire est perceptible aussi bien dans *Cahier Nomade* (1994), que dans *Pays sans ombre* (1996) et *Balbala* (1997) où Waberi dans une « littérature de situation », en prise directe sur l'Histoire, intègre les souvenirs douloureux de sa jeunesse africaine à la mémoire et à l'imaginaire. Bien des lieux, intensément réalistes pourtant, prennent ainsi une valeur symbolique, notamment à travers le destin des personnages. D'une œuvre à l'autre, l'auteur prête une attention particulière aux déceptions d'une génération et dénonce avec un humour sombre les hypocrisies de la société postcoloniale. L'auteur y multiplie les liens avec l'histoire récente de son pays, cite des lieux de mémoire comme pour mieux suggérer l'importance de maintenir vivante la mémoire de cette époque. Cette prise de conscience se manifeste à travers un va-et-vient entre passé et présent. Le geste scriptural de Waberi peut se résumer en ces termes. D'une part, il s'agit pour Waberi de ressusciter un tragique chapitre de l'histoire de l'Afrique, mettant ainsi en perspective mémoire individuelle et mémoire collective et, d'autre part, il fait passer les faits historiques au statut de récits fictionnels. L'ambition de cette œuvre est en effet de concilier des inconciliables. C'est de cette manière que peuvent se dégager les véritables lignes de forces d'une trilogie qui, du modèle traditionnel assumé par Waberi au renouvellement esthétique qu'il revendique, empile en couches successives des diverses conceptions de l'écriture de l'histoire, des formes de plus en plus évidentes aux suggestions de plus en plus élaborées. Comme l'explique Pierre Nora :

Récit en vérité tout différent du récit traditionnel, avec son enfermement sur lui-même et son découpage syncopé. Comment ne pas relier le scrupuleux respect du document d'archivé - mettre la pièce elle-même sous les yeux -, la singulière montée de l'oralité - citer les acteurs, faire entendre des voix - à l'authenticité du direct à laquelle nous avons été par ailleurs accoutumés ? Comment ne pas voir, dans le goût du quotidien au passé, le seul moyen de restituer la lenteur des jours et la saveur des choses ? Et dans ces biographies d'anonymes, le moyen de nous faire saisir que ce n'est pas par les masses que se livrent les masses ? Comment ne pas lire, dans ces bulles de micro-histoire, la volonté d'égaliser l'histoire que nous construisons à l'histoire que nous vivons ? (Nora : XXXII-XXXIII)

Chez Waberi l'écriture de l'histoire se confond intimement avec une écriture du lieu où prend corps son imaginaire. Il y a une vérité des lieux qui soutend son imagination. Comme l'indique Yves Baudelle, « à mesure qu'elle s'élabore, l'œuvre se détache de son socle empirique, comme si l'inclination première de l'écrivain était de reproduire son espace vécu, pour ensuite le gommer progressivement » (Baudelle, 1997 : 46). Il ne s'agit pas pour l'auteur de brouiller les pistes ou d'effacer les lieux comme le ferait un écrivain postmoderne, mais de reconstruire la trace de l'histoire au moyen de la fiction. Nous retrouvons ici l'idée de la trace comme « part signifiante du signe historique » (Haenens : 114). Albert D'Haenens explique que la trace est la part sensible du signe historique : « La trace est sub-sistance. Le passé n'existe plus. Il est révolu. La trace est sa sub-sistance : elle est le passé présent. [...] La trace est constitutive du présent, de l'ici et du maintenant, partie intégrante et intégrée de l'univers de l'observateur. [...] Le réel vivant est, en partie, constitué de traces ». On songe inévitablement à l'histoire ancienne et récente du pays d'origine de l'auteur. Djibouti, qui ne peut s'énoncer que dans une forme de poésie frémissante, est le lieu par excellence constitué en trace : « Djibouti. Gabouti. Jabuuti. Djebouti. Chevelure de madrépores. Ossature pourrie par les palétuviers. Cuvette surpeuplée. Résistera, résistera pas ? Arôme abyssin de moka torréfié. Saveur fugace d'Orient. Yémen. Hadramaout. Zeila et Berbera. Humeurs et populations nomades ». (Waberi, 1999 : 149) Enfanté dans la violence, lieu de tous les trafics, ce carrefour où se retrouvent des populations d'horizons et de cultures différentes n'a cessé de nourrir la convoitise des grandes puissances coloniales, l'Angleterre d'abord, puis l'Italie et la France. De l'époque coloniale à l'indépendance, son histoire sera marquée par trois « mouvements » successifs : « l'imaginaire coloniale », « la gangrène locale » et « le parfum d'exil » (Waberi, 1999 : 149-150).

Toujours au titre des mémoires contestées, *Balbala* soulève la question de la mémoire officielle codifiée et imposée par le pouvoir : « Saisons nomades, saisons drapées dans les lambeaux du silence. Saisons de migration. Saisons de migraines et de rudes caravanes. Des ancêtres, souffrant d'insolation mentale, pataugent dans la boue de l'incurie. On appelle ça le bon sens, paraît-il. Les paysages du doute, les plus partagés ces temps-ci, sont sans éclat ni relief. Mémoire occultée, prise en otage par les forces qui détiennent la réalité du pouvoir. » (Waberi, 1997 : 35)

La géographie de la mémoire se précise lorsque le narrateur présente son univers « à la jonction du boulevard du Général-de-Gaulle et du boulevard de la République ». La suite du texte montre l'ambition de l'auteur de faire revivre un passé à jamais enfoui dans sa mémoire. Cette reconstitution pittoresque passe par la visite des lieux qui ont rythmé sa jeunesse comme c'est le cas de l'Odéon qu'il présente avec une forte émotion :

Au bout de cette avenue que d'aucuns surnomment les Champs-Élysées locaux, trône un bâtiment rectangulaire affublé d'une toiture plate, faussement mauresque. Une grande salle à ciel ouvert qui fut, autrefois, divisée en deux parties inégales, un hall en demi-lune soutenu par trois colonnes massives abritant la caisse, l'entrée principale et les panneaux d'affichage. En contrebas, sur le flanc droit, se trouve la porte annexe qui s'ouvrait hier sur la salle dite populaire, du temps où l'Odéon était bicéphale comme Janus. C'est dans l'antre de l'Odéon que j'ai connu mes premières émotions cinématographiques. (Waberi, 1999 : 89-90)

L'Odéon, l'Eden, l'Olympia, Al-Hilal et le Paris, lieux de tous les possibles puisqu'ils invitent au voyage et font vivre le spectateur dans un monde autre, sont révélateurs d'une colonisation des esprits en même temps qu'ils attestent de la fragmentation de l'espace social. A la fois matériel, par le bâtiment, et virtuel, par les films qui y sont montrés, les salles de cinéma sont des lieux où l'imagination est la source reconnue – et assumée en pleine responsabilité – d'une alternative, d'un monde réel despotique. Chaque salle a de cette manière sa propre histoire, sa clientèle, ses habitudes qui se confondent avec l'histoire du pays. Alors que « le petit peuple » s'entasse dans le Al-Hilal, « les gens bien [...] s'en allaient à l'Odéon » (Waberi, 1999 : 93). C'est ainsi qu'au gré des époques (coloniale et postcoloniale), des régimes politiques et des situations socioéconomiques, ces emblématiques salles de cinéma changent de fonction ou ferment tout simplement comme c'est le cas de l'Eden et de l'Olympia. Mais bien plus que la dimension fonctionnelle c'est la dimension mémorielle, le pouvoir évocateur des lieux qui révèle leur importance. Le changement de programme de l'Odéon renvoie à l'Indépendance et à la

grande sécheresse de 1974, le public de l'Éden constitué de légionnaires et d'appelés du contingent témoigne de la présence française alors qu'Al-Halil est le signe d'une forte influence islamique. Transformé en salle polyvalente, Le Paris, « le plus africain » de tous les lieux de plaisirs, rappelle les tractations politiques autour de l'indépendance.

Ces lieux-témoins placent les récits de Waberi dans leur vraie perspective, qui est mémorielle. L'écriture de la mémoire n'est pas un simple jeu esthétique, mais volonté d'imposer une recherche de la trace, qui d'une œuvre à l'autre, au-delà des différences de localisation, de procédés, de tons et même de genre – puisque nous avons une nouvelle et un roman –, pousse à aller des surfaces aux profondeurs. Comme le montre l'exemple des salles de cinémas, le lieu n'est pas seulement en dehors des êtres ; il est, d'une certaine manière, en eux dans la mesure où il participe à la construction de leur identité. On peut dire que l'appropriation de l'espace par la puissance coloniale tyrannise en permanence l'imagination wabérienne puisque son écriture empreinte de nostalgie se résume à la reconstitution d'une mémoire de chaque lieu.

Proposer en effet à notre imagination visuelle dès le début du roman *Balbala*, « le gros bidonville de tôles et de rocaïlle qui s'étend au sud de la capitale » (Waberi, 1997 : 16) et tout au long de *Cahier Nomade*, les images d'une Afrique meurtrie par l'emprise coloniale, les conflits, la dictature et la misère, c'est solliciter la conscience collective et faire du texte littéraire le lieu de condensation d'une mémoire tragique. Trois figures de cette mémoire sont évoquées. D'abord le père, victime de toutes les exactions, concentre en lui la mémoire de la violence politique. Comme certains hommes de son âge, cet « homme ouvert, un sage débonnaire qui parlait avec la science de la tradition. Un conteur sans histoires, un amateur de l'errance poétique, un nomade que l'ombre poursuit inlassablement – couple erratique sur le fil de l'horizon. [...] Au contraire de ses amis, il avait su refuser les intrigues et repousser l'argent trouble » explique le narrateur (Waberi, 1997 : 46). Père intègre et détenteur de la mémoire du clan, son absence comme cadre social (Halbwachs) fragilise la transmission des valeurs et de l'héritage. La seconde figure est celle de la mère protectrice et détentrice de la mémoire familiale symboliquement représentée par la mère de Waïs, qui comme l'affirme ce dernier, « me fut d'un grand secours mais elle ne m'avait jamais avoué comment elle m'avait sauvé du grand abîme » (Waberi, 1997 : 59). La dernière figure évoquée par le narrateur est celle de la grand-mère « cette historienne de la mémoire en furie phagocytée toutefois par les vers de l'oubli » (Waberi, 1997 : 60). Avec cette dernière, le lecteur a l'impression de ne plus suivre le cours de l'histoire qu'à partir d'une mémoire balbutiante. La

réalité s'efface, les contours précis s'estompent de plus en plus, l'histoire oppose un langage d'incompréhension totale.

## La référence historique et littéraire

Comment Waberi entend-t-il saisir l'histoire de l'Afrique contemporaine, telle est la problématique principale de *Cahier nomade* et *Balbala*. Au degré le plus élémentaire, celui où Waberi explore l'imaginaire colonial et postcolonial, l'écriture de l'histoire se définit, comme une *ré-énonciation* du passé. À partir du principe du dialogue avec toute la tradition littéraire antérieure mais aussi en convoquant la mémoire involontaire (archives, témoignages, etc.), il revient dans une esthétique du fragment et de l'insaisissable sur un traumatisme historique, dont la Corne de l'Afrique continue à souffrir.

*Cahier nomade* et *Balbala* reposent donc sur un important travail intertextuel et une réactivation de l'histoire et de la mémoire. Les deux textes apparaissent tels des espaces mnémoniques (*Gedächtnisräume*) au sens où l'entend Renate Lachmann, c'est-à-dire les lieux de l'interdiscursivité où viennent s'inscrire la mémoire culturelle et la mémoire historique.<sup>7</sup> Dans leur clôture même *Cahier nomade* et *Balbala* initient un intense dialogue avec la mémoire coloniale et une mémoire postcoloniale confisquée par le pouvoir politique « luttant [ainsi] pour l'exactitude factuelle, pour la restitution de l'événement ou sa résurrection » (Robin : 48). Dans ce jeu de restitution de l'histoire qui passe par une mise en relation intertextuelle et interdiscursive, Waberi multiplie les références, interpelle la mémoire collective et la conscience historique du lecteur. Son cadre de références traverse les époques et les espaces convoquant aussi bien l'imaginaire occidental, les héritages africains que l'histoire de la rencontre entre l'Afrique et l'Europe. Pour l'auteur, l'Afrique est une réalité façonnée à la fois par l'Occident conquérant et par les Africains eux-mêmes comme l'explique le narrateur de *Balbala* : « Depuis que les puissances européennes ont saucissonné l'Afrique, les territoires de la douleur sont légion dans cette Corne déshéritée. Ce legs lourd

---

<sup>7</sup> « Das Schreiben ist Gedächtnishandlung und Neuinterpretation der (Buch)-Kultur ineins. Jeder Konkrete Text als entworfenen Gedächtnis konnotiert den Makro-Gedächtnisraum, der die Kultur repräsentiert oder als der die Kultur in Erscheinung tritt » [L'écriture est une praxis mémorielle et nouvelle interprétation à l'intérieur de la culture livresque. Chaque texte concret compris comme esquisse d'une mémoire connote le macro-espace mnémonique, que la culture représente ou celui qui permet l'expression d'une culture]. Renate Lachmann, *Gedächtnis und Literatur. Intertextualität in der russischen Moderne*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1990, p. 36.

à porter, nous l'avons surchargé encore ; nous l'avons alourdi jours après jours sans même nous en apercevoir » (Waberi, 1997 : 22) Il ne reste au poète comme au romancier que cet impératif catégorique de « rendre compte de cette situation » et de « conter » les affres de l'Afrique soumise à « cette procession de rapaces » qui « nidifient en Somalie » (Waberi, 1999 : 22). Cet impératif catégorique, Michel De Certeau le définit en ces termes :

D'une part, au sens étymologique et quasi-religieux du terme, l'écriture joue le rôle d'un *rite d'enterrement* ; elle exorcise la mort en l'introduisant dans le discours. D'autre part, elle a une fonction *symbolisatrice* ; elle permet à une société de se situer en se donnant dans le langage un passé, c'est faire une place au mort, mais aussi redistribuer l'espace des possibles, déterminer négativement ce qui est à *faire*, et par conséquent utiliser la narrativité qui enterre les morts comme moyen de fixer une place aux vivants. Le rangement des absents est l'envers d'une nativité qui vise le lecteur vivant et qui instaure une relation didactique entre le destinataire et le destinataire (De Certeau, 1975 : 118).

Le conte djiboutien se fera donc recherche de la trace et reconstruction de la mémoire. Dans *Balbala*, la continuité narrative se double en effet d'une transition entre le factuel et le fictionnel, dont l'effet est de produire une répétition des attitudes et des situations qui s'offrent comme une sorte de rituel immuable de l'époque coloniale à nos jours. Du réel à l'imaginaire, de l'univers fictif à sa signification historique, la reconstruction du passé s'effectue à travers la confession du narrateur dans *Cahier Nomade* alors que dans *Balbala* le lecteur assiste aux scènes qui se jouent devant ses yeux. Waïs, Dilleyta, Docteur Yonis vivent leur passé au présent à partir de lieux précis qui correspondent à la trajectoire de chaque protagoniste. Ainsi, Waïs est assigné à résidence dans une *prison* ou il « invite à la rêverie » (Waberi, 1997 : 13). Dilleyta « survolait les oueds, les regs », le médecin Yonis sauve des vies dans un « dispensaire poussiéreux » (Waberi, 1997 : 119). Préoccupés par le présent postcolonial qui reproduit et pérennise une violence de type colonial, les personnages de Waberi cherchent à mettre fin à une continuité historique qui emprisonne l'Afrique dans une sorte de chaos permanent. Cette recherche des traces est doublée d'une pratique de la citation au sens où l'entend Bernard Beugnot lorsqu'il explique que « citer, c'est convoquer devant un tribunal une autorité et un témoin ; en matière littéraire, c'est introduire dans le texte récepteur un texte étranger élu par ses particularités expressives » (Beugnot, 1994 : 270).

La mise en discours de la mémoire et du quotidien passe par une relecture d'une mémoire culturelle et historique française fortement symbolisée par le personnage du Général De Gaulle, que le charisme et l'imaginaire colonial

impose à tous et dont la visite à Djibouti semble avoir arrêté le temps pour l'éternité. La mémoire culturelle s'élabore dans une temporalité particulière qui correspond à une époque où se confondent destin de la France métropolitaine et celui de l'empire colonial. Citée plusieurs fois dans *Balbala* et *Cahier Nomade* la visite du général-président rappelle le tragique de la situation coloniale, notamment dans un pays qui n'accèdera à l'indépendance qu'en 1977 après les consultations de 1958 et 1966. Août 1966 et l'image du ventilateur (Waberi, 1999 : 24-27) structure la mémoire d'une visite présidentielle qui s'achèvera comme un cauchemar pour le Djiboutien. Le narrateur relève que le peu d'intérêt de De Gaulle pour ce « confetti » contraste avec le zèle des autorités locales, prêtes à prendre toutes les mesures, même les moins orthodoxes, pour que la visite fut une réussite. L'ordre était donc donné de « se débarrasser à tout coup 'des emmerdeurs' » et autres conspirateurs qui demandaient l'indépendance de « la colonie lilliputienne » (Waberi, 1999 : 25-26). Le résultat est émouvant : « Beaucoup de cadavres furent retrouvés, gorge tranchée, à la morgue municipale après la visite du général-président. Il y eut partout des enterrements à cinquante francs où tout le monde pleurait. Beaucoup d'emmerdeurs prirent la route de l'exil, nomadisant pour longtemps sur des chemins d'infortune. » (Waberi, 1999 : 25-26) Tout d'abord, il faut insister sur l'omniprésence de cette lutte pour l'indépendance. Déjà dans *Balbala* le narrateur rappelle que

Le territoire remonte à la surface après un long silence de dix ans imposé un jour d'août 1966. Le grand Charles de Gaulle – Digol, selon le journal de la rue – fut houspillé par une foule qu'il avait cru venue l'acclamer. On ne badine pas avec l'humeur de Digol. Le gouverneur de la colonie va serrer les boulons, fermer les écluses de la frustration et les autres bouches d'aération. L'assemblée dissoute, les députés renvoyés à leurs petites magouilles, le couvre-feu rétabli comme au bon vieux temps de Vichy, où partisans de Digol et amis de Pétain jouaient à la guéguerre à dix mille kilomètres de l'axe Paris-Berlin (Waberi, 1999 : 150).

Pour mieux marquer la première étape, Waberi cite Maupassant qui parlant de l'Algérie écrivait : « Nos mœurs imposées, nos maisons parisiennes, nos usages choquent sur ce sol comme des fautes grossières d'art, de sagesse et de compréhension. Tout ce que nous faisons semble un contresens, un défi à ce pays. » (Waberi, 1999 : 149) Il s'agit donc pour la France coloniale de s'approprier un territoire et d'« imprimer sa présence par le décorum » (Waberi, 1999 : 149). L'auteur dévoile le vaste programme de la Métropole qui consiste à « s'installer face à la mer. En savourer la brise. Juxtaposer les fragments. Égrener les îlots de l'archipel. Découper la ville en portions

ethniques. Militariser, mutiler, napoléaniser. Raturer la culture autochtone. Rester longtemps et assimiler dans un même mouvement les hommes et les paysages. » (Waberi, 1999 : 149) Il faut donc exproprier pour mieux asseoir son influence et imposer un nouvel imaginaire. Il faut gommer la trace des ancêtres et imposer un nouvel imaginaire. Le deuxième mouvement qui participe pleinement à la construction symbolique du lieu est désigné par l'expression « gangrène locale » où l'auteur égrène le quotidien fait de résistance et de soumission à l'occupant : « Bouti l'ogresse, maîtresse de la gadoue, résistera à la cartographie militaire. » (Waberi, 1999 : 149). Parce qu'il est marqué par la violence coloniale et postcoloniale, ce territoire pousse l'être vers les dehors à la recherche d'une quiétude qu'il ne peut plus lui offrir. Elle tente même de s'arracher de l'Afrique pour vivre ce rêve impossible : « Que penser de ce désert sans Tartares boudé par sa progéniture qui lui préfère les grasses plaines du Canada, les volutes de Londres ou la bohème d'Amsterdam quand elle ne se nourrit pas de songes creux. Une terre irrédente qui, chaque année, s'éloigne un peu plus de la plaque africaine, une corne tentée par l'aventure et la dérive ». (Waberi, 1999 : 150-151) La féminisation de la péninsule apparaît comme une forme de réappropriation de ce territoire défiguré et meurtri par des décennies de violence et le déni d'histoire. Il faut remercier cette muse, « tisseuse » et « brodeuse » qui a laissé au narrateur « mille plateaux en écume de mots, le flot du temps par sa bouche s'écoulait comme une soie » (Waberi, 1999 : 150-151).

Le narrateur décrit comment les soixante-huitards « aux cheveux longs qui rêvent de faire pousser le pavot sur les pavés parisiens » (Waberi, 1999 : 149) d'une manière quelque peu naïve découvraient « avec beaucoup de gêne qu'ils ont encore des colonies en ce début de la décennie soixante-dix » (Waberi, 1999 : 149). Histoire de France et histoire coloniale sont fortement confondues dans une mémoire postcoloniale qui veut maintenir le passé intact dans le présent. Par le renvoi constant à cet épisode de l'histoire récente de Djibouti, le narrateur cherche visiblement à créer une mémoire collective en vue de faire émerger une conscience postcoloniale de l'histoire. Cette fonction répétitive du récit, on la retrouve également lorsque l'auteur aborde la question de la construction d'un discours et d'un imaginaire colonial.

Djibouti c'est aussi un imaginaire construit par des aventuriers, dont les noms évoquent les chefs d'œuvres de la littérature française du siècle dernier : Arthur Rimbaud, Henry de Monfreid, Joseph Kessel, Teilhard de Chardin, Victor Segalen, Albert Londres, Romain Gary, Michel Leiris, etc. De toutes les descriptions, Waberi, lecteur de Rimbaud retiendra surtout la légèreté, la fantaisie de ses descriptions, qui s'expriment avec les images et

les effets propres à enchanter le lecteur occidental. Ainsi, à propos de son voyage à Djibouti, il écrira :

Ma journée est faite ; je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons ; les climats perdus me tanneront. Nager, broyer l'herbe, chasser, fumer surtout ; boire les liqueurs fortes comme du métal bouillant, - comme faisaient ces chers ancêtres autour des feux. Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque, on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds...Allons ! La marche, le fardeau, l'ennui et la colère ! (Rimbaud cité par Waberi, 1997 : 32)

Dans cette deuxième orientation on retrouve les déterminations psychologiques de l'écriture exotique telle qu'elle a été décrite par Jean-Marc Moura<sup>8</sup>. C'est certainement pour cette raison que Waberi développe une vigilance critique particulière, fait entrer les textes sur la Corne de l'Afrique dans une ère du soupçon où en les resituant dans le contexte politique de leur production l'on voit apparaître la poésie rimbaldienne par la volonté de puissance, et d'appropriation de l'autre et de l'ailleurs. C'est d'ailleurs ce qui se dessine, selon le narrateur de *Balbalá*, dans une *Saison en Enfer* : « Oiseau migrateur ayant quitté très tôt son port d'attache, le jeune-vieux aigri qui promenait sa carcasse de belître, d'Aden au Harar et d'Awash à Tdjourah, n'aimait guère les autochtones. Et nous, pourquoi aurions-nous de la tendresse pour lui ? Tu ne nous aimes pas, nous non plus ! » (Waberi, 1997 : 32). Rimbaud hostile aux autochtones, voilà qui est surprenant. Au-delà du cas Rimbaud c'est toute la question de la représentation de l'Afrique que l'auteur pose avec cette idée d'une mémoire manipulée où les auteurs coloniaux nous parlent de « leur Afrique », une Afrique qui n'a jamais existé que dans leurs fantasmes, qui n'a pas de réalité, et qui est décrite comme immobile et privée de toute histoire. Selon l'auteur, « les écrivains venaient y puiser leur stock d'idées reçues et d'images morbides dans ce qui leur semblait une momie spatiale » (Waberi, 1999 : 24).

Qu'elle soit historique ou culturelle, individuelle ou collective, la mémoire présente un enjeu stratégique ; c'est pourquoi il faut maîtriser le

---

<sup>8</sup> Selon Jean-Marc Moura, l'œuvre littéraire répond à une triple détermination : une détermination psychologique, une détermination esthétique et une détermination historique et géographique. La détermination psychologique renvoie à en croire Jean-Marc Moura au « Désir d'une fuite vers un ailleurs idéal ou effroi d'un lointain menaçant, tels seraient les deux sentiments, les deux pulsions, qu'on trouve aux sources de l'écriture exotique ». Jean-Marc Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, p. 10-15.

dire. La parole subversive doit absolument être contenue. Et l'on peut comprendre Waïs lorsque du fond de sa prison, il affirme « Parler avant de disparaître, crier de toutes ses forces, écrire avant de mourir sous le coup des nervis moustachus. » Si les personnages de *Balbala* (Waïs, Dilleyta, Docteur Yonis, Anab) ne parviennent que partiellement à se défaire de leur condition, c'est qu'ils comprennent mieux que bien d'autres et notamment par leur expérience de la dictature le destin qui est le leur : « Au bout du fil de ma vie, explique Waïs, il y a comme un parfum d'éternité. Un appel auquel je ne puis résister. Yonis, Dilleyta, Anab et moi resterons, c'est certain, les témoins des lendemains boiteux » (Waberi, 1997 : 19).

Il s'agit dans ces différentes prises de parole de défier l'histoire officielle par la fiction ; l'inquiétude de la nuance et le respect scrupuleux du fait ne sont point des préoccupations majeures. Ce qui compte c'est ouvrir le débat sur la lecture de l'histoire. La question de la mémoire occultée permet ainsi à Waberi d'initier une réflexion sur la mémoire coloniale ainsi que sur les abus d'un pouvoir considéré comme dictatorial. *Balbala* est ainsi émaillé de scènes brillantes, de dialogues où les idées et les problèmes de l'Afrique postcoloniale sont animés et agités avec un entrain irrésistible. Ici le désir de vérité prend la première place parmi les motifs de la création ; le réalisme de certaines scènes y élargit son domaine parmi les moyens d'expression ; et l'accent est mis sur le soin de la forme. Quatre personnages assurent à partir de la présentation de leur trajectoire personnelle ce souci de vérité, il s'agit de : Waïs, Yonis, Dilleyta et Anab.

Ici, la mère, la grand-mère, l'instituteur mais aussi l'ensemble des références littéraires et journalistiques fonctionnent comme des cadres sociaux en ce qu'ils éveillent chez les différents personnages des souvenirs permettant de saisir la réalité ambiante. Toutefois, ce qui nous intéresse, c'est le texte littéraire comme lieu de mise en relation de deux conceptions de l'histoire. Je prendrais juste un exemple. Le narrateur cite le géographe français Edgar Aubert de la Rüe et quelques pages plus loin Rimbaud pour souligner l'artifice de ces représentations et ainsi de manière subtile marquer une rupture avec cette vision de l'Afrique.

## Conclusion

Si *Balbala* revient sur des événements précis ayant marqué l'histoire de Djibouti, n'hésitant pas à remonter jusqu'à la période précoloniale et coloniale c'est justement parce que l'auteur y voit une modalité de l'écriture littéraire postcoloniale de l'histoire ; *Balbala* expose en effet la situation géopolitique d'un pays en proie à toutes les souffrances. D'un chapitre à

l'autre, d'un évènement à l'autre, Waberi nous introduit dans un univers en formation marqué par la présence étrangère et par le jeu du pouvoir. Les nombreux éléments révélant la position axiologique de l'auteur sont autant d'indices évoquant une Afrique dégénéréscente en quête de sens. Le romancier djiboutien ne se contente pas de faire état de ses racines et de sa généalogie. Il y introduit des détails historiques et suit des trajectoires.

Les vicissitudes de l'histoire ont fait table rase de tout ce qui pouvait asseoir une mémoire collective. Dès lors, les vues des personnages de *Balbala* ne constituent pas une vérité pure, elles doivent se raccrocher à des fragments d'un passé sans cesse incertain. Parce que Waïs ne sait plus quel instant succède à quel autre, qu'il est placé dans un présent qui s'immobilise, il est tenté d'envisager l'histoire à travers la mémoire de l'autre. D'où la nécessité « d'un banquet de la parole où tout le monde serait convié, où chacun trouverait sa place avec ses mots et son passé, bref avec toute sa mémoire nomadisante ». Le projet de Waberi d'une mise en relation du passé et du présent se fait dans le texte par l'écriture littéraire et journalistique mais aussi par la mémoire. Ce projet, Dilleyta l'exprime en ces termes : « Nous allons investir les coins troubles, les strates d'ombre de notre passé récent ou plus lointain. Cette terre est la seule qui soit à nous, et nous voulons la préserver car au-delà c'est le désert, la faim et la soif, les marges de l'errance » (Waberi, 1997 : 88).

En somme, l'écriture de l'histoire devient une activité collective, la somme des mémoires. Le héros de Waberi se heurte à une sorte d'impossibilité de reconstituer l'histoire. C'est pourquoi écrire est devenu une nécessité collective presque vitale : « Waïs se doit d'écrire une longue et interminable lettre, une logorrhée pour ne plus penser, ne plus gémir, ne plus frémir, ne pas fermer les yeux, se soustraire au temps et à ses contingences matérielles. Ecrire pour tous et toutes » (Waberi, 1997 : 18). C'est justement dans cette perspective que Waïs, Yonis, Dilleyta et Anab tentent de construire une nouvelle version de l'histoire qui se nourrit du présent tout en questionnant le passé. Car plus qu'ailleurs ici le passé et le présent sont indissociables. Ce va et vient entre le passé et le présent libère l'auteur d'une conception linéaire du temps et de l'histoire et lui permet de développer une poétique du fragment qui, sans respecter la chronologie, a le mérite de construire une identité collective. D'ailleurs ne chuchote-t-on pas à Balbala que « les quatre personnages ne seraient que les voix intérieures d'un seul et même individu » ? Nous allons conclure avec un extrait de *Balbala* qui révèle la suspicion qui entoure la mémoire, notamment historique et collective. Désabusé Waïs s'écrie :

Longtemps j'ai pensé, s'exclame Waïs, que la mémoire servait à se remémorer le passé, à remonter le cours entier du temps pour déambuler dans les ruelles d'à présent. Ah, grossière erreur ! J'ai enfin compris que la mémoire sert surtout à occulter le temps d'antan, à oublier la blessure trop vive en l'encombrant de souvenirs qui chamboulent l'ordre initial des événements. Oui, la mémoire sert à oublier, les historiens l'ont compris avant tout le monde (Waberi, 1997 : 21).

En ce sens toute écriture de l'histoire ne peut être qu'un récit éclaté de plusieurs instants dans la trajectoire du peuple djiboutien ; on y lit la trace des origines, des fragments de l'enfance, et les chemins tortueux de l'exil. D'ailleurs, dans *Balbala* la lettre transcrit la trace des origines, des souvenirs d'enfance, les trajectoires de l'exil. A l'instar du destin de ce peuple, la mémoire collective parce que fragmentaire semble elle aussi se dérober en permanence. La mémoire de ce peuple éclate sous les coups de l'errance et de l'exil, car explique le narrateur, La Corne « c'est une douleur commune dans un espace déshérité, des traditions guerrières toujours en vigueur, des conflits frontaliers, des belligérances civiles, des réfugiés par millions, l'ivresse tourbillonnante de l'Histoire, l'effroi dans l'échine et la déshérence au quotidien » (Waberi, 1997 : 45). Et, il conclut : « La Corne : l'humanité défaite et disloquée » (Waberi, 1997 : 45).

## Bibliographie

- Aymard, M., 2003, « Histoire et mémoire : construction, déconstruction et reconstruction », *Diogène*, 201, p. 5-16.
- Balandier, G., 1992, *Le pouvoir sur scènes*, Paris, Balland.
- Beugnot, B., 1994, *La mémoire du texte -essais de poétique classique*, Paris, Éditions Champion.
- D'Haenens, A., 1984, *Théorie de la trace*, Louvain-la-Neuve.
- Diop, B. B., 1997, *Le cavalier et son ombre*, Paris, Stock.
- Fantouré, A., 1972, *Le Cercle des Tropiques*, Paris, Présence africaine.
- Fantouré, A., 1985, *Le voile ténébreux*, Paris Présence africaine.
- Fantouré, A., 1995, *Le Gouverneur du territoire*, Paris, Paris, Présence africaine.
- Labou Tansi, S., 1979, *La Vie et demie*, Paris, Seuil.
- Labou Tansi, S., 1981, *L'Etat honteux*, Paris, Seuil.
- Labou Tansi, S., 1985, *Les Sept Solitudes de Lorca Lopez*, Paris, Seuil.
- Lachmann, R., 1990, *Gedächtnis und Literatur. Intertextualität in der russischen Moderne*, Frankfurt/M., Suhrkamp.
- Le Bris, M. ; Rouaud, J. ; et Almassy, E. (éds.), 2007, *Pour une littérature-monde*, Gallimard.
- Mbembe, A., 2005, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris, Karthala, [2000].
- Menga, G., 1977, *Kotawali*, Dakar-Abidjan, NEA.
- Monénémbou, T., 1979, *Les Crapauds-Brousse*, Paris, Seuil.
- Moura, J.-M., 1992, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod
- Nora, P. (dir.), 1984-1993, *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.
- Nora, P. (dir.), 1987, *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard.
- Nora, P. 1978, « La mémoire collective », dans R. Chartier, J. Le Goff et J. Revel (dir.), *La Nouvelle histoire*, Paris, C.E.P.L., p. 398-401.

- Nora, P. 1984, « Entre mémoire et histoire : la problématique des lieux », dans P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire, tome 1 : La République*, Paris, Gallimard, p. xvii-xlii.
- Nora, P. 1986, « L'historiographie », dans P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire, tome 2 : La Nation, vol. 1 : Héritage, historiographie et paysages*, Paris, Gallimard, p. 189-434.
- Nora, P. 1992, « Comment on écrit l'histoire de France », dans P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire, tome 3 : Les France, vol. 1 : Conflits et partages*, Paris, Gallimard, p. xi-xxxii.
- Nora, P. 1993, « L'ère de la commémoration », dans P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire, tome 3 : Les France, vol. 3 : De l'archive à l'emblème*, Paris, Gallimard, p. 977-1012.
- Owondo, L., 1985, *Au bout du silence*, Paris, Gallimard.
- Sassine, W., 1979, *Le jeune homme de sable*, Paris, Présence africaine.
- Valensi, L., 1995, « Histoire nationale, histoire monumentale : les *Lieux de mémoire* », *Annales : HSS*, 50, 6, p. 1271-77. DOI : 10.3406/ahess.1995.279431
- Waberi, A. A., 1994, *Le pays sans ombre*, Le Serpent à plumes.
- Waberi, A. A., 1997, *Balbala*, Paris, Gallimard.
- Waberi, A. A., 1999, *Cahier Nomade*, Paris, Le Serpent à plumes.

## **3<sup>ème</sup> Partie**

### **Mémoire textuelle et imaginaire contemporain**



**ARSENE MAGNIMA**  
Université Omar Bongo (Gabon)

## Conflits mémoriels et réappropriation des espaces dans le roman postcolonial : le cas de *Pétroleum* de Bessora

Bessora est considérée par la critique la plus répandue comme faisant partie des écrivains de la « nouvelle génération » (Diop, 2007 : 9-18), à l'instar de Fatou Diome, Tanella Boni, Sami Tchak, etc. Écrivaine et anthropologue de formation, elle compte environ six romans à son actif, dont *Pétroleum* (2004)<sup>1</sup>. Depuis la publication de ses premiers romans<sup>2</sup>, Bessora s'intéresse à l'histoire des relations afro-françaises<sup>3</sup> où la mémoire, vécue ou individuelle, structure l'ensemble des récits. Avec *Pétroleum*, elle marque une rupture puisque l'écriture revêt à la fois une prétention historique, mémorielle et ethnographique. D'une part, le roman rend compte de l'histoire des premières études géologiques jusqu'à l'exploitation du pétrole gabonais par la société française Elf – ceci à travers des témoignages parfois contradictoires des mémoires dites individuelles et officielles<sup>4</sup>. D'autre part, il décrit les luttes des peuples autochtones se réappropriant symboliquement les espaces occupés par

---

<sup>1</sup> Toutes les citations se réfèrent à cette édition. Elle a obtenu le prix Fénéon, en 2001 pour *Les Taches d'encre* (Paris : Le Serpent à plumes, 2000), ainsi que le Grand Prix Littéraire d'Afrique Noire en 2007 pour *Cueillez-moi jolis Messieurs* (Paris : Gallimard, 2007).

<sup>2</sup> *Les Taches d'encre*. Paris : Le Serpent à Plumes, 2000 et *53 cm*. Paris : Le Serpent à Plumes, 1999.

<sup>3</sup> Bessora aspire faire le bilan de l'histoire coloniale et postcoloniale en interrogeant la question de l'exploitation pétrolière au Gabon par des sociétés françaises. D'ailleurs à ce propos, Jean-Pierre Chrétien pense que « [...] la nouvelle génération qui s'interroge sur le passé estime que le temps d'un bilan de la colonisation et de la décolonisation est arrivé et qu'une clarification approfondie s'impose sur un domaine laissé trop souvent dans l'ombre [...] ». (cf. Jean-Pierre Chrétien, « Le passé colonial : le devoir de d'histoire », *Politique africaine* 98, juin 2005, pp. 141-148, ici, p. 141.

<sup>4</sup> Pour Régine Robin, la mémoire officielle renvoie aux tranches d'histoires reconnues par les institutions d'une nation donnée, alors que les mémoires individuelles, non considérées par les législateurs, et souvent hors de l'histoire des Etats-Nations, forment des pans d'histoires relatant le vécu des Hommes. Le plus souvent, ces dernières évoluent en contradiction avec les mémoires officielles. (Voir *Le Roman mémorielle : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*. Longueuil : Le Préambule, coll. « L'univers des discours », 1989, p. 49.

les Colons, à travers l’envahissement quotidien d’une mémoire coloniale dite « mémoire officielle ». Ici, l’écriture s’appuie sur les marques du passé qui, une fois rassemblées, reconstruisent une mémoire collective, celle des autochtones, ou encore celle des colonisés. Pour analyser le texte de Bessora nous prendrons appui sur une idée phare du *New Historicism* américain défendue par Stephen Greenblatt, celle d’un lien étroit entre le texte et le contexte – idée complétée par la réflexion, en Allemagne et en France, sur la notion de mémoire. En effet, le *New Historicism* dont défend Greenblatt aurait un lien pertinent avec les *Cultural Studies* à partir du moment où l’espace textuel devient un lieu de cohabitation de discours souvent antagonistes. Autrement dit, il y a un renouvellement de paradigmes, où les notions de vérité et de canon se voient profondément remises en cause (Foucault, 1971).

Cet article voudrait non seulement montrer comment Bessora interroge le croisement des deux temporalités mémorielles à travers les discours qu’elles mobilisent pour donner sens à l’histoire de l’exploitation pétrolière au Gabon, mais aussi de voir comment se déroule la bataille pour l’occupation des espaces dans la fiction<sup>5</sup>.

## Le croisement des temporalités : la mémoire officielle et les mémoires individuelles

L’intérêt que des groupes divers<sup>6</sup> témoignent vis-à-vis des mémoires des Etats-Nations est une occasion de s’interroger sur ce qu’on appelle aujourd’hui la « mémoire nationale ou officielle ». Cette dernière est représentée dans les récits d’acteurs ayant un rapport avec l’histoire coloniale, dans la littérature, les films, la musique, les arts plastiques, mais aussi construite, en tant que telle, par des dispositifs publics (musées, archives,

---

<sup>5</sup> Dans *Petroleum*, l’administration coloniale de la société Elf a non seulement le monopole du discours sur les populations autochtones, mais aussi la capacité de s’accaparer les terres, donc l’espace. Nous verrons dans l’analyse comment les populations se réapproprient ces lieux perdus, même de façon symbolique.

<sup>6</sup> Aujourd’hui, lorsqu’il s’agit de l’histoire coloniale ou officielle, l’émergence d’une mémoire apaisée est difficile, de nombreux peuples aspirent constituer une histoire tenant compte des réalités locales. Lire par exemple Stora (Benjamin), *La Gangrène et l’oubli*. Paris : La Découverte, coll. « La Découverte/Poche », 1991. Par ailleurs, dans un cadre strictement français, Olivier Laliou parle de cette époque comme celle de « l’invention de la mémoire ». Il montre de manière exemplaire comment, à partir de 1970, la notion de « devoir de mémoire » entre progressivement – souvent avec une intention moralisatrice – dans le vocabulaire courant des Français. (Lire Laliou (Olivier), « L’invention du devoir de mémoire », *Vingtième Siècle. Revue d’histoire* 69, Janvier-mars 2001, pp. 83-94).

centres culturels, etc.) Aujourd'hui, les mémoires officielles sont de plus en plus contestées ou instrumentalisées par des groupes très larges, bien que les institutions des Etats soient les garants de celle-ci<sup>7</sup>. C'est pourquoi, les Etats-Nations sont donc tentés, par l'intermédiaire de la loi, de l'orientation donnée dans les manuels scolaires ou de la politique patrimoniale et muséale, d'infléchir et d'interpréter l'histoire en la convertissant en « mémoire » ou en « récit » national (Bancel / Blanchard, 2011 : 25). À cette temporalité officielle, se butent les mémoires individuelles ou intimes. Ces dernières sont à l'origine de la fragmentation des récits nationaux et de l'accumulation des détails du quotidien. En un mot, les mémoires individuelles facilitent la multiplicité des points de vue et des histoires, une des caractéristiques essentielles du roman postcolonial qui ne se satisfait plus du discours unique et figé<sup>8</sup> orchestré par les classes dirigeantes (discours officiel).

Ainsi, au cœur de *Petroleum*, la mémoire officielle côtoie les mémoires individuelles des différents personnages. Cette mémoire officielle est composée de dates, d'archives, rattachées à des événements historiques concrets, précis dans le temps et l'espace. Pour Régine Robin, elle se distingue des autres par son caractère unilatéral et obligatoire, et ne correspond toujours pas à la mémoire vécue des personnages. Cependant, c'est elle qui, selon Régine Robin, articule l'histoire de la nation : « la mémoire nationale, officielle ou intériorisée est encore balisée par une temporalité propre. Elle est scandée par des dates, ses jours fériés, ses fêtes et sa fête nationale qui sont le rappel des temps héroïques et qui constituent un temps épique, un retour aux origines, au légendaire national » (Robin : 49).

---

<sup>7</sup> Sylvère Mbondobari pense que la présence des mémoires contestataires se fonde sur une critique contradictoire des sources disponibles. Dans son article, « Prose postcoloniale et enjeux mémoriels. Discours, mythes, et mémoire coloniale dans *53 cm* et *Petroleum* », il met en évidence que les textes de Bessora sont en somme le lieu de renégociation de la parole, le terrain d'expérimentation d'une identité incertaine, multiple, et toujours en construction, et enfin l'espace d'élaboration d'une histoire des savoirs fichés, mais en train de s'écrire. Il aborde la question de la mémoire mais pas sous un angle contestataire ou conflictuel. (Voir « Prose postcoloniale et enjeux mémoriels. Discours, mythes, et mémoire coloniale dans *53 cm* et *Petroleum* », dans Anthony Mangeon (dir.), *Postures postcoloniales. Domaines africains et antillais*. Paris : Karthala, 2012, pp. 95-127.

<sup>8</sup> Voir Corsani (Antonella), « Les narrations postcoloniales », *Multitudes*, 2007, n°29, pp. 15-22. Dans cet article, elle met en évidence comment les narrations postcoloniales tracent les voies de la contradiction par rapport à la médiatisation et à la circulation des récits dominants. Corsani postule que le récit postcolonial ambitionne d'écrire l'histoire autrement, c'est-à-dire en tenant compte de toutes les sensibilités, même celles isolées ou rejetées par les discours officiels des Etats-Nations.

Les mémoires individuelles<sup>9</sup>, quant à elles, sont représentées par les témoignages des différents personnages du récit ; elles ne sont pas reconnues par les institutions étatiques, mais sont plutôt formulées par les personnages du roman. Leur présence dans le récit résonne parfois comme des lieux de dissidence et de subversion de la première (la mémoire officielle). Ce qui nous semble intéressant à l'observation, c'est de voir comment ces temporalités distinctes se croisent pour constituer une mémoire de l'histoire de l'exploitation du pétrole gabonais.

Dans le texte récit, la mémoire officielle se situe à l'époque coloniale, et se réfère essentiellement aux premières prospections géologiques, et par la suite à l'extraction des premiers puits pétroliers du Gabon. Le texte s'attache à décrire l'action des premiers géologues qui se sont installés au Gabon en 1928, avant de s'intéresser au forage d'Elf à Madiéla en 1934. L'écriture passe donc en revue l'évolution de la société Elf-Gabon, au gré de ses nombreux forages, jusqu'au début du vingt-et-unième siècle. La matérialisation de cette mémoire s'articule comme suit :

1949-1953

Vingt-trois puits forés dans le bassin oriental. Vingt-trois échecs. La SPAEF déménage vers les paysages de savanes. Des équipes de sismique fluviale arpentent le delta de l'Ogooué.

1953

Sondage électrique sur l'île Mandji. Sondage stratigraphique sur l'île Mandji. Sismique terrestre sur l'île Mandji (Ibid. : 67).

L'exactitude des faits historiques étant vérifiable, l'écrivaine, en les insérant dans le tissu fictionnel, contribue ainsi à produire un effet d'historicité. C'est ce que Barthes a appelé « l'effet de réel » (Barthes, 1982 : 81-90). En un mot, la mémoire officielle rend compte des événements historiques par la datation, car il s'agit d'un temps marqué par une horloge, ou déterminé par un calendrier (Halbwachs, 1997 : 101).

Dans *Pétroleum*, la mémoire officielle renvoie également à l'archive ou à la documentation détenue par la société Elf-Gabon. Cette mémoire constituée sous forme de papiers est un motif intéressant que Bessora met en avant dans

---

<sup>9</sup> Nora pense que les mémoires non-institutionnelles sont portées par des groupes divers, et sont à ce titre contestataires vis-à-vis des récits nationaux. Elles sont soumises à la manipulation, puisqu'elles servent les intérêts des groupes en présence. (Voir Nora (Pierre), « Entre mémoire et histoire », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de la mémoire*, Tome I. *La République*. Paris : Gallimard, 1984.

le récit. Il y a des pays dans lesquels, l'archive est parfois absente, et quand elle existe, elle est sous l'emprise du législateur, si bien que sa consultation dans certains cas reste quasi problématique. C'est cette ambiguïté qui caractérise l'accès aux documents qu'évoque le roman. La trame du roman tourne autour d'une enquête sur le naufrage du bateau pétrolier de la société Elf-Gabon dénommé Ocean Liberator. L'écrivain dénonce la tendance lacunaire de l'archive, qui devient une situation courante en postcolonie<sup>10</sup>. Alors qu'en réalité l'archive a une fonction « d'appui, de garant, apporté à une histoire, à un récit, à un débat. Ce rôle de garant constitue la preuve matérielle [...] de la relation qui est faite d'un cours d'événements » (Ricœur, 1991 : 213-214). Dans le roman, Bessora représente le sens détourné et dénaturé de l'archive avec ironie, ce qui démontre l'inefficacité des archives officielles à véhiculer une mémoire qui rend compte de l'exactitude de l'histoire de la compagnie pétrolière. D'ailleurs, à propos des archives de la société pétrolière Elf-Gabon, le narrateur explique : « Les Archives sont le lobe occipito-temporal gauche du cerveau elfique. Séniles de naissance, elles conservent une mémoire honteuse interdite de lecture, genre de tumeur maligne inopérable » (Bessora : 88). La lecture des archives est « interdite », ce qui renvoie au constat formulé plus haut : celui de la difficulté à consulter les documents administratifs ou officiels aujourd'hui. Ici, l'archive est vulnérable à toutes les utilisations et manipulations. Cette interdiction, encouragée par la tutelle de la société Elf-Gabon à qui elle profite de diverses manières, facilite soigneusement l'oubli des aspects négatifs, des trahisons, des incompréhensions dans la population et les réalités de la collaboration avec les agents de la société en question. L'accapement de l'archive par l'administration d'Elf pourrait correspondre à l'une des catégories des us et abus de la mémoire, telles que les a développées Paul Ricœur, soit la mémoire manipulée qui se définit comme une « manipulation concertée de la mémoire et de l'oubli par des détenteurs de pouvoir » (Ricœur : 97).

Trois personnages se disputent ainsi les rennes de l'enquête dans le récit, soit Médée<sup>11</sup>, Montandon et Alidor. D'une part, le personnage de Médée

---

<sup>10</sup> Pour Achille Mbembe, la « postcolonie », renvoie aux « sociétés récemment sorties de l'expérience que fut la colonisation, celle-ci devant être considérée comme une relation de violence par excellence, de servitude et de domination ». (Voir Mbembe (Achille), *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala, 2000, pp. 139-140).

<sup>11</sup> Le recours au mythe grec (celui de l'expédition des Argonautes) permet à Bessora de décrire l'épopée pétrolière du Gabon comme la recherche d'une nouvelle Toison d'or, à travers une héroïne européenne appelée Médée, qui est géologue à bord de l'Ocean Liberator, un bateau de prospection pétrolière appartenant à la société Elf. La mythologie

prône une recherche des traces de la mémoire dans une conception décrite par Patrick Chamoiseau<sup>12</sup> : notamment dans les objets, le paysage, le corps, les témoignages, etc. Selon Bessora, c'est aussi dans ce type de traces que se trouve une forme de vérité, des réponses en rapport avec le naufrage du bateau de la société Elf. D'autre part, à cette première conception du fait mémoriel s'oppose celle du personnage d'Alidor (directeur des communications chez Elf-Gabon et journaliste de formation) pour qui la réponse aux questions que se posent les populations et les enquêteurs se trouve dans les traces écrites, donc dans les archives provenant des instances officielles :

Médée voudrait arrêter la voiture pour aller toucher les grumes, lire les histoires qui lui raconteraient leurs anneaux. Faire la moisson du temps.

— [...] C'est la mémoire que vous devez questionner.

— À propos de mémoire..., dit Alidor sans ironie, vous aurez un accès illimité aux archives du service du personnel. Cela vous permettra d'établir quelques profils... au cas où. Vous pourrez vous aider des conclusions de nos enquêteurs internes (Bessora, 2004 : 125).

Médée sait que la consultation de ces documents n'apportera rien à l'enquête<sup>13</sup>, puisque ces derniers sont contrôlés par Elf-Gabon, société à qui profite les documents compromettants. Devant l'aspect lacunaire ou face à l'interdiction de la lecture d'une partie d'archives détenues par Elf-Gabon, Médée choisit la conception mémorielle que propose Patrick Chamoiseau, c'est pourquoi elle estime que c'est « la mémoire qu'il faut questionner ». L'enquête qu'elle mène doit en principe dévoiler les raisons de l'explosion qui a eu lieu sur le navire de forage pétrolier Ocean Liberator. Elle est par ailleurs opposée à Montandon, cet expert engagé par la compagnie Elf-Gabon, qui a pour mission de trouver les causes de l'explosion du même

---

grecque nous apprend que les Argonautes sont un groupe de héros qui partent d'Iolchos avec Jason à bord du navire Argo pour retrouver la Toison d'or. Ils furent sauvés des embûches d'Aietès par sa fille Médée, amoureuse de Jason. (Lire Lévêque, P., Lordkipanidzé, O., 1990, *Sur les traces des Argonautes*. Actes du 6e symposium de Vani (Colchide) 22-29 septembre, édité par A. Fraysse).

<sup>12</sup> Patrick Chamoiseau pense que « la trace-mémoire peut être matérielle comme la roche où les Caraïbes se sont jetés en masse pour échapper à l'esclavage. Elle peut être symbolique comme le morne où se réfugiaient les esclaves marrons ou comme l'arbre-fromager. Elle peut être fonctionnelle comme un temple kouli ou une case de vieux nègres, ou un tambour gros-ka », (voir Patrick Chamoiseau, *Guyane : Traces-Mémoires du baigne* (avec des photographies de Rodolphe Hammadi). Paris : CNMHS (Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites), 1994, p. 16-17).

<sup>13</sup> L'enquête consiste à trouver les raisons de l'explosion du pétrolier Ocean Liberator.

navire. Cependant, cet expert venu de France pense – comme l’administration d’Elf – que les autochtones sont les potentiels coupables. Par exemple, des preuves arbitrairement conçues désigneraient Jason comme le principal responsable de l’explosion (Ibid. : 98).

Les mémoires individuelles, quant à elles, sont localisables dans les témoignages de Louise, Jason, Zéphirin, etc. Dans le roman, le pétrole est l’élément déclencheur de l’évocation du passé – d’ailleurs plusieurs personnages portent en eux une mémoire qu’ils associent aux différentes étapes de l’exploitation pétrolière. Ces gardiens de la mémoire de l’or noir débent leurs récits en 1928, au moment de l’arrivée des premiers géologues au Gabon. En effet, ils évoquent non seulement les événements relatifs à la prospection en Afrique (particulièrement au Gabon), mais racontent aussi comment cette intrusion par Elf sur les terres africaines a pu affecter les habitudes des populations locales. Ces répercussions sont notamment transmises à travers les histoires de Louise et Jason qui ont assisté à l’implantation de la société pétrolière sur leur territoire. Composés à l’imparfait de l’indicatif, leurs fragments de récits semblent avoir été écrits pour donner un cadre et des pistes de réflexions quant à l’action principale, c’est-à-dire l’enquête que mène Médée pour révéler les causes du naufrage d’Ocean Liberator (un bateau de la société pétrolière Elf).

Le récit de Bessora offre la possibilité aux mémoires individuelles (celles de Louise, Jason, Médée, etc.) de proposer un discours alternatif à celui qu’élabore la mémoire officielle (incarnée par l’administration coloniale d’Elf). Comme l’écrit Jean-Pierre Chrétien, « ce qui est spécifique en Afrique depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c’est l’importance de l’emprise étrangère dans les reformulations de la mémoire » (Chrétien, 1999 : 497). Autrement dit, il est impossible de réfléchir aux liens entre histoire et mémoire en Afrique sans faire intervenir le tournant de la domination coloniale. En effet, le vécu mémoriel des indigènes que présente Bessora a été confronté à d’autres visions du monde, celles des Colons, non dans un banal contexte de contacts culturels, mais dans le cadre contraignant d’un encadrement politique, économique, ethnique, idéologique, etc. D’ailleurs, Jean-Pierre Chrétien poursuit en disant que : « Les observateurs européens de l’époque coloniale [...] ont étiqueté des mémoires éclatées et figées, censées refléter le piétinement d’une Afrique éternelle baptisée traditionnelle » (Ibid. : 495-496). Bessora évoque également le « piétinement » systématique de l’administration d’Elf vis-à-vis des populations autochtones<sup>14</sup>. Dans ce sens, elle se propose de

---

<sup>14</sup> Elf est à la fois le colon-père, le médecin, l’association caritative, l’histoire même du Gabon, etc. Voilà pourquoi, le long du récit, l’iconisation d’Elf est positivée, parce que ce

ressusciter les événements enfouis dans l'oubli perpétué par le système colonial. *Petroleum* relate non seulement les événements officiels de l'exploitation du pétrole gabonais débutée depuis la colonisation, mais retrace aussi l'itinéraire des mémoires des autochtones, représentées par Médée et Louise. Ainsi, les récits des ouvriers inconnus d'Ocean Liberator sont exemplaires de cette mémoire du vécu, en ce qu'ils nous ramènent dans leurs souvenirs quand un nouveau puits de pétrole est découvert :

Le bruit se répand : le pétrole est tombé dans le piège ! Le pétrole est tombé ! Tout le monde accourt. Effervescence autour du puit. Alors ça y est ? Ça y est ? Dix ans qu'on attendait ça... Les foreurs, les grutiers, le maître d'hôtel et l'ouvrier de plancher. Tous convulsent autour de Médée et d'Etienne. L'infirmière aussi s'est levée pour voir ça. Quelle émotion. Ça fait l'effet d'un voyage dans le temps (Ibid. : 25).

Ici, l'histoire de l'exploitation du pétrole cesse d'être formulée par la seule mémoire officielle (celle des dominants) ; même les groupes subalternes ou dominés en sont désormais capables. À la différence de la mémoire officielle, la mémoire des groupes n'est pas soumise à la datation des événements, seuls les souvenirs constituent le temps historique. D'ailleurs, à ce sujet, Maurice Halbwachs affirme que dans « le développement continu de la mémoire collective, il n'y a pas de lignes de séparation nettement tracées, comme dans l'histoire, mais seulement des lignes irrégulières et incertaines » (Halbwachs, 1997 : 101-134). En conséquence, cette multiplicité de voix et de points de vue au sujet de l'extraction du pétrole gabonais, empêche *Petroleum* de reproduire une seule et unique *Histoire*, mais des *histoires*. L'écriture de Bessora sert à confronter les diverses interprétations des faits historiques et à donner des visions multiples. Elle obéit aux principes du roman postcolonial qui opte pour le réveil des êtres vivants « aux marges de l'histoire », exclus de toute dynamique sociale, privés d'identité et réduits à la subordination par les groupes sociaux hégémoniques et dominants (Spivak, 2007 : 41-58).

On constate donc que l'histoire de l'exploration pétrolière du Gabon est à l'origine du croisement de deux conceptions mémorielles : l'une basée sur les souvenirs des événements par les couches subalternes, l'autre sur les traces écrites dictées par les Colons et leurs administrations. Aussi, nous verrons que les contradictions initiées par ces deux conceptions mémorielles suscitent les luttes pour l'occupation des espaces réels ou fantasmés.

---

n'est pas le portrait de Elf qui est forcément établi, mais celui d'une idée ou d'une idéologie qui est signifié.

## Réappropriation de l'espace ou la lutte pour l'espace

Les références à la question spatiale font partie des motifs obsessionnels de l'écriture romanesque des pays anciennement colonisés. En effet, la colonisation dans sa dimension géographique, peut être comprise en tant qu'entreprise de distribution spatiale et économique visant à conquérir et à contrôler le pays et les biens d'un autre peuple (Loomba, 1998 : 2). Edward Saïd parle, dans ce contexte, d'une véritable « lutte pour la géographie ». Cette lutte s'articule autour d'une double échelle, militaire et idéologique ; car elle n'est pas seulement affaire de soldats et de canons mais aussi d'idées, d'images et d'imaginaires (Saïd, 2000 : 41). La colonie, née de la violence d'une prise de possession illicite, est une construction spatiale imaginée par le colonisateur. En conséquence, la perte concrète des espaces ou des territoires<sup>15</sup> subie par les populations était vécue comme un cataclysme ontologique<sup>16</sup>.

D'ailleurs, dans *Petroleum*, Bessora montre que le débarquement des Colons sur les terres africaines – gabonaises en particulier – n'était pas sans conséquence, puisqu'il a favorisé non seulement la crise de l'histoire et de l'identité des populations, mais aussi la perte de leurs espaces habitables et non-habitables. A cet effet, l'objet de cette partie consiste à voir comment les personnages indigènes, à travers leurs itinéraires et leurs actions, se réapproprient l'espace occupé non seulement par les traces de la mémoire coloniale, mais aussi par les sujets occidentaux.

Dans *Petroleum*, apparaît chez les personnages la nécessité de se réapproprier l'espace occupé par l'étranger. Il est indispensable pour ces personnages de rééquilibrer leurs relations avec leurs terres et leurs mythologies. Cette réappropriation de l'espace s'organise d'abord dans l'onomastique, et par suite dans la violence exercée par les forces invisibles de la nature contre l'agresseur étranger. En effet, c'est dans les noms de lieux que les résidents détournent l'envahissement de la mémoire officielle, tel que le démontre ce passage :

---

<sup>15</sup> Le territoire est à prendre au sens où l'entendent : Gilles Deleuze et F. Guattari, c'est-à-dire, un domaine, un sol politique, social, familial, et langagier où le sujet peut se sentir rassuré et protéger (cf. *Kafka, pour une littérature mineure*. Paris : Editions de Minuit, 1975).

<sup>16</sup> Simasotchi Bornès (Françoise), *Le Roman antillais, personnages, espace et histoire : fils du chaos*. Paris : L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2004. La perte concrète des territoires subie par les populations colonisées fut un bouleversement historique et anthropologique. C'est pour cette raison par exemple, que pour les Antillais s'est imposée une image chaotique de la filiation, mais également il s'en est suivi une altération identitaire.

Monique repart sur le boulevard Bouët, connu sous le seul nom du boulevard du Bord-de-Mer, puisque, au même titre que tous les autres précédemment nommés, il a été rebaptisé par l'usage, même si, pour ne pas froisser certaines mémoires, le cadastre s'obstine à laisser croire que l'île reste fidèle à ses chers pillleurs. (Ibid. : 206)

Ici, le déni du nom des « pillleurs » sonne le glas de l'effacement de la mémoire officielle, celle des dominants qui exerce un pouvoir unilatéral sur les groupes autochtones. Son usage l'emporte seulement dans les registres officiels, et les résidents refusent catégoriquement d'honorer la mémoire de ceux qui ont volé leurs ressources. Cette prétention du colonisateur à vouloir occuper symboliquement l'espace est audible dans le discours du narrateur de l'essai de Patrick Chamoiseau, *Ecrire en pays dominé* : « autour de moi, la colonisation avait mené discours. Elle avait nommé. Elle avait désigné. Elle avait expliqué. Elle avait installé une Histoire qui niait nos trajectoires. Elle s'était écrite sur nos silences démantelés » (Chamoiseau, 1997 : 105-106). Patrick Chamoiseau montre lui aussi comment le colonisateur, dans le contexte antillais, s'était accaparé des lieux et de l'histoire des Noirs déportés pendant l'esclavage. En conséquence, pour lui, la reconstruction de la conscience de l'humanité de l'Antillais, mise à mal par l'esclavage et la colonisation, passe également par une réappropriation urgente de l'espace.

Revenons au roman de Bessora. Dans celui-ci, l'onomastique revêt un statut particulier, notamment lorsqu'il est question de nommer les champs pétroliers. En effet, quel nom attribuer à un espace exploité par une compagnie étrangère ? À qui revient donc cette légitimité ? De nombreux passages évoquent avec ironie cette situation. Nous nous proposons ici d'en illustrer deux, qui semblent pointer précisément ce côté absurde de l'exploitation :

Bouledogue est né le divin enfant. Que voilà un beau nom pour un puits pétrolier. Bouledogue sera une manière d'hommage aux années disco : époque heureuse où la poiscaille régnait sans partage dans les champs pétroliers gabonais. Bouledogue, souvenance de cette ère glorieuse où l'argent et le pétrole formaient un couple heureux. Bouledogue, joli cadeau de mariage pour le couple étrange qu'Elf forme avec l'Afrique (Bessora : 70-71).

Et, plus loin dans le récit, un autre passage très évocateur signale ce même désir des autochtones de se réapproprier leur espace : « De temps à autre, la SPAFE se montrait clémente car il fallait bien faire des concessions : elle laissait le Nomade Noir puiser dans sa langue vernaculaire pour nommer les champs pétroliers : Batanga, Ivinga, Assewé. Dieu quelle époque. C'était les

années disco » (Bessora : 74). Médée note toutes ces incongruités lors de son passage sur Océan Liberator et plus particulièrement sur la terre ferme. Personnage transfuge, puisqu'elle travaille pour Elf-Gabon, mais partage aussi les convictions des opposants à cette entreprise et à tout ce qu'elle représente, elle milite elle aussi pour la restitution du territoire aux insulaires gabonais, tel qu'il est possible de le remarquer dans cet extrait :

— C'est joli, l'île Mandji, leur dit Alidor. Ce sont des sables beiges longtemps rabattus par les courants marins. Ils se sont entassés à l'embouchure du fleuve pour dessiner une longue fléchée maillée de marécages. C'est assez fou qu'un... je ne sais pas si on peut utiliser le mot d'attentat... enfin... c'est assez fou qu'un drame pareil ait pu survenir dans un tel paysage. [...] Elle voudrait répondre que Ocean Liberator n'appartenait pas au paysage insulaire qui les enchante mais à un pays sans terre, celui de l'ultra-deep (Bessora : 121).

La catastrophe écologique due à l'explosion du navire pétrolier suscite l'indignation de Médée qui partage le même sentiment que les autochtones<sup>17</sup>. Le souhait de toutes les sensibilités est que celle-ci ne soit plus entièrement à la disposition d'autrui. Cet enjeu est davantage mis en scène sous la forme d'un devoir que d'un simple droit. Puisque dans *Petroleum* la mémoire vécue (individuelle ou collective) prime progressivement sur la mémoire institutionnelle, il en va de même pour l'espace qui doit alors être revendiqué. En un mot, la reconquête des terres passe par l'attribution des noms locaux à l'ensemble des puits pétroliers.

La réappropriation de l'espace a lieu par la suite dans la violence exercée par les forces invisibles de la nature contre l'agresseur étranger. À travers ces histoires, le lecteur peut déceler des indices sur les outrages commis sur l'environnement par les géologues et les prospecteurs. Par exemple, le récit de Zéphirin – guide pour les géologues – témoigne des conséquences de la non compréhension, voire du non-respect des croyances locales qui a caractérisé les pratiques des employés du pétrole en terre africaine, singulièrement au Gabon :

L'arbre furieux s'était extrait de terre pour engloutir les profanateurs dans le gouffre laissé par ses racines. Ils étaient tombés dans le trou sans fond, puis l'arbre s'était replanté sur eux, ensevelissant prospecteurs et indigènes. Leur sang avait lavé l'affront aux esprits, leurs cris avaient apaisé le courroux du vieil

---

<sup>17</sup> La population n'apprécie pas la présence d'Elf à Port-Gentil. Par exemple, lors d'une manifestation, Jason exprime ce sentiment sur sa pancarte : « Si Elf ne part pas, on fait sauter tout Port-Gentil » (*Petroleum, op. cit.* p. 30).

arbre. Désormais, dit l'oracle, quiconque passerait près de l'arbre d'Iguogino devrait verser des larmes, jeter des graines de courge, et danser (Bessora : 62).

L'affrontement entre les populations locales et les Colons pour le contrôle de l'espace se déroule donc à plusieurs échelles. Ici, les génies de la forêt s'invitent dans la bataille pour régler des comptes aux étrangers qui pillent la flore pour prospecter le pétrole. L'écriture est en phase avec les réalités locales, puisque Bessora s'appuie sur l'imaginaire des forêts hantées<sup>18</sup> pour donner sens aux luttes anticoloniales et aux premières prospections pétrolières en terre gabonaise.

Plusieurs autres légendes se greffent à celle-ci, comme celle de la déesse aquatique Mamiwata, du serpent avaleur d'âmes et également l'arbre d'Iguogino. Ces récits font état d'affronts commis par les humains, le plus souvent des collaborateurs d'Elf qui se soldent par la mort pour ne pas avoir respecté ces lois non écrites. La nature<sup>19</sup>, ainsi métaphorisée, est dotée d'une mémoire et est susceptible de vengeance, lorsque les humains osent vouloir la dominer, la dompter, ainsi que s'en indigne le personnage de Louise : « Qui étaient-ils pour se frotter ainsi à des divinités » (Bessora : 229). Bessora reprend à son compte l'imaginaire des forêts mythiques et mystérieuses que l'on retrouve dans de nombreuses mythologies gabonaises<sup>20</sup>. Ici, l'arbre d'Iguogino revêt une dimension mystique et culturelle dans la mesure où il pourrait désormais conditionner les populations à exécuter un certain nombre de rituels ou de comportements. Le récit de Bessora ne révèle pas seulement des mémoires contradictoires, il est également une compilation de mythologies grecques et gabonaises. En cela, *Petroleum* se révèle non seulement comme une mémoire des textes anciens, mais aussi comme une mémoire des mythologies.

## En guise de conclusion

*Petroleum* parodie l'histoire de l'exploitation pétrolière au Gabon, à travers le croisement de deux conceptions mémorielles antagonistes. Il y a, dans le roman, une volonté de proposer une alternative à l'Histoire officielle, de

---

<sup>18</sup> Au Gabon, une grande partie des forêts sont interdites d'accès. Il faut appartenir au même clan ou à la même filiation que les génies qui les président. Dans la province de la Ngounié par exemple, entre Mouila et Ndéndé, il y a une forêt dont l'accès est conditionné par l'appartenance au groupe ethnique *punu*, mais aussi au clan *Diboursimbe*.

<sup>19</sup> La nature ne dispose pas d'une mémoire en soi au sens strict, mais il s'agit plutôt d'une mémoire pour les hommes.

<sup>20</sup> La forêt Miamba de Moabi située dans le sud-ouest du Gabon revêt ce caractère mystique et mythique. Généralement, personne n'ose y pénétrer compte tenu de tous les discours terrifiants qui structurent son existence.

manière à défendre une vision critique de l'Histoire. En cela, le roman de Bessora relève de la « narration post-coloniale », puisque « le post-colonialisme, n'implique pas seulement l'épuisement d'une époque historique, il suggère aussi l'éclatement du récit dominant et la possibilité de penser, d'imaginer, écrire et raconter autrement » (Corsani, 2007 : 17). Les mémoires officielles dévoilent également la « grande histoire », celle de la rencontre entre Colonisés et Colonisateurs, à travers leurs rapports à l'espace et à son occupation. C'est ici qu'intervient la réappropriation symbolique de celui-ci par les indigènes, alors qu'il était au départ contrôlé par les Colons. Les souvenirs que révèlent les mémoires individuelles se présentent à leur tour comme une autre façon de dire l'Histoire, de la contester, de la reconstruire, de souligner son existence en tant que texte. En conséquence, pour Bessora, la mémoire officielle n'est donc pas figée, apparaissant comme un objet de contestation, des récits différents pouvant finalement prendre en charge le même événement. Le but n'est pas d'aboutir à la vérité historique, mais d'établir des différences entre les mémoires et, par la même occasion, plusieurs univers de sens. La grande habileté de Bessora est d'avoir contaminé l'histoire bien réelle de l'exploitation du pétrole gabonais par le mythe grec des Argonautes. En réalité, le mythe grec sert de point de départ à la mythologie pétrolière qui est, en fait, le vrai sujet du roman.

## Bibliographie

- Bancel, N., Blanchard, P., 2011, « Mémoire coloniale : résistances à l'émergence d'un débat », Bancel (N.) et Blanchard (P.), (éd.), *Culture post-coloniale 1961-2006 : traces et mémoires coloniales en France*. Paris, Editions Autrement, coll. « Mémoires/Histoire », pp. 22-41.
- Barthes, R., 1982, « L'effet de réel », Barthes (Roland) *et alii*, *Littérature et réalité*. Paris, Seuil, coll. « Points/Essais », pp. 81-90.
- Bessora, 2004, *Petroleum*. Paris : Denoël.
- Bessora, 2007, *Cueillez-moi jolis Messieurs*. Paris, Gallimard.
- Bessora, 2000, *Les Taches d'encre*. Paris, Le Serpent à Plumes.
- Bessora, 1999, *53 cm*. Paris, Le Serpent à Plumes.
- Corsani, A., 2007, « Les narrations postcoloniales », *Multitudes*, n°29, pp. 15-22.
- Chamoiseau, P., 1997, *Ecrire en pays dominé*. Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- Chamoiseau, P., 1994, *Guyane : Traces-Mémoires du baigne* (avec des photographies de Rodolphe Hammadi), Paris, CNMHS (Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites).
- Chretien, J.-P., 1999, « Les mémoires, enjeux de l'histoire de l'Afrique », dans Jean-Pierre Chretien et Jean-Louis Triaud, (éd.), *Histoire d'Afrique. Les enjeux de mémoire*, Paris, Karthala, pp. 497-507.
- Chretien, J.-P., 2005, « Le passé colonial : le devoir de d'histoire », *Politique africaine* 98, juin, pp. 141-148.
- Deleuze, G., Guattari, F., 1975, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, coll. « Critique ».
- Diop, P. S., 2007, « Le roman francophone subsaharien des années 2000. Les cadets de la post-indépendance », *Notre librairie (Nouvelle génération 25 auteurs à découvrir)*, n°166, juillet-septembre, pp. 9-18.
- Foucault, M., 1971, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- Halbwachs, M., [1950], 1997, *La Mémoire collective*. Paris : Albin Michel.

- Lalieu, O., 2001, « L'invention du devoir de mémoire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 69, Janvier-mars, pp. 83-94.
- Lévêque, P., Lordkipanidzé, O., 1990, *Sur les traces des Argonautes*. Actes du 6e symposium de Vani (Colchide) 22-29 septembre, édité par A. Fraysse.
- Loomba, A., 1998, *Colonialism/Postcolonialism*. London, Routledge.
- Mbembe, A., 1993, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », *Politique africaine* n°57, octobre, pp. 69-97.
- Mbondobari, S., 2012, « Prose postcoloniale et enjeux mémoriels. Discours, mythes, et mémoire coloniale dans *53 cm* et *Petroleum* », dans Anthony Mangeon (dir.), *Postures postcoloniales. Domaines africains et antillais*, Paris, Karthala, pp. 95-127.
- Nora, P., 1984, « Entre mémoire et histoire », dans Nora Pierre (dir.), *Les Lieux de la mémoire*, Tome I. *La République*, Paris, Gallimard.
- Ricœur, P., 1991, *Temps et récit*, Tome 2. Paris : Seuil, coll. « Point ».
- Ricœur, P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil (Points/Essais).
- Robin, R., 1989, *Le Roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'univers des discours ».
- Saïd, E., 2000, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard.
- Simasotchi Bornes, F., 2004, *Le Roman antillais, personnages, espace et histoire : fils du chaos*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires ».
- Spivak, G., 2007, « Perché il pianeta ? Un' autobiografia intellettuale », dans Sergia Adamo (éd.), *Culture planetarie ? Prospettive e limiti della teoria e della critica culturale*, Rome, Melmeti, pp. 41-58.
- Stora, B., 1991, *La Gangrène et l'oubli*, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte/Poche ».



**OMER LEMERRE TADAH**  
Université de Dschang (Cameroun)

## Mémoire et lieux de mémoire : *Petit Jo, enfant des rues* ou réappropriation esthétique de l'histoire du Cameroun

### Introduction

Le sociologue Maurice Halbwachs est d'avis que la mémoire d'une société « a besoin de points de repère »<sup>1</sup> socio spatiaux, parce que justement « une vérité pour se fixer dans la mémoire d'un groupe, doit se présenter sous la forme concrète d'un événement, d'une figure personnelle ou d'un lieu »<sup>2</sup>. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il est difficile de parler de la mémoire d'un peuple sans évoquer les événements et les figures historiques, bref les phénomènes mémoriaux qui ont eu cours ou qui ont laissé des empreintes. Et la mémoire comme réminiscence du passé semble lutter contre l'oubli en s'accommodant ou en s'accrochant à tout support susceptible de vaincre le temps. C'est alors que le monument, le mémorial et le texte, pour ne citer que ceux-ci, deviennent ses supports de prédilection.

Parlant justement de la relation fusionnelle entre la littérature et l'histoire, Antoine Compagnon affirme : « Tout [...] se retrouve dans une œuvre [...] comme dans une somme intégrale de la culture, non seulement les événements les plus importants, qu'on dit 'historiques', [...] mais aussi les 'potins' les plus 'insignifiants' »<sup>3</sup>. Il est ainsi clair que la littérature charrie aussi des phénomènes mémoriaux d'autant plus que « la littérature ne parle pas que de la littérature, mais, à travers la littérature, elle parle de la vie et du monde »<sup>4</sup>. Dans cette logique, il ne serait pas superflu de considérer *Petit Jo, enfant des rues* d'Évelyne Mpoudi Ngollé<sup>5</sup> comme réappropriation, voire une

---

<sup>1</sup> Maurice Halbwachs (1941): *La topographie légendaire des évangiles en terre sainte. Étude de mémoire collective*. Paris : P. U.F., p. 158.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>3</sup> Antoine Compagnon : « Proust, mémoire de la littérature », dans Antoine, Compagnon (2009) (dir.) : *Proust, la mémoire et la littérature*, Paris, Édition Odile Jacob, p. 9.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>5</sup> Evelyne Mpoudi Ngolle (2009) : *Petit Jo, enfant des rues*, Paris : EDICEF. Dans le présent travail ce roman sera abrégé P.J.

réhabilitation de l'histoire du Cameroun. Douala et Yaoundé, toponymes désignant le cadre de l'action dans le roman de Mpoudi Ngollé, sont *a priori* des espaces de fiction, mais se révèlent en même temps comme l'expression de la mémoire historique ou collective et une mise en relief des lieux de mémoire, des espaces de survivance d'une histoire étouffée et peut-être oubliée.

Il s'avère donc important de voir comment le roman de Mpoudi Ngollé est la réminiscence d'un passé commun et l'expression d'une identité collective, d'une part, et la réécriture de l'histoire du Cameroun à travers la construction esthétique des lieux de mémoire, d'autre part. Nous considérons d'entrée de jeu le roman de Mpoudi Ngollé comme un tout signifiant, un ensemble de signes dont il faut comprendre le fonctionnement. Pour Gérard Gengembre « la sémiotique, également appelée sémiologie, est la science des signes... Elle considère le discours comme une totalité signifiante. »<sup>6</sup> Pour nous, les espaces cadres de l'action sont des espaces sémiotiques dont le *signifiant* est la fiction et le *signifié* l'histoire réelle. Pour mieux appréhender le passage de la fiction aux faits mémoriels dans *Petit Jo, enfant des rues*, on pourra insister sur le jeu des personnages, révélateur de la mémoire historique et collective des peuples du Cameroun, et sur la construction esthétique des lieux de mémoire, évocateurs de l'histoire de l'État Cameroun.

### Petit Jo, enfant des rues ou l'expression de la mémoire

Maurice Halbwachs distingue la mémoire collective de la mémoire historique tout en précisant que les deux sont intimement liées. Ceci est d'autant plus clair que la mémoire historique est une autre forme de la mémoire collective.<sup>7</sup> Il conçoit précisément la mémoire historique comme une succession de faits tangibles, de vérités historiques dont le souvenir est préservé par une communauté nationale. C'est également le point de vue de Pierre Nora<sup>8</sup> et surtout de Markus J. Prutsch qui est d'avis que la mémoire historique permet

<sup>6</sup> Gérard Gengembre (1996) : *Les grands courants de la critique littéraire*, Paris : Seuil, p. 42.

<sup>7</sup> Markus J. Prutsch parlant de la conception de la mémoire collective de Maurice Halbwachs. Markus J. Prutsch (2013) : *La mémoire historique européenne : politiques, défis et perspectives*. Bruxelles : Union européenne, p. 10.

<sup>8</sup> Pierre Nora définit la mémoire historique ainsi qu'il suit : « Le souvenir ou l'ensemble des souvenirs, conscients ou non, d'une expérience vécue et/ou mythifiée par une collectivité vivante de l'identité de laquelle le sentiment du passé fait partie intégrante. » Pierre, Nora (1978) : « Mémoire collective », dans Le Goff, Jacques; Chartier, Roger; Revel, Jacques (dir.) : *La nouvelle histoire*. Paris: Retz-C.E.P. L., pp. 398-401, ici p. 398.

de saisir, de comprendre le passé dans le but de consolider le sentiment d'appartenance à une communauté.<sup>9</sup>

La mémoire collective, quant à elle, est un ensemble de souvenirs adaptés à une communauté selon les mutations sociales.<sup>10</sup> Il y a ici sélection des événements à sauvegarder dans la mémoire. Jan Assman renchérit cette conception et ajoute que la mémoire collective exprime l'identité collective d'une communauté donnée, laisse transparaître un ensemble d'informations pouvant se transmettre d'une génération à une autre.<sup>11</sup>

Nous retenons que la mémoire historique reconstitue le passé à travers les vérités historiques dans le but de consolider le sentiment de groupe tandis que la mémoire collective, globale et difficile à scerner, est manipulable parce que peut servir d'instrument de lutte selon les contingences sociales. Elle est la gestion de ce qui reste du passé dans l'optique d'assurer la cohésion d'un groupe donné.<sup>12</sup> Historique ou collective, la mémoire reste la gestion du passé qui permet de comprendre, d'organiser le présent et justifier d'expliquer des comportements. C'est la mission que Mpoudi Ngollé semble assigner à sa fiction littéraire. L'organisation de société camerounaise que Mpoudi Ngollé présente dans son roman est la conséquence d'un passé chargé d'histoire dont les traces restent visibles. L'écrivaine camerounaise explique le présent, par le passé de telle sorte que tout lecteur camerounais s'identifierait facilement dans l'une des catégories sociales et dans les espaces présentés dans la fiction.

### Personnages comme catégories sociales

Personnage, du grec *persona*, signifie masque. Il connote en littérature la copie-substance d'un être. C'est la raison pour laquelle Jean-Pierre Ryngaert pense que : « le personnage est joué par un acteur vivant qui lui prête son corps, ses traits, sa voix, son énergie ». <sup>13</sup> Le personnage est donc un *dramatis persona*, un tout complexe de fonctions. Un personnage est « une force agissante » <sup>14</sup> dont il faut établir *la carte d'identité* <sup>15</sup> afin de relever ses caractéristiques stables (noms, prénoms, généalogie...) ou instables (qualification et action). L'étude des personnages chez Mpoudi Ngollé permet de les

---

<sup>9</sup> Markus J. Prutsch (2013): *Op. cit.*, p. 5.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>11</sup> Jan Assman (1995) : « Collective Memory and Cultural Identity », dans *New German Critique* 65, pp. 125-133. , p. 130.

<sup>12</sup> Pierre Nora (1978) : *Op. cit.*, p. 400.

<sup>13</sup> Jean-Pierre Ryngaert (1991) : *Introduction à l'analyse du Théâtre*, Paris : Dunod, p. 110.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 118.

typifier en plusieurs catégories : les enfants de la rue, les bienfaiteurs et les bourreaux.

### *Les enfants de la rue*

Les enfants de la rue sont en fait les principaux personnages du roman de Mpoudi Ngollé. C'est une catégorie d'hommes vivant en marge de la société. Ils vivent dans une société parallèle régie par des normes spéciales. Le narrateur l'appelle la « tribu de la rue »<sup>16</sup>. Cette catégorie est constituée de damnés, des enfants maudits, condamnés à errer dans les rues de Douala et de Yaoundé pour tirer leur pitance des poubelles, des petits jobs et du banditisme.

Le titre du roman est d'ailleurs assez éloquent. Le héros du roman se nomme Joseph Dipita. Ses mésaventures lui confèrent une autre identité qui transparaît dans le sobriquet « Petit Jo », complété par l'attribut « enfants des rues ». Cet attribut, pour le moins péjoratif, est révélateur du triste destin qui est le sien. Né d'un père inconnu et d'une mère aventurière, également appelé « l'inconnu de l'hôpital »<sup>17</sup>, Petit Jo avait été abandonné quelques jours après sa naissance dans « l'hôpital CEBEC de Douala ».<sup>18</sup> Il est trouvé et recueilli pour Moussima, un agent d'entretien en service dans cette structure sanitaire. Le destin a voulu qu'il naisse d'une union apparemment contre nature. Il est métis « dans un monde où la croyance populaire voulait que les métis ne réussissent qu'à devenir de bons mécaniciens pour les garçons, d'excellentes prostituées pour les filles. »<sup>19</sup> Pire encore, il ne réussit même pas à devenir un mécanicien comme les gens de sa race. Il est voué à la rue et porte la couleur de sa peau comme un fardeau. Il ne peut même pas fondre dans la foule pour se dissimuler. Il est vite remarqué parce qu'il est trop différent. À la mort de son père adoptif, vivant seul en pension, n'ayant pas pu terminer le cycle primaire à cause du certificat de naissance qu'il n'avait pas et que l'administration n'a pu lui délivrer, Petit Jo s'en va de Ndoungué et échoue dans la rue à Yaoundé. Pendant des années il cherche en vain ses géniteurs et se résout finalement à mener son existence telle qu'elle se présentera à lui.

Le monde de la rue est peuplé d'autres parias, d'enfants dont la société n'en veut pas. Alain Sango, surnommé Man, en est un. Il est en classe de Première, violent envers sa mère, ses cadets et ses professeurs, il quitte délibérément sa famille<sup>20</sup> dont il ne supporte pas l'hypocrisie. Son père est

---

<sup>16</sup> PJ., p. 11.

<sup>17</sup> PJ., p. 14.

<sup>18</sup> PJ., p. 15.

<sup>19</sup> PJ., p. 18.

<sup>20</sup> PJ., p. 74.

violent, infidèle et sa mère alcoolique. Il se met en marge de la société dont il rejette les normes et accuse d'hypocrisie. C'est la quintessence des paroles qu'il vocifère à son père en ces termes : « Le mensonge dans lequel nous vivons ici ? L'hypocrisie qui fait que, vous les adultes, vous criez à la morale alors que vous êtes les plus immoraux ? »<sup>21</sup> N'ayant d'égard pour personne, Man finit par se faire une place dans le monde de la rue où il évolue dans l'illégalité. Il en est plutôt fier lorsqu'il crie triomphalement : « Je préfère encore ce monde de la pègre où on fait mal sans prétendre être des saints. »<sup>22</sup> C'est pour se venger de la société qu'il rejoint un gang de braqueurs dont il devient le chef. À leur triste palmarès s'ajoutent « des petites rapines perpétrées dans des domiciles privés, vols de voitures, agressions de toute sorte et même attaques à main armée... »<sup>23</sup>

Éle et Essomba sont deux frères, d'autres seigneurs de la rue qui avaient quitté leur famille : « Ils étaient partis pour fuir la misère et [la case familiale] où tout puait le désespoir. »<sup>24</sup> Ils reprochent à leurs parents d'être pauvres et inconscients. Ces derniers se contentent de faire de façon incontrôlée des enfants sans se préoccuper de leurs conditions de vie, encore moins de leur avenir. Ils finissent par attirer la haine de leurs enfants qui n'ont pas « la possibilité de manger au moins une fois par jour. »<sup>25</sup>

Autour des enfants de la rue gravitent d'autres personnages que tout oppose. Leur être se définit par rapport au type de relations qu'ils entretiennent avec les enfants de la rue. Ce sont des bienfaiteurs et des bourreaux.

### *Bienfaiteurs contre bourreaux*

Les personnages adjuvants sont animés d'un humanisme irréprochable malgré leur modeste situation sociale. Ils sont charitables, épris du genre humain. Parmi ceux-ci figurent en bonne place Moussima Jacob, Sœur Blandine, Mbamba Siliki, Mama Maria.

Moussima Jacob est un personnage affable et solitaire dont l'épouse est morte en couche. Il ne s'était pas remarié et se consacrait uniquement à son job d'agent d'entretien à l'hôpital CEBEC de Douala. Il trouve Petit Jo, bébé abandonné et l'adopte puisque personne n'en voulait, même pas les services sociaux. Priant pour que le ciel accorde la bénédiction à ce fils trouvé, il le

---

<sup>21</sup> PJ., p. 136.

<sup>22</sup> PJ., p. 136.

<sup>23</sup> PJ., p. 76.

<sup>24</sup> PJ., p. 78.

<sup>25</sup> PJ., p. 80.

nomme Dipita Joseph, un nom fort symbolique : « Dipita » signifie « espérance » [en langue douala]. « Et Joseph ! Celui-là au moins, il eut la chance de devenir le père du fils de Dieu. »<sup>26</sup> Aidé de Sœur Blandine, une religieuse d'origine helvétique, il va assurer l'éducation de Petit Jo, du mieux qu'il pouvait. Il meurt lorsque son fils adoptif est en pension à Ndoungué.

Sœur Blandine prend la relève de Moussima. Elle essaie en vain de faire établir à Petit Jo un acte de naissance, la procédure légale d'adoption de Petit Jo n'ayant jamais abouti. Quant à Mbamba Siliki, c'est la tante de Moussima Joseph. Elle l'avait élevé comme son propre fils. Elle devient la grand-mère par alliance de Petit Jo auquel elle lègue sa maison et ses plantations puisque ce dernier était sa seule famille après la mort de Moussima.

Mama Maria est la mère d'Essomba et d'Éle, des enfants de la rue, compagnons d'infortune de Petit Jo. Mama Maria retrouve ses enfants en compagnie de Petit Jo envers qui elle a beaucoup de sympathie. Elle l'accueille dans sa maison, lui prête son nom lorsque Petit Jo se fabrique un acte de naissance pour retourner à l'école et pour se faire établir une carte d'identité, seule preuve de l'existence civile ou juridique de Petit Jo.

Les bourreaux sont des personnages prédateurs qui combattent les damnés de la rue et les défavorisés de la société. Ce sont des personnages collectifs et anonymes, guidés comme par une force transcendante maléfique. C'est l'État et son système de fonctionnement. Les services sociaux n'ont aucun égard pour les enfants abandonnés qui finissent dans la rue. Par exemple, la procédure d'adoption de Petit Jo n'aboutit pas ; on ne parvient pas non plus à lui établir un certificat de naissance dont il avait besoin pour ses études. Les forces de l'ordre apparaissent comme une force répressive dont se sert l'État pour traquer les marginaux, les parias de la société. Elles protègent des personnes qui ont eu la chance de naître dans de bonnes familles, de profiter d'une bonne éducation, d'exercer un bon métier, d'habiter des quartiers chics. La société elle-même se fait prédatrice des faibles. L'hypocrisie, l'immoralité, l'individualisme, le clientélisme et autres abus y règnent et personne ne semble s'en émouvoir.

Ayant découvert l'histoire et l'identité des personnages on peut bien imaginer les capacités dont ils disposent et dont ils font usage dans la trame de *Petit Jo, enfants des rues*.

---

<sup>26</sup> PJ., p. 14.

## Cadre de l'action comme reflet du cadre de vie réel

La gestion de l'espace comme cadre de l'action ou comme modélisation de la réalité fait voir des oppositions binaires telles que sacré vs profane, euphorie vs dysphorie, ascension vs chute, horizontalité vs verticalité et ici vs ailleurs. L'espace dans *Petit Jo, enfant des rues*, est une étendue horizontale identifiable sur une carte géographique. On remarque que les fonctions de cette étendue sont mutantes. L'analyse des catégories thymiques permet de voir que l'opposition *euphorie vs dysphorie* y joue un rôle prépondérant.

Le *macro-espace*<sup>27</sup> est englobant, assez vaste, parfois aux limites indéterminées. C'est parfois une étendue insaisissable. Dans l'œuvre de Mpoudi Ngollé, l'espace est unique et les référents spatiaux tels les toponymes renvoient à une même réalité. Les toponymes les plus récurrents tels que Douala, Yaoundé ou Ndoungué renvoient finalement à un même espace sous-entendu, Cameroun. Le toponyme Cameroun n'apparaît que dans la définition du sigle CEBEC<sup>28</sup> (Conseil des Églises baptistes et évangéliques du Cameroun) lorsque le narrateur parle de l'hôpital où Petit Jo avait été abandonné. Le passage d'une ville à l'autre est insaisissable. Le déplacement des personnages dans l'espace se fait comme dans un rêve où il n'y a aucune logique. Ni le plan de déplacement, ni la raison, ni les moyens de locomotion ne sont évoqués. Les personnages sont catapultés sans logique apparente dans des endroits où ils évoluent. Ils sont comme embarqués dans un cycle. Ils tournent en rond. On a l'impression que les villes Douala, Yaoundé et Ndoungué sont proches l'une des autres parce que dans le texte aucun référent de distance n'est utilisé pour les situer, l'une par rapport aux autres.

Le *macro-espace* Cameroun assume dans le texte de Mpoudi Ngollé une fonction de localisation géographique. Il situe sur la nationalité des personnages dont certains sont d'origine helvétique (Sœur Blandine) et togolaise (Mami Dada). Le *macro-espace* étant englobant entretient avec les micro-espaces un rapport d'inclusion.

Le micro-espace est le cadre d'action, l'espace où l'action immédiate a cours. Il fait partie du macro-espace. On peut classer les micro-espaces dans le corpus en deux catégories : les espaces clos dysphoriques et les espaces ouverts euphoriques.

Les espaces clos sont dysphoriques parce qu'ils évoquent l'enfermement, la souffrance voire la mort. Petit Jo, nourrisson de moins de 6 mois, est déposé dans un hôpital, un lieu de souffrance où les hommes oscillent entre la

<sup>27</sup> Par le néologisme macro-espace nous désignons des espaces de fiction plus vastes que les villes.

<sup>28</sup> P.J., p. 15.

vie et la mort. Petit Jo serait d'ailleurs mort si l'agent d'entretien Moussima ne l'avait pas trouvé à temps. Petit Jo habite pendant ses jeunes années une « petite case qui n'avait qu'une chambre ; ce n'était pas vraiment une chambre. Un rideau coupait le local en deux, une partie servait de séjour et de cuisine, l'autre de chambre. »<sup>29</sup> Son père adoptif y tombe malade et meurt quelques années plus tard. Sentant qu'il ne survivrait pas à sa maladie, Moussima laisse les sœurs protestantes placer Petit Jo en pension à Ndoungué, à l'internat du collège protestant<sup>30</sup>. Il y vit seul et triste : « ...depuis qu'il était arrivé à Ndoungué, [Il pleurait souvent] la nuit quand tout le dortoir avait sombrer dans un lourd sommeil. »<sup>31</sup> Du pensionnat, Petit Jo apprendra la mort de Moussima, son père adoptif, son « seul » parent. Plus tard il ne parviendra pas à s'inscrire au concours d'entrée en sixième et au certificat de fin d'études primaires. C'est alors qu'il décide de s'évader de Ndoungué.<sup>32</sup>

La concession de la famille Sango, la maison des parents d'Éle et Essomba, les cachots de la police et de la gendarmerie sont également des espaces clos où le personnage passe des moments difficiles. Dans la famille Sango, c'est la violence, l'alcoolisme, l'hypocrisie. Chez Elé et Esommba, c'est la misère ambiante et la promiscuité totale. Au commissariat central de Yaoundé, à la gendarmerie de Bonaberi, c'est la torture.

Contrairement aux espaces clos où les personnages étouffent et sont presque privés de bonheur, les espaces ouverts offrent un univers de pleine liberté où l'euphorie est la seule règle. Le lieu de commerce de Mami Dada, le bras mort du fleuve Wouri sont les premiers espaces de prédilection où Petit Jo jouit de la liberté en tant qu'enfant. Il joue librement dans ces espaces en compagnie des enfants de son âge et se donne à cœur joie aux activités de pêche avec monsieur Moussima. À l'extérieur de l'internat à Ndoungué, c'est presque le paradis. Tant la verdure et le relief offrent au regard un régal inoubliable. Le narrateur en dit ceci : « on se retrouvait dans un paysage particulier, d'une beauté sauvage et discrète, comme protégé par les montagnes alentour. »<sup>33</sup>

L'espace de prédilection des enfants de la rue, c'est effectivement la rue. C'est un espace dynamique et insaisissable qu'on peut établir partout. Il est différent de l'univers familial où chaque individu de la société normale a une

---

<sup>29</sup> PJ., pp. 24-25.

<sup>30</sup> PJ., p. 30.

<sup>31</sup> PJ., p. 33.

<sup>32</sup> PJ., p. 57.

<sup>33</sup> PJ., p. 31.

attache. La rue, c'est une société parallèle qui se superpose à la société ordinaire. Elle est peuplée de hors-la-loi, de ceux qui vivent en marge de la société ordinaire normée par des lois et de principes moraux. Ceux qui y vivent sont en liberté totale. Ils y établissent leurs propres règles selon leur convenance.

Le monde de la rue établie à Yaoundé se situe dans la zone du marché central, du marché de Mfoundi et de la zone de la gare ferroviaire de Yaoundé aux abords de la rivière Mfoundi. Organisés en gangs ou en meutes comme des loups, les enfants de la rue y règnent en maître, prenant du plaisir à se jouer des forces de l'ordre de la population. Ils y vivent de petites rapines, d'agression ou de braquage (c'est le cas du gang d'Aloga et de Man) ou de petits jobs ou de la manutention (c'est le cas de Petit Jo, Elé et Essomba).

La rue, c'est aussi un lieu d'apprentissage de la vie et de prise de conscience des erreurs du passé. Les enfants de la rue, pour la plupart mineurs, y apprennent à se débrouiller seuls, à affronter les vicissitudes de la vie. Ils y développent des qualités spéciales : l'esprit de groupe, l'instinct de survie. Face aux affres de la vie, ils prennent conscience de leurs propres erreurs et finissent par comprendre leurs parents qu'ils considèrent à tort ou à raison comme la source de leurs malheurs. Après la prise de conscience, les enfants de la rue prennent la ferme résolution de retourner à la société normale contre laquelle ils s'insurgeaient en réintégrant leur famille respective. Ils se repentent, se réconcilient avec leur famille, payent même leur dette envers la société (c'est le cas, par exemple, de Man qui assume ses cinq années de prison).

Les personnages de Mpoudi Ngollé, tels que catégorisés et identifiés par des patronymes culturellement connus sont plus ou moins la copie substance des camerounais évoluant dans leur espace réel lequel est à la fois illimité et circonscrit, fermé et clos. De là se dégage l'idée d'une certaine communauté de destin, d'une histoire commune. Au-delà de la reconstitution de la mémoire le roman de Mpoudi Ngollé est un vaste répertoire de lieux de mémoires.

## Des lieux de mémoire

L'expression lieu de mémoire est de l'historien Pierre Nora qui dirige entre 1984 et 1992 trois volumes d'un ouvrage intitulé *Les lieux de mémoire*. Parlant de la nation française, il définit les lieux de mémoire comme des lieux ayant marqué l'histoire. Ce sont des lieux de souvenir sacrés pour la

mémoire, l'histoire et l'identité d'une nation.<sup>34</sup> Il faut préciser les lieux de mémoire ne renvoient pas uniquement aux espaces géographiques. Un monument, un mémorial, un musée, un document d'archive, un objet, un nom de héros, un toponyme, un événement etc., est susceptible de devenir un lieu de mémoire à la condition unique qu'il permet de reconstruire la mémoire collective. Les lieux de mémoire sont des reliques architecturales, documentaires, iconographiques, symboliques ou abstraites du passé.

Et un lieu de mémoire, en tant que tel, est consacré soit par la mémoire collective (qui sélectionne les lieux et les objets du souvenir), soit par les institutions. Mais la littérature qui fonctionne selon ses propres lois, peut fabriquer et consacrer des lieux du souvenir que la mémoire collective et les institutions hésitent à sacraliser. C'est dans la logique que s'inscrit Mpoudi Ngollé dans son roman. Au-delà de la simple fiction, le livre d'Évelyne Mpoudi Ngollé est investi d'une autre mission, celle qui consiste à romancer, esthétiser l'histoire du Cameroun en évoquant des lieux et des noms assez symboliques. Les micro-espaces Douala ou Ndoungué, et Yaoundé sont, dans le roman de Mpoudi Ngollé, des villes-mémoires<sup>35</sup>. Elles sont la réminiscence de deux faits historiques majeurs : la naissance de l'État Cameroun et la colonisation du Cameroun.

### Douala ou le souvenir de la naissance du Cameroun

Douala apparaît comme le symbole des premiers contacts entre les peuples qui y habitaient et les occidentaux. Et à Jean-Yves Martin de renchérir: « C'est dès 1472 que les Portugais ont abordé l'embouchure du Wouri, et c'est ainsi que la région côtière du Cameroun s'ouvrait à la pénétration européenne plus de quatre siècles avant celle des savanes ». <sup>36</sup> En même temps Douala fait référence au peuple duala qui habite l'embouchure du Wouri au moment de la signature des traités germano-douala. Le héros éponyme porte le patronyme Dipita, un nom qui signifie « espérance » ou encore « Dieu n'oublie personne. » <sup>37</sup> Le narrateur attribue à ce nom « une origine duala, ou du moins de la province du Littoral » <sup>38</sup> camerounais. Duala désigne donc l'un des

<sup>34</sup> Pierre Nora (1990): *Zwischen Geschichte und Gedächtnis* : Berlin 1990, p. 7-9.

<sup>35</sup> Nous entendons par villes-mémoires des espaces géographiques chargés d'histoire, considérés comme lieux de mémoire pouvant porter en eux d'autres lieux de mémoires de forme architecturale, iconographique ou symbolique.

<sup>36</sup> Jean-Yves Martin (1971) : « L'école et les sociétés traditionnelles au Cameroun septentrional », dans *Cahier d'O.R.S.T.O.M., série. Sciences humaines*. vol. VIII, n° 3, p. 301.

<sup>37</sup> P.J., p. 15.

<sup>38</sup> P.J., p. 15.

peuples de la côte camerounaise, établi sur l'estuaire du fleuve Wouri. Ils sont parmi les premiers peuples du Cameroun à être en contact avec les missionnaires, les commerçants et colonisateurs occidentaux. D'ailleurs les traités commerciaux avec les Allemands qui serviront de prétexte à la colonisation du Cameroun sont appelés dans les documents d'histoire les traités germano-douala. Ces traités justement avaient été signés entre Gustav Nachtigal et les chefs douala. Par ces traités le Cameroun devenait un protectorat allemand tout comme le Togo que le texte évoque à travers Mami Dada que le narrateur présente comme « une Togolaise qui vendait des beignets et de la bouillie de maïs près de l'hôpital. »<sup>39</sup> Le Togo et le Cameroun ont donc en commun presque la même histoire coloniale.

L'espace urbain appelé « Douala » s'appelle avant la colonisation allemande *Cameroon Towns*<sup>40</sup>, expression anglaise englobant les villages Akwa, Deido, Bell, Hickory établis à l'embouchure du Wouri. Par transposition les colonisateurs allemands l'appelleront *Kamerunstadt*<sup>41</sup> et enfin Douala (désignant la ville côtière).

Le toponyme Cameroun trouve sa première évocation dans le texte à travers l'hôpital CEBEC (Conseil des Églises Baptistes et Évangéliques du Cameroun). Ce centre hospitalier est établi sur la rive gauche du fleuve Wouri. Le fleuve Wouri est un espace mythique, symbolique. Il est le fleuve symbole du Cameroun. Le Cameroun doit son nom à ce fleuve. Appelé d'abord *Rio dos Camaroes* ensuite *Rio dos Camarones* respectivement par les explorateurs portugais et espagnols<sup>42</sup> la rivière Wouri désignera, la colonisation<sup>43</sup> aidant, le territoire s'étendant de l'estuaire du fleuve à l'hinterland. C'est de là que naissent les appellations *Cameroon Towns* ou *Kamerunstadt* qui se transformeront au gré du colonisateur en *Kamerun*, Cameroun ou Cameroon.<sup>44</sup>

---

<sup>39</sup> PJ., p. 18.

<sup>40</sup> Adalbert Owona (1996) : *La naissance du Cameroun : 1884-1914*, Paris : L'Harmattan.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>42</sup> Engelbert Mveng (1995) : *Le Cameroun*, Yaoundé, CEPER, Tome II, pp. 66-67.

<sup>43</sup> *Ibid.*

<sup>44</sup> Douala en tant que ville et *Kamerun* en tant qu'État sont créés par le décret du 1<sup>er</sup> janvier 1901 du gouverneur allemand Jesko von Puttkamer dont le mandat alla de 1895 à 1907. Voici ce qu'en dit Adalbert Owona : « Le terme même de 'Cameroun' n'apparaît guère avant le XVI<sup>e</sup> siècle. Le Cameroun tire son nom d'un mot portugais *camarão* (pl. *camaroes*) qui signifie 'crevette' et non pas 'crabe' comme on l'a parfois écrit. Les Portugais atteignirent, en effet, le fond du golfe de Guinée à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, en 1471- semble-t-il. Ils furent frappés par un phénomène extraordinaire qui se produit encore de nos jours, tous les quatre ou cinq ans : le pullulement dans une rivière de la côte (le Wouri) de crustacés de couleur blanchâtre. Ils appelèrent le vaste estuaire du Wouri 'Rio dos Camaroes', la rivière des

Le Conseil des Églises Baptistes et Évangéliques du Cameroun (CEBEC), apparaît chez Mpoudi Ngollé comme un vestige, un héritage de l'arrivée des missionnaires chrétiens à l'instar de Alfred Saker et Thomas Horton Johnson au Cameroun. Lorsque l'écrivaine parle dans son texte de Sœur Blandine comme étant l'une des bonnes sœurs, « des gens venus de leurs de leurs lointains pays »<sup>45</sup> elle ravive le souvenir de la mission civilisatrice de l'impérialisme ou de la colonisation. On se souvient que les missions chrétiennes avaient préparé le terrain aux multiples conquêtes coloniales. Sœur Blandine vient justement de Suisse. Ses origines laissent implicitement transparaître la Mission de Bâle, l'une des premières missions chrétiennes à s'installer à Cameroun. Ces missions chrétiennes ont justement investi le terrain spirituel et social pour conquérir les foules dont elles détournaient les âmes. On comprend donc assez aisément la symbolique de l'hôpital CEBEC de Bonaberi, de l'orphelinat dont s'occupe Sœur Blandine, le pensionnat ou la mission protestante de Ndoungué et le collège des pasteurs. Le prénom du héros du roman est Joseph, un nom for symbolique tiré de La Bible. Justement les premiers chrétiens des territoires conquis prenaient des noms chrétiens. La combinaison Dipita Joseph qui désigne le héros du roman de Mpoudi Ngollé traduit un syncrétisme spirituel opéré par des croyants tiraillés entre la religion locale et la religion chrétienne.

Par ailleurs, le fait que le héros commence ses études dans une école à Bonaberi (Douala) ne semble pas être un fait du hasard. L'école occidentale arrive au Cameroun par la côte (Bimbia et Douala) et est l'œuvre des missionnaires comme le témoigne Jean-Yves Martin lorsqu'il présente l'histoire de l'école occidentale au Cameroun :

---

crevettes. Sous influence espagnole, l'estuaire du Wouri fut désigné sous la forme de 'Rio de los Camerones' ou 'Rio dos Camerones'. Sous influence anglaise, le nom se transforme au XIXe siècle en 'Camerouns' (Camerouns River). Pendant longtemps, il fut attribué la contrée sise de part et autre des rives du 'Fleuve Cameroun' ('le pays des Camarones' ou 'la province des Camarones') et aux habitants de cette même contrée les ('les Camarones'). Il fut également donné à l'actuelle ville de Douala ('Camerouns Town', 'at Camerouns', 'à Cameroun'), et la montagne voisine ('Camerouns Mountains', 'le Mont Cameroun'). En 1901, les Allemands étendirent la dénomination de forme germanique, 'Kamerun' à l'ensemble du pays, c'est-à-dire, leur colonie distinguant ainsi le pays de 'la ville de Cameroun' qui reçut, à partir de cette date, le nom de 'Douala', le nom des populations qui habitent cette région. Les Français en ont fait 'Cameroun' ('le pays du Cameroun' ou 'le pays des Camerouns', 'au Cameroun' ou 'aux Camerouns' ». Lire Adalbert, Owana (1973) : « La naissance du Cameroun (1884-1914) ». Dans *Cahiers d'études africaines*. Vol. 13, n°49, pp. 16-36, p. 17.

<sup>45</sup> P.J., p. 17.

Ce sont des missionnaires qui ont introduit l'école au Cameroun, dans la région côtière, et cela dès 1844 [...] Le 6 septembre 1843, Joseph MERRICK, fils d'un esclave noir libéré de la Jamaïque et adhérent de la Baptist Missionary Society de Londres, débarque dans l'île de Fernando-Poo. Il s'installe peu après sur le continent et fonde en 1844 la première école du Cameroun, à Bimbia (actuellement au Cameroun occidental). La deuxième école du Cameroun est fondée l'année suivante à Douala par un autre missionnaire, Alfred SAKER [...] Aux Anglais étaient venus se joindre des Baptistes allemands et la Basel Mission.<sup>46</sup>

Douala en tant que ville-mémoire est la réminiscence du passé, et surtout de la naissance du Cameroun. Yaoundé pour sa part semble plutôt évoquer le fait colonial qui a eu cours au Cameroun. C'est le souvenir de la colonisation au Cameroun.

#### Yaoundé ou le souvenir du passé colonial au Cameroun

La description de Yaoundé est centrée sur les sites symboliques, révélateurs du passé colonial. La première évocation de Yaoundé dans l'opuscule de Mpoudi Ngollé apparaît au premier chapitre, à la première ligne, dans la première phrase du texte. Yaoundé est évoqué à travers le « le container encombré de vieux meubles »<sup>47</sup> qui sert de logis à Petit Jo et ses compagnons. C'est l'un « des containers de la compagnie Delmas [qui] avaient échoué là depuis bien longtemps, à quelques mètres de la gare de Yaoundé. »<sup>48</sup> La compagnie Delmas est une multinationale occidentale, comme beaucoup d'autres qui s'installent dans les colonies pour y exploiter les ressources naturelles ou pratiquer du Commerce. Ceci rappelle les firmes allemandes Woermann et autres qui commerçaient sur les côtes camerounaises. Adalbert Owana abonde dans le même sens et affirme :

Les Allemands commerçaient au Cameroun depuis longtemps. Dès 1868, la Maison Woermann, de Hambourg, avait installé un comptoir à Cameroun. En 1875, la Maison Jantzen et Thormahlen, également de Hambourg, participait Cameroun, elle aussi, la traite de l'ivoire et de l'huile de palme.<sup>49</sup>

---

<sup>46</sup> Jean-Yves Martin (1971) : « L'école et les sociétés traditionnelles au Cameroun septentrional », dans *Cahier de O.R.S.T.O.M., Sciences humaines*, vol. VIII, n° 3, pp. 295-335, p. 302.

<sup>47</sup> P.J., p. 5.

<sup>48</sup> P.J., p. 7.

<sup>49</sup> Adalbert Owana (1973) : « La naissance du Cameroun (1884-1914) ». Dans *Cahiers d'études africaines*, vol. 13, n°49, pp. 16-36, p. 19.

Passant des contrats commerciaux avec les chefs locaux la firme Woermann ouvre finalement le chemin qui conduit aux traités germano Douala qui marquent l'annexion du Cameroun le l'Allemagne.<sup>50</sup>

Après la compagnie Delmas on découvre la gare de Yaoundé par sa gare ferroviaire. Cette gare ferroviaire est le témoin de la présence coloniale allemande au Cameroun. La mise en valeur des colonies, l'exploitation des ressources naturelles imposaient la nécessité d'aménagement des voies d'évacuations des produits vers la métropole. C'est dans cette optique que les Allemands ont jeté les bases du réseau de chemins de fer au Cameroun.<sup>51</sup> Ils en ont construit les premières lignes et créé les premières gares comme celle de Yaoundé.

Le lecteur découvre également Yaoundé par l'« École Normale supérieure ».<sup>52</sup> Cette institution supérieure bâtie d'après le modèle français est le centre de formation des enseignants des lycées et collèges. Elle rappelle l'introduction de l'école occidentale au Cameroun, d'abord par les missionnaires, ensuite par les colonisateurs allemands, français et anglais. D'ailleurs, la station militaire de Yaoundé est, à sa création officielle en 1889<sup>53</sup> par les Allemands, d'abord un centre de recherche sur l'hévéa.

Bien plus, le vocable *Yaoundé* tel qu'on le connaît aujourd'hui n'existe dans aucune langue camerounaise. Il serait une fabrication allemande. D'après Mathieu Meyeme, la cité dénommée Yaoundé aujourd'hui s'appelait jadis *epsum* ou *n'tsonun*, c'est-à-dire chez Essono Ela<sup>54</sup>. Pour des raisons de sécurité face l'envahisseur étranger, une barrière aurait été construite autour de la cité. Ainsi *epsum* serait devenu *ongola*, c'est-à-dire barrière ou clôture. Le vocable Yaoundé quant à lui serait né d'un quiproquo linguistique, d'une mauvaise prononciation et transcription de *mia wondo*<sup>55</sup>, c'est-à-dire semeurs d'arachides, par les colonisateurs allemands dans les documents officiels en 1889. Ongola devient donc officiellement le 30 novembre 1889 *Jaunde* (en allemand) et plus tard Yaoundé.

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>51</sup> En 1900, des hommes d'affaires allemands créent un syndicat des chemins du Cameroun et obtiennent auprès de l'empereur Wilhelm II la concession de construction du réseau de chemin de fer allant de Rio del Rey jusqu'à l'extrême nord du Cameroun. Lire Carl, René (1905) : *Kamerun und die Deutsche Tsâdsee-Eisenbahn*, Siedfried Verlag.

<sup>52</sup> PJ., p. 65.

<sup>53</sup> Mathieu Meyeme, « Interview Témoignage du Professeur Jean Baptiste Obama », sur [www.ongola.com/interview-obama.htm](http://www.ongola.com/interview-obama.htm), consulté le 10 mai 2010.

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> *Ibid.*

## Pour conclure

*Grosso modo* on retient que la littérature peut être le support d'expression de la mémoire. Elle stylise ou romance le souvenir, ravive la mémoire et repertorie les lieux symboliques indispensables à la reconstitution d'une mémoire historique qui met en avant l'histoire commune et développe le sentiment du groupe, à la construction d'une identité collective et d'une mémoire collective qui doit assurer la cohésion d'un groupe faces aux mutations sociales.

Au-delà de la fiction littéraire, l'espace textuel assume une fonction référentielle car peut renvoyer à une zone identifiable sur une carte géographique. C'est ainsi que les personnages de Mpoudi Ngollé finissent par devenir des copies substances des êtres qui cohabitent dans l'espace cameroun où leur présence n'est un fait du hasard. Ils y sont parce que liés par l'histoire qui conditionne leur vie. En même temps les espaces identifiés dans *Petit Jo, enfants des rues*, roman d'Évelyne Mpoudi Ngollé assument deux fonctions principales : ce sont des espaces de fiction où se meuvent les personnages-actants ; ils sont également des espaces symboles du cadre de vie d'un groupe humain dont ils ravivent la mémoire. Douala et Yaoundé, précisément, sont dans l'œuvre de Mpoudi Ngollé, des villes-mémoires, des espaces symboles de la naissance du Cameroun et de la colonisation.

Le roman de Mpoudi Ngollé apparaît comme un appel de ralliement autour d'un idéal national : la réappropriation de l'histoire du Cameroun à travers la construction de la mémoire historique (qui permettrait de remonter aux réalités historiques pour développer le sentiment national) et de la mémoire collective (qui conduirait la gestion du passé pour l'édification d'une identité collective et l'adoption de la posture utile pour le présent et l'avenir). Surtout il ne faudra pas dans cette entreprise oublier de repertorier les lieux de mémoire.

## Bibliographie

- Assman, J., 1995, « Collective Memory and Cultural Identity », dans *New German Critique*, n° 65, pp. 125-133.
- Billard, P., 1966, « On construit des chemins de fer au Cameroun », dans *Revue de géographie alpine*, Tome 54, n°4., pp. 611-620.
- Compagnon, A., 2009, « Proust, mémoire de la littérature », dans Compagnon, Antoine (Sous la direction de) : *Proust, la mémoire et la littérature*, Paris, Édition Odile Jacob.
- Courade, G., Courade, C., 1978, « L'école du Cameroun anglophone. De l'école coloniale à l'école nationale », dans *Revue Tiers Monde*, Tome XIX, n° 76, octobre-décembre, pp. 744-769.
- Everaert-Desmedt, N., 1989, *Sémiotique du récit*, Bruxelles, De Boek-Wesmael, 2<sup>e</sup> édition.
- Gengembre, G., 1996, *Les grands courants de la critique littéraire*, Paris, Seuil.
- Halbwachs, M., 1925, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Librairie Félix Alcan, En ligne, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5824900t>, consulté le 22 septembre 2014.
- Halbwachs, M., 1941, *La topographie légendaire des évangiles en terre sainte*. Étude de mémoire collective, Paris, PUF.
- Halbwachs, M., 1997, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel.
- Messina, J-P ; van Slageren, J., 2005, *Histoire du christianisme au Cameroun. Des origines à nos jours*, Paris/Yaoundé : Karthala/Clé.
- Meyeme, M., « Interview Témoignage du Professeur Jean Baptiste Obama », sur [www.ongola.com/interview-obama.htm](http://www.ongola.com/interview-obama.htm), consulté le 10 mai 2010.
- Mpoudi Ngolle, E., 2009, *Petit Jo, enfant des rues*, Paris, EDICEF.
- Mveng, E., 1985, *Le Cameroun*, Yaoundé : CEPER, Tome II.
- Nora, P., 1978, « Mémoire collective », dans Le Goff, Jacques; Chartier, Roger; Revel, Jacques (Sous la direction de) : *La nouvelle histoire*. Paris, Retz-C.E.P.L., pp. 398-401.

- Nora, P., 1989, « Between Memory and History: Les Lieux de Mémoire », dans *Representations* 26, pp. 7-25.
- Nora, P., 1990, *Zwischen Geschichte und Gedächtnis*, Berlin, Berlin, Verlag Klaus Wagenbach.
- Owana, A., 1973, « La naissance du Cameroun (1884-1914) », dans *Cahiers d'études africaines*. Vol. 13, n°49. pp. 16-36.
- Owana, A., 1996, *La naissance du Cameroun : 1884-1914*, Paris, L'Harmattan.
- Prutsch, M. J., 2013, *La mémoire historique européenne : politiques, défis et perspectives*, Bruxelles, Union européenne.
- René, C., 1905, *Kamerun und die Deutsche Tsâdsee-Eisenbahn*, Siedfried Verlag.
- Ryngaert, J-P, 1991, *Introduction à l'analyse du Théâtre*, Paris, Dunod.



**IDA PAOLA MINBOUINGUEMA**  
Université Cergy Pontoise (France)

## Écritures du génocide : Mémoire sociale et fiction dans la trilogie de Jean Hatzfeld

### Introduction

L'histoire des peuples et des civilisations a toujours marqué l'humanité. La contrainte de la transmission de ce qui a été pour les générations futures pousse bien souvent et malheureusement à la manipulation de cette histoire pour éviter de heurter la « sensibilité » des uns et des autres. Mais, le fait est que la vérité dépouillée de tout appareil choque ; on est parfois tenté par le déni afin de conforter notre conscience humaine. Le romancier et reporter français Jean Hatzfeld, comme nous le verrons au fil de ce travail est animé par un besoin presque vital d'aller où personne ne veut aller, de donner la parole aux oubliés et d'inscrire dans l'histoire des pages noires de notre humanité. Non pas pour effrayer mais pour la postérité, l'Histoire et la mémoire collective. De son origine à notre époque contemporaine, l'histoire des sociétés se décline souvent comme l'ensemble des événements violents qui les ont marquées. Ainsi, le XX<sup>e</sup> siècle se lit à travers la Première et la Seconde guerre mondiale et dans une moindre mesure à travers la colonisation et les guerres d'indépendance. De ce point de vue, l'histoire récente de l'Afrique est l'expression de plusieurs décennies de violence dont le génocide rwandais en constitue le point le plus extrême. Pour Colette Breackman « Le génocide du Rwanda représente, non seulement en Afrique centrale, mais pour l'ensemble de l'humanité, l'un des événements marquants de la fin du XX<sup>ème</sup> siècle. » (Breackman, 2004 : 52) Pour le cas particulier du Rwanda, qui est au centre de notre réflexion, la violence physique se présente même comme un des principes fondateurs de son histoire politique, sociale et culturelle ; c'est depuis l'ère coloniale un principe structurant, un fait social catalyseur et central de son histoire.

Ainsi, écrire par « devoir de mémoire<sup>1</sup> » est devenu une pratique courante ces dernières années, et l'œuvre de Jean Hatzfeld appartient à la « Bibliothèque

---

<sup>1</sup> Catherine Milkovitch-Rioux, *Ecrire la guerre*, Clermont-Ferrand, Presse Universitaire Blaise Pascal, Maison de la Recherche, 2000. « Le colloque organisé en novembre 1998 par

du génocide » qui, depuis 1945, n'a cessé malheureusement d'augmenter. Les représentations littéraires de la guerre sont désormais perçues non pas comme des événements isolés dans leur historicité, mais plutôt comme des phénomènes qui ont, en tout temps, marqué l'histoire et la mémoire collective de l'humanité et peuvent, de ce fait, faire l'objet d'études et de réflexion. Entre récit historique, témoignage et fiction, les récits sur le génocide du Rwanda de Jean Hatzfeld offrent un exemple, où le témoignage occupe une place de choix. Le témoin n'est plus uniquement à considérer comme un effet de style de l'auteur. Dans la création littéraire, son rôle et son statut ont évolué. Désormais, il devient une mémoire vive dans la mémoire collective du génocide. Quoique d'apparence spontanée, l'usage du témoignage en littérature met en œuvre une perspective analytique plus complexe et plus suggérée. En effet, « écrire les voix » permet à l'auteur de créer un pont direct entre l'événement issu d'une culture sociétale donnée et l'environnement d'énonciation de ces voix qui sont en relation avec le lecteur et la mémoire collective de l'univers de réception. De ce fait, les témoignages sur le génocide du Rwanda sont quasiment érigés au rang de « monument historique » tant ils sont d'un apport « documentaire » considérable, et exceptionnel sur le déroulement de ce génocide de la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

L'on remarque tout de même, que jamais la question de l'écriture de la mémoire par la trace sur fond de témoignage n'a fait couler autant d'encre qu'en ce début de siècle. Il faut dire que les soubresauts sociaux sur fond de catastrophe humaine et naturelle du XX<sup>e</sup> siècle en sont les causes directes. En effet, la quête perpétuelle du sens, sa construction et son agencement pour dire un monde complexe ont motivé les nombreuses publications et ce, dans divers domaines avec des intérêts et des spécificités différents. A cela s'ajoute une nette augmentation d'informations à travers les médias et les rencontres scientifiques parmi lesquelles s'inscrit cet article. Nous allons réfléchir sur les procédés d'écriture mis en œuvre par Hatzfeld pour rendre compte de cette réalité historique. Et prendre la mesure d'une Mémoire sociale dont la réalité se lit à travers la catastrophe qui découle des récits de témoignage, l'histoire et la fiction.

C'est justement entre récit historique et littérature mémorielle qu'il convient pour nous de lire ces récits de guerres et plus particulièrement les récits sur le génocide du Rwanda de Jean Hatzfeld.

---

le centre de Recherches en littératures commémoratives d'une fin de millénaire, légitimités par un impératif, le « devoir de mémoire ». Au moment de la disparition des témoins, la militance mémorielle institue un état de veille dont la littérature est une composante primordiale ».

Hatzfeld s'inscrit dans un combat contre l'oubli et pour la découverte et la révélation d'une vérité susceptible de remettre en cause les certitudes et les ignorances des uns et des autres sur la méconnaissance du drame rwandais. Cette perspective, inscrit les œuvres de Hatzfeld dans une lignée de « témoins » dans cette situation particulière de catastrophe. Cela dit, l'usage du témoignage dans la littérature de guerre et du génocide revêt toute son autorité dans la mesure où la reconstitution du monde dans les parages des circonstances référentielles passe par un pacte d'acceptation entre le témoin, le lecteur et le référent idéologique. Mais ce témoin, qui est issu d'un environnement social déterminé, pousse l'auteur à mettre en pratique une diversité d'usages littéraires afin de rendre sensible la question de la réception de cette mémoire.

Partant des premiers textes écrits en français, l'on note que la représentation du social dans la littérature du monde francophone a toujours occupé une place de choix. Les auteurs sans doute commandés par les enjeux sociopolitiques du moment ont souvent initié des réflexions sur l'organisation sociétale et sur l'évolution de l'être dans un tout global. Le XX<sup>e</sup> siècle littéraire et artistique est fortement marqué par la représentation des tragédies humaines. Il apparaît contre toute intelligence que le XX<sup>e</sup> siècle est essentiellement celui des génocides : il s'ouvre par le génocide arménien, ensuite viennent la Shoah, le goulag, la tragédie cambodgienne, la Bosnie et enfin le drame rwandais, qui constitue l'objet de notre réflexion.

En effet, c'est sur le génocide rwandais que Hatzfeld a construit sa trilogie romanesque constituée de *Dans le nu de la vie* (2000), *Une saison de machettes* (2003) et *la stratégie des antilopes* (2007)<sup>2</sup>. Journaliste et écrivain, le romancier Français a tenu à témoigner d'une part, par devoir de mémoire pour les survivants et les victimes, « ceux qui sont tombés » (DNV, p. 64), et, d'autre part, par souci d'intégrer ce génocide dans l'Histoire globale du XX<sup>e</sup> siècle. Signalons qu'avant de s'intéresser au Rwanda, Hatzfeld a publié des reportages sur la guerre de Bosnie (Hatzfeld, 1994 et 1999). Son écriture du génocide permet ainsi d'intégrer des réflexions théoriques sur la question du comment dire qui elle-même trouve sa résonance dans les orientations sur la poétique du roman du génocide. La réflexion que nous proposons n'est pas nouvelle en soi. La critique littéraire, notamment les travaux de Catherine Coquio et Josias Semujanga (*Le génocide, sujet de fiction ?*, 2008 ; *Origins of the Rwandan Genocide*, 2003) se sont déjà penchés sur la question en initiant

---

<sup>2</sup> Hatzfeld (Jean), *La stratégie des antilopes. Récit*, Paris, Seuil, 2007. Désormais, les références de cet ouvrage seront indiquées par le sigle SA, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

des réflexions tant sur l'écriture que sur la dimension heuristique du génocide. Toutefois rappelons, que le génocide est un crime contre l'humanité qui se particularise par la destruction systématique et méthodique d'un groupe ou d'une partie d'un groupe. Celui-ci peut-être national, ethnique, racial ou religieux. Dans son introduction au roman *Dans le nu de la vie Récits des marais rwandais* déclare « un génocide est une entreprise inhumaine imaginée par des humains, trop folle et trop méthodique pour être comprise. » (Hatzfeld, 2000 : 9) Ce caractère vil du génocide réside dans le refus absolu de la reconnaissance de la valeur ultime et intrinsèque de l'autre. L'agresseur tue toutes formes d'humanité chez l'autre afin de mieux l'animaliser et trouver ainsi un prétexte pour commettre l'infamie sans que cela ne remette en cause sa propre humanité.

Au-delà de ce caractère vil, l'ultime interrogation littéraire persiste : comment le sens prend-t-il forme pour dévoiler la mémoire sociale ? Comment dire l'indicible ? Comment écrire la catastrophe sans tomber dans le pathos ni sublimer le factuel au péril de la mémoire de la grande Histoire ? Telle est la tâche ardue que cette écriture de la catastrophe se donne tout en laissant paraître des formes hybrides qui vont déconstruire et éclater la structure classique et conventionnelle du texte littéraire connue jusque là. Cette problématique nous emmène à poser la question de la relation entre l'écriture, l'histoire et la mémoire, l'écriture et la fiction ou encore entre la mémoire sociale et la fiction. En prenant appui sur sa trilogie romanesque nous verrons comment cette mémoire sociale de la catastrophe se donne à lire chez Jean Hatzfeld. Pour ce faire, nous allons étudier les structures discursives et narratives du texte, puis nous verrons la prise en charge du social par le fictionnel. Dans cet article ce n'est pas le drame rwandais en tant qu'acte qui constitue l'objet de notre étude mais sa mise en écriture ou mieux sa représentation dans la trilogie d'Hatzfeld.

## Reportage et mise à distance du réel dans la trilogie de Hatzfeld

Dans son Essai *Question de théorie de la littérature et de sociocritique* (2002) Marc Angenot explique le lien social de la littérature en ces termes :

M'inspirant de Mikhaïl Bakhtine autant que des recherches sociocritiques, je suis donc venu à l'idée que la littérature ne connaît qu'au second degré, qu'elle vient toujours *après*, dans un univers social qu'elle perçoit saturé de paroles, de débats, de rôles langagiers et rhétoriques, d'idéologies et de doctrines qui tous ont, justement, la prétention immanente de *servir à quelque chose*, de donner à connaître et de guider les humains en conférant du sens (signification et direction) à leurs actes dans le monde. (Angenot, 2002 : 7)

Journaliste de profession, les textes de Jean Hatzfeld oscillent toujours entre témoignage, reportage et construction du sens. En somme, son œuvre pose en permanence la question de la prise en charge de la parole sociale et vivante par le texte littéraire. Quand en 1994, l'auteur se rend au Rwanda c'est d'abord pour concevoir un reportage sur le massacre perpétré dans le pays. Ce n'est qu'à la suite de multiples séjours, qu'il va progressivement à partir des années 2000, se consacrer à l'écriture romanesque. Dans cette perspective, l'on constatera que les deux premiers tomes de la trilogie du Rwanda sont fortement empreints du style journalistique de l'auteur comme l'atteste cet extrait :

Un génocide n'est pas une guerre particulièrement meurtrière et cruelle. C'est un projet d'extermination. Au lendemain d'une guerre, les survivants civils éprouvent un fort besoin de témoigner ; au lendemain d'un génocide, au contraire, les survivants aspirent étrangement au silence. Leur repliement est troublant. L'histoire du génocide rwandais sera longue à écrire. Cependant l'objectif de ce livre n'est pas de rejoindre la pile d'enquêtes, documents, roman, parfois excellents, déjà publiés. Uniquement de faire lire ces étonnants récits de rescapés (Hatzfeld, 2000 : 9).

En effet, la structure d'*Une saison de machettes* confirme l'intention documentaire des textes. Dans ce roman qui s'articule autour de trente-sept chapitres, l'auteur procède à une identification nominale des personnages (Joseph-Désiré, Léopold, Elie, Fulgence, Pio, Alphonse, Jean-Baptiste, Ignace et Pancrace), à un repérage géographique des lieux et à une description précise de la prison de Nyamata. Le livre se présente comme un questionnaire, technique assez courante chez les journalistes, pour présenter le génocide dans toute son ampleur. Chaque témoignage est complété par une photographie des intervenants suivie de leur biographie individuelle ainsi que du motif de leur condamnation. La technique d'authentification des témoignages est renforcée par un glossaire qui renvoie aux langues parlées dans la région. D'autres éléments tels que les cartes permettent de localiser les différents lieux du génocide donnant ainsi au lecteur l'impression d'un rapport incontestable sur les faits. D'une certaine manière ces localisations participent d'une stratégie générale d'authentification.

Dans une réflexion beaucoup plus spécifique sur la dimension socioculturelle du génocide, Hatzfeld dira qu'il s'agit dans le cas du génocide rwandais d'un « génocide de proximité » qu'il définit en ces termes :

Au risque de heurter les historiens de l'holocauste par ce condensé de leurs travaux, on peut dire que la plupart, en particulier Raul Hilberg dans son

monumental livre *La destruction des Juifs d'Europe*, distinguent quatre étapes dans le déroulement de l'événement. En premier lieu, celle de l'humiliation et de la déchéance ; après, la désignation et le marquage (brassards, étoiles jaunes, inscriptions de peinture sur les murs) ; puis la déportation et la concentration ; enfin l'élimination totale, par la famine dans les ghettos, la fusillade dans les zones conquises par l'armée et le gazage dans les six camps spécialisés [...] À société urbaine, génocide de type urbain ; à société villageoise, génocide villageois. (Hatzfeld, 2003 : 74-75. Souligné dans le texte d'origine.)

En effet, Hatzfeld, tel un enquêteur, écrit le génocide du Rwanda à partir d'une reconstruction des traces de l'histoire. Dans ce processus de construction et de reconstruction, il s'appuie essentiellement sur les prises de parole tant des victimes que des bourreaux qu'il rencontre et interroge. Son récit est une prise directe sur la société, le quotidien et le vécu. *Une saison de machettes* est de ce point de vue très caractéristique des choix esthétiques de l'auteur où les métaphores agricoles structurent l'ensemble du récit. Ici, les tueries sont comparées à l'exécution des travaux champêtres. Le génocide se présente comme l'œuvre des paysans-cultivateurs ainsi que l'atteste ce témoignage de Léopold :

Moi, je n'ai pris que la machette. Premièrement parce que j'en possédais une à la maison, deuxièmement parce que je savais l'utiliser. Pour celui qui est habile au maniement d'un outil, c'est facile de l'utiliser pour toutes les activités ; tailler les plantations ou tuer dans les marais. Le temps laissait chacun se perfectionner à sa manière. La seule consigne de sévérité, c'était de se présenter avec des machettes bien fines. Elles étaient aiguisées au moins deux fois par semaine. Ce n'était pas un problème grâce à nos pierres habituelles. Celui qui frappait de travers, ou qui faisait semblant de frapper, on l'encourageait, on lui conseillait un mieux faire ; on pouvait aussi l'obliger à prendre un Tutsi à son tour, dans les marais ou devant les maisons, et l'obliger à le tuer au milieu des collègues, pour vérifier qu'il avait bien écouté (Hatzfeld, 2003 : 43).

La présentation est faite en des termes simples, les armes sont rudimentaires et le langage se passe de toute poésie. Cet extrait dévoile le caractère extrêmement sommaire et élémentaire de l'organisation du génocide rwandais. Contrairement à la machine nazie, il s'agit d'« une organisation sans complications. [...] il faut tuer tous les Tutsis sans exception. C'était simplement dit, c'était simple à comprendre » dit Léopold (Hatzfeld, 2003 : 15). Mais bien plus que les méthodes d'extermination, c'est l'organisation sociale du génocide qui retient l'attention. Mené par des gens démunis, sans grande préparation et sans grande réflexion idéologique, le « génocide de

proximité » comme le nomme Hatzfeld est d'abord l'expression d'une haine viscérale contre l'Autre, que l'on rend responsable de toute la misère du monde. Hatzfeld montre qu'avant d'être idéologique le génocide est d'abord l'expression d'une crise existentielle.

Dans *Le nu de la vie, récits des marais rwandais* qui couvre ainsi la période du 11 avril au 14 mai 1994, Hatzfeld recense les récits des Tutsis survivants ou rescapés. Ici également ressort toute la dimension sociale du génocide en ce sens que l'auteur mettra l'accent sur la prise de parole des témoins. Le témoignage a l'avantage de mettre une distance entre le témoin et le narrateur qui se contente à travers des incursions limitées de donner son point de vue. Cette perspective externe va être naturellement exploitée par Hatzfeld dans sa tentative de saisir l'indescriptible réalité. En outre, pour coller au plus près de l'événement catastrophe, l'auteur use de la pratique quotidienne du témoignage afin de discerner la portée historique du génocide. De ce fait, le témoignage comme récit dans la restitution verbale, donne une suite narrative à la mémoire déclarative, ce qui par ailleurs, permet de détacher le récit de son narrateur. La technique de mise à distance que nous venons de décrire se traduit également par l'insertion des photographies. Chaque témoin est photographié au début de son récit comme pour garantir l'authenticité et du coup certifier le témoignage.

Toutefois, cette technique montre ses limites lorsque le narrateur extradiagétique suscite des réactions pour faire évoluer le récit. Le « témoin muet » est quasiment encouragé à la prise de parole comme nous pouvons le constater dans cet extrait : « Oui...vas y....continu.... Ensuite...témoignage de Cassius Niyonsaba, 12 ans » (Hatzfeld, 2000 : 15) Il apparaît donc que le narrateur tel un psychologue accompagne les témoins dans leur démarche et suscite ainsi une sorte d'autoréflexion.

Jean Hatzfeld, notamment à cause de ses origines et de la perspective qui est la sienne, montre à travers sa trilogie une perception particulière entre mise à distance et appropriation de l'histoire de l'Autre. Français d'origine juive, née à Madagascar en 1949 où ses parents avaient trouvé refuge sept ans plus tôt pour échapper à la déportation sous l'occupation de la France en 1942, Hatzfeld va développer au cours de ses différents reportages une capacité d'écoute et de mise en écriture de la douleur de l'autre. Cette posture entre ses origines juives et son séjour à Madagascar va ainsi le rendre particulièrement sensible à la question de la violence et plus spécifiquement du génocide. Son parcours montre bien que la création littéraire est loin d'être dépossédée de toutes convictions personnelles, mais qu'au contraire elle s'insère dans un projet de vie qui intègre vie privée, journalisme et écriture.

En ce sens, son écriture de la catastrophe dévoile un profond engagement du témoignage jusqu'à la mise en écriture de la fiction.

### Écriture de la trace : témoignage et photographie

Selon P. Ricœur (2000) le témoignage intègre nécessairement trois dimensions à savoir « la mémoire déclarée », « l'archive et les documents » et « la preuve documentaire » (Ricœur, 2000 : 201). Au nombre des usages du témoignage P. Ricœur cite l'archivage et la représentation du passé par récit, artifices rhétoriques, mise en images (Ricœur, 2000 : 201). Que ce soit en tant qu'archive ou représentation du passé, la spécificité du témoignage est selon P. Ricœur outre son « intention véridative » (Ricœur, 2000 : 202) le couplage entre les faits observés et la biographie du témoin. Ce couplage se résumerait dans la formule « j'y étais » (Ricœur, 2000 : 204) :

Ce qui est attesté est indivisément la réalité de la chose passée et la présence du narrateur sur les lieux de l'occurrence. [...] Ces sortes d'assertions relient le témoignage ponctuel à toute l'histoire d'une vie. Du même coup, l'autodésignation fait affleurer l'opacité inextricable d'une histoire personnelle qui a été elle-même « empêtrée dans des histoires » (Ricœur, 2000 : 204-5).

La trilogie de Hatzfeld est essentiellement écrite à partir d'une série de témoignages qui remplissent à bien voir une double fonction : d'une part, ils constituent une archive pour une écriture de l'histoire. D'autre part, ils remplissent une fonction cathartique en ce sens qu'ils permettent de faire le deuil indispensable dans un processus de réconciliation. Nous avons ici un récit plurigénérique qui oscille entre récit de voyage dans lequel l'auteur procède à une mise en situation et présente le contexte et l'atmosphère des entretiens et diverses réflexions qui font échos aux témoignages. Cette forme de dialogue participe justement de la prise en compte des discours sociaux et bien sûr de la formation du sens. A regarder de près, Jean Hatzfeld ne dresse pas un tableau pittoresque d'une Afrique comme berceau de la violence. Au contraire, il intègre l'environnement les valeurs socioculturelles et linguistiques des témoins. En somme écrire le génocide, c'est pour Hatzfeld laisser la place à la parole sociale et non pas nécessairement suivre les canons esthétiques du témoignage littéraire. En cela, il réinvente la forme du témoignage. Des expressions telles que « j'ai attrapé le boulot » « j'ai regardé dans le nu de la vie » (Hatzfeld, 2000 : 206) sont de ce point de vue des exemples de cette parole prise sur le vif.

*Dans le nu de la vie* montre bien que les rescapés vivent un exil intérieur quoique n'ayant jamais quitté le Rwanda. Cet exil est perceptible notamment

par la mise en abîme du narrateur, qui permet le passage du personnage témoin en personnage auteur. Les témoins ici abordent avec grande peine les questions de la vie en société, la question du mariage, de la construction de soi. Ils ne perçoivent plus la société qui par sa seule présence est déjà coupable de trahison et de complicité. Non pas qu'ils soient remplis de haine mais plutôt qu'ils n'éprouvent pas de sentiments particuliers. L'humanité annihilée ne peut être restituée.

*Une saison de machettes* (Hatzfeld, 2003), qui constitue le tome 2 de la trilogie s'articule autour d'une série de chapitres qui représentent les différentes étapes du génocide. Et les titres en sont de ce point de vue très évocateurs dans les chapitres on peut lire : « l'organisation, la première fois, l'apprentissage, le passage à l'acte, un génocide de proximité, les fêtes aux villages, les femmes, les murs du pénitencier ».

Dans la recherche des procédés d'authentification de ces récits, l'auteur va recourir au discours direct. Il s'agit clairement cette fois d'entendre des assassins reconnus coupables par la CPI et incarcérés à la prison de Nyamata. Ils expliquent avec leurs mots l'organisation de l'entreprise génocidaire dont ils ont été des acteurs. Et dans une posture de réécriture et d'autocitation dans le tome 3 l'on redécouvre ce témoignage qui figure dans le tome 2. Celui de Léopold racontant sa première journée de massacre, sous une forme directe car l'auteur ne reformule pas le propos :

Il raconta ainsi cette première journée : « ça disait bien que ce jour devait chauffer. J'ai pris la machette et me suis rendu au centre. Les gens se poursuivaient de tous côtés. Sur la place du marché, j'ai croisé un homme qui courait vers moi. Lui descendait de Kayumba tout essoufflé et tout apeuré, il ne regardait que sa fuite devant lui... Au passage je lui ai donné un coup de machette à l'endroit du cou, sur la veine vulnérable. Ça m'est venu naturellement, sans rien penser. Il n'a pas esquissé de protection, il est tombé sans crier, sans gémir. Je n'ai rien senti, j'ai laissé. J'ai regardé autour, ça tuait dans de multiples directions ; J'ai continué à courir derrière les autres fuyards toute la journée... C'était suant et dissipant, c'était comme une distraction imprévue. Je n'ai même pas repéré, à l'occasion de ces meurtres, cette petite chose qui allait me changer en tueur. (Hatzfeld, 2007 : 33)

Le dernier tome de la trilogie, *La stratégie des Antilopes* (Hatzfeld, 2007) est une fiction. La légitimité de celle-ci se fait valoir par la présence des deux premiers tomes. Car le caractère suspect d'une fiction vient du fait que la fiction en elle-même tend à hypothéquer la véracité des faits et cela annule toutes formes d'interpellation du lecteur vis-à-vis d'un fait donné, surtout lorsqu'il s'agit d'un génocide comme ici. La subtilité d'Hatzfeld réside dans

sa capacité à produire une fiction après la narration de la trame de l'histoire sur fond de processus d'enquête laissé par des témoins. Cela permet de se situer par rapport à la société et surtout lorsqu'il y a des risques de négationnisme comme ce fut le cas du génocide rwandais. Comme pour une légitimation, Hatzfeld déclare :

L'histoire, les gens, les rencontres, les phrases et les images se mêlent dans une écriture qui traduit différemment un événement. Cette littérature-là est plus sinueuse, plus lente, plus lente et plus tardive, plus métaphorique, plus inspirée, mais elle est tout aussi efficace, pour acheminer l'information d'un point à un autre, lorsque la ligne droite, la voie directe, celle qu'emprunte en pionniers les journalistes, est barrée ; et elle l'est systématiquement après un génocide, en Europe, en Turquie, au Rwanda, parce que les journalistes et tout autant, si non plus, leurs lecteurs ou téléspectateurs butent sur un événement aussi extraordinaire. (Hatzfeld, 2007 : 207)

Dans ce texte les monologues des chaque personnages et des entités et institutions personnifiés font état de l'absurdité des événements et des situations après le génocide. Au-delà, de l'histoire véritable ce troisième tome rend compte de la réalité sociale, du monde dans lequel les rescapés se retrouvent. Un univers qu'ils n'ont jamais quitté mais qui se révèle finalement très étranger et dans lequel ils ont l'impression de vivre une fatalité où personne n'est responsable. La cause de leurs malheurs est simplement d'être nés Tutsis.

## Écriture de la catastrophe et intertexte

L'écriture de la catastrophe se fait chez Hatzfeld à travers une mise en relation de son enquête avec la littérature sur le génocide. Cette représentation a pour effet de présenter le génocide non pas comme une spécificité africaine mais comme une folie humaine. La société présentée dans la trilogie est foncièrement démesurée, c'est une société dans laquelle le mal semble avoir atteint son paroxysme. Au nom de la défense d'un certain nombre de privilèges ou d'un territoire, des Hommes se sont rendus responsables sans le moindre scrupule et sans le moindre sentiment de culpabilité de pratiques cruelles, sadiques et inimaginables. Dans *La Stratégies des antilopes*, Jean Hatzfeld revient sur la question déjà posée par Adorno (2001), Paul Celan (2001) et Primo Levi (1987) : comment dire après un génocide ? Dans le cas précis du Rwanda, le romancier djiboutien Waberi posait la même question en ces termes : « Cet ouvrage s'excuse presque d'exister. Sa rédaction a été ardue, sa mise en chantier différée pendant des semaines et des mois. N'était

le devoir moral contracté auprès de divers amis rwandais et africains, il ne serait pas invité à remonter à la surface aussi promptement après deux séjours au pays des mille collines » (Hatzfeld, 2000 : 14). S'inscrivant dans le même ordre du discours, Hatzfeld se demande :

Comment écrire la parole des autres ? Je ne me suis jamais heurté à cette question, dont j'ai découvert combien elle préoccupait les lecteurs seulement après la publication de *Dans le nu de la vie*. Comment réduire, choisir, montrer, construire un texte à partir de témoignages oraux ? (...) C'est un travail naturel, si la motivation est essentiellement littéraire, si on est mu par l'ambition d'entraîner le lecteur dans l'univers génocidaire, le désir de transmettre une histoire (Hatzfeld, 2007 : 206).

Dans *La stratégie des antilopes*, l'auteur reprend dans une forme d'autocitation des problématiques déjà traitées dans ces précédentes œuvres à savoir *Dans le nu de la vie* (2000) et *Une saison des machettes* (2003) notamment la question de l'indicible :

L'indicible du génocide n'est pas l'horreur l'abomination. Pourquoi le serait-il ? L'indicible est la destruction d'une partie du souvenir en même temps que la destruction des hommes. C'est la destruction des souvenirs de millions de Juifs en Europe ou Tutsis au Rwanda, parce que leur mémoire a été détruite et qu'eux seuls pourraient dire cette destruction, eux qui furent détruits. (Hatzfeld, 2007 : 206)

L'indicible relève aussi bien de l'ampleur de la catastrophe que de la destruction du souvenir. Cela justifie la nécessité d'un devoir de mémoire et d'une commémoration à même de maintenir vivant le souvenir de la catastrophe. La prise de parole s'inscrit dans un processus du souvenir. L'intérêt de cette œuvre réside également dans la mise en parallèle du génocide de Juifs en Europe avec celui des Tutsis au Rwanda ce qui permet à Hatzfeld de passer à travers le jeu de l'intertextualité d'une réalité locale à une réalité supranationale. *La stratégie des antilopes* devient pour ainsi dire une mémoire du génocide puisqu'il aborde non seulement les textes littéraires mais aussi des essais et les films consacrés à la Shoah notamment ceux de Lanzmann. L'auteur convoque aussi bien des classiques de la littérature africaine comme l'emblématique roman *La Ferme africaine* de Karen Blixen (Hatzfeld 2007 : 176), qui met en avant les différents visages de l'Afrique : belle et docile, elle peut très vite se révéler hostile et dangereuse. Ce caractère imprévisible de l'Afrique et cette image d'un enfer au cœur même d'une nature paradisiaque et enchanteresse sont mis en relation avec la tragédie du génocide :

On s'oublie dans l'émerveillement du paysage. Parfois on s'étonne sans fin qu'il ait servi de décor à l'une des plus terribles tueries du siècle dernier ; et on pense aux images bucoliques de forêts dans lesquelles ont disparu les traces d'un camp, images réalisées par Claude Lanzmann dans son film *Sobibor*. (Hatzfeld, 2007 : 146)

Comparer les paysages africains avec les images du film *Sobibor* de Claude Lanzmann est un détour qui débouche sur des réflexions plus profondes sur la question du dire et de l'écrire après un génocide. Dans cette perspective Hatzfeld revient sur un débat qu'il résume en ces termes :

Dans une critique du roman de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*, Claude Lanzmann souligne la contradiction entre le héros, Max Aue, un SS - qui « parle torreniellement pendant neuf cents pages, cet homme qui ne sait plus ce qu'est un souvenir se souvient absolument de tout... Il parle comme un livre, comme tous les livres d'Histoire lus par Littell... » -, et les SS, de chair et de sang que lui-même, Claude Lanzmann, en vain a tenté de faire parler normalement lors des tournages de ses films. Dans son passionnant essai *Des hommes ordinaires*, l'historien américain Christopher Browning décrit encore plus précisément comment des policiers d'un régiment de réservistes hambourgeois, responsables de la tuerie et de la déportation de dizaines de milliers de Juifs en Pologne et en Russie, ne peuvent évoquer leurs crimes. Qu'en est-il de la volubilité de Léopold ? Infirme-t-elle la thèse de Christopher Browning sur le négationnisme quasi vital des criminels nazis ? Accrédite-t-il l'exception Max Aue ? (Hatzfeld, 2007 : 35)

Attaché à la mémoire du génocide des Juifs, attaché aux différentes représentations et soucieux de faire œuvre utile, Hatzfeld ne cesse de vouloir comprendre et raconter cette folie humaine, que le génocide rwandais ne fait qu'accentuer. La comparaison entre la volubilité de Léopold, témoin très proluxe du génocide rwandais, de Max Aue, personnage du roman symbolique du roman de Jonathan Littell et la situation de mutisme des criminels nazis décrite par le film de Lanzmann et accréditée par les recherches de l'historien Christopher Browning vient relancer le débat sur la fiabilité du témoignage. Ces réflexions peuvent être rapprochées des propos de Claudine Vidal qui dénonce une conception militante et fortement idéologique de la notion de génocide : « [...] cette histoire, sans procédures historiques, sans critique, sans recul, conclut sans avoir rendu compte de l'essentiel : le passage à l'acte. Une telle histoire, qui a des dogmes pour théories et prend des approximations pour des réalités, bien qu'elle entende les combattre, prépare involontairement le terrain aux négationnistes » (Hatzfeld, 2007 : 134)

## Conclusion

Notre réflexion sur la trilogie de Jean Hatzfeld sur le génocide rwandais nous a emmené à aborder la dimension social d'une écriture du génocide. Hatzfeld a choisi de traiter du génocide à travers le genre du témoignage et du récit de voyage. Le travail d'écriture se résume ainsi en une réécriture, plus exactement en une mise en forme des témoignages sous forme d'archives. A partir d'une importante documentation constituée aussi bien de cartes, de récits de vie mais aussi de son expérience du terrain il opère ainsi que l'a suggéré M. Angenot un travail sur le discours social : « l'être de la littérature, [...] est dans son travail opéré sur le discours social, et non en ce qu'elle offrirait, en surcroît des journalismes, philosophies, propagandes, doctrines et sciences, des procès-verbaux à sa façon sur le 'monde' ou sur l'âme » (Angenot). Pour lui la littérature est essentiellement « un *supplément* du discours social ». En réalité, loin d'être un reflet d'une expérience, elle est plutôt réflexion sur une expérience. En ce sens, il s'inscrit dans l'horizon inauguré par Christina Wolf lorsqu'elle affirme que :

Faire office de médiateur entre le présent et le passé « au moyen » de l'écriture, s'interposer. Cela veut-il dire : réconcilier ? Adoucir ? Arrondir les angles ? Ou bien : faire rapprocher le présent du passé ? Permettre la rencontre entre la personne d'aujourd'hui et celle d'hier, par le truchement de l'écrit ? (Wolf, 2009 : 228)

En ce sens, penser l'écriture par rapport à l'histoire et au social c'est mettre en relation deux moments importants de l'activité humaine. On peut considérer que ce qui est écrit, c'est ce qui reste, c'est-à-dire jugé digne d'être transmis. Il en va ainsi des événements historiques qui grâce à l'écriture sont transmis de génération en génération. L'écriture est ainsi une trace, une mémoire de l'histoire. Toutefois, l'histoire semble s'opposer à l'écriture littéraire. Or, chez Hatzfeld histoire et littérature se confondent et se complètent pour faire naître un entre-deux où le texte tente de saisir la réalité en même temps qu'il introduit des éléments non réels ou des situations fictionnelles. Cette approche du texte littéraire se trouve désormais quelque peu ébranlée, si l'on intègre les témoignages, les biographies, notamment les témoignages de survivants de génocide et même ceux des « assassins »<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> La spécificité de ce tome 2 de la trilogie est que la parole est donnée aux assassins. C'est-à-dire à ceux qui ont commis l'infamie.

## Bibliographie

- Adorno, W. T., 2001, *Minima Moralia*, trad. de l'allemand par Éliane Kaufholz *et alii*, Paris, Payot, « Critique de la politique ».
- Angenot, M., 2002, *Interventions Critiques, Volume II : Questions de théorie de la littérature et de sociocritique des textes*, Discours social /Social Discours Nouvelle série/ News séries volume X.
- Bakhtine, M., 1984, *L'esthétique verbale*, trad. du russe par Alfreda Aucouturier, Paris, Gallimard, « Collection Bibliothèque des Idées ».
- Celan, P., 2001, *Entretien dans la montagne*, trad. de l'allemand par Stéphane Mosès, Paris, Verdier.
- Hatzfeld, J., 2000, *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*, Paris, Seuil.
- Hatzfeld, J., 2003, *Un saison de machettes*, Paris, Seuil.
- Hatzfeld, J., 2007, *La Stratégie des antilopes. Récit*, Paris, Seuil.
- Lanzmann, C., 1994, « Holocauste, la représentation impossible », dans *Le Monde*, 13 mars 1994, pp. 1-2.
- Levi, P., 1987, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard.
- Ricœur, P., 1991, *Temps et Récit, T.1 L'intrigue et le Récit historique* « L'ordre philosophique », Paris, Seuil, col. « Points Essais », n 228.
- Ricœur, P., 2000, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- Vidal, C., 1999, « Le génocide des Rwandais tutsis : les rhétoriques négationnistes » in Coq, C., *Travail de mémoire 1914-1998. Une nécessité dans un siècle de violence*, Paris, Editions Autrement, Coll. Mémoires, n°54, p. 130-135.
- Waberi, A. A., 2000, *Moisson de crânes*, Paris, Le Serpent à Plumes.
- Wolf, C., 2009, *Trame d'enfance*, Paris, Stock, coll. « La Cosmopolite ».

**HELENA BONITO COUTO PEREIRA**  
Mackenzie Presbyterian University (São Paulo – Brésil)

## Mémoire de la violence et représentation de la répression dans les récits latino-américains des années 70 : une mise en perspective

Les gouvernements despotiques furent si nombreux dans l'histoire récente de l'Amérique Latine que l'on peut trouver dans presque tous les pays des romans qui dénoncent les conditions politiques et sociales d'États en régime d'exception. Ces romans, construits dans des styles très divers, peuvent être classés à partir de ceux qui sont devenus références dans leurs pays d'origine. C'est le cas de certaines œuvres comme *La mort d'Artemio Cruz* [*La muerte de Artemio Cruz*] (1962), du mexicain Carlos Fuentes, *L'Automne du patriarche* [*El otoño del patriarca*] (1975) du colombien Gabriel García Márquez, *Moi, le suprême* [*Yo, el supremo*] (1974) du paraguayen Augusto Roa Bastos, *La fête au bouc* [*La fiesta del chivo*] (2000), du péruvien Mario Vargas Llosa, entre beaucoup d'autres, sans oublier le notable précurseur *Monsieur le Président* [*El señor presidente*] (1946), du guatémaltèque Miguel Ángel Asturias. Quoiqu'ils soient bien différents les uns des autres, ces romans, qu'on peut classer comme politiques à cause de leur sujet, peuvent se rallier à la structure traditionnelle des grandes narrations réalistes, mais en revanche, ils peuvent incorporer des recours narratifs tels que l'ironie et la parodie, ou encore, essayer des transgressions formelles comme la fragmentation ou la répétition intentionnelle, lesquelles sont habituellement associées à des œuvres de compromis idéologique moins perceptible.

Parmi les possibilités de reconstruction littéraire de ce qui fut produit dans le passé, cette étude a élu la fiction créée dans les années 70 par des écrivains sensibles à l'instant turbulent qu'ils vivaient, en affrontant la violence et la répression de régimes antidémocratiques dans leurs pays. Les deux œuvres dont on s'occupe ici, *Au ralenti* [*Em câmara lenta*], de Renato Tapajós, et *Conversation dans la Cathédrale* [*Conversación en la catedral*] de Mario Vargas Llosa, sont représentatives d'un ensemble de récits similaires, produits par des jeunes écrivains, d'après leurs différentes circonstances biographiques en différents pays. Chacun de ces écrivains ressentit, d'une certaine manière, le poids de l'oppression résultante de la situation politique latino-américaine. Cette oppression peut avoir eu comme

conséquence, soit une violence quelconque que l'on a fait subir à l'écrivain, ou aux gens de son entourage, comme la prison, la condamnation ou l'exile, soit elle peut n'avoir été qu'une sensation d'insécurité institutionnelle et de manque des libertés essentielles, telles que le droit à l'expression. Chaque écrivain a récréé à sa façon cette période dramatique, et ce qui est en jeu, dans cette étude, c'est exactement cette façon, c'est-à-dire, la représentation fictionnelle.

D'un grand ensemble de romans, on met donc en relief ces deux romans, *Au ralenti* et *Conversation dans la Cathédrale*. Ils sont en discussion dans ce travail, parmi d'autres raisons, parce qu'ils sont des récits en première personne, présentés par des protagonistes très jeunes, qui sont caractérisés comme des êtres fictionnels indiscutablement proches de leurs auteurs respectifs. Les deux thématisent la violence et la répression politique, chacun à sa manière, dans l'intention d'éclaircir un passé marqué d'une extrême souffrance. Leur point de vue est celui des dominés, des gens qui sont exposés à une classe dominante qui s'appuie sur la corruption et la violence. Cet éloignement, cette distance par rapport au pouvoir est le trait distinctif de la plupart des romans politiques de cette période.

Au début des années 70, dans cette période connue comme le *boom*, quand le réalisme merveilleux – présent dans nombreux romans, comme, par exemple, *Cent ans de solitude* [*Cien años de soledad*] du Colombien García Márquez, qui a gagné le Prix Nobel de Littérature en 1982, a attiré l'attention de critiques et de lecteurs du monde entier, lesquels pour la première fois ont tourné leurs regards vers les romans latino-américains. Les écrivains, alors mis en évidence, ont débattu passionnément la responsabilité et le devoir de l'écrivain face à son contexte. Étant donné que plusieurs d'entre eux vivaient sous des régimes antidémocratiques, ils étaient conscients du risque de produire une littérature réductrice, qui serait trop imprégnée de contenus idéologiques. Bientôt on a constaté qu'ils, intuitivement ou consciemment, ont réussi à maintenir la créativité et la qualité artistique des romans, dans lesquels ils n'ont pas moins introduit des contenus directement liés à la réalité politique complexe qui les entourait.

Il y a eu, dans cette période, une étroite relation entre le produit littéraire et la réalité d'une culture qui cherchait son identité dans la dénonciation du système social en vigueur, comme l'a remarqué Shaw (2003 : 15), lorsqu'il a fait le commentaire des réactions de Cortázar et de Vargas Llosa, deux auteurs qui divergent entre eux. Le premier a soutenu l'existence du *devoir* et de la *responsabilité* de l'écrivain latino-américain face à son contexte socioculturel et politique, en insistant pourtant sur le fait que le roman révolutionnaire devrait avoir un contenu révolutionnaire, mais devrait en plus

être créatif et révolutionnaire dans son langage. Vargas Llosa, quant à lui, a refusé autant le réalisme socialiste que n'importe quelle autre proposition de littérature militante, en envisageant la littérature comme une réalité autonome qui existait par elle-même.

Les romans *Au ralenti* et *Conversation dans la Cathédrale* ont été écrits presque « dans la chaleur du moment », c'est-à-dire, le temps de l'écriture se situe peu éloigné des épisodes racontés. Bien qu'ils focalisent le moment présent, ils continuent à être lus aujourd'hui dans un temps marqué d'environ trois décennies de gouvernements démocratiques qui se consolident peu à peu dans l'Amérique Latine. La différence entre le temps de l'écriture et celui de la lecture permet que ces romans passent à s'insérer dans une « culture de la mémoire » vu que, comme affirme Meneses, en résumant des théories récentes de Assmann (2006) et d'autres, la reconstruction de l'identité culturelle n'a pas besoin de chercher des témoignages du passé, il lui suffit d'identifier un matériel capable d'assurer l'intelligibilité de ce passé, dans un certain contexte culturel du présent Ainsi, « le passé est construit activement. Peu importe qu'il soit 'juste', ce qui compte c'est qu'il soit capable d'inclusion.» (Meneses, 2009 : 447). C'est exactement dans ce sens, celui de l'absence de compromis du récit littéraire, que l'on viabilise l'insertion du texte littéraire dans l'ensemble de matériaux constitutifs de la mémoire culturelle.

## Dictatures et pouvoir politique

À partir des années 50, plusieurs pays de l'Amérique Latine vécurent sous le joug de gouvernements dictatoriaux, dans un mouvement qui se propagea partout dans ce continent. Alors que le Brésil resta à la merci de successifs gouvernements militaires, entre 1964 et 1984, le Pérou, a été aussi sous le contrôle de gouvernements totalitaires presque sans droit à des élections libres. Une aura de transgression imprégna plusieurs groupes, et atteignit particulièrement l'univers des jeunes, les faisant rêver des libertés démocratiques, stimulant en eux, parfois, le désir de partir pour la lutte armée, à la recherche de l'utopie qui telles libertés représentaient.

La censure infligée à des livres, à des journaux et à d'autres moyens de communication s'est avérée un puissant pilier des régimes politiques. Comme les écrivains n'arrivaient pas toujours à publier leurs œuvres, interdites ou mutilées par la censure, certains d'entre eux n'ont pas hésité à s'éloigner du réalisme, pour donner plus d'espace à l'imagination et à la fantaisie. Une des tendances était la fragmentation du texte, ressource qui peut fournir des indices concrets d'une vision de désintégration du récit, et qui risque éventuellement

d'endommager la qualité textuelle. Une autre tendance, capable d'échapper à l'interdiction de dénoncer des situations d'oppression ou de torture, se manifeste par des ressources narratives telles que l'ironie et la satire, dont l'objectif est de déguiser le contenu qui serait suspect aux yeux des gouvernants.

Le récit traditionnel, où il n'y a pas beaucoup d'audaces formelles, persiste encore avec vigueur. On prend ici par récit traditionnel celui qui présente une intrigue fortement structurée susceptible de faire bouger une vraie galerie de personnages, tout au long d'un spectre temporel durable, qui peut être mesuré sur des années. Au contraire du temps fictionnel, plus étendu, l'espace se réduit à une seule ville, où seulement quelques endroits sont dignes d'une remarque de la part du narrateur, une fois que celui-ci fixe le fil du récit sur des actions, réactions, interactions et le rapport entre les personnages.

Il faut encore une explication à propos du choix, dans cette étude, de *Conversation dans la Cathédrale*, vu qu'on pourrait étudier *La fiesta del chivo*, publié par Mario Vargas Llosa deux dizaines d'années plus tard, et qui peut considérer une œuvre plus « achevée ». Ce choix a été déterminé justement à partir du narrateur, ce jeune un peu éperdu dans une société inégale et injuste, et c'est cette circonstance qui l'approche du roman brésilien *Au ralenti*, de Renato Tapajós. Ainsi, ce travail a pour but de mettre l'accent sur les différents emplois des ressources narratives dans ces romans et, surtout, sur le fait que leurs différentes visions de monde nous permettent d'examiner, non sans tristesse, ces années si douloureuses dans l'histoire de ce grand continent.

## Au Brésil

On commence par le Brésil, pays où la censure ouverte était institutionnalisée dès les premiers moments du gouvernement militaire (en 1964), en explicitant sa condition de mécanisme auxiliaire de la répression. La vigilance rigoureuse pour empêcher des manifestations contre le régime était partout, mais les censeurs agissaient différemment, lorsqu'ils examinaient la presse quotidienne, le théâtre, les médias (télévision, cinéma) ou la littérature. Quelques œuvres comme *Bonne Année*, de Rubem Fonseca, ou *Zéro*, d'Ignacio de Loyola Brandão furent interdites, mais, en général, les publications littéraires au sens propre, comme la poésie et le récit de fiction, qui s'adressaient à un public spécialisé et très peu nombreux dans l'ensemble des lecteurs brésiliens, ne subirent pas, de la part de la censure, la vigilance implacable qui s'abattit contre les autres secteurs de la production culturelle,

même dans la période de sa plus grande rigueur. Quand on focalise sur le domaine littéraire, on découvre que la censure s'y montra moins active, car les œuvres ne furent pas soumises à l'examen qui frappait de façon implacable les journaux, les revues et les émissions de télévision.

Au fil des années, pendant que la presse était assujettie à une censure préalable, avec les dérèglements et les actions arbitraires que tous connaissent bien, la publication et la diffusion de livres se réalisaient au gré du marché. On éditait presque 10.000 titres par an, lesquels, dans la plupart, n'avaient aucun rapport avec la littérature. Si le grand public n'était jamais arrivé à parvenir à un nombre expressif de lecteurs, ce tableau ne deviendrait meilleur dans le début des années 70, au moment où s'établit la consommation de masse concernant les biens culturels. Sans toucher le grand public, la littérature passa relativement saine et sauve par la période connue comme «les années de plomb». Quelques auteurs dont les récits présentent des composants idéologiques contraires au régime politique n'ont pas été atteints, comme Érico Veríssimo dont *Incident à Antares*, roman paru en 1971, présente des parodies des autorités locales dans des situations ridicules; ou comme Lygia Fagundes Telles, une femme écrivain qui a insérée dans son roman *Les filles* des scènes de torture racontées dans des lettres qu'un prisonnier politique envoie à sa fiancée. Ces romans ont circulé librement, on croit que parce que ses auteurs étaient déjà vraiment connus et respectés, mais surtout parce que les censeurs ne les lisaient pas (c'étaient de très gros romans !). Par contre, des condamnations ont été restreintes à un ensemble limité d'œuvres de fiction et d'auteurs qui n'étaient pas encore connus du grand public, comme s'est passé avec *Au ralenti*.

## Le contexte de la production romanesque

On n'a pas encore tout à fait établi un cadre analytique de ce qu'Alfredo Bosi définit comme « les lignes de force » qui traversent la fin du millénaire. Le premier moment à partir de 1964, a été caractérisé par « tout le poids d'oppression, d'exile et de censure » infligé par le régime militaire. Bosi souligne que « les désirs, autrement dit, leurs représentations et leurs contrefaçons se convertissaient en marchandise, sous la baguette des moyens de communication de masse » et se réfère, encore, à « la secousse que ce processus a produit sur la culture lettrée et, par conséquent, sur la production du récit, laquelle il faut encore étudier » (1995 : 435). L'auteur remarque, à partir des années 70, la permanence de la fiction régionale (J. Ubaldo Ribeiro, Scliar), le sondage des rapports familiaux, (Nélida Piñón), la prose délirante, imprégnée d'une extrême sexualité (João Gilberto Noll), le

réalisme brutalisant ou brutalisé chez Rubem Fonseca, et encore d'un type d'écriture « épuré » chez Hatoum. Il souligne, finalement, non sans ironie, que « l'idée de l'art en tant que travail est tombée, mais elle n'est pas morte » et il conclut :

Dans le réseau d'une culture plurielle comme celle où nous vivons, c'est la qualité esthétique du texte qui doit encore avoir de l'importance comme critère premier d'inclusion dans le vaste monde du récit ; c'est seulement après, et dans un deuxième plan nuancé, que le sujet ou la visibilité de leurs référents comptent. (1995 : 438)

Le critique Antonio Candido souligne d'abord quelques fortes manifestations dans la ligne plus ou moins traditionnelle de la production, comme dans les romans de Callado et, parmi d'autres, une ligne « de non-conformisme et d'opposition, à laquelle se somment, entre autres *Au ralenti*, de Renato Tapajós ». (1989 : 209).

Candido termine en affirmant qu'il s'agit d'une littérature contre: « contre l'écriture élégante (...), contre la convention réaliste (...), contre la logique du récit (...), [qui résulte de l'emploi de nouvelles techniques], contre l'ordre social », mais il précise encore: « Lutte de Guérilla, criminalité sans retenue, super population, migration vers les villes, rupture du rythme préétabli de la vie, marginalité économique et sociale – tout cela ébranle la conscience de l'écrivain et crée de nouveaux besoins chez le lecteur. » A son avis, « cette volonté d'expérimenter et de critiquer affaiblit, peut-être, l'ambition créatrice ».

La fiction a tellement cherché à s'écarter de ses normes, à assimiler de nouvelles ressources, à faire des pactes avec les autres arts et moyens, que nous finissons par considérer comme des œuvres, plutôt bien construites et gratifiantes du point de vue fictionnel, quelques-unes élaborées sans la préoccupation d'innovation, sans marque d'école, sans compromis avec la mode (1989 : 215).

Par conséquence, peu d'œuvres publiées dans cette période en sont des exceptions, comme, à notre avis, c'est le cas de *Au ralenti*. Par rapport à la censure aussi, Renato Tapajós constitue une exception que l'on peut facilement expliquer. Ce livre fut sérieusement censuré et empêché de circuler parce que l'auteur avait été en prison, pendant les années 70, pour accomplir les condamnations qui résultèrent de son action politique dans un groupe de gauche pendant les années plus dures de la dictature.

## Au ralenti

Comme l'objectif de ce travail est l'examen de récits de fiction latino-américains où sont recréés des épisodes (tentatives, échecs et réussites éventuelles), de contestation aux régimes dictatoriaux, on inclut *Au ralenti* dans cet ensemble en tant qu'une œuvre paradigmatique. Son intrigue se déroule autour d'un groupe de jeunes naïfs et idéalistes, prêts à promouvoir la lutte armée pour faire tomber le gouvernement militaire brésilien par l'insurrection des masses urbaines et des paysans. Articulés les uns aux autres, des petits groupes agissent dans la clandestinité, à São Paulo et à Rio, les métropoles où se trouve la plupart des ouvriers, et également dans la lointaine Amazonie, où ils ont l'intention de libérer de l'oppression les peuples campagnards ou riverains. Ce narrateur, en restant éloigné du « roman-reportage », s'engage dans la prose mémorialiste, dans une narration tellement vivante et blessante, qu'il nous semble impossible de la dissocier de son écrasante charge, non seulement de vraisemblance, mais de vérité authentique.

Le protagoniste, mis depuis le début dans le décor urbain, se rappelle de scènes d'un passé récent qui imprègne encore chaque instant de son présente. Ce personnage est un étudiant qui, ayant choisi la guérilla urbaine, essaye de mener à bien la cause, même en reconnaissant qu'il tout a échoué. Il ne néglige pas sa propre sécurité en se déplaçant d'un « appareil (cachette) » à l'autre, c'est-à-dire, les locaux où les groupes clandestins se réunissent et conservent leurs documents et leurs armements. Toutefois, dans le temps fictionnel où s'écoule le récit, les « appareils » sont démantelés par la police politique, qui torture sauvagement et, ensuite, tue les prisonniers capturés. Les va-et-vient de ce personnage par les rues du Rio de Janeiro montrent plus son effort pour survivre encore un peu, que l'espoir de n'importe quel avenir. Isolé et déçu, il espère seulement « aller jusqu'au bout. À n'importe quel bout. Au bout, prévisible, déjà anticipé – au bout qui est la dernière affirmation de tout ce que l'on ne croit pas ». (1979 : 100)

L'anxiété d'arriver rapidement au bout envahit le récit, entraînant le lecteur dans un « projet » conscient pour que le moment de la chute dans les mains de la répression coûte des vies humaines, celles des agresseurs, après la disparition de tout espoir, devant les mortes successives des camarades et, surtout, après l'insurmontable trauma de la mort de l'aimée.

La scène de cette mort donne le titre au livre, et elle mobilise, en même temps, des ressources narratives peu usuelles. Comme on a remarqué plus haut, dans ce travail, on peut mettre en relief la simplification de l'écriture traditionnelle qui peut intensifier sa signification tout simplement par l'emploi

intentionnel d'un recours inespéré quelconque. C'est ce que s'est produit dans cette œuvre. Dans des épisodes isolés, éloignés l'un de l'autre, apparaît l'expression : « Comme au ralenti ». Voici l'extrait de sa première occurrence :

Comme au ralenti : elle s'est retourné. Sa main a décrit une longue arche, vers le siège derrière, mais elle a interrompu le geste et elle est descendue avec suavité dans l'ouverture du sac, caché entre les deux sièges avant, un peu derrière le frein à main. Le visage impassible elle regardait la mallette que l'autre tenait, mais les doigts se fermaient sur la crosse du revolver qui était dans le sac. Et dans un seul mouvement, le corps, le visage et le bras ont à nouveau pivoté, les cheveux courts soulignant le lever de la tête, les yeux, maintenant durs, prenant au passage l'image du policier qui bloquait la porte. Le tir est parti, l'éclair et le bruit rompent le silence (1979 : 16).

Cette même scène se répète, toujours accrue d'un nouvel extrait, jusqu'à ce que, dans les pages finales, on complète le tableau de l'arrestation, torture et mort de la jeune fille. Expressivement, dans ces pages finales s'intensifient la cruauté du récit que le narrateur aurait entendu d'un camarade. Le paragraphe, de peu de lignes, se convertit dans la scène entière, à partir du moment où « Comme si on assistait au ralenti: il est entré dans la voiture et a ouvert la porte pour elle (...) maintenant ils devaient retourner d'urgence à 'l'appareil' (...) Elle s'est rendue compte que la rue était bloquée par une barrière policière. » (Ibid. : 167). Et cinq pages après, le personnage conclut le récit :

Les policiers continuaient à la frapper sur le visage, le estomac, le cou et le dos, en criant des gros-mots mêlés de questions, mais elle ne pourrait déjà rien répondre, même si elle le voulait. Et elle ne le voudrait pas : la dernière lueur qu'il y avait en elle était la décision de ne pas parler (...) Un d'eux (policier) a mis sur sa tête, à elle, la couronne-du-christ : un anneau de métal avec des vis qui permettaient d'en diminuer la taille. (...) quand les os du crâne ont éclaté et s'effondré, elle avait déjà perdu la conscience, glissant vers la mort avec le cerveau lentement écrasé (Ibid. : 172).

La répétition, toujours augmentée, est la ressource stylistique qui intensifie la charge dramatique de ce roman, en lui ajoutant un trait stylistique différent, en opposition à la pauvreté stylistique, par exemple, du « roman reportage » prédominant en cette période au Brésil.

## Au Pérou

Le récit littéraire latino-américain a trouvé une surprenante variété de façons pour thématiser les situations exceptionnelles, ou même celles du quotidien, caractérisées par l'oppression et par la violence qui sont, en général, la base des régimes d'exception. Sa visibilité hors le continent a considérablement augmenté à partir du moment où Garcia Marquez a conquis le Prix Nobel, en dévoilant au monde entier l'originalité de cette littérature, et également au Brésil qui, tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle, restait encore ouvert à ce que l'on publiait aux Etats-Unis et en Europe, et ignorait entièrement les publications des pays frontaliers.

Suivant la prose copieuse de Márquez, en plusieurs pays on multipliait les longs récits, dont un des auteurs les plus importants est le Péruvien Mario Vargas Llosa. Son roman *Conversación en la Catedral – Conversation à la cathédrale* – a été choisi ici pour que l'on analyse encore une, parmi les possibilités de représentation romanesque concernant les jeunes générations dans un pays sous un régime autoritaire.

On a affirmé au début que la caractérisation de ces récits comme traditionnels, dans ce travail, s'appuie dans l'importance de l'intrigue, car la succession des événements, soit la vie quotidienne, soit le contexte politique ou historique-social, associe la charge d'émotions concentrées sur les protagonistes pour imprimer le rythme du récit et établir le pacte avec le lecteur. La fluence et la légèreté du texte assurent sa lecture, sans que le narrateur ait employé des ressources audacieuses ou inespérées, du point de vue stylistique. La composition textuelle créative et transgressive, qui est devenue l'empreinte du XX<sup>ème</sup> siècle, reste lointaine de ces récits peu audacieux, du point de vue artistique qui, d'une certaine manière, surpassent les limites du récit pris comme traditionnel. C'est-à-dire, quoique l'ironie, la satire, et le vraisemblable, portées jusqu'à l'extrême, fassent partie des ressources latino-américaines, il y a d'autres façons de se détourner du traditionnel. Tout se produit dans le but de stimuler le lecteur et de renouveler la certitude de ce qu'il a devant soi est un texte littéraire, c'est-à-dire, un texte qui fait plus que raconter une histoire, car il attire aussi l'attention sur le jeu du langage lui-même.

Dans le cas présent, le narrateur de *Conversation à la Cathédrale* fait appel à un autre moyen, pour attirer l'attention du lecteur sur le texte proprement dit, et exiger de lui une attention redoublée sur le plein développement du fil du récit : des brèves subversions de la temporalité se mêlent dans les dialogues directes et, également, dans un dialogue permanent du narrateur avec le narrataire, soit quelqu'un à qui le narrateur parle, qui peut

être, soit le personnage à qui le jeune homme parle dans la Cathédrale, soit un autre personnage quelconque, soit lui-même, qui s'auto-évoque avec tendresse ou ironiquement comme Zavalita, en faisant référence à son nom de famille.

L'insertion dans les dialogues de répliques, apparemment sans rapport les unes avec les autres, surprend le lecteur depuis le début, au point de nous faire croire à la possibilité d'une faute d'édition ou de traduction. Cette façon de fragmenter le discours n'arrive pas à transformer *Conversación en la Catedral* en un récit audacieux ou formellement rénovateur. Cependant, cette ressource est fort valable pour mettre en évidence l'ambiance d'oppression à laquelle est confronté le jeune protagoniste.

Certains aspects tels que la manière de représentation de petits pouvoirs politiques-institutionnels dans des régimes d'exception rendent la lecture de *Conversación en la Catedral*, stimulante et décevante à la fois. Le lecteur suit les ardeurs juvéniles de Santiago, qui l'amènent jusqu'à débattre le marxisme et se laisser prendre avec ses camarades en pleine action « subversive », remarquant que tout cela ne lui rend aucun surplus du point de vue intellectuel, affectif ou moral. Il suit encore le jeu de forces autour du pouvoir, où ressortissent le lamentable jeu d'intérêts et l'action véritablement blâmable de certaines figures imposantes du monde politique ou de l'armée. Il observe encore les faiblesses et les contradictions d'un personnage de la classe laborieuse, qui réunit en lui beaucoup de la loyauté et de la correction de conduite que l'on devrait aussi retrouver parmi les puissants.

Comme remarque le critique John S. Junieles « les groupes révolutionnaires ou ceux qui étudiaient le marxisme étaient très peu nombreux. Il s'agissait d'une minorité qui n'arrivait même pas à être un groupe représentatif de la totalité de la communauté académique ». Néanmoins la question du manque de conscience n'atteignait pas seulement les étudiants, car l'apathie envahit toutes les sphères de la vie publique :

...lorsque Santiago et Ambrosio discutent dans la Cathédrale, on remarque le caractère passif légué par la dictature à une grande partie de la société. En ce sens, on voit que les décisions ou le comportement d'un gouvernement influent radicalement sur la vie des gouvernés. L'Amérique Latine subit plusieurs mandats qui la maintinrent soumise aux caprices des gouvernants en faction. (...) L'œuvre de Vargas Llosa va au-delà de tout ce qui puisse être simplement littéraire, parce qu'elle met sur table une problématique qui, malgré le temps, subsiste et demeure sûrement en silence, dans l'âme des habitants de l'Amérique Latine. ([www.ucm.es/info/numero39/dpasado.html](http://www.ucm.es/info/numero39/dpasado.html))

En ce moment, il convient de bien préciser que la ligne d'arrivée, jusqu'ici, a pour but seulement d'étudier deux narratives, comme limite minimale pour que s'organisent d'autres propositions qui doivent être développées à long terme.

Nous avons mentionné précédemment que ce travail avait pour but de montrer deux manières assez différentes, choisies par des jeunes écrivains, pour récréer, en littérature, des personnages jeunes comme eux qui ont pris conscience de l'oppression qui était en vigueur dans leurs pays, maîtrisés par des gouvernements autoritaires, et comment ceci a désorganisé la vie en société.

Le protagoniste d'*Au ralenti* présente au lecteur sa trajectoire angoissante vers une destinée inévitable: la mort, dans une prochaine confrontation contre les forces policières de répression. Cette mort lui semble même désirable, étant donné qu'à l'horizon, il n'y a aucun espoir pour lui, ni l'expectative d'une vie digne. La mort est aussi la sortie désirable, car le personnage sait, d'ouïr les récits des amis, le degré de cruauté et la violence à laquelle il serait soumis « dans les caves de la dictature », s'il était arrêté vivant. La mort de la jeune bien aimée est si difficile d'accepter, car ses amis sont aussi en train de mourir ou d'être arrêtés, un à un, et il ne reste personne à ses côtés. Sans aucune auto-commisération, sans aucune charge mélodramatique, le narrateur transmet au lecteur un sentiment de perte, de solitude et une tristesse presque infinie, qui nous est impossible de ne pas partager.

Le protagoniste de *Conversation à la Cathédrale*, de son côté, peut être vu dans une situation bien différente. Santiago Zavala est un étudiant à tel point passionné qu'il s'engage, encore que pour très peu de temps, dans le mouvement de protestation contre le gouvernement autoritaire. Quand le mouvement échoue, il ne passe plus qu'une seule nuit en prison, d'où il est libéré grâce à l'interférence de son père, un homme politique important, membre du gouvernement autoritaire et corrompu. Sans toucher physiquement le jeune Zavala, ni les gens de sa classe sociale, la violence et la cruauté se manifestent d'une autre façon dans leur vie. Il se rend compte de la corruption sur laquelle se base la fortune de sa famille, et décide de laisser la maison paternelle; et il remarque aussi la faible cohérence des universitaires qui étudient le marxisme, ce qui l'entraîne à abandonner ce groupe et aussi à renoncer au cours universitaire. Il devient, par son propre choix, un journaliste pauvre, un anti-héros aux yeux de sa famille, qui l'admirait avant pour ses capacités intellectuelles. Il ne lui reste que chercher à survivre, tout en prenant une position critique vis-à-vis des institutions sociales pleines de dérèglements et de corruption dans son pays.

Pour aucun de ces protagonistes, il n'y a plus d'espoir possible. La perte de l'utopie entraîne le premier à la solitude et à la recherche de la morte rapide et le deuxième à une lutte sans fin, mais inutile, une fois que les gens qui le côtoient ne le comprennent pas.

*Au ralenti* et *Conversation dans la Cathédrale*, ce sont des œuvres bien construites, en tant que récits traditionnels avec peu d'audaces formelles, mais efficaces. De plus, ces œuvres sont aussi de puissantes représentations littéraires de situations d'exception, dont les effets négatifs continuent encore aujourd'hui présents au Brésil, au Pérou et à bien d'autres pays latino-américains.

## Bibliographie

- Bosi, A., 1995, *História concisa da literatura brasileira*. São Paulo, Edusp.
- Candido, A., 1989, « A nova narrativa » in *A educação pela noite*. São Paulo, Ática.
- Meneses, U. T. B. de, 2009, « Cultura política e lugares de memória » in AZEVEDO, Cecília et al. (Ed.) *Cultura política, memória e historiografia*. Rio de Janeiro, FGV.
- Shaw, D., 2003, *Nueva narrativa hispanoamericana. Boom. Posboom. Posmodernismo*. 7<sup>a</sup> ed. Madrid, Ediciones Cátedra (Grupo Anaya).
- Tapajós, R., 1977, *Em câmara lenta*. São Paulo, Alfa-Ômega.
- Vargas Llosa, M., 1988, *Conversación en la catedral*, Madrid, Santillana.
- Williams, R. L., 1996, *The postmodern novel in Latin America*. New York, St Martin's Press.



## Les auteurs

Sylvère MBONDOBARI est Maître de conférences de littérature générale et comparée et de littérature allemande à l'Université Omar Bongo de Libreville (Gabon). Ancien boursier de la DFG (2002-2003), de la Fondation Alexander von Humboldt (2008-2010) et du DAAD (2010-2011). Membre de l'Association Internationale de Littérature Comparée (AILC). Actuellement Professeur invité à la Chaire de cultures romanes et de communication interculturelle de l'Université de la Sarre. Dernières publications : *Mont Cameroun, Bd. 8. Wissen, Wissenskonstruktion und Wissenstransfer in der deutschen Reiseliteratur zu Afrika im 19. Jahrhundert.* (2013). *Le polar africain*, Université de la Lorraine, Centre de recherches 'Ecritures', 2013, en collaboration avec Bernard De Meyer et Pierre Halen ; *Villes coloniales/ Métropoles postcoloniales. Représentations littéraires, images médiatiques et regards croisés*, Tübingen, Narr Verlag, (2015) en collaboration avec Hans-Jürgen Lüsebrink.

Albert GOUAFFO est professeur titulaire à l'Université de Dschang au Cameroun où il enseigne la critique littéraire, la littérature allemande, ainsi que la communication interculturelle (Afrique, Allemagne et France). Ses recherches portent sur la réception littéraire, la critique postcoloniale et les questions de mémoires et d'interculturalité. Publications récentes : (2012) avec Lüsebrink, Hans-Jürgen/ Götze, Lutz (Hrsg./Dir): *Discours topographiques et constructions identitaires en Afrique et en Europe – Approches interdisciplinaires/ Topographische Diskurse und identitäre Konstruktionen – interdisziplinäre Annäherungen*, Würzburg: Königshausen & Neumann. 231 p., ISBN: 978-3826044953. (2012) avec Dion, Robert/ Fendler, Ute/ Vatter, Christoph (Hrsg./ Dir) (2012) *Interkulturelle Kommunikation in der frankophonen Welt*. Festschrift zum 60. Geburtstag von Hans-Jürgen Lüsebrink/ *La communication interculturelle dans le monde francophone*. Mélanges offerts à Hans-Jürgen Lüsebrink à l'occasion de son 60<sup>e</sup> anniversaire, Sankt Ingbert: Röhrig-Universitätsverlag, 512 p., ISBN 978-3-86110-510-7.

Arsène MAGNIMA KAKASSA est enseignant-chercheur au département de Lettres Modernes de l'université Omar Bongo de Libreville. Il est titulaire d'un doctorat nouveau régime en littérature générale et comparée soutenu à l'université de Lorraine (France). Sa thèse a porté sur : « L'écriture de la

mémoire dans le roman africain et antillais contemporain : à propos de Tierno Monénembo et Maryse Condé ». Son domaine de recherche tourne autour des théories postcoloniales, notamment les questions en rapport avec l'identité, l'histoire, la mémoire, les postures littéraire, etc. Dernières publications. « L'écriture de l'Histoire, une poétique antillaise : le cas de Maryse Condé », in *Intel'actuel* n°13, Revue de Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Dschang, Cameroun, 2014, pp. 5-22 ; « Lire les lieux de souffrance et de résistance dans les littératures africaines et antillaises », in Owono Zambo et E.C. Djob-Li-Kana (dir.), *L'esthétique de la résistance et la relation dans les littératures africaine et antillaise*, Paris, Edilivre, 2015, pp. 177-200.

Bernard MOURALIS est professeur émérite à l'Université de Cergy-Pontoise (Val-d'Oise) où il a dirigé l'UFR de Lettres et Sciences Humaines ainsi que le Centre de recherches Texte/Histoire. Il a auparavant exercé dans plusieurs universités africaines (Abidjan, Lomé) ainsi qu'à l'Université de Lille III. Ses travaux portent sur la littérature de langue française de l'Afrique subsaharienne, la relation franco-africaine, la théorie de la littérature. Spécialisé dans l'étude de la littérature négro-africaine, il a publié dans ce domaine Individu et collectivité dans le roman négro-africain (1969), *Les Contre-littératures* (1975) *L'œuvre de Mongo Beti* (1981), *Littérature et développement* (1984) et *V. Y. Mudimbe ou le Discours, l'Ecart et l'Écriture* (1988) *République et colonies - Entre histoire et mémoire : la République française et l'Afrique* (2012), *Le Sud du Nord - Présence et usages du Sud chez Racine, Mallarmé, Daudet et Loti* (2014) ainsi que de nombreux articles.

Didier TABA ODOUNGA est Maître de conférences de littérature francophone à l'Université Omar Bongo. Auteur de nombreux articles consacrés à la littérature gabonaise et africaine francophone, ses centres d'intérêts portent actuellement sur la littérature et les médias, la critique gabonaise et les rapports de la littérature aux savoirs. Il a notamment publié en collaboration, *Littérature francophone et comparatisme* aux éditions Odem en 2014 et *Controverse et signification* aux Éditions L'Harmattan en 2015.

Florian ALIX est Maître de conférences de littérature française et comparée de l'Université Paris-Sorbonne. Dernières publications : Collectif Write Back, *Postcolonial Studies : modes d'emploi*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2013, 513 p. « Je, tu, nous et les autres : le 'versant subjectif' des essais d'Edouard Glissant », dans : *Présence Africaine*, n°184, 2<sup>ème</sup> semestre 2011, pp. 33-52 ; « L'essai postcolonial martiniquais : positionnements et évolutions », dans : Anthony Mangeon (dir.), *Postures postcoloniales*.

*Domaines africains et antillais*, Montpellier / Paris, MSH-M / Karthala, 2012, pp. 181-207 ; « La satire dans le *Discours sur le colonialisme* : démolition et reconstruction poétique du savoir », dans : Dossier « Césaire : une poétique de la traversée », coordonné par Yolaine Parisot, *Cultures Sud*, mis en ligne le 21 mars 2013, <http://www.culturesud.com/contenu.php?id=812>; « Le séisme haïtien en littérature. Travail de l'actualité et travail de deuil (Y. Lahens, D. Laferrière) », dans : *ELFe XX-XXI*, n°3, 2013, pp. 129-142.

Helena COUTO PEREIRA est Professeur de littérature française et comparée, spécialiste de la littérature brésilienne moderne et postmoderne et de l'analyse filmique à l'Université Presbytérienne Mackenzie (Brésil). Elle est membre des Associations brésilienne et internationale littérature comparée. Elle a publié *Língua, literatura e cultura em diálogo*. 1. ed. Editora Mackenzie: São Paulo/SP, 2003; *Intermediações literárias: Brasil-França*. 1. ed. São Paulo: Scortecci Editora, 2005 et *Dicionário Michaelis Escolar - Espanhol*. 9. ed. São Paulo: Melhoramentos, 2006.

Hines MABIKA OGNANDZI est Historien de la médecine, responsable de recherche à l'Institut d'histoire de la médecine de l'Université de Berne, Suisse. Ses travaux portent notamment sur l'histoire des pratiques médicales aux XIXe-XXe siècles, les réseaux philanthropiques et l'épistémologie de l'assistance médicale des organisations transnationales et internationales. Depuis, 2014, il coordonne un Projet financé par le Fonds National de la Recherche Suisse intitulé « Medical Practice and International Networks. Albert Schweitzer's Hospital of Lambarene, 1913-1965 ». Il a précédemment servi comme responsable de recherche à l'Université de Lausanne (2011-2012). Il est auteur d'une recherche postdoctorale sur l'histoire des hôpitaux missionnaires suisses en Afrique du Sud (Universität Basel, 2008-2011), ainsi que d'une thèse de doctorat d'histoire sur le processus et les stratégies de médicalisation de l'Afrique centrale, le cas du Gabon, 1890-1970 (Université d'Aix-en-Provence, 2008).

Omer LEMERRE TADAHA est un ancien boursier du DAAD (Université de la Sarre/ Saarbrücken). Il vient de soutenir une thèse de doctorat sur les expériences migratoires croisées en contexte postcolonial africain et européen à l'Université de Dschang (Cameroun). Il est auteur de plusieurs productions scientifiques et littéraires.

Richard Bertin TSOANG FOSSI est Titulaire d'un D.E.A. en Germanistique à l'Université de Yaoundé I (2005). Il vient de soutenir sa thèse de doctorat/

Ph.D à l'Université de Dschang sur l'actualisation et la popularisation littéraires de la mémoire coloniale au Cameroun. Il est auteur d'une pièce de théâtre, *Le Gibier humain* (Paris : L'Harmattan 2014) et de deux essais : *Interkulturalität am Beispiel der Auseinandersetzung kamerunischer Schriftsteller mit der deutschen Kolonialzeit in Kamerun*, et *Das Reisen als nicht-empirische Erfahrung des Autors. Zu Erscheinungs- und Darstellungsformen des Reisens bei Christoph Ransmayr*, tous deux parus aux Editions Akademiker Verlag, Saarbrücken, 2014.



Les réflexions sur les mémoires et les lieux de mémoire sont l'enchaînement d'un double mouvement de l'histoire contemporaine : d'une part, il s'agit de faire vivre et revivre les événements historiques et sociohistoriques à travers la pluralité des mémoires. Dans cette perspective, la littérature se présente comme le lieu par excellence de la mise en écriture et de la confrontation des différentes mémoires. D'autre part, nous assistons à une sorte de sécurisation de la mémoire à travers les commémorations et l'édification des lieux censés incarner une ou plusieurs mémoires. Le présent ouvrage rassemble 12 contributions sur des questions aussi diverses que les lieux de mémoire, la mémoire individuelle et collective, la mémoire communicative et culturelle, la mémoire croisée et l'écriture de la mémoire. Les contributions qui couvrent les champs francophone, lusophone et germanophone reflètent l'intérêt inter- et transdisciplinaire de ce questionnement ; elles cherchent à rendre compte de l'expérience des écrivains contemporains à travers une écriture de l'histoire, de la violence et du quotidien.